

HENRY BIDOU

BERLIN



GRASSET

BERLIN

Invent. A. 45.891

26366

HENRY BIDOU

BERLIN

69983



EDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
PARIS (VI^e)

1085

65447

RC 136 | 03

1956

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : SEIZE EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VELIN PUR FIL 1 à 10 ET I à VI; ET TRENTE-HUIT EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ OUTHENIN-CHALANDRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 à 30 ET I à VIII.

B.C.U.Bucuresti



C62983

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Editions Bernard Grasset, 1936.

INTRODUCTION

Comme le caractère allemand lui-même, Berlin est une éternelle métamorphose. En aucun lieu du monde, tant de monuments n'ont été élevés, abattus, remplacés en si peu de temps. Il reste à peine trace de la ville gothique. La capitale de Frédéric II, la ville de 1770, est en grande partie détruite. Ceux qui ont vu Berlin à la fin du XIX^e siècle ne le reconnaissent plus. Le professeur Hesnard, quand il y vint en 1898, s'entendit demander par les jeunes gens, avec cette nuance d'inquiétude que leur donnait encore le jugement des Français : « Sommes-nous réellement une Weltstadt ? » une capitale du monde. Ambition un peu prématurée : Berlin était encore une Residenzstadt, une capitale de prince allemand et non pas la plus belle. Dix ans plus tard, la transformation était accomplie. Berlin avait ce rang qu'il voulait entre les grandes cités de l'univers. Mais cette cité est un perpétuel devenir. Ce qu'on écrit d'elle est faux six mois plus tard. Le livre charmant de Jean Giraudoux, qui peint le Berlin du nudisme et des boîtes de nuit, est déjà de l'histoire.

Et cependant cette ville moderne est faite de passé. A travers toutes les modes la persistance d'un certain esprit nord-allemand, sérieux, pratique et sans fantaisie, y est sensible. Enfin c'est une loi que, dans toutes les villes, un bizarre instinct de conservation, une tyrannie de l'habitude, une survivance de l'effet à la cause disparue, prolongent dans le présent les traits du passé. C'est à ce qui n'est plus qu'il faut demander le secret de ce qui est. En voici un exemple. Au moyen âge on sortait de Berlin vers l'ouest par le Gertraudtentor, dans l'axe du pont actuel de même nom. Le Grand-Electeur, faisant à la ville une enceinte fortifiée, boucha le Gertraudtentor. Le trafic dut faire un détour jusqu'à la plus voisine des portes nouvelles, le Leipziger Tor. Mais quand sous Frédéric II le Leipziger Tor fut à son tour abattu, le trafic reprit le vieux chemin. Il le suit encore aujourd'hui par la Gertraudtenbrücke et le Spittelmarkt, antique triangle entre ses magasins neufs. Même le chemin de fer souterrain, l'U, a choisi le tracé du moyen âge. On dirait que la même personne a retrouvé une ancienne habitude.

Et c'est presque la vérité. Les vingt-cinq ou trente êtres humains qui séparent un Berlinois actuel de son ancêtre Wende, forment une chaîne trop courte pour qu'on puisse reléguer le sauvage aïeul dans un passé sans influence. La série complète des êtres humains qui du pêcheur barbare conduisent à notre contemporain ne dépasse pas le nombre des convives d'un grand dîner. Tous les intermédiaires entre le Slave vêtu de peaux et le maréchal de Hindenburg tiendraient — pieux festin — autour d'une table de salle à

manger. Comment ne pas admettre la persistance, entre ces convives, d'une pensée commune?

Une ville est un être vivant. Surprendre son progrès, tel est le dessein de cette étude. Mais on a souhaité en même temps que cette lecture fut une promenade. Voir dans le présent le passé lui-même, habiter plusieurs siècles en même temps, au milieu d'un peuple commun d'ombres et de vivants, c'est là le véritable amusement du voyage, même si le lecteur voyage dans son fauteuil.

I

L'ENTRÉE A BERLIN

LES BORDS DE LA SPRÉE

Un paysage inachevé, un chaos bien différent de la ciselure de l'Île de France. Les glaciers viennent seulement de se retirer vers le Nord, et ils ont laissé leur désordre de sable et de boue, l'entaille fraîche où serpentent les fleuves mal tracés, les évidements et les creux transformés en étangs. Sur le sable, comme toujours, a poussé la forêt. Une forêt claire, sans sous-bois, sans taillis, où l'on voit le ciel rouge à travers les pins innombrables, tendus verticalement comme des cordes noires. Les arbres semblent un rideau devant le véritable paysage.

Celui qui vient de France en avion aperçoit longtemps sur la gauche ces grands lacs sans profondeur, ces mares d'inondation que la glace a laissées : tantôt un bassin rond, tantôt des contours capricieux qui s'étranglent ; l'étroite nappe semble fuir en se courbant vers le Nord. De ces lacs sortent des canaux droits et des rivières tortueuses.

On arrive à un grand barrage incertain, à

un plan d'eau tendu du Nord au Sud, et qui est la Havel. Un élargissement du fleuve fait un bassin triangulaire que borde un rang serré de bateaux de plaisance. L'eau sombre s'aperçoit dans le vide laissé entre les trois ourlets de coques claires. C'est immédiatement au sud de ce bassin naturel, sur la route même de l'avion, que se trouve Potsdam. On survole la gracieuse colonnade en demi-cercle qui précède l'orangerie. Et la Havel franchie, on se trouve sur la forêt de pins de Grunewald.

Quand, au lieu de venir par l'avion, on suit la voie ferrée, on franchit la Havel quelques kilomètres plus au Nord, au milieu d'une ville ancienne et pittoresque, arsenal et place de guerre, Spandau. Non seulement ce point fortifié barre le passage, mais il interdit l'accès d'une rivière qui se jette là dans la Havel. Cette rivière qui ouvre une avenue jusqu'à Berlin, c'est la Sprée.

LE GRAND BERLIN

Or Spandau, c'est déjà un district de Berlin. De là au centre, par le chemin de fer, on ne quitte plus guère les maisons ou les travaux des hommes. Comme Londres, comme Paris depuis qu'on l'a délivré de ses murs, la capitale de l'Allemagne n'a pas de limites visibles. Sous le nom de Gross-Berlin, elle englobe une immense agglomération : 88.000 hectares, dont 15.000 seulement sont bâties. Les anciens châteaux des environs, Charlottenburg à l'Ouest, Schönhausen au Nord, Köpenick à l'Est, des forêts comme le Tiergarten, un champ d'aviation comme Tempelhof sont dans la ville. —

La voie ferrée recoud bout à bout une suite de localités rejoindes et confondues. — Le voyageur voit sur sa gauche, comme défilent les feuillets d'un livre, passer de longues rues droites, des avenues qu'achève une église, des files régulières de maisons peintes, encrassées par l'air gris. Il n'aperçoit le plus souvent que l'arrière des maisons, le côté cour. Cependant par échappées plus d'un trait de la ville se dessine déjà. Les façades alignées de ces longues et larges rues sont invariablement rompues par des avant-corps, des loggias en saillie, reste persistant de ce Moyen Age allemand anguleux et inégal. L'ancienne échauvette est devenue un bow-window. Le siècle nouveau ayant poussé un cri d'appel à la lumière, la vitre a remplacé les murs, mais la forme n'a pas changé. Toutes ces maisons sont en brique, apparente ou couverte d'enduit. Tous les styles voisinent dans la même forme générale. Voici des ogives ramenées par le romantisme; voici des rinceaux de la Renaissance; voilà les façades rococo de Knobelsdorff près des frontons classiques de Schinkel; mais tout cela est du temps de Guillaume II. En passant devant le Zoo, on voit les rues s'interrompre, et dans une tranchée de verdure s'ouvrir le terrain de jeux. Dès le premier printemps, des équipes en maillot s'exercent sous le ciel inhumain. Puis de nouveau les rues, les canaux, les magasins, un théâtre, un pont sur la Sprée, tout ce qui fait Berlin. Et ci et là une construction neuve, rectangulaire, vitrage immense dans un cadre de ciment.

Par la route, le paysage est charmant. Un bout de canal ombreux, un bouquet d'arbres,

quelques maisons pittoresques, une grande avenue, Charlottenburg élevant son dôme central au bout d'une perspective, et pour atteindre Berlin, une forêt ou plutôt un parc, magnifiquement traversé d'une chaussée droite : le Tiergarten. Au mois de mai, la verdure tendre des tilleuls, les candélabres blancs des marronniers, le sang répandu des érables, les masses noires des thuyas concertent au-dessus des lilas et des rhododendrons.

LE PRINTEMPS DU NORD

Il n'est pas indifférent que Berlin s'élève dans ce paysage de glaces fondues, sur le sable et l'alluvion, au milieu d'une forêt défrichée seulement par morceaux. Cette grande ville n'est pas dégagée de la nature. Après un long et rude hiver le printemps y a la violence d'un dieu du Nord. La glace fond sur les mille plans d'eau du Tiergarten. Tous les sous-bois se couvrent de jacinthes bleues. Chaque semaine une flore nouvelle, une couleur font une nouvelle parure à la ville délivrée. Aux premiers beaux jours, le peuple prend ses habits de sport et de plage.

Comme tous les pays du Nord, celui-ci sent avec passion cet appel du printemps. Les lacs se couvrent de voiles. On nage, on canote et on prend des bains de soleil. Les femmes se dorent d'un éclat barbare. Partout des restaurants, des bungalows de bois et de verre sont épars dans la campagne. On aperçoit de là une prairie en pente, un ciel bleu habité par de grands nuages, une eau calme et frisée d'argent, un village rouge dans le moutonnement

des tilleuls. Large et calme paysage. Sur les pentes raides du sable, les pins vert-bleu, dont les feuillages semblent hissés au bout de longues hampes de bois rose, élèvent sur cette forêt de mâts leur ciselure horizontale et leurs touffes de bronze. Sur le ciel de l'Ouest, c'est une suite infinie de tableaux japonais. Les motifs les plus compliqués, les plus élégants, les plus subtilement équilibrés déploient sur le couchant, comme sur un fond d'or, une arabesque chantournée. Au pied de ces silhouettes, le sol s'enfonce obscurément vers l'ombre baignée d'eau.

L'ARRIVÉE A BERLIN

Dans la ville elle-même, la rivière aux cent bras, devenus des canaux sous les tilleuls et sous les sycomores, fait à chaque moment des paysages admirables d'eau sombre, de feuillages lumineux, de branches en ogive et de façades de pierre. Le quai Kaiserin Augusta avec sa mélancolie solennelle, les eaux ténèbreuses sous l'ombrage du Tiergarten, les ports tranquilles du vieux Berlin ont un charme.

Du côté de l'Ouest par où nous arrivons, Berlin s'accroît sans cesse, et pousse des quartiers neufs à la rencontre du voyageur. Mais c'est seulement quand celui-ci a franchi le Tiergarten qu'il se trouve devant l'entrée historique de la ville. Dans un dédale de bois touffus, les monuments se multiplient. Une allée transversale laisse voir à gauche et à droite, une double file d'exèdres en marbre blanc, et dans chacune de ces niches, la

statue d'un Hohenzollern. Elle aboutit à droite à un étrange monument rougeâtre, une sorte d'enceinte gothique bastionnée de tourelles à poivrières, et d'où sort, comme un paon d'un pâté, un Roland de style Nibelung; à gauche au contraire, on voit l'allée se terminer au loin par une colonne triomphale, que surmonte une victoire d'or. Les victoires sont lourdes. Sur une place s'élève le vaste, puissant, solennel et copieux palais du Reichstag. Enfin au bout d'un grand hémicycle entouré de balustrades et de statues, de larges Propylées font à la ville des rois de Prusse une entrée monumentale : c'est la porte de Brandebourg. Jusqu'en 1868, année où les remparts furent démolis, il y avait là une porte véritable. Dans les dernières années du XVIII^e siècle, Langhans éleva cet arc à six passages, flanqué de pavillons et de portiques à colonnes et couronné du quadriga de la Victoire.

LE PLAN DE LA VILLE

A partir de là le plan de Berlin est d'une extraordinaire simplicité. Comme à Paris, une île entre deux rives. Seulement l'île a sa proue tournée vers le Nord. Nous arrivons de l'Ouest, venant du fond de la rive gauche. Une fois la porte de Brandebourg franchie, nous voici sur une grande place du XVIII^e siècle, le Pariser Platz, puis sur une longue avenue plantée d'arbres, Unter den Linden. Cette allée se termine, à la rencontre de la Sprée, par une nouvelle place ou plutôt par un immense espace où sont réunis presque tous les grands monuments élevés du XVII^e au XIX^e siècle : l'Arsenal, l'Opéra,

l'Université, la Bibliothèque. Au centre de la place est le monument de Frédéric II. Cette assemblée de monuments constitue, comme le voulait ce roi, un Forum.

Nous passons l'étroit canal de la Sprée, sur un pont plus large qu'elle et qui ressemble à une avenue. Nous sommes dans l'île, ou plutôt sur une esplanade déblayée, qui continue la place précédente, et qui porte, séparés par des jardins, les deux témoins de la résidence primitive : à gauche la Cathédrale dont le dôme de cuivre s'enfle et se contourne avec une pompe d'opéra, — à droite le palais, le Schloss, dont on aperçoit au loin le profil rectangulaire : Dieu et le Seigneur dans du vide. Derrière la cathédrale, à l'extrême gauche, la pointe Nord de l'île est occupée par une cité de musées. Derrière le Schloss, à l'extrême droite, le bout méridional de l'île est rempli par ce qui reste de la vieille ville de Cölln.

Ayant contourné le Schloss, nous trouvons, pour passer maintenant sur la rive droite, un pont, qui porte la statue du Grand Electeur, comme le pont Neuf porte celle de Henri IV. Ce pont franchi, nous atteignons enfin l'emplacement primitif de Berlin. Là aussi une grande rue, la Königstrasse, toujours dans la même direction de l'Est, traverse la vieille agglomération de part en part, et, venant de la Sprée, aboutit à l'Alexanderplatz. Il y a un siècle, Berlin finissait à cette place, aujourd'hui le centre d'un quartier populaire. Vous y voyez les grands murs droits et gris d'un théâtre : c'est la Volksbühne, construite par les syndicats, et dont les ouvriers sont les abonnés. Au delà, commencent les quartiers pauvres, où les maisons sont plus étroites, mais où les

rues restent larges et droites. Après ce sont des jardins maraîchers, des Siedlungen en bois où les ouvriers trouvent un logis rural, et la campagne onduleuse.

De la porte de Brandebourg par le Pariser Platz, les Linden, le Forum, l'île et la Königs-trasse, le plan de Berlin est tout entier établi sur une droite.

II

LE BERLIN DU MOYEN AGE

LES AÏEUX WENDES

En plus d'un endroit, la campagne des environs de Berlin apparaît encore telle qu'aux premiers âges. Sur la route d'Oranienburg une grande dune pâle surgit sur la droite. L'imagination peut remonter le cours des siècles, et à quelques minutes de la ville, se représenter le temps où cette ville n'existant pas. Le voyageur qui voudra se faire le témoin de ces temps antiques, en trouvera les restes, assemblés avec la méthode qui est le mérite des musées allemands, au rez-de-chaussée du Musée de Brandebourg. Il reconnaîtra les hôtes du glacier primitif, le mammouth et le rhinocéros, et après le départ des glaces, il traversera la première forêt.

Entre les fonds marécageux, sur les hauteurs boisées, s'était établi, au temps de l'empire romain, un peuple germanique, les Semnons, pasteurs et chasseurs. Déjà une route de commerce passait par là. Des marchands apportaient d'Italie les perles de verre et les cruches de terre rouge. On a retrouvé à Berlin des pièces de bronze de Tibère, de Constantin

et d'autres empereurs. Quelles histoires ne devait-on pas raconter au bord de la Sprée sur ces pays du Midi! Au v^e siècle, les Semnons se décidèrent à quitter leurs foyers. Les uns furent entraînés avec les Wisigoths vers l'Espagne, les autres avec les Ostrogoths vers l'Italie.

La place laissée vide par les Germains fut occupée par des Slaves. Les Wendes, qui avec les autres peuples de l'Est avaient constraint les Germains à se mettre en mouvement, s'installèrent dans les dépressions du pays. C'étaient des pêcheurs, et on a retrouvé leurs instruments de pêche : harpons, hameçons, cordages, plombs de filet, canots, etc... On leur doit le nom de beaucoup de poissons, Ukelei, qui est l'ablette, Plötze, (en polonais Plotka) qui est le gardon. Il sont légué à leurs successeurs des histoires de revenants. Ils semblent avoir eu une religion de la nature où différents êtres apportaient aux hommes le message de la mort. Telle était la Roggenfrau, qui vêtue de blanc, se glissait dans les maisons. Jusqu'au temps des derniers Hohenzollern, une de ces femmes blanches a hanté le Schloss, apparaissant aux jours de deuil. En 1713 le roi Frédéric I^{er}, somnolant dans un fauteuil, crut la voir : en réalité, la reine qui était folle, avait fait irruption, en vêtements blancs, les cheveux épars, dans la chambre du roi et s'était jetée sur lui. « J'ai vu la femme blanche » dit le monarque, « je n'en reviendrai pas. » Il mourut six semaines plus tard. Cette dame blanche était vraiment une revenante du temps des Wendes. Naturellement au temps de Frédéric I^{er} on avait oublié son origine, et l'on croyait que c'était l'âme irritée d'une

vieille femme que l'électeur Joachim I^{er}, pour agrandir le Schloss, avait contrainte de vendre sa maison.

Il se peut que cette religion ait eu aussi un sens plus profond qu'on ne penserait. En 1526 Joachim I^{er} envoya de Hartunger Berg, près de Brandebourg, à Christian II de Danemark, une idole à trois têtes qui porte le nom slave de Triglaff. Ces trois têtes représentent peut-être le passé, le présent et l'avenir.

La législation wende, qui ne connaît pas de droit écrit, était relativement douce. Elle a pour peines l'amende, le bâton, la servitude. Elle ignore les châtiments atroces du droit germanique, l'écartèlement, le feu, l'ensevelissement vivant.

Il existait un certain commerce, puisqu'on trouve sur les routes commerciales du Brandebourg des monnaies des empereurs d'Orient. Mais les Wendes n'avaient pas de monnaie propre. L'organisation de l'état était très faible. Cependant, quand au x^e siècle, les Allemands, faisant face à l'Est, commencèrent à reconquérir le terrain perdu, les Wendes opposèrent à l'invasion une singulière force de résistance. Il fallut trois siècles aux Germains pour reconquérir leurs anciens domaines de la Havel, de la Sprée et de l'Oder. Après la conquête, ceux des Wendes qui possédaient le sol s'assimilèrent à la noblesse allemande. Il existe encore aujourd'hui à Berlin quelques familles qui se flattent de descendre d'eux.

CÖLLN ET BERLIN

Ce ne fut qu'en 1215 que la région de la

Sprée fit effectivement partie de l'Empire germanique. Et c'est peu après que deux villes allemandes, Berlin et Cölln, furent fondées l'une près de l'autre par les margraves Jean I^{er} et Otto III, Berlin à l'Est de la Sprée, Cölln dans l'île. Les actes de fondation manquent, mais celle-ci paraît avoir eu lieu dans la première moitié du XIII^e siècle. Cölln apparaît dans les documents en 1237, et Berlin un peu plus tard en 1244.

Comme Paris, comme Rome, comme Londres, Berlin s'est donc fondé au croisement d'une route et d'un fleuve, là où une île rendait le passage de la Sprée plus facile pour les marchands, qui, venus de l'Ouest, voulaient poursuivre vers le bas Oder ou vers la Pologne. Plus au Sud le passage était interdit par des marais, par les eaux ramifiées de la Dahme, par le Spreewald; plus au nord, par les lacs et les marais de la Havel.

A la hauteur de Berlin au contraire les routes qui avaient traversé au Sud de la Sprée la haute plaine sèche de Teltow, se raccordaient au Nord du fleuve avec celle qui traversait la haute forêt de Barnim. Il y avait probablement à ce passage des marchés Wendes, qui furent transformés en villes, soumises au droit allemand et dotées de terre. Cölln, dans l'île de la Sprée, moitié colline (Colne), moitié marais, en partie sur pilotis, reçut 42 petites Hufen de terre, chacune de 12 Morgen seulement. Berlin, marché plus considérable sur la rive droite, fut doté de 124 grandes Hufen de terre, chaque Hufe étant de 60 Morgen¹.

Au moment de la fondation, le terrain ré-

1. Quatre Morgen font exactement un hectare. La Hufe vaut donc ici 15 hectares.

servé pour Berlin était compris, comme entre la corde et l'arc, entre la Sprée et une clôture en demi-cercle, encore marquée aujourd'hui sur le terrain par la Neue Friedrichstrasse. Cette clôture touchait immédiatement, vers l'extérieur, l'Allmend, zone commune, utilisée pour la défense et comme pacage. Cette Allmend resta sans changement pendant des siècles, jusqu'à ce que, par des voies plus ou moins régulières, les quartiers bâtis s'agrandissant, elle devint propriété privée.

Au Nord de l'Allmend se trouvaient les plus importantes propriétés particulières, les 120 Hufen de terres labourables, qui s'étendaient à l'Ouest, jusqu'où est la Brunnenstrasse. Juste au Nord-Ouest de Berlin, un peu à l'Est de ce qui est devenu Monbijou, commençait une lande (Stadtheide) qui s'étendait de là à l'Ouest vers Spandau.

La ville, que de bonnes routes joignaient au Sud à Leipzig et à l'Ouest à Magdebourg, touchait sur les marchandises qui la traversaient un droit d'entrepôt et un droit de marché, toutes les marchandises importées devant être mises en vente durant un temps déterminé sur le Molkenmarkt. La prospérité de la ville s'accrut rapidement, fondée d'abord sur le commerce des harengs exportés vers l'intérieur, et plus tard sur le commerce du blé et des bois dirigés vers Magdebourg et Hambourg.

LES VESTIGES DU VIEUX BERLIN

Des deux villes sœurs, Cölln qui était enfermée par la Sprée, comme à Paris la Cité l'était

par la Seine, ne pouvait s'accroître. Berlin, qui pouvait librement s'étendre sur sa rive, prit la prépondérance.

Du Berlin du Moyen Age, il ne reste que des vestiges férolement nettoyés à neuf. Du moins pouvons-nous reconnaître sur place l'emplacement de cette première cité. Il existe sur la Sprée un large passage qu'on appelle le Mühlendamm. Arrêtons-nous à deux ou trois cent mètres plus haut, sur le pont qui termine l'île de Cölln. Il y a là un charmant paysage de vieille ville. La rivière s'élargit de façon à former un bassin. Des péniches dorment à quai; la cheminée d'un vapeur porte le bracelet noir blanc et rouge; un canoë glisse; un nageur traverse. Des maisons à pignons, des murs en colombages, des toits bruns superposés, des mesures de bois, des pilotis, des jardiniets bordent la rive opposée. La pointe de l'île, couverte de sable et de briques, nourrit un vieux marronnier. A l'horizon surgissent ça et là des tours et des flèches : à droite les deux colonnades superposées du Stadthaus, la tour carrée du Rathaus, le bombement vert-de-gris du Dôme. Devant nous, sur le Mühlendamm, se découpe en formes rectangulaires le gothique récent de la Caisse d'épargne, avec son lierre, sa brique rouge et les prismes de ses tours crénelées.

Tel était encore le paysage en 1934. On l'appelait le Kroegel, ce vieux quartier lépreux dont on apercevait les maisons montant à l'escalade, et dont les arcades et les encorbellements étaient un sujet traditionnel d'esquisses pour les peintres berlinois. En passant à Berlin en juin 1935, j'ai voulu le revoir. Mais la voiture, suivant la Stralauerstrasse, n'a

longé à droite que des cloisons de bois qui fermaient des chantiers. J'apercevais par échappées des murs qu'on démolissait. On détruisait le Kroegel. Cette destruction devenait évidente quand, contournant le vieux quartier, on revenait au Molkenmarkt par le pont des Pêcheurs. De ce point où je m'étais arrêté si souvent, le fond des maisons anciennes apparaissait complètement éventré. On m'a dit qu'il y avait là une antique prison qui a disparu. De hauts murs de briques à ouvertures régulières tenaient encore debout, découverts, isolés et près d'être brisés.

Une ville du Moyen Age, c'est d'abord un marché et une église, celle-ci placée à quelque distance, pour épargner au sanctuaire le tumulte des échanges. Des deux villes, il reste encore sur la rive droite, à Berlin, le Mölkenmarkt et l'église Saint-Nicolas; à Cölln, le Fischmarkt et l'église Saint-Pierre.

Saint-Nicolas, dédié au patron des marins et des marchands, et qui fut commencé vers 1230, est la plus vénérable des églises de Berlin. Sa construction a duré deux siècles, du XIII^e au XV^e, interrompue au XIV^e par un de ces immenses incendies, fléaux du Moyen Age. Celui-ci qui a dévoré la ville en 1380, a détruit le chœur, seul achevé encore. L'église du XV^e siècle a gardé son aspect jusqu'au XIX^e. Mais ce qu'on voit aujourd'hui est du gothique neuf, exécuté en 1878. Nous ne connaissons plus l'édifice ancien que par l'image.

Berlin a connu dans le Moyen Age deux systèmes de construction. Les architectes se sont d'abord servis de blocs erratiques, principalement de granite, charriés par les anciens glaciers. Plus tard, ils ont appris à se servir

de la brique. Un tableau peint par Hintze en 1812 et qui se trouve au Musée de Brandebourg, nous montre Saint-Nicolas avec une puissante façade de blocs de granit, presque aveugle, percée d'un seul portail ogival très simple, et portant non pas deux tours comme aujourd'hui, mais une seule tour, dont les fenêtres sont étroites comme des meurtrières. A la place de la tour Nord, il n'existeit encore qu'un pignon bas, qui rendait plus sensible la légèreté de sa voisine.

LA MARIENKIRCHE

Berlin s'accrut si rapidement qu'au bout de peu d'années il fallut agrandir la ville vers le Nord, au delà de la Königstrasse, qu'elle ne dépassait pas d'abord. Le Mölkenmarkt devenant insuffisant, il fallut faire dans le quartier neuf un nouveau marché, qui garde encore son nom, quoiqu'il date du milieu du XIII^e siècle. A ce Neuer Markt, on adjoignit en 1250 une église nouvelle, la Marienkirche, qui fit une seconde paroisse. Elle subsiste encore, mais dans quel état!

C'est en 1893 que les restaurateurs ont accompli leur besogne. Ils ont isolé l'église de toutes parts. Elle est au milieu d'une placette, propre, nette, puérile et froide comme un cottage anglais, avec un certain charme pittoresque.

Ce dégagement n'est que le dernier épisode d'une longue série de malheurs que la pauvre église a soufferts. Comme Saint-Nicolas, elle a d'abord été construite avec le granite des

blocs erratiques. On le voit encore du côté Nord de la tour, et dans le soubassement de la nef. Le granit a été pareillement employé dans les nombreuses reconstructions, dont la première eut lieu en 1340; une autre suivit l'incendie de 1380, une autre encore se fit au commencement du xv^e siècle. Mais de bonne heure la brique avait été adjointe au granit, par exemple dans les murs du chœur. La tour semble avoir été commencée au début du xv^e siècle. A peine achevée, elle fut détruite par un incendie en 1515. Reconstruite, elle fut frappée de la foudre en 1661, et brûla de nouveau. Mathias Smids la reconstruisit pour la seconde fois. Mais au bout d'un siècle elle menaçait ruine. Langhans, en même temps qu'il construisait la porte de Brandebourg, refit la malheureuse tour pour la troisième fois en 1788. A la porte de Brandebourg, il faisait du néo-grec. Il fit ici du néo-gothique, et c'est un style étrange : sur une masse carrée, une lanterne classique, cantonnée de colonnes accouplées, est surmontée d'une seconde lanterne gothique, à arceaux ajourés, coiffée d'un clocheton.

LE BERLIN DE BRIQUES

Le premier plan que nous ayons de Berlin date seulement de 1650. Dessiné par J. Gregor Memhard, il est inclus dans la topographie de Mérian. Mais il nous permet de comprendre l'état de choses antérieur. Il nous montre le mur d'enceinte, en blocs erratiques, qui n'avait pas changé depuis le commencement du xiv^e siècle et qui, autour de Berlin, suivait le dessin actuel de la Neue Friedrichstrasse.

Dans cette enceinte nous reconnaissions sur le plan de Memhard les monuments gothiques, qui se sont ajoutés à ceux que nous connaissons déjà : à Berlin, le nouveau Rathaus, la Klosterkirche et la Chapelle du Saint Esprit; — à Cölln, dans l'île de la Sprée, la Cathédrale.

La Klosterkirche, l'église des Franciscains, a subi, elle aussi, d'étranges changements. Les Frères gris sont venus s'établir très tôt à Berlin, avant 1250, et c'est après 1271 qu'ils ont commencé à construire leur couvent le long du rempart, sur la Klosterstrasse actuelle, dans un terrain donné par les margraves. Le temps des blocs de granit est passé, et nous sommes devant une pure construction de briques. La nef a encore des piliers lourds et courts, des murs pleins à peine interrompus d'étroites fenêtres; mais le chœur, un peu postérieur, lumineux, bien articulé, annonce des temps nouveaux. L'incendie de 1380 épargna cette église lointaine. L'esprit de restauration du xix^e siècle fut moins clément. C'est de 1842 à 1844 que l'église et le couvent transformé en collège ont subi de graves embellissements. C'est surtout la façade de l'église qui a été victime d'un zèle pieux. Une gravure de 1833 la montre derrière un mur, au fond d'un jardin, où s'élèvent un peuplier et un cèdre; elle n'a au-dessus du portail qu'une fenêtre ogivale très simple. Point de tours; la façade est simplement consolidée à droite et à gauche par deux pilastres en maçonnerie. Le toit est bas et porte seulement un clocheton octogone. Après la restauration, le mur qui fermait le jardin et masquait aux passants le bas de l'église a été remplacé par une colonnade ajourée, qui a le défaut d'être beaucoup plus

haute. La grande fenêtre qu'on voit à peine derrière cette colonnade a été entourée de moulures et divisée par des remplages. Le toit a été exhaussé. Enfin l'église s'est enrichie de deux tours et d'un clocher, tous trois surmontés de flèches aiguës. Celles des tours s'enracinent, pour plus d'ornement, dans une couronne de clochetons.

Le couvent, étouffé au xv^e siècle entre des bâtiments neufs, eut ses biens confisqués au moment de la Réforme. Toutefois les moines ne furent pas inquiétés. Le dernier mourut paisiblement en 1571. La même année, un hôte étranger s'installa dans une aile du bâtiment. C'était un élève de Paracelse, nommé Léonard Thurneisser, moitié savant, moitié charlatan, médecin et favori de l'électeur Jean-Georges. Il installa dans le couvent un laboratoire, une imprimerie, un cabinet secret d'astrologie et d'alchimie. Il fit des expériences intéressantes, imprima des calendriers et des œuvres d'histoire naturelle richement ornées de gravures sur bois, fabriqua des talismans et des amulettes. Il quitta Berlin en 1584.

Les Franciscains avaient eux-mêmes installé dans leur couvent une école, qui devint en 1574 le collège du Cloître gris, le plus ancien de Berlin et du Brandebourg. Accru au cours des âges de nouveaux bâtiments, il ne laisse plus voir de l'ancien monastère que la salle capitulaire de 1474, et quelques salles secondaires avec de belles voûtes à arêtes et à liernes.

La quatrième église du vieux Berlin est un peu plus récente. C'est la chapelle d'un hôpital du Saint-Esprit, créé par fondation à la fin

du XIII^e siècle près de la porte de Spandau. La chapelle fut construite au commencement du XIV^e siècle. Elle a une charmante façade du XV^e, faite de trois grandes fenêtres, séparées par des arcatures aveugles, le tout surmonté d'une balustrade à rosaces et d'un gâble rempli d'arcades. Quand on a construit en 1905 l'Ecole de Commerce, on y a compris la chapelle qui a été respectée et sauvée.

LA MAISON COMMUNE

A ces églises, il faudrait ajouter un monument civil, le Rathaus, la Maison commune. Malheureusement il n'en reste rien, et le voyageur est réduit à la rêverie.

Les deux villes sœurs avaient eu un destin très inégal : Berlin était riche et prospère; l'herbe poussait dans les rues de Cölln, et l'île était loin d'être entièrement bâtie. Il était évident que les deux villes gagneraient à s'unir. Le matin du lundi saint 20 mars 1307, les échevins de Berlin et de Cölln montèrent à cheval et allèrent jusqu'au burg de Spandau, de mander son assentiment au margrave Hermann le Long. Celui-ci fit appeler son notaire, le prêtre Stotekin, et en présence de son confesseur, de son écuyer tranchant, de son maréchal et de divers chevaliers, délivra la charte d'union. Les deux tiers des échevins devaient être élus annuellement par Berlin, l'autre tiers par Cölln. Il y aurait sept juges, qui ne devraient pas rester en fonction plus de trois ans, quatre pour Berlin et trois pour Cölln. Les échevins et les juges de Berlin étaient

choisis par les bourgeois de Cölln et ceux de Cölln par les bourgeois de Berlin¹.

Voilà donc les deux villes administrées par un conseil commun de dix-huit échevins. On conjecture que Berlin et Cölln eurent, pour délibérer ensemble, au début du XIV^e siècle, une Salle Commune sur leurs confins communs. Un texte de 1365 la place au Long Pont, qui s'appelait alors le Pont Neuf. Il avait fallu promptement établir sur la Sprée ce second passage qui est aujourd'hui le Pont de l'Electeur. Peut-être le Rathaus se trouvait-il au milieu du pont, à l'endroit où est aujourd'hui la statue du Grand Electeur. Le vieux caractère sacré des eaux avait peut-être déterminé l'endroit. Les lieux sont aujourd'hui méconnaissables. Il faut se représenter la Sprée non endiguée, le pont enjambant dans les sablières et les marais jusqu'à la Poststrasse. C'est un bras asséché de bonne heure qui a formé le Krœgel.

Ce premier Hôtel de Ville devenu promptement insuffisant, un autre fut construit, dès le milieu du XV^e siècle, au coin de la Königstrasse et de la Spandauerstrasse. A quel propos fut-il élevé? On l'ignore. Le milieu du XV^e siècle est décisif pour l'histoire de Berlin. Les deux villes, unies depuis 1307, demandent en 1442 à l'Electeur Frédéric de les séparer. Ce Frédéric, à la Dent de Fer, est un étrange personnage. A son avènement, en 1440, c'était un jeune homme de vingt-quatre ans, que la mort de sa

1. J'ai traduit Ratmann par échevin et Schöffe par juge. Ce sont en effet leurs fonctions. Les Freischöffen sont les Francs juges. Mais les traductions littérales seraient conseiller pour Ratmann et Schöffe est le même mot qu'échevin.

fiancée, Hedwige de Pologne, avait tourné à la piété la plus mystique; mais ce tendre chrétien était un maître inflexible. Il donna donc un Conseil à Berlin et un Conseil à Cölln, qui seraient séparés à perpétuité. Il y eut à ce moment entre l'Electeur et les bourgeois turbulents, des difficultés graves, qui amenèrent le prince à construire dans Cölln pour contenir ses sujets, en 1443, un château fort qui est devenu le Schloss. Ils se révoltèrent à nouveau en 1448. Enfin un traité de réconciliation intervint. C'est peut-être à cette occasion que le nouveau Rathaus fut construit. Ce nouveau Rathaus brûla deux fois, en 1484 et en 1581. Reconstruit (tous ces monuments de Berlin sont des couteaux de Jeannot), il reçut de Nering, à la fin du XVII^e siècle une façade grave et un peu massive : un rez-de-chaussée portant de hautes ouvertures cintrées dans un cadre de pierres à joints moulurés, et deux étages à fenêtres sobrement décorées; au centre un avant-corps plat; un toit à rampant brisé. On fut obligé, dans la première moitié du XIX^e siècle, d'abattre une tour carrée, trapue, qui le surmontait et qui menaçait ruine. Enfin le bâtiment lui-même fut détruit, et sur son emplacement on éleva de 1864 à 1869, sur les plans de Waesemann, le Rathaus actuel.

On se demanda alors si l'on conserverait l'ancienne Cour de Justice, qui était le cœur du vieux monument : elle comprenait au rez-de-chaussée une halle voûtée qui servait de tribunal, et au premier étage la Salle du Conseil. La halle était primitivement ouverte de trois côtés, la justice étant publique. Puis elle fut murée dans la première moitié du XVI^e siècle, mais resta un lieu de justice jusqu'en 1694.

A ce moment les exécutions furent transportées sur le Marché Neuf.

Après bien des discussions, on décida de démolir ce lieu vénérable, ce qui fut fait en 1871, -- et de le reconstruire dans le parc du château de Babelsberg, près de Potsdam, où il est encore. Le chapiteau du pilier central montre une frise de singes, de porcs, d'oiseaux et de serpents, symboles des vices humains. Le coin Sud-Ouest portait à l'extérieur un oiseau de terre cuite, avec un visage humain et de longues oreilles, le Kaak, lequel considérait avec une grimace de dérision les pauvres diables qui expiaient sur le pilori. Il en existe un moulage au Musée de Brandebourg.

LES MONUMENTS DE CÖLLN

Dans l'île de la Sprée, les monuments de Cölln ont encore plus souffert s'il est possible que ceux de Berlin. Le marché était auprès de l'église Saint-Pierre. On l'appelait le Marché des Chiens, du terme « chien de Wende », *Wendischer Hund*, injure qu'on a entendue pendant des siècles. L'église Saint-Pierre est bien citée dans des textes depuis 1237, mais on n'en a de représentation figurée qu'après sa reconstitution en 1379. Détruite par la foudre en 1730, elle a été réédifiée sous la forme d'une église baroque. Celle-ci a été anéantie à son tour par un incendie en septembre 1809, et la place est restée déserte jusqu'en 1843, où Strack a élevé l'église actuelle.

La seconde église de Cölln, celle des Domi-

nicains, est pareillement détruite depuis long-temps. En visitant le Schloss on voit sur le plan relief, accolée sur la façade Ouest, devant la Schlossfreiheit, sa façade à deux tours. Elle avait été construite en 1297 pour être l'église du couvent, dont les bâtiments le bordaient au nord. En 1536, les moines se transportèrent à Brandebourg, et leur église devint l'église cathédrale des électeurs. Elle contenait leurs tombeaux. Elle était alors pompeusement ornée dans le style de la Renaissance. Un campanile, avec dix cloches, en flanquait le chevet. Elle mourut peu à peu. Il fut question de la reconstruire quand Schlüter refit le Schloss. Enfin Frédéric II la fit démolir en 1747.

Rien ne subsiste non plus du Rathaus de Cölln, sur le Fischmarkt. Refait au xvi^e siècle, puis au commencement du xviii^e siècle, il n'y restait plus beaucoup de traces de l'édifice gothique quand il fut démolí en 1899.

Les électeurs de Brandebourg résidaient à l'ordinaire à Tangermünde, dans le vieux château de l'empereur Charles IV. A Berlin même, ils avaient une simple maison correspondant au 76 de la Klosterstrasse. On l'appelait la Maison Haute, et on la nomma plus tard le Lagerhaus. Ils abandonnèrent en 1451 cette résidence, qui eut les sorts les plus divers: l'électeur Frédéric II, en la quittant, la loua au chevalier Georg de Waldenfels. Elle fut tour à tour palais du gouverneur de Berlin, manège, dépôt de laine, dépôt des archives de Prusse, musée des plâtres du sculpteur Rauch. Elle a été démolie en 1931. En abattant le monument de style baroque qu'elle était devenue, on a remis à jour un haut portail

ogival en briques, qui a été placé au Musée de Brandebourg.

Les électeurs avaient quitté la Maison Haute pour se transporter dans un nouveau château, la Hohenzollernburg, que l'électeur Frédéric II avait commencé au bord de la Sprée en 1443. C'est l'origine du Schloss actuel. Mais à vrai dire il ne subsiste à peu près rien de ce premier château de briques : le vieux mur qui regarde la Sprée, la petite tour du Chapeau Vert, et quelques restes de voûtes. Nous en ignorons même le plan.

LE LIVRE DES CRIMES

L'ombre des monuments détruits, quelques églises défigurées, quelques restes enclavés, quelques débris conservés au Musée de Brandebourg, voilà ce que nous avons du Berlin du Moyen Age. M. Osborn, dans un livre paru en 1909, reconnaît dans ces premiers édifices des signes déjà berlinois. Le granit massif des blocs erratiques convenait aux pensées architecturales d'une race qui cherchait l'isolement, la sécurité, l'adaptation au but. Même quand, à la fin du XIII^e siècle, la brique, remplaçant la pierre, eut donné plus de liberté aux architectes, Berlin conserva le goût de l'extrême simplicité. Ses églises sont bien moins ornées que celles des petites villes qui l'entourent, comme Brandebourg, Tangermünde ou Prenzlau. Il lui suffisait de construire des vaisseaux spacieux et de trouver un bon accord des proportions. Ses rues étaient plus commodes qu'il n'est coutume dans les cités du Moyen Age. On est surpris des dimen-

sions de la Breite Strasse à Cölln, de la Klosterrasse à Berlin.

Essayons de nous représenter la vie de cette ville sérieuse, prosaïque, pratique. Les habitants de Berlin au Moyen Age étaient répartis en trois classes. La première était composée des patriciens capables d'avoir accès au Conseil, gros marchands ayant maison et terre. La seconde était celle des artisans, divisés au début entre quatre métiers, mais parmi lesquels on comptait à la fin les drapiers, les cordonniers, les boulanger, les bouchers, les merciers, les pelletiers, les tailleurs et les couteliers. Ils devaient au moins posséder une maison, et ils collaboraient au Conseil. La troisième classe, qui n'avait pas la parole dans les affaires publiques, et qui est désignée comme la communauté, Meinheit, comprend les pêcheurs, ravaudeurs, savetiers, etc..., et tous ceux qui ne sont pas propriétaires d'un logis.

Le margrave a le droit de moulin, car l'eau lui appartient. Les moulins à eau se trouvaient entre Berlin et Cölln, sur le Mühldamm, là où nous voyons les bâtiments modernes de la Caisse d'Epargne. Ces moulins rapportaient au margrave de beaux revenus. Il avait d'autres ressources avec les droits sur les marchés et sur le commerce. Il faisait de nouveaux bénéfices en frappant monnaie. La monnaie frappée à Berlin était celle d'un territoire qui comprenait 14 villes. Les monnaies anciennes étaient échangées chaque année contre des neuves, opération qui était, elle aussi, fructueuse. Mais la principale source des revenus était faite des amendes judiciaires, dont le tiers revenait au margrave.

Sur le droit pénal à Berlin au Moyen Age, nous avons un document, le Livre des Transgressions, *Buyk der Overtredunge, Liber Excessuum*. En voici quelques traits. Iesmann et sa femme ont vendu leur fille au Komtur de Tempelhof, qui était un Kreuzherr ecclésiastique de l'ordre de Saint Jean. Une femme, la Rykinne, avait servi d'intermédiaire, et leur avait promis que le Komtur vêtirait bien leur fille, lui donnerait du bien et les enrichirait eux-mêmes. Tous les trois furent brûlés. Le chevalier et son amie se trouvaient hors de la juridiction de la ville et ne furent pas inquiétés.

Une nommée Wolborgh (Walpurgis) fut brûlée pour avoir fait des charmes. Elle avait envoyé à une de ses parentes, la Neudorfin, deux poires desquelles l'autre prit une maladie. Elle eut de plus l'imprudence de se flatter d'être seule après Dieu à pouvoir la guérir. On trouva chez la Wolborgh un attirail de sorcière, des poudres et des amulettes.

Le bûcher ou l'ensevelissement vivant sont communs pour les femmes. En 1399, la femme Mathias est brûlée comme entremetteuse, pour avoir procuré à Jakob von dem Rhine la femme de Klaus Jordan. Un garçon qui a volé la nuit une tonne de harengs, laquelle était comme abandonnée devant la maison de Klaus Schulten, fut pendu. En 1407, une fille nommée Margarete, qui dans la Klosterstrasse avait proféré des injures au sujet du manque de chasteté des ecclésiastiques, et qui avait crié : « Des filles pour les prêtres! » *Maida für die Priester*, fut seulement fouettée. Mais un batteur de cuivre qui avait injurié et menacé les autorités principales, fut décapité.

En 1409, une femme qui avait coupé des bourses à l'église, le jour de la Toussaint, fut brûlée. Une autre qui avait volé un manteau au bourgeois Klaus Domes, fut enterrée vive en 1412.

A mesure que l'on avance dans le temps, on voit se multiplier les crimes de sorcellerie; le vol dans les églises, autre signe des temps, est aussi très commun. En 1437, Klaus Wandelitz est roué de ce fait. Un nommé Hano Brasche, qui a volé un calice à Saint-Pierre, mais qui est un enfant de la ville, obtient par faveur d'être simplement décapité. En 1427, après un procès retentissant, trois faux monnayeurs, Tydeke Rheinsberg, Tydeke von dem Rhine et Henrich Steindecker, qui avaient donné à un bourgeois de Spandau du plomb et de l'étain pour de l'argent, furent brûlés vifs. En 1446, deux sorcières sont brûlées. La même année, Hermann Stein, qui avait tiré l'argent des troncs de Saint-Nicolas et de l'église des Franciscains, fut roué. On trouva sur lui 56 Groschen. Il pria qu'on en donnât 16 à son confesseur, le reste étant rendu aux Franciscains. Un Klaus Schulzensohn zu Lichtenberg, qui avait volé dans l'église de son village et attaqué un minorite, fut également roué. Ce sont les derniers crimes rapportés par le *Liber Excessuum*. Ils sont de 1448.

A peu d'exceptions près, seuls les « Rechtlosen » des classes inférieures passaient devant les tribunaux publics. Non pas que la moralité fut plus grande dans les hautes classes; mais les choses s'arrangeaient par une expiation extrajudiciaire et par rachat. Même les gens des métiers avaient dans ce sens des

facilités qui étonnent aujourd'hui. En 1457, un artisan qui avait tué sa femme fut condamné par le Conseil de Berlin à 600 Groschen d'amende moyennant quoi il reprit son métier comme avant.

L'ANCIEN PATRICIAT

De l'ancien patriciat de Berlin, que reste-t-il? On a démolie en 1899 la maison du 49 de la Spandauerstrasse, dont nous savons qu'elle appartenait au XIV^e siècle à la famille patricienne des Blanckenfeld. La grande salle en était voûtée et soutenue par un pilier central, lequel est aujourd'hui dans la cour du Musée de Brandebourg. Les chapiteaux et les consoles étaient formés par des masques, des végétaux et des ornements héraldiques. De belles voûtes gothiques existaient pareillement dans des maisons aujourd'hui détruites, l'une au 5 du Fischmarkt, l'autre au coin de la Poststrasse et de la Spandauerstrasse. Osborn signale des restes subsistant au 15 du Hoher-steinweg et au 36-37 de la Stralauerstrasse. Ces massives assises de pierres appartiennent à la reconstruction de la ville après l'incendie de 1380. Jusque-là, les bourgeois s'étaient contentés de maisons de bois ou de colombage.

Si l'architecture ne nous a laissé du Berlin gothique que des traces éparses et des vestiges maquillés, ça et là, cependant, quelque bel ouvrage d'orfèvrerie ou de sculpture a survécu : à la Nicolaikirche, un admirable calice du XIII^e siècle en argent doré, est, avec sa patène, un don bien postérieur du Grand Electeur. Le pied est chargé de figures; la tige

porte en son milieu renflé des feuillages et des cabochons; une Crucifixion, accompagnée d'anges, est ciselée sur la coupe. A la Klosterkirche, il reste un tableau votif que l'électeur Frédéric I^{er} fit faire pour le comte de Hohenlohe, tué le 24 octobre 1412 à la bataille du Kremmerdamm en Poméranie. L'épitaphe a été restaurée au XIX^e siècle. Dans la même église se trouve la pierre tombale de Konrad de Belitz, mort en 1368. Ce n'est que par leurs tombeaux que vous connaîtrez à Berlin les personnages du XIV^e siècle.

III

LE BERLIN DES HOHENZOLLERN

LA DANSE DES MORTS

Les margraves de Brandebourg étaient devenus des princes puissants aux dépens de leurs voisins, et membres du collège électoral depuis 1250. En 1411, l'empereur Sigismond, qui avait épousé l'héritière de ce pays, le donna en récompense à son ami le burgrave de Nuremberg, Frédéric VI de Hohenzollern, qui devint Frédéric I^{er} de Brandebourg. Que cette ascension des Hohenzollern soit un fait capital dans l'histoire de l'Europe, on ne le sait que trop. Frédéric I^{er} régna, non sans rencontrer de résistance, jusqu'en 1440. Nous avons vu son fils Frédéric II aux prises avec d'égales difficultés.

La révolte de 1448 a été décisive dans la vie de Berlin. La ville, jusque-là à peu près libre, et qui avait rêvé de le devenir complètement, comme une ville hanséatique, perdit au contraire son indépendance. Deux ans plus tard, la peste, après avoir ravagé l'Allemagne du Nord, enleva le tiers des habitants. C'est à cette dévastation qu'il faut penser à la Marien-

kirche, devant la *Danse macabre*, où se lit le souvenir du fléau de 1450. Il faut se rappeler cet épouvantable charnier, cette humanité faite de cadavres, ce passage de l'Ange de la colère; plus de distinction entre les vivants et les morts; les plus riches, les plus jeunes, les plus puissants, les plus aimés, entassés dans l'hécatombe universelle; la Mort fauchant d'un tel cœur qu'elle paraît vraiment la reine et la dominatrice de la ville. La Danse des morts est le cauchemar des survivants. Elle a été découverte en 1860, très abîmée, sous le badigeon dans la halle de la tour. Un artiste, encore épouvanté, avait peint entre 1460 et 1470, à la colle sur un enduit sec de chaux, cette longue frise de 25 mètres sur 2 de haut. Elle commence à gauche par un Franciscain en chaire, et deux diablotins sous la chaire; l'un semble attendre sa pâtee de damnés, l'autre souffle dans une cornemuse et rythme la ronde. Puis viennent quatorze ecclésiastiques séparés autant de fois par la maigre figure de la mort, squelette dans un linceul. La série commence au sacristain, qui tient les clefs, puis en dignité croissante, va du juge, par l'abbé et l'évêque, jusqu'au pape. Un crucifié entre deux saints sépare la hiérarchie ecclésiastique de la hiérarchie laïque, qui commence à l'empereur barbu, couronné, le globe du monde à la main. Puis viennent la jeune impératrice, tenant de sa main droite sa robe qu'elle relève un peu; le roi, sans barbe, le sceptre à la main; le chevalier, le duc et enfin, après le marchand et l'ouvrier, le paysan. La dernière figure, à peu près détruite, semble celle d'un fou.

DE FRÉDÉRIC II A JOACHIM II

Le rigoureux destructeur de la liberté berlinoise, Frédéric *der Eiserne*, était, comme nous avons vu, un prince d'une piété tendre et mystique. On a dit de lui de charmantes prières : « A la dernière de mes heures — quand je souffrirai douleur et peine — en me séparant de la terre, — alors, Marie, console-moi — afin qu'heureux et délié, — je m'en aille dans ta suite. » Le 20 janvier 1469, ayant rassemblé les siens dans le château qu'il avait construit à Cölln vingt-cinq ans plus tôt, il fit la fondation d'une Cathédrale, en lui donnant des patrons, Notre Dame, la Sainte Croix, Saint Pierre et Saint Paul, Saint Erasme et Saint Nicolas, un clergé, des biens et une église, qui fut la chapelle même du château. L'abside de cette église subsiste encore dans le Schloss, dans la tour carrée derrière le Chapeau Vert. On y a mis une collection de tableaux allemands.

Le 2 avril 1470, Frédéric remit la Marche de Brandebourg à son frère Albert-Achille, et alla mourir dans leur pays d'origine, la Franconie. Albert-Achille est resté célèbre par l'interdiction qu'il a faite de la division des héritages dans la maison de Hohenzollern. Mais ce prince ambitieux, rude et avare, a peu affaire avec l'histoire de Berlin. Dès 1473, il retourna en Franconie, laissant à Berlin, comme Statthalter, son fils Jean, celui qu'on appelle Johann Cicero, avec une maigre rente de 1.000 gulden. Le mariage de ce prince avec Marguerite de Saxe est le premier mariage princier qui se soit célébré à Berlin. Les fêtes

durèrent trois jours, avec tournois et courses. Peut-être fut-ce à cette occasion que l'on construisit la Vieille Carrière, que l'on voit sur les plans près du Schloss. Johann Cicero, qui de ce jour fut le vrai maître du Brandebourg, tint désormais au Schloss une espèce de petite cour, composée des nobles brandebourgeois et franconiens. Des patriciens de la ville, point.

En conséquence, la vie de Berlin se transforma profondément. Dans le Berlin du Moyen Age tout était spectacle : fêtes religieuses, fêtes des métiers, cérémonies de mariage, tribunaux, marchés. Il en alla autrement quand la ville, au xvi^e siècle, commença d'être administrée par les princes et les bureaux. Des mains des bourgeois, qui disaient le droit devant tout le peuple, la justice passa aux mains des juristes. Les spectacles de l'église prirent fin avec la Réforme. Les fêtes des corporations furent fondues dans les fêtes de cour. Cette transformation des spectacles correspond à la transformation de toute la vie berlinoise. Une ville de bourgeoisie commerçante est changée malgré elle en capitale et en résidence. Il n'y a plus de patriciennes, mais des dames de la cour.

Au début de 1499, l'excellent Johann Cicero s'éteint et un adolescent de quinze ans, Joachim I^{er}, lui succède. Avec lui, la Renaissance commence pour Berlin. Par Magdebourg, Joachim I^{er} noue des relations avec les foyers de culture de l'Allemagne. Il commande à Peter Vischer, le fameux fondeur de Nuremberg, le monument de son père. Le fils de Peter Vischer acheva la commande en 1532 : un sarcophage d'étain porte la statue gisante et repose sur six piliers bas, carrés, gardés par des

lions. Il est aujourd'hui dans cette grande nécropole silencieuse, haute, inondée de lumière blanche, qui semble une salle de musée annexée au Dôme, et où dorment les électeurs.

RENAISSANCE ET RÉFORME

Mais c'est au milieu du siècle, sous le règne de Joachim II, entre 1535 et 1571, que l'esprit de la Renaissance souffle le plus librement à Berlin. Joie de vivre, amour du luxe. La ville, si économique, ne se reconnaît plus. Les festins se multiplient, le costume se transforme, les prédicateurs tonnent contre le Hosenteufel.

Les influences, comme les matériaux, viennent de Saxe. Le grès de Pirna remplace la brique. Les tableaux montrent le style de Cranach. Le maître lui-même fait pour le Dôme une série d'images de la Passion, aujourd'hui au Kaiser Friedrich Museum. Enfin l'homme qui sous Joachim II fait le Schloss avec le vieux burg de Frédéric II, l'homme qui construit le pavillon de chasse de Grunewald, Kaspar Theiss, semble aussi être un Saxon.

A l'influence de la Saxe s'ajoute celle de l'Italie. Déjà Joachim I^{er} a fait venir à sa cour le peintre Johann Batista. Le mouvement s'accentue sous Joachim II. Les ingénieurs militaires de l'Italie étaient alors les premiers du monde. Le prince appelle Chiaramella de Gandino, qui bâtit Spandau et qui travaille au Schloss de Berlin. Dans la peinture, le changement est sensible. Le début du siècle avec Cranach était encore tout allemand. A partir de 1550, les tableaux de la Nicolai-kirche, aujourd'hui au Musée de Brandebourg,

la *Résurrection de Lazare* de 1552, l'*Ascension* de 1554, sont pénétrés d'influence italienne au moins en ce qui concerne les fonds; car les figures gardent bien leur caractère *mitteldeutsch*, préservé par le protestantisme.

C'est un grand événement dans l'histoire de la ville que son passage au culte évangélique. Il ne faut pas s'imaginer que les gens de 1530 aient cru entrer dans une nouvelle religion, qui resterait à jamais séparée de l'ancienne. Mais la prédication en langue populaire, la communion sous les deux espèces et le chant à l'église leur plaisaient. Dès 1530, on voit le Conseil de ville de Berlin supprimer le service d'un autel, celui des Trois Rois, et sur cette économie payer l'organiste. Une pieuse veuve, Catherine Bute, donne 100 gulden à Saint-Pierre pour le vin de l'autel. Un commensal de Luther, Jean Baderasch, est appelé par le Conseil de Cölln.

Et le prince? Joachim II hésitait. Les promesses faites à son père, les conseils de son beau-père le roi de Pologne, la crainte de la colère impériale le retenaient dans la foi catholique. Mais la sécularisation le tentait fort. Il n'entrait en tout cela, comme chez la plupart des princes allemands, aucune considération théologique. En 1536, voulant agrandir le Schloss, il y annexa le couvent des Dominicains qui y était accolé. Il envoya les religieux à Brandebourg. Le Dôme fut transféré de la chapelle Saint-Erasme à l'église du couvent, qui sous le nom d'église de la Sainte-Croix, fut magnifiquement refaite, en gothique tardif, avec deux tours octogones à la façade, par l'architecte Kaspar Theiss. Des grilles de fer, chefs-d'œuvre de l'art des forgerons, ornèrent

les portes. Les plus belles cloches du Brandebourg, celles de Bernau et de Wilsnack, furent transportées ici. Les vases d'or et d'argent, les statues d'or du Christ et de la Vierge avec des pierres précieuses, les statues d'argent des apôtres, la beauté des offices, émerveillaient le chroniqueur Leutinger. Enfin le prince fonda une maîtrise, une « chapelle électorale ».

Les échevins de Berlin ayant demandé le 15 février 1539 la permission de faire les Pâques sous les deux espèces, ne reçurent qu'un conseil de patience. Ce fut un groupe de gentilshommes, réunis à Teltow, le 15 avril de la même année, qui fonda le protestantisme dans le Brandebourg. Ils s'engagèrent à accepter la pure doctrine de la parole divine, et, sans exercer aucune violence contre les prêtres de confession romaine, à entretenir, à côté d'eux, un prédicateur de Wittenberg. L'évêque Mathias von Jagow était rallié à la foi évangélique. Il se maria cette année-là, à cinquante-neuf ans, avec une demoiselle von Rochow. Enfin Joachim lui-même communie sous les deux espèces, à Saint-Nicolas de Spandau, le 1^{er} novembre 1539.

Le lendemain 2, la première cène de rite évangélique fut célébrée au Dôme de Cölln. Les bourgmestres, Johann Tempelhof et Georg Freiberg pour Berlin, Levine Brasche pour Cölln communierent les premiers. On laissa les Franciscains tranquilles dans leur couvent. Il leur fut simplement interdit de mendier, de tenir des chapitres et d'accepter de nouveaux religieux. Le dernier d'entre eux, le frère Peter, mourut paisiblement en 1571. L'ordonnance religieuse de l'Etat de Brandebourg, que l'évêque von Jagow, le théologien

franconien Strattner et Buchholzer firent paraître en 1540 chez le premier imprimeur installé à Berlin, Johann Weiss, montre la même tolérance. Pour la foi, l'ordonnance s'en tient à la pure doctrine luthérienne. Mais dans la liturgie, où Joachim aimait l'éclat, beaucoup de cérémonies étaient conservées : les cierges au baptême, la procession des Rameaux, le lavement des pieds, les représentations de Noël, de la Passion et de la Résurrection. On supprimait la confession auriculaire, la consécration du feu le samedi saint, par crainte d'incendie, et les Rogations.

LA BELLE FONDEUSE

De ce Joachim II il y a au premier étage du Musée de Brandebourg, un portrait, peint en 1562. Il a un manteau bordé de vison sur un pourpoint de velours noir, un collier, du ventre, des bajoues, un teint clair, une bouche gonflée et molle qui fait la moue, tout à fait la figure d'un amateur d'art. Sur le mur voisin, des aquarelles représentent le pavillon de chasse de Grunewald. On voit une lourde porte cintrée, entr'ouverte au bas d'un escalier. L'inscription dit : « Vue sur l'escalier dans lequel Anna Sydow, maîtresse de Joachim II, aurait été emmurée. » Un petit bas-relief de cire, copie d'un panneau de bois, nous montre Anna elle-même, *die schöne Giesserin*. Elle a, sous les cheveux en auréole, le front haut et bombé, le nez droit un peu renflé au bout, la bouche un peu tombante, mais bien dessiné le menton modelé et gras.

Ce portrait raconte une assez dramatique

histoire. Le 7 janvier 1551, l'Electeur se trouvait avec sa femme Hedwige dans une chambre du vieux château de Grimnitz. Il lui montrait deux images dorées de la Vierge. Une vieille servante entra et essaya de saisir un petit chien. A ce moment, le plancher s'effondra. La servante fut empalée sur un massacre de cerf, l'Electeur s'accrocha à deux solives et n'eut rien. Sa femme, la cuisse brisée, la colonne vertébrale froissée, devint pour sa vie la proie des médecins.

C'est alors que Joachim II fit sa maîtresse d'Anna Sydow. Elle était la veuve d'un fondateur de canons suisse, et elle en avait un fils. Elle eut de l'Electeur deux filles, dont l'aînée, Magdeleine, fut faite comtesse d'Arneburg. Anna était une maîtresse affichée. Un jour qu'elle cavalcadait à côté du prince pour aller chasser dans la forêt de Belitz, quelqu'un du peuple dit : « Est-ce là la concubine de notre seigneur ? Pourquoi lui est-ce permis et non à nous ? »

Dans l'hiver de 1570, le prince, allant en traîneau à Spandau, tomba dans la neige. « Voici, dit-il, une grande chute de la maison de Hohenzollern. » Cependant d'autres présages pouvaient paraître inquiétants. Il y avait dans la forêt de Koepenick un cerf qu'on ne pouvait tuer, ce qui annonce une mort. Le 2 janvier 1571, après la chasse, Joachim II soupa gaiement au château de Koepenick, avec ses ministres. Le maître des monnaies, le juif Lippold, lui présenta le Schlaftrunk, le coup du sommeil, un verre plein de vin d'Espagne. L'Electeur se coucha et après avoir un peu dormi, se réveilla mal à l'aise. A 5 heures du matin il était mort.

Son fils Jean-Georges, qui blâmait la vie de son père, vivait le plus souvent dans son château de Zechlin, au milieu des forêts. Ce jour-là, il était à Cölln. Il fit fermer, selon l'usage, les portes des deux villes, et une sévère réaction commença. Le procès de tous ceux qui avaient entouré son père, le chancelier Distelmeier, le maître des finances Matthias, fut instruit. On ne trouva que deux coupables. D'abord Anna Sydow, qui, convaincue de profits criminels, fut enfermée dans le Juliusturm de Spandau (et non à Grunewald) où elle mourut le 16 novembre 1575.

La fille aînée de Joachim et d'Anna, l'innocente Magdeleine d'Arneburg, était fiancée au comte d'Eberstein. Les fiançailles furent immédiatement rompues. Le nouvel Electeur s'adressant à un simple secrétaire du bureau des finances, qui s'appelait Kohl, lui dit brusquement : « André, veux-tu devenir mon beau-frère ? » Et il lui donna la main de sa demi-sœur. Mme Kohl fut une dame pieuse et bienfaisante, qui vécut jusqu'en 1610. Il faut chercher son ombre dans la Spandauer Strasse, où elle habitait ce qui fut plus tard la maison Striepe.

Le second coupable fut le maître des monnaies, Lippold. Ses exactions, sa haine des chrétiens étaient célèbres. Mais son compte avec l'Electeur était parfaitement en règle. Les seuls chefs d'accusation étaient les objets d'or et d'argent appartenant à l'Electeur et aux plus vieilles familles de la ville, et qu'on trouva dans ses coffres. Leur valeur s'élevait à 11.131 thalers, 5 grosschen, 9 pfennigs. C'étaient les gages sur lesquels il prêtait à 54 %. Il aurait peut-être été acquitté si sa

femme, étant venue le voir dans sa prison, ne s'était prise de querelle avec lui. Un gardien entendit la visiteuse crier d'une voix aigre : « Si l'Electeur savait quelle canaille tu es et à quels tours de fripon te sert ton livre de magie, tu serais déjà jugé depuis longtemps ! » Le livre fut retrouvé. Il contenait des recettes pour évoquer le diable et trouver de l'or. Lippold reconnut qu'il avait usé pour se concilier Joachim II, d'un moyen que les paysans du Brandebourg emploient encore aujourd'hui. Il avait enterré des cheveux de l'Electeur dans son château de Grünitz, sous la première marche de l'escalier. Le 28 janvier 1572, Lippold fut exécuté à Berlin, sur le Marché Neuf, qui existe encore. Une gravure sortie de l'atelier de Thurneisser nous montre le bourreau le tenaillant aux fers rouges dans la charrette, puis lui brisant les jambes pour le rouer, et enfin le fendant en quartiers. Ces quartiers furent accrochés aux portes de la ville. Le cœur fut brûlé. Une souris se jeta dans le feu. C'était, dit-on, le démon familier du mort.

LE DIABLE A BERLIN

Le diable était alors à Berlin un personnage trop familier pour que nous ne disions pas un mot de lui. Hoffmann nous le montre, un soir de 1551, se promenant par les rues, sous la forme d'un homme bien vêtu, pourpoint bordé de zibeline, rhingraves blanches, souliers tailladés, toque de velours à plume rouge. L'inconnu aborde les jeunes filles en leur souhaitant un amoureux digne de leur beauté, et les femme distinguées en disant : « Donna, per-

mettez à votre serviteur soumis, si vous avez un souhait dans le cœur, de mettre ses faibles forces à votre service. » Malheureusement cet aimable étranger boitait. Appuyé sur une canne, il était embarrassé pour traverser les mares; mais qu'on lui donnât seulement la main, il s'envolait à six coudées dans l'air, et retombait douze pas plus loin : ce dont les bonnes gens s'émerveillaient; mais il expliquait qu'avant d'être boiteux, il avait été danseur du roi de Hongrie. Parfois la nuit, il frappait aux portes en linceul blanc et effrayait les bourgeois en poussant un hurlement plaintif. Il s'en excusait le lendemain, ayant dû agir ainsi pour le salut des âmes. On le voyait aux enterrements, où il sanglotait si fort qu'il ne pouvait participer aux chants pieux; on le voyait aux noces où il faisait des cadeaux magnifiques, jouait de la cithare et dansait des heures durant avec la mariée et avec les demoiselles, en traînant adroitemment son mauvais pied. Joachim II lui offrit une charge à sa cour. Il s'excusa par une belle lettre à l'encre rouge, où il célébrait les vertus de Berlin et le prince n'insista pas.

Sur ces entrefaites, la jeune femme du Conseiller Lütkens étant devenue enceinte, fut soignée par la vieille Barbara Koloffin. Un jour que l'étranger faisait visite au Conseiller, la vieille, qui se trouvait là, sembla rajeunir miraculeusement en le voyant. Mais lui, la considérant avec des yeux flamboyants, lui adressa un discours que personne ne comprit, et dissuada Lütkens de l'employer. Celui-ci prit une autre accoucheuse; et la vieille grommela qu'il s'en repentirait. En effet la conseillère accoucha d'un monstre noir, cornu et

sans nez. On eut bientôt une autre preuve des maléfices de la Koloffin. Un jour de grand vent, elle fut transportée au delà de Berlin, par-dessus les toits. On la condamna à être brûlée vive sur le Marché Neuf. Liée au poteau, elle ne voulut point retirer sa pelisse et prétendit être brûlée avec elle. Puis elle cria : « Satan, tiens-tu ainsi ta parole ? » A ce moment, l'étranger, qui était dans la foule, grandit, disparut, et l'on vit à sa place une énorme chauve-souris noire voler vers les flammes et emporter la pelisse de la vieille, tandis que le bûcher s'écroulait et s'éteignait. Une horrible puanteur persista longtemps sur le Marché Neuf, en dépit des aromates que le Conseil de ville y fit brûler. Et Hoffmann ajoute que l'infecte odeur de la Papengasse date de ce temps-là, et témoigne du passage du diable. On ne peut s'en assurer aujourd'hui, car la Papengasse, qui donnait sur la Kaiser Wilhelmstrasse, a disparu vers 1880.

LES MALHEURS DE LA GUERRE DE TRENTÉ ANS

Le souvenir du règne de Joachim II est resté comme celui d'un âge d'or. L'art devint un luxe des bourgeois de Berlin. Quoi de plus significatif à la Nicolaikirche que la chapelle funéraire des Kötteritzsch, au début du dix-septième siècle ? Elle est peut être, elle aussi, l'ouvrage d'un artiste saxon. La porte est ornée de figures et de groupes en stuc. Mais tout l'intérêt est l'admirable tableau qui représente le Conseiller Johann Kötteritz et sa femme Caritas, fille du fameux chancelier Lampert Dis-

telmeier. Ils ont l'un et l'autre un air d'autorité tranquille; le visage posé sur la fraise, creusé de grandes rides, est pensif et bien nourri. On croit les reconnaître, vivants encore, à genoux et les mains jointes, entre Moïse et Saint Jean-Baptiste.

C'est une loi des Hohenzollern, que les princes se succèdent sans se ressembler. Joachim II avait introduit sur les bords de la Sprée le luxe d'une cour italienne; Jean-Georges, dont le règne occupa le dernier tiers du siècle (1571-1598) fut un prince économe et sans faste. Mais l'élan donné ne pouvait plus s'arrêter. D'autre part, Jean-Georges avait précisément pour favori ce Thurneisser, qui, avec des côtés de charlatan, a travaillé utilement à l'imprimerie, aux médailles et aux tissages. Le Musée des arts industriels possède un de ses tapis. Les arts du métal n'étaient pas moins en faveur. On faisait venir de Brunswick et de Lunebourg les belles plaques de cheminée en fonte que l'on voit aujourd'hui au Musée de Brandebourg. On travaillait l'étain; les cercueils des Hohenzollern, au Dôme, en montrent d'admirables exemples.

L'Electeur Joachim-Frédéric, qui prit le pouvoir en 1598, avait épousé en 1570, après quatorze ans de fiançailles, une princesse d'une branche collatérale, Katharina, qui fut une femme remarquable. Elle prit part à tous les travaux et soucis de son mari, aida les malheureux, et, jugeant que les enfants des princes devaient être élevés avec ceux de leurs sujets, fit éléver son fils à l'Université de Strasbourg. C'est à la suite de ces études que ce fils, nommé Jean-Sigismond, passera du luthéranisme au calvinisme, — ce qui a scandalisé les

luthériens, mais a confirmé la cour de Prusse dans un esprit de tolérance, qui sera la marque de Berlin.

Nous avons l'inventaire du trousseau que Katharina apporta dans sa dot : 8 vêtements d'or et d'argent, 8 de velours, dont l'un avec 388 roses de perles, un autre avec 2.317 roses d'or, un avec 434 coeurs volants en or, 9 vêtements de satin, 8 manteaux brodés de fleurs d'argent et fourrés de zibeline, 32 coiffes dont l'une avec 11 émeraudes, 15 diamants et 12 rubis montés sur or, 96 voiles, 32 pendants, 11 bracelets, 18 bagues; 35 chaînes d'or, 5 ceintures, 20 nappes, 14 draps, 4 peignoirs de bain (*Bademäntel*), une voiture dorée et 10 chevaux entiers ou hongres, avec leurs harnais.

Les règnes suivants, ceux de Jean-Sigismond et de Georges-Guillaume, jusqu'en 1640, sont importants dans l'histoire du Brandebourg. Jean-Sigismond donne à l'Electorat les grandes acquisitions qui le transforment : la Prusse à l'Est, Clèves et Juliers à l'Ouest. Mais ces règnes ne comptent guère dans le développement de Berlin. Les temps sont durs et la guerre de Trente Ans ravage l'Allemagne. Entre les Suédois au Nord et les Impériaux au Sud, entre Stockholm protestant et Vienne catholique, le malheureux Brandebourg est entre l'enclume et le marteau. En 1632, au moment où Tilly avec les Impériaux assiège Magdebourg, Gustave-Adolphe avec les Suédois venant de Poméranie pour dégager la ville, doit passer par le Brandbourg. Il n'ose pas risquer cette opération s'il n'est pas sûr des deux forteresses brandebourgeoises, Spandau, qui donne le passage de la Havel, et Küstrin, qui

donne le passage de l'Oder. Le roi de Suède demande donc à l'Electeur Georges-Guillaume, qui est son beau-frère¹ de les lui livrer.

Or l'Electeur avait un ministre, le comte de Schwartzenberg, vendu à l'Empereur. Tout le monde savait que Magdebourg allait succomber. Il suffisait donc de gagner du temps, et d'amuser Gustave-Adolphe en attendant l'événement. Schwartzenberg persuada à l'Electeur de proposer une entrevue au roi de Suède. Elle eut lieu dans les bois entre Koepenick et Berlin. L'Electeur y parut avec faste, accompagné de l'électrice, du jeune prince électoral et de toute la cour. Gustave-Adolphe vint en soldat, escorté de mille fantassins et de quatre pièces de canons.

Il renouvela sa demande. L'Electeur atermoya. Le roi lui accorda une demi-heure pour consulter Schwartzenberg, tandis que lui-même entretenait l'électrice. Enfin Georges-Guillaume déclara que, n'ayant pu assebler son conseil, il ne pouvait convenir de rien. Il convia le roi à venir le surlendemain à Berlin où tout s'arrangerait selon ses vœux.

Deux jours eussent été ainsi gagnés. Mais Gustave-Adolphe ne se laissa pas prendre à cette ruse. Il feignit de retourner à Koepenick, puis rebroussant chemin, il suivit l'Electeur, arriva à Berlin sur ses talons et saisit les portes de la ville. Deux cents Suédois occupèrent le Schloss. Le reste des soldats fut logé chez l'habitant. Le lendemain matin, l'Electeur apprit au réveil que le gros de l'armée suédoise avait serré sur Berlin et campait autour de la ville. Georges-Guillaume courut à l'ap-

1. Gustave Adolphe avait épousé Marie-Eléonore de Brandebourg.

partement du roi, et à force de prières obtint que l'armée suédoise se contenterait d'occuper Spandau, celle des deux places qui lui était le plus nécessaire, et qu'elle la rendrait après avoir chassé Tilly. Spandau fut livré le jour même aux Suédois qui se hâtèrent vers Magdebourg. Mais le temps avait passé. Gustave-Aldolphe fut encore arrêté au passage de l'Elbe. Bref, Magdebourg tomba, sans avoir été secouru. Le sac de la ville est resté fameux. Quatre cents habitants seulement échappèrent.

N'ayant plus à délivrer Magdebourg, Gustave-Adolphe devait rendre Spandau. Il le fit mais, plein de fureur et de rancune, il braqua ses canons sur Berlin, qu'il somma d'ouvrir ses portes; sinon les maisons seraient réduites en cendres. Les bourgeois effrayés coururent au Schloss demander à l'Electeur de les sauver de la ruine. L'Electeur envoya l'électrice au camp suédois. Le roi refusa de la voir. Enfin il fut convenu que Spandau serait remis derechef au roi de Suède, et que celui-ci, sans occuper Küstrin, y passerait librement. La garnison suédoise de Spandau prêterait serment à l'Electeur, tandis que la garnison brandebourgeoise de Küstrin prêterait serment au roi.

Par la suite, le malheureux Electeur continua à osciller entre la Suède et l'Empire, tandis que son état était ravagé par les armées des deux camps. Les Suédois occupèrent Berlin, et le tinrent un temps lui-même bloqué dans Küstrin.

Cette période de la guerre de Trente Ans, est, comme partout, un triste temps. La population de Berlin et de Cölln, qui était de 12.000 habitants à la fin du xvi^e siècle, est tom-

bée à la moitié. Sur 1.200 maisons, 400 sont vides. La capitale des Electeurs a encore l'air d'un grand village. Une ordonnance de 1641 interdit de mettre les étables à truies dans la rue. Les paysans qui viennent vendre leurs fruits sur le Marché Neuf, sont tenus d'emporter hors de la ville une charrette d'ordures. La fontaines sur les places sont à peu près obstruées. Les ponts sur la Sprée sont presque impraticables. Autour du Schloss règne une solitude sauvage. Le Lustgarten est moitié un taillis, moitié une sablonnière. La Heiligergeiststrasse est un endroit perdu où battent les métiers de drapiers. La plupart des maisons sont en bois et couvertes de chaume.

Le calvinisme, que Jean-Sigismond avait adopté en 1614, n'admet dans les églises que le badigeon blanc des murs. Et pourtant le puissant mouvement des arts ne s'arrête pas entièrement. La Marienkirche s'orne à cette époque d'un des plus beaux monuments de la dernière Renaissance, le tombeau de Roebel, mort en 1630, et de sa femme Anna. Entre deux avant-corps, où des colonnes encadrent la Foi et la Charité, les deux défunts, à genoux et affrontés, sont séparés par le Crucifié qu'ils prient à mains jointes. Plus bas, deux anges, un genou en terre, supportent le monument. Plus haut, des figures entourent un médaillon qui porte lui-même, couronnement suprême, la statue de l'Espérance.

C'est aussi dans le même temps, à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, que la noblesse attachée à la cour commença à se construire des palais dans la Breitestrasse, dans la Spandauerstrasse, dans la Poststrasse, dans la Heiligergeiststrasse. Il n'en reste qu'un

témoin, le portail de la maison que le Kammerrat Hans Georg von Ribbeck, plus tard gouverneur de Spandau, se fit construire en 1624, et qui est au 35 de la Breitestrasse. Des pilastres décorés portent un cintre surmonté d'un fronton brisé et armorié, dans un entourage de rinceaux.

Quelques édifices avaient surgi dans les faubourgs et ne survivent aujourd'hui que par des noms : la fonderie, près de l'Arsenal actuel, d'où la rue Hinter dem Giesshaus; le Manège, sur la place où s'élève la Werdersche Kirche; la Vènerie (Jägerhof) sur le terrain actuellement occupé par la Reichsbank, d'où le nom actuel de Jägerstrasse. Dès 1527 Joachim I^{er} avait fait enclore pour la chasse le terrain boisé à l'Ouest de la ville, jusqu'au village de Lietzow, qui est aujourd'hui Charlottenburg. Cet enclos, nous l'avons traversé en entrant à Berlin, c'est le Tiergarten.

LE GRAND ÉLECTEUR

Ici commence la série des princes qui, en un siècle et demi, ont créé la grandeur de la Prusse.

Frédéric-Guillaume, celui qu'on a appelé le Grand Electeur, monte sur le trône en 1640, à l'âge de vingt ans, et règne quarante-huit ans. Dans ce demi-siècle, le Brandebourg a connu bien des épreuves encore. Tandis que le reste de l'Allemagne a retrouvé la paix en 1648, les malheurs de la guerre durent pour lui jusqu'au traité de Saint-Germain, en 1679.

Un Français muni d'une instruction moyenne se fait une idée approchée de la

France de Louis XIV. Il va à Berlin et s'aperçoit qu'il ignore sinon la figure qu'avaient les états de l'Electeur au milieu du XVII^e siècle (on le lui a appris avec les traités de Westphalie), du moins leur existence réelle. C'est pourtant dans ce Brandebourg de 1660 qu'il faut chercher l'origine des destins futurs.

Tout le monde sait que depuis 1648, l'Electeur possédait, comme des pierres d'attente, des états dispersés à travers toute la plaine allemande. Il y en avait six groupes : 1^o Au Nord-Est, le duché de Prusse, c'est-à-dire la plate-forme de terrains glaciaires, lacs et forêts de pins, qui s'étend du Niemen à la Vistule; l'électeur Jean-Sigismond en a hérité en 1618; mais le cours entier de la Vistule reste aux Polonais, encerclant et isolant le duché; jusqu'au traité d'Oliva, en 1660, le duché, tout en appartenant à l'électeur de Brandebourg, est resté sous la suzeraineté du roi de Pologne, à qui l'Electeur prêtait hommage. Après les malheurs de la Pologne pendant la guerre du Nord, l'Electeur s'est affranchi de sa vassalité, mais la Pologne entend bien la rétablir; de plus, les états prussiens regrettent la suzeraineté polonaise, qui, avec peu de pouvoir au prince, garantissait les libertés des sujets; ceux-ci n'ont pas encore prêté serment à l'Electeur. Donc frictions entre le Brandebourg et la Pologne; ajoutez que les Suédois, ambitieux d'occuper les rivages baltes, convoitent la Prusse.

2^o Au Nord, sur le rivage baltique à l'Est de l'Oder, la Poméranie ultérieure, acquise par le traité de Westphalie en 1648; c'est un plateau lacustre analogue à la Prusse; en vertu d'un accord de 1529, la Poméranie entière au-

rait dû revenir au Brandebourg en 1637, à la mort du dernier duc Boguslav XIV; mais les Suédois, appuyés par la France, se sont fait attribuer la Poméranie antérieure, à l'Ouest de l'Oder, avec Stettin. De là, ils sont à quelques marches de Berlin, dans une plaine sans défenses. D'où frictions entre le Brandebourg et la Suède.

3° Au centre, le Brandebourg, c'est-à-dire la marche électorale de l'Ouest de l'Elbe jusqu'à l'Oder, et la Nouvelle Marche, à l'Est de l'Oder jusqu'à la frontière polonaise; ce sont les vieilles possessions de la maison de Hohenzollern, importantes par les voies navigables qui les traversent, et sur lesquelles les princes prélèvent des droits de douane.

4° En se dirigeant vers l'Ouest, la principauté de Halberstadt en Thuringe, sur le revers Nord du Harz : ancien évêché sécularisé, acquis au traité de Westphalie en compensation de la Poméranie antérieure.

5° Plus à l'Ouest encore, sur la Weser, le même traité a donné au Brandebourg, pour le même motif, la principauté de Minden, point important au débouché des collines sur la plaine. A la principauté de Minden attient le comté de Ravensberg, qui fait partie de l'héritage des ducs de Clèves et de Juliers; cet héritage est disputé depuis un demi-siècle entre les maisons de Brandebourg et de Neubourg; l'accord de Xanten en 1614, confirmé en 1649 et 1651, a donné Ravensberg au Brandebourg.

6° Enfin sur le Rhin, un autre fragment du même héritage, donné au Brandebourg par les mêmes accords, est formé par le comté de la Marck, sur la Ruhr, et le duché de Clèves

sur le Rhin, à la frontière hollandaise. Mais dans ce duché des garnisons hollandaises se sont installées et elles y restent en garantie d'une ancienne créance.

A côté de ces états réellement possédés, il faut mettre ceux sur lesquels l'électeur a, comme on disait, un titre de prétention. C'est d'abord le duché de Magdebourg, ancien archevêché sécularisé, qui commande le coude et tout le cours de l'Elbe; il a été donné à la Prusse en 1648, mais le duc Auguste de Saxe en reste administrateur jusqu'à sa mort; d'ailleurs la ville s'obstine à rester ville libre; en 1660, elle n'a pas encore prêté hommage à l'électeur. Celui-ci soutient encore des droits sur le duché silésien de Iaegerndorf, dans la haute vallée de l'Oder; c'est un fief bohémien acquis au début du xv^e siècle par les Hohenzollern, et confisqué par l'Autriche en 1620 : confiscation illégale, dit l'Electeur. D'où friction entre le Brandebourg et l'Empereur. Dans l'héritage Juliers et Clèves, l'Electeur prétend, contre son compétiteur le duc de Neubourg, aux duchés de Juliers et de Berg et à la seigneurie de Ravenstein. Enfin l'abandon de la Poméranie antérieure aux Suédois n'empêche pas Frédéric-Guillaume de porter les titres des anciens souverains du pays, duc de Stettin, de la Poméranie, des Cassubes et des Vandales : c'est une revendication larvée contre l'usurpateur.

Tout cela ne fait pas un état, mais une collection d'états, et Frédéric-Guillaume réunit en sa personne une collection de princes : un duc de Prusse, un margrave de Brandebourg, un duc de Clèves... Tous ces états songent si peu à se fondre, qu'ils réclament avec opiniâ-

treté des fonctionnaires nés dans le pays même. C'est ce qu'on appelle l'indigénat. A Clèves ou en Prusse un habitant de la Marche est un étranger. Dans son duché de Prusse, qui est hors d'Allemagne, l'Electeur est souverain; mais partout ailleurs, il a au-dessus de lui l'autorité de l'Empereur; au-dessous de lui son autorité est limitée par les libertés de ses sujets, les priviléges des assemblées locales. Dans chacun de ses états, l'Electeur est représenté par un Statthalter, qui partage l'autorité avec les Stände locaux.

Le Grand Electeur, le premier, aura l'idée, qu'il inculquera à ses sujets, de fondre tous ces états fragmentaires en un état unique. C'est le premier germe de l'unité allemande, qui n'a été achevée que par le régime actuel. En 1660, nous en sommes loin. Les seuls liens entre les provinces du patrimoine brandebourgeois sont d'une part la personne du prince, et d'autre part le Geheimer Rat, le Conseil secret, fondé en 1604 et réorganisé en 1651. Le Conseil n'existe pas en tant que corps constitué; il n'est que la réunion des conseillers secrets, et les fonctions de chacun d'eux varient au gré de l'électeur. C'est un ministère collectif encore informe, qui peu à peu, plus tard, se décomposera en groupes distincts, origine des ministères spéciaux. Déjà dès 1660, un de ces groupes de conseillers secrets, formé de quelques intimes, dirige la diplomatie et forme un rudiment de ministère collectif des affaires étrangères : mais de ministre, à la façon d'un Hugues de Lionne, point.

Les finances sont régionales comme l'Etat lui-même. Il y a une chambre des finances (Amtskammer) dans chaque province. En

1659, Frédéric-Guillaume a fait de l'un de ses conseillers, Canstein, un directeur de l'économie dans tous les états électoraux; mais ce commencement de centralisation reste assez théorique. Les revenus sont formés 1^o par le domaine, celui-ci immense, un quart du sol cultivé, mais assez mal gérés par l'Etat qui les exploite directement; 2^o par les monopoles, ambre de la Baltique, sel, poste aux lettres; 3^o par les douanes, qui sont un droit de passage, à l'entrée comme à la sortie, et aussi à l'intérieur, sur les produits nationaux comme sur les étrangers. C'est très insuffisant. De plus, comme chaque revenu est affecté à une dépense déterminée, les caisses inférieures se vident à mesure qu'elles s'emplissent, et rien n'arrive aux caisses centrales. « Parfois, dit M. Pagès, la Cour et l'Electeur manquent de tout. Il faut alors emprunter à quelque officier supérieur, à quelque gros fonctionnaire, plus riche que son maître, et qui réclame une terre du domaine en garantie. »¹

Avec de telles finances comment avoir une armée? Pendant la guerre entre la Suède et la Pologne, pour avoir de 15 à 20.000 hommes sous les armes, il a fallu obtenir sans cesse des aides extraordinaires des divers états, lesquels naturellement regimbent et crient misère. Si la Marche a accordé, dès 1653, sans limitation de temps, une contribution annuelle de 240.000 thalers, Clèves ne donnera qu'en 1661 110.000 thalers; les Etats de Prusse ne voteront qu'en 1663, et seulement pour trois

1. G. PAGÈS. *Le Grand Electeur et Louis XIV.* Paris, 1905, p. 15. — Cette thèse est un des tableaux les plus vivants de l'Europe dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

ans, 93.333 thalers. Aussi après la paix d'Oliva, l'Electeur ne peut plus avoir qu'une armée de campagne de 3.550 hommes, plus 5.375 hommes disséminés dans les garnisons.

Il faut tenir compte de ces circonstances difficiles si l'on veut comprendre comment le Grand Electeur a forgé l'Etat prussien, épars dans une plaine ouverte, où il a servi de champ de bataille aux Suédois et aux Autrichiens (la Marche a été réduite pendant la guerre de Trente Ans, de 330.000 habitants à 190.000). Entouré d'ennemis, Suédois, Polonois, Impériaux; ses villes de l'ouest occupées par des garnisons hollandaises; trop faible pour régler même sa querelle d'héritage avec le duc de Neubourg (il essaie et y échoue deux fois, en 1646 et en 1651), il a compris qu'il devait faire du Brandebourg un état militaire, avec une armée solide; il a appris les dangers de la neutralité, et comment, entre deux voisins qui se battent, il faut toujours prendre parti, mais à son heure, pour être *in guter Postur* — et bien calculer son gain; il sait qu'il faut un réseau d'alliances, d'abord pour ne pas être attaqué à l'improviste, et aussi parce qu'un de vos alliés aura peut-être intérêt à vous défendre. Alliances incertaines, qui n'entraînent point la fidélité, et qui ne gênent point la politique. Au surplus mieux vaut être fort par soi-même: *Alliancen zwar gut, aber eigene Kraefte noch besser.*

Ce politique était animé d'une foi profonde. Réformé convaincu, mais avec des sujets pour la plupart luthériens, quelques-uns catholiques, il a parlé du respect des consciences en des termes qui ne sont pas communs en ce temps. Les consciences appartiennent à Dieu,

a-t-il dit; aucun potentat sur la terre ne peut les forcer : *denn die Gewissen sind Gottes. Kein Potentat in der Welt wermag die Gewissen zu zwingen.* Il avait aussi une haute idée de ses devoirs de prince. A chaque moment il recommande à son fils d'aimer ses sujets en bon père. Par nature, il est vif, violent, colère, orgueilleux, sensible aux attentions et aux dédains. « Il est ambitieux, écrit Pagès, avec quelque chose d'impétueux et d'inégal. » Son imagination l'entraîne, et, comme écrit l'électrice de Hanovre, il défait en paroles les armées, comme don Quichotte les moulins à vent. Mais ce n'est là que surface. Il n'agit point par passion. Il ne s'abandonne au sentiment qu'après en avoir calculé le profit. Il connaît son but; s'il ne sait pas toujours comment il l'atteindra, il a la volonté souple et persévérente. Il sait dissimuler, sacrifier ses préférences. Il hésite longtemps et s'attache fortement à sa résolution.

Il avait connu enfant la princesse d'Orange, Louise-Henriette, qu'il épousa en 1646; mais le mariage a été tout politique. La princesse aimait un Français, un prince de Tarente. Cependant elle fut une femme excellente, toute affection, douceur et bonté. C'est du moins l'apparence. Mais son jeune fils Charles-Emile, à douze ans, s'écriait un jour qu'il n'épouserait jamais une Hollandaise, car il voulait une femme qui lui obéît. Cet aveu filial en dit long. Elle avait, avec son air doux, une volonté très ferme. « J'ai écrit à la reine de Pologne, dit-elle, que je m'étonne qu'ils aient fait une paix de trois mois sans leurs alliés... Je lui dis là-dessus un peu librement mon sentiment. » Elle avait certainement une grande

influence sur le roi. Un envoyé français l'appelait « le Conseil de nuyct ».

Les deux sœurs de l'Electeur résidaient l'une à Mitau, ayant épousé le duc de Courlande, l'autre à Cassel, ayant épousé le landgrave de Hesse-Cassel. La famille électorale se réduisait donc à Frédéric-Guillaume, à sa femme et à ses enfants. On prétendait que l'Electeur était gouverné par ses ministres. Mais il avait horreur des favoris. Il est vrai qu'il eut des premiers ministres en qui il avait toute confiance : Burgsdorf, puis Waldeck qu'il disgracia en 1658, fatigué de son humeur impérieuse, puis Schwerin, à qui il écrivait très affectueusement, mais qui n'en tremblait pas moins perpétuellement pour son crédit et que l'électrice devait réconforter et rassurer. Et à Schwerin le prince a soin d'opposer lui-même un autre conseiller influent, le petit Iéna, fourbe, audacieux et violent, mais hardi et pratique, offensant tout le monde, impertinent envers l'électrice elle-même, *animal venenosum*, suivant le mot d'un ambassadeur français, mais soigneusement soutenu par son maître.

En 1660, il faut se représenter Frédéric-Guillaume comme un homme de quarante ans, de taille moyenne, corpulent, la figure ronde et rouge, les traits forts, le nez busqué, la bouche épaisse, des yeux vifs sous des sourcils en broussaille, le front barré de rides volontaires, les mèches en désordre, un air tumultueux tempéré de bonté.

LE BERLIN DU GRAND ÉLECTEUR

Parmi les soins de la politique, Frédéric-

Guillaume a eu le souci de transformer sa capitale. Cette promenade d'Unter den Linden, qui est l'axe de Berlin, lui est due. Pour gagner les terrains à l'ouest de la Sprée, on passait la rivière, sur l'emplacement de la Schlossbrücke actuelle, sur le Pont-aux-Chiens (Hundebrücke), ainsi nommé parce qu'il était, les jours de chasse, le rendez-vous de la meute. Devant ce pont, en 1647, le Grand Electeur fit faire une large allée, plantée de quatre rangs de tilleuls. Il s'agissait de donner à la ville, dans la perspective du Schloss, une entrée monumentale, dans le goût italien. Déjà en France, les influences italiennes, accrues par les règnes de deux reines du sang des Médicis, avaient amené le goût des grandes lignes droites. Maintenant l'Europe commençait à imiter la France. La nouvelle mode était aussi opposée que possible au goût du Moyen Age germanique. Elle s'ajoutait à la ville comme un élément étranger. Du moins la nouvelle avenue n'est pas exactement dans l'alignement du Schloss. Cet angle est la dernière trace, dans ce plan régulier, de l'arbitraire qui est un des charmes de la vieille architecture allemande.

Mais le Grand Electeur a fait bien autre chose pour sa capitale. Il a pris et fait exécuter de sévères mesures pour y introduire la régularité, la propreté, le pavage, l'éclairage, la sécurité contre les incendies. En même temps, il a pourvu à sa sûreté militaire. Il a fait abattre le vieux mur du XIV^e siècle, et il a donné à la ville une puissante enceinte bastionnée suivant les derniers principes de l'art des ingénieurs.

Le tracé de la muraille est encore aujour-

d'hui très reconnaissable. Sur la rive droite de la Sprée, il suit la Neue Friedrichstrasse qui lui doit sa courbure. Le fossé extérieur a longtemps survécu au rempart. Il existait encore, sous le nom de Königsgraben, au début de l'époque impériale. Enfin comblé, il a fourni l'emplacement du chemin de fer urbain, la Stadtbahn. Au voisinage de la Sprée, le fossé était traversé par un pont, le Pont d'Hercule, orné d'une colonnade. Un autre pont au bout de ce qui est aujourd'hui la Königstrasse, fut pareillement précédé d'une colonnade. Sur la rive gauche, où seul un mince ruban de terrain était enclos dans le rempart, la ligne des murailles se suit aisément par la Wall, la Niederwall, l'Oberwallstrasse. Elle va ainsi en demi-cercle de l'Arsenal au Musée de Brandebourg. De ce côté aussi, les fossés survécurent à la muraille. Les ponts jetés sur ces fossés étaient aussi ornés de colonnades, qui subsistent encore dans la Leipziger et la Mohrenstrasse. Non seulement le tracé de la muraille, mais l'emplacement des bastions est resté parfois visible. L'un d'eux, qui défendait le vieil hôpital Sainte-Gertrude et lui devait son nom, est encore dessiné par le Spittelmarkt. Un système d'écluses réglait le débit de l'eau dans les fossés. Il en reste une petite tour ronde, le Wusterhaussener Bär, aujourd'hui transportée dans le Cöllner Park, le jardin qui entoure le Musée de Brandebourg.

Hors des remparts, la rive gauche commence à avoir une existence régulière. Le cours de la Sprée à l'Ouest de Cölln est régularisé. Les maisons qui s'étaient élevées là au XVI^e siècle deviennent la ville de Friedrichs-

werder, qui reçoit le droit municipal en 1662. Un quartier neuf autour des Linden, devient la Dorotheenstadt, du nom de la seconde femme de l'électeur. Il s'étend de ce qui est aujourd'hui la Dorotheenstrasse au Nord, jusqu'à la Behrenstrasse au sud. Ainsi la capitale se compose désormais de quatre communautés autonomes, Berlin, Cölln, Friedrichswerder et Dorotheenstadt.

Avec le Grand Electeur, aux influences saxonnnes, puis italiennes qui avaient jusque-là dominé l'art berlinois, s'ajoute, sans être entièrement nouvelle, une influence hollandaise. Jadis éloigné par le ministre Schwartzenberg, qui aimait autant le voir au loin, le prince avait passé sa jeunesse en Hollande. Il avait épousé une princesse d'Orange. C'est toute une colonie d'artistes néerlandais qu'il fera venir et en particulier des sculpteurs : Doebler et Günther, à qui on doit les bustes d'empereurs romains du parc de Charlottenburg; — Franz Dusart, qui a sculpté la statue du Grand Electeur, aujourd'hui sous le portail du Schloss, devant le Lustgarten; — Bartholomoeus Eggers, auteur d'une série de statues d'électeurs et de héros, qui ont décoré la Salle Blanche du Schloss; — Joseph van der Ley, nommé en 1658 directeur de l'usine de taille de pierres. Le plus beau monument du temps, le tombeau du comte Otto-Christophe von Sparr, à la Marienkierche, est certainement l'œuvre d'un Hollandais, probablement Artus Quellinus. Entre deux colonnes corinthiennes, le comte est agenouillé sur un carreau devant un prie-dieu qui porte une tête de mort. Un page, debout derrière lui, tient son casque. La composition est surmontée d'une table rec-

tangulaire, où des figures et des trophées encadrent l'écusson du mort. Parmi les peintres de la cour, autre escouade de Hollandais, dont le principal est le portraitiste Willem von Honthorst. C'est dans les Pays-Bas enfin que les agents de l'électeur achètent et commandent un grand nombre d'œuvres d'art, noyau des collections futures de la ville. Mais la curiosité de Frédéric-Guillaume s'est exercée dans bien d'autres directions. Il a aimé les arts graphiques. Il a fait des copies en Italie. De l'héritage de l'électeur Palatin, en 1685, il tira une collection d'antiques. Par la compagnie hollandaise des Indes Orientales, il a récolté dans les pays neufs le premier noyau des collections ethnologiques de Berlin.

Berlin faisait maintenant figure d'une ville d'art. A l'imitation de Delft, une fabrique de faïence fut établie à Potsdam en 1678, et devint plus tard la manufacture royale de porcelaine. Sur le modèle français, mais avec la collaboration de maîtres hollandais, l'étendue déserte de sable au nord du Schloss, où des promenades avaient été plantées à la fin du xvi^e siècle, devint un jardin de plaisance, le Lustgarten, auquel s'ajoutèrent un potager et des eaux jaillissantes. Il fut bordé d'un Lusthaus construit par Memhard, à peu près à l'endroit où est aujourd'hui le Dôme. Le même Memhard élève près du Schloss une salle de bal. Le jardin lui-même, œuvre de Michael Hauff, est un jardin à la française qui provoque une grande admiration. Un poète de la cour dédie au petit prince électoral Charles-Emile une berceuse qui commence ainsi : « Le jardin que ton père a — construit

si merveilleux — de pareil, Babylone, la ville — n'en a jamais contemplé... »

Un Hollandais encore, Michael Mathias Smids, a été appelé de Rotterdam en 1653. comme architecte de la cour. Il fit son chef-d'œuvre en reconstruisant en 1665 les écuries de la Breite Strasse, détruites par un incendie. On lui doit aussi une orangerie, le Pomeranzenhaus, dont il faut imaginer les deux ailes courbes faisant un fond aux parterres du Lustgarten, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Nationalgalerie. Mais le plus grand de ces bâtisseurs de palais est Johan Arnold Nering, qui paraît être pareillement un Hollandais. C'est lui qui met vraiment son empreinte sur le Berlin du Grand Electeur. Il apparaît après 1670, d'abord comme aide de Smids, qu'il éclipse bientôt. Son influence ne fait que croître jusqu'en 1684, où il est nommé Oberingenieur, avec 400 thalers d'appointements. Il occupe cette charge jusqu'à sa mort en 1695. C'est lui qui ajouta à l'ouest et au sud du Schloss des arcades avec des boutiques : trait singulier de la familiarité du prince avec son peuple. Cette familiarité est longtemps restée la règle. Bien plus tard encore, le Schloss bordait la place et la rue, au contact du public, sans terrasse ni clôture interposées.

Le Berlin de Nering nous est montré dans une collection de vingt dessins d'un Allemand du Sud, Johan Stridbeck, qui séjourna dans la capitale en 1690 et en 1691. C'est par lui que nous connaissons la monumentale porte de Leipzig, formée d'un cintre entre des avant-corps à pilastres, le tout surmonté d'une grande inscription, dont le fronton en arc de cercle supportait un trophée. Cette simplicité

et cette grandeur sont la marque même de Nering. Il ne reste malheureusement presque rien de son œuvre. Il avait, après avoir nettoyé le vieux Mühldamm, élevé une colonnade qui, devenue lépreuse à son tour, a été détruite en 1890. Il avait en 1685, construit pour Eberhard von Danckelmann, ministre et favori de Frédéric III, un palais dans la Kurstrasse. Après la disgrâce du favori en 1692, ce palais a servi à loger les princes en visite : d'où le nom qu'il prit de Fürstenhaus. Il a été démolí en 1886. Enfin Nering avait appuyé au Rathaus, dans la Spandauerstrasse, une façade très caractéristique qui a été détruite en 1864. Ce peu de durée des monuments berlinois est un trait saisissant. On se demande si encore au début du xx^e siècle, dans l'emphase et la boursouflure des architectes de Guillaume II, il n'y a pas l'angoisse secrète de cette fragilité. L'Allemand a combattu l'insécurité par le gigantisme.

IV

LA VILLE DES ROIS DE PRUSSE

LA COUR DE FRÉDÉRIC III.

En 1680, à soixante ans, le Grand Electeur est un vieillard tourmenté d'infirmités, oscillant de la colère à la faiblesse : il a la goutte, la gravelle, la pierre; quatre ou cinq crises graves de plusieurs semaines chaque année, où il ne pense plus qu'à la mort, amènent autant de renversements de maximes. La main droite, presque toujours prise, ne tient plus la plume. Il a les jambes enflées jusqu'à mi-cuisse. Il ne peut presque plus monter à cheval. Souvent il est cloué sur son lit. Il ne quitte presque plus son château de Potsdam. Il fait couper une de ses chambres en deux petites, et il s'est retiré, écrit en mars 1684 l'ambassadeur de France, dans un de ces trous. « Il y a couché et Mme l'Electrice aussy. Il y tient conseil; il y a mangé et enfin n'en sort pour aucune chose du monde. Il y a prez de deux mois qu'il est de cette manière. Cependant il se porte bien. »

Il mourut à Potsdam, le 29 avril 1688, avec beaucoup de fermeté, et le prince héritier lui succéda sous le nom de Frédéric III. Soucieux de donner au visiteur le sentiment d'une grande ville, Frédéric III développa l'œuvre commencée par son père. Ce que Berlin doit à ce souverain magnifique est infini. Mais avant de voir les transformations de la ville, jetons un coup d'œil sur la nouvelle cour.

La jeunesse de Frédéric III avait été assez malheureuse. Il était né du premier mariage du Grand Electeur. Sa mère, la bonne et douce Louise-Henriette d'Orange, était morte quand il avait dix ans. Son père s'était remarié, au tournant de la cinquantaine, avec une veuve, Dorothée de Holstein. La nouvelle électrice était sans beauté, sans grâces, altière, vindicative, colère, intéressée, haïe des courtisans et du peuple. Elle eut en six ans trois enfants. On la disait ambitieuse pour eux; épouse irréprochable, bonne mère, elle fut une marâtre cruelle. La situation des fils du premier lit était précaire. L'aîné, le prince électoral, Charles-Emile, mourut de dysenterie à Strasbourg dans la campagne d'hiver de 1674. La mort fut si précipitée que les soupçons éclatèrent. « Le public, écrit Poellnitz, osa les faire tomber sur l'électrice, dont la haine pour les fils du premier lit de l'électeur n'avait que trop transpiré; de sorte que les soldats voyant passer cette princesse dans le camp, lui reprochèrent hautement la mort du prince, et lui souhaitèrent mille malédictions. » Le troisième des fils du premier lit, le prince Louis, mourut bizarrement en 1687. Etant au bal à Berlin chez l'électrice, il accepta d'une cousine de celle-ci, la princesse de Holstein-Son-

derburg, une orange d'une grosseur extraordinaire. L'ayant mangée, il fut pris de douleurs qui ne le quittèrent point jusqu'à la nuit suivante, où il mourut. Le cri public fut affreux; on appelait l'électrice Agrippine et la princesse de Holstein Locuste.

Frédéric resta seul des trois frères. Une première fois, après une terrible querelle avec sa belle-mère, il s'était enfui à Cassel chez la Landgrave de Hesse, sa tante. Il en était revenu marié à la fille de la Landgrave, et on s'était réconcilié. Mais ayant pris du café après un dîner chez l'électrice, le prince fut atteint d'une violente colique, dont son secrétaire, Danckelmann, le tira à l'aide d'une poudre. Frédéric se crut empoisonné et se retira à Koepenick.

De corps faible et contrefait, il ne rachetait pas cette faiblesse, comme il arrive, par l'acuité de l'esprit. Opprimé par sa belle-mère, il était mélancolique et incertain. Ce goût de la représentation, de l'étiquette, de la pompe des cours, qu'il eut plus tard, était le refuge d'un esprit anxieux, qui doutait de lui-même. Il ne trouvera de sécurité que dans le titre de roi.

Sa femme, la princesse Henriette de Hesse, mourut bientôt d'une façon si étrange qu'on pensa encore à l'empoisonnement. Il s'agissait peut-être seulement d'une rougeole. Le prince restait veuf à vingt-six ans, avec une petite fille.

Ici entre en scène une famille que nous allons retrouver sans cesse, côte à côte avec les Hohenzollern, la famille de Brunswick, non moins ambitieuse, et qui a, elle aussi, brillamment réussi. Un cadet de cette maison, simple

évêque d'Osnabrück, servi par la mort opportune d'un frère, était devenu duc régnant de Brunswick-Kahlenberg. Il avait l'étoffe d'un homme d'Etat, et en 1693 il fut le premier électeur de Hanovre. Or ce cadet avait fait un mariage riche en espérances. Il avait épousé une des filles de l'électeur palatin Frédéric V, la princesse Sophie.

L'histoire des princes allemands pendant la guerre de Trente Ans est un extraordinaire roman d'aventures. L'électeur palatin avait été un hiver roi de Bohême; puis en 1620, après le désastre de la Montagne Blanche, ce roi sans couronne perdit jusqu'à ses propres états. Son fils aîné se noya à quinze ans, en Hollande, sans avoir jamais vu le pays de ses pères. Le second passa sa vie à essayer de reconquérir le Palatinat. Seul le troisième, le paisible Edouard, s'étant converti au catholicisme, eut une vie tranquille, ayant épousé en France un personnage bien connu du lecteur, cette Anne de Gonzague, qui devint ainsi la première Palatine, et dont Bossuet fera l'oraison funèbre. Philippe fut tué à Rethel. Maurice disparut sur les mers lointaines, Ruprecht servit en Angleterre. Les destins des filles n'étaient pas moins agités. La belle Henriette-Marie suivit en Transylvanie un mari qu'elle n'aimait pas. La fière Elisabeth, l'élève de Descartes, trouva un asile dans l'abbaye protestante de Herford; Louise-Hollandine, légère, joyeuse, artiste et qui peignait bien, dans l'abbaye catholique de Maubuissoun. Tous sont des exilés.

Ces déracinés, promptement décimés, étaient de très grands seigneurs, se trouvant, par leur mère, les derniers Stuart protestants.

Ils apportaient avec eux, en guise de dot, des droits éventuels à la couronne d'Angleterre. En 1701, l'Angleterre reconnut ceux de Sophie de Hanovre, alors veuve et fort vieille. Elle fut déclarée héritière du trône. Son tombeau porte encore ce titre. Elle vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, sans voir se réaliser ce splendide héritage. Elle précéda seulement de neuf semaines dans la tombe la reine Anne à qui elle pensait succéder. Ce fut son fils qui devint roi sous le nom de Georges I^{er}. La dynastie de Hanovre était fondée.

Quand le prince héritier de Brandebourg devint veuf en 1683, Sophie de Hanovre jugea l'occasion bonne de caser sa fille Sophie-Charlotte. Elle invita le prince. Mais la marâtre de celui-ci, la jeune femme du Grand Electeur, quoique Sophie-Charlotte fut sa nièce, voyait avec déplaisir ce mariage, qui éloignait ses propres fils du pouvoir. Elle était puissante sur l'esprit de son époux vieillissant. Et derrière elle, il y avait aussi des intrigues françaises. Enfin la fiancée elle-même posait ses conditions. Le 15 août, Frédéric écrit à sa future belle-mère : « Que la princesse ne veuille point avoir de belles dames d'honneur, c'est sagement fait, quoique je n'aie d'yeux que pour elle... Comme je ne pense pas lui écrire cette fois, je vous prie de la saluer pour moi et de lui dire mon ardent désir de la voir. » Enfin les difficultés furent levées et dans l'automne 1684, Frédéric put ramener sa femme à Berlin.

Quatre ans plus tard le Grand Electeur mourait, et le prince Frédéric pouvait montrer son goût du faste dans les funérailles de son père. En même temps il installait à

Berlin un nouveau cérémonial. Il s'avisa, comme Louis XIV, de manger seul. Sophie-Charlotte s'en plaignait à sa mère à Hanovre. Celle-ci, l'héritière des Stuart, avec ses grands traits britanniques, froide, intelligente, ambitieuse et de beaucoup d'esprit, répondait à sa fille le 22 mai une lettre curieuse sur les diverses façons de manger dans les cours du XVII^e siècle. « Quant à moi je ne serais pas surprise par le nouveau cérémonial de Berlin; car j'ai grandi dans un tout pareil. Quand je revins en Allemagne et que je vis les princes manger avec tout le monde, j'ai été encore beaucoup plus étonnée que vous ne l'êtes maintenant, où l'on vous appelle pour voir l'Electeur se mettre à table tout seul. Ma mère la reine¹ et la princesse royale d'Orange², mangeaient aussi à une longue table et se faisaient servir à genoux. Elles s'asseyaient au milieu de la table (comme on fait aussi en Italie)³, l'écuyer tranchant en face d'elles, et nous autres aux deux extrémités; nous ne nous mettions au milieu de la table que quand la reine n'y venait pas. Vous savez qu'en France on fait ainsi, et qu'à Fontainebleau l'archevêque de Reims ne voulut jamais s'asseoir à table avec moi. A la campagne seulement, les dames dînent seules avec Madame; le prince de Conti n'osa même pas le jour de son mariage⁴ s'asseoir à la table du roi et de la reine... Je m'étonne seulement que vous excluiez de la table les jeunes princes; chez

1. La femme de Frédéric V, celle qui était née Stuart.

2. Marie, fille de Charles I^{er}, et femme de Guillaume II d'Orange.

3. Et non pas au haut bout.

4. Il épousait une fille naturelle de Louis XIV.

l'électeur de Bavière, ils dînent toujours à table. Même le petit prince d'Eisenach y était, et l'ambassadeur de France se tenait derrière sa chaise. Vous avez encore cela, semble-t-il, à apprendre. Mais l'électeur a raison de décider que les jeunes princes ont le pas sur les ambassadeurs. »

Sophie-Charlotte ressemblait par plus d'un trait à sa mère, avec un esprit moins original peut-être, mais qui dépassait l'esprit maternel en vivacité et en prudence. Protectrice de Leibnitz, amie des arts et des sciences, philosophe couronnée, avec un visage agréable et intelligent, elle avait aussi les défauts de sa mère : la froideur, le goût de l'intrigue, la raillerie mordante, le plaisir de dominer, l'ambition politique. C'est dans le réseau de ses cabales que tombera Danckelmann.

Le premier ministre et grand chambellan était le comte Frédéric de Doenhoff, qui s'était acquis de la réputation dans diverses ambassades, mais qui, au pouvoir, se contenta de représenter. Il le faisait avec dignité. On le regardait comme l'homme le plus poli de la cour, généreux, affable, bienfaisant et sûr. Il se remettait des affaires sur deux hommes qui étaient à eux-mêmes leurs aïeux, et qui avaient commencé dans les petits emplois, Meinders et Fuchs. Le Grand Maréchal, qui avait le second rang à la cour, était M. de Grumbkow. C'était un ministre qui aimait les grandes entreprises, et qui les exécutait hardiment. Il a introduit en Brandebourg l'impôt foncier, ce qui a renouvelé les finances. Il est le fondateur des manufactures. On lui reprochait de trop aimer à établir les siens, pour qui il amassait de grands biens. On le trouva

mort dans son carrosse, après un festin où le vin n'avait pas été épargné.

Le vieux maréchal de Doerfling qui avait plus de quatre-vingts ans, s'éteignait dans les honneurs, ennemi de l'intérêt comme du faste et philosophe à la cour. C'était un soldat de fortune. Son père le destinait à un métier; à seize ans il s'était engagé comme simple cavalier dans l'armée de Saxe. Son mérite l'avait mis au premier rang. Comme le duc de Holstein-Beck lui rappelait ses origines, il répondit qu'effectivement il avait été destiné à manier l'aune, mais qu'il avait plu à la Providence de lui faire manier l'épée, et qu'il savait s'en servir pour mesurer ceux qui osaient s'oublier avec lui.

DANCKELMANN ET WARTENBERG

Celui qui menait tout était Eberhard de Danckelmann, à qui l'électeur se croyait redétable de la vie et qui était chef du conseil, avec le titre de premier président. Comme la plupart de ses contemporains. Danckelmann ne se faisait pas scrupule de faire avancer les siens. Il avait six frères, qu'il fit entrer au conseil; on les appelait, eux et lui, les sept planètes. Il était impérieux, brusque, hautain, peu accessible. Il aimait les arts et les sciences, et protégeait les manufactures. C'était une espèce de Colbert. Son économie, et sa façon de ne ménager personne lui valurent la haine des courtisans. Il s'était élevé par la souplesse, il se perdit par la présomption.

Il fut disgracié en 1698. La veille encore de la chute, l'électeur, quoique prévenu contre lui, lui avait fait bon visage. Il fut arrêté au

moment où il s'y attendait le moins, dans sa belle maison neuve, construite deux ans plus tôt. On le mena à Spandau, puis à Peitz. Il resta seize ans prisonnier, sans que son courage fut abattu. Il fut remplacé par le maréchal de Barfuss, aussi avide que son prédécesseur, et dont le règne ne dura pas longtemps. Barfuss fut débusqué par le baron Jean-Casimir de Colbe, depuis comte de Wartenberg.

Ce baron de Colbe avait paru à Berlin dès le temps du Grand Electeur, dans la suite de Marie d'Orange. Il était jeune, beau et bien fait. Frédéric III le fit Capitaine du Schloss et son premier Ecuyer, puis Grand Chambellan à la mort de Doenhoff, puis premier Ministre. Bon politique, sans que son génie fut très étendu, il était encore doux et bienfaisant, et sincèrement attaché à son maître.

Son mariage était la chose la plus étrange du monde. Il y avait à Clèves un batelier, nommé Ricker, qui tenait un cabaret borgne et qui avait deux aimables filles. Un valet de chambre de l'électeur, un certain Biedekap, en entendit parler, les vit et épousa l'aînée, Catherine, qu'il ramena à Berlin. Elle devint la maîtresse de Colbe, et eut deux enfants que le mari prit à son compte. Le mari étant mort, Colbe épousa la veuve. La noce se fit en présence de l'Electeur, dans la maison de son premier valet de chambre, Kornmesser. Les bontés que Frédéric ne cessa d'avoir pour M. de Colbe ont fait penser qu'il était lui-même l'amant de Catherine. Il s'en est défendu, et elle aussi. Comme elle faisait plus tard, à la Haye, devant Poellnitz, le dénombrement de ceux qui avaient eu ses faveurs : « Oh pour le roi, non, dit-elle, jamais il ne s'est

rien passé entre lui et moi. Vous avouant les autres, à plus forte raison vous avouerais-je celui qui m'aurait fait le plus d'honneur. » Elle était d'ailleurs sans beauté, sans esprit, sans manière et sans mœurs.

LE NOUVEAU ROI

Après quatre ans de négociations, l'Electeur réussit par se faire reconnaître le titre de roi de Prusse. C'est un grand événement dans l'histoire de l'Europe. Il fit proclamer sa nouvelle dignité le 18 janvier 1701 à Königsberg. Il avait la veille institué l'ordre de l'Aigle-Noir. Le nombre des chevaliers ne devait pas dépasser trente, non compris les princes. L'habit de cérémonie, qu'on leur vit l'année suivante, était une veste de drap d'or, et dessus une espèce de soutane de velours bleu céleste, allant à mi-jambe et doublée de velours ponceau. Le long manteau à traîne, de velours ponceau, était doublé de moire d'or. Ils portaient le grand collier de l'ordre, en or massif, émaillé de bleu, avec l'aigle entre les lettres F. R. Les toques étaient de velours noir, ornées de grands bouquets de plumes blanches.

Le cérémonial du couronnement fut copié sur le sacre des rois d'Angleterre. A 9 heures du matin, le Grand Chambellan revêtit le souverain du manteau royal en velours cramoisi, parsemé d'aigles et de couronnes brodées en or, doublé et bordé d'hermine. Les insignes royaux lui furent présentés à genoux par les grands officiers du royaume. Il posa

lui-même la couronne sur sa tête sans que personne y touchât. Il prit le sceptre et la couronne, et reçut les hommages des princes. Il se rendit ensuite chez la reine, qui l'attendait, vêtue du manteau royal, dans son anti-chambre. Elle s'agenouilla, il la couronna et l'embrassa. Tous deux se rendirent à l'église sous deux dais de brocart d'or. Ils furent reçus par deux nouveaux évêques, l'un réformé, l'autre luthérien, qui leur donnèrent la communion, le réformé par le pain, le luthérien par le vin, — puis l'onction du sacre. Un héraut jeta au peuple pour dix mille écus de médailles d'or et d'argent, à l'effigie des souverains avec au revers une couronne et ces mots : *Prima meae gentis.* Le royaume de Prusse était fondé.

Le retour à Berlin ne fut pas moins magnifique. De ce retour, la ville porte encore aujourd'hui les marques. Le nouveau roi rentre dans sa capitale par l'Est. Autour de ce qui est aujourd'hui l'Alexanderplatz, il y avait un faubourg : ce sera la ville du Roi, Königstadt. Il franchit le fossé sur le vieux pont Saint-Georges : ce sera le pont du Roi, la Königsbrücke. Il suit la grande rue qui mène au Schloss : ce sera la rue du Roi, la Königstrasse.

LES INTRIGUES DE LA COUR

La reine Sophie-Charlotte, qui avait pris part à la chute de Danckelmann, ne haïssait pas moins Wartenberg. Une cabale se forma protégée par elle et dont l'homme d'action était M. de Wensen, maréchal de la cour, et d'ailleurs obligé de Wartenberg. Wensen osa accu-

ser Wartenberg d'infidélités devant le roi, qui ne dit rien. Mais le lendemain, à sa maison de chasse de Golz, le roi se plaignit que son pain fut mal cuit. Wensen, qui avait la direction du service de bouche, s'excusa sur ce que la voiture de la paneterie s'était rompue. Le roi répondit avec colère qu'il était las d'être mal servi, et il jeta sa serviette. Wensen lui en présenta une autre. Le roi la prit, la jeta, et lui ordonna de ne plus paraître devant lui. A peine Wensen était-il chez lui, qu'un officier des gardes du corps le conduisit à la forteresse de Küstrin, où il fut traité en prisonnier d'état.

Wartenberg sortait victorieux du complot. Il fit un de ces remaniements de personnel, qui étaient les événements de la cour. Le comte de Lottum fut remplacé dans la charge du Grand Maréchal de la Cour par le comte Auguste de Wittgenstein, brusque, bizarre et intrigant, qui s'adonna à l'alchimie pour sa ruine et à l'astrologie pour sa perte. En revanche la charge de Feld-maréchal fut donnée à Alexandre de Wartensleben, qui était affable et honnête homme. Wartenberg, Wittgenstein, Wartensleben; les trois W, initiale de malheur, disaient leurs ennemis, étaient les triumvirs.

Les mariages étaient un autre événement de la cour, Il y en eut d'atroces. Le roi, las d'entretenir sa sœur, la duchesse douairière de Courlande, avec ses quatre enfants, la maria au margrave Chretien-Ernest de Bayreuth, qui avait passé la soixantaine. La noce eut lieu à Lietzenburg, qui est maintenant Charlottenburg. La première nuit, le nouveau marié traita le lit nuptial comme Constantin Copronyme les fonts baptismaux. La margrave dut,

malgré ses prières, suivre son mari dans sa principauté. Une fille resta près de la reine sa tante. Le margrave Albert, frère du roi, qui en était éperdument amoureux, finit par l'épouser, malgré la résistance de Frédéric I^{er}. Celui-ci ne voulut de quelque temps voir cette nièce devenue sa belle-sœur, quoiqu'elle fut charmante. Quant au margrave Albert, c'était le plus aimable des frères du roi; bien fait, bon danseur, avec du goût pour la magnificence et les plaisirs; de cœur excellent, mais de tempérament vif. Il s'emportait vingt fois le jour contre sa femme qu'il adorait; et au désespoir de l'avoir offensée, il lui demandait pardon le moment d'après.

La reine faisait des séjours à Hanovre, chez sa mère. Elle y alla en 1703, passer le carnaval, conduite par son beau-frère, ce même margrave Albert, qui prit la place du cocher et mena les chevaux de Berlin à Hanovre, en habit de velours brodé, bas de soie et grande perruque, bravant l'injure du temps. Ce carnaval fut très gai. On représenta le festin de Trimalcion, autant que la bienséance le permettait. De Berlin, le roi prit ombrage de cette fête et bouda la reine près d'un an, sans qu'elle s'en mit en peine. Elle était de nouveau à Hanovre, au début de 1705, quand elle mourut inopinément, d'un abcès à la gorge. Elle eut à ses derniers moments mieux que de la fermeté; elle eut de l'humour. « Je meurs, dit-elle, et je fais ainsi tout ce que je suis en état de faire pour Sa Majesté; non seulement je la délivre de la charge qu'Elle a toujours ressentie en ma présence, mais je lui donne ce qui est le plus à son goût, l'occasion de me faire un bel enterrement. »

Le roi tomba en faiblesse en apprenant la fatale nouvelle de la bouche de M. de Bülow, Grand Maître de sa maison. On fut obligé de le saigner. Puis il fit à la défunte, comme elle l'avait prévu, des obsèques magnifiques. Les préparatifs n'en durèrent pas moins de cinq mois, pendant lesquels le corps demeura dans la vieille chapelle du Schloss sous un catafalque, éclairé par trois mille bougies. Le même nombre d'officiers ou de gardes qui avaient servi la reine se tenaient près du cercueil aux heures où il était exposé. L'enterrement eut enfin lieu au Dôme, avec le même cérémonial qui avait été suivi à Londres pour la reine Marie. Le pavé où passa le convoi était couvert de planches garnies de drap noir. Le seul catafalque du Dôme coûta 80.000 écus.

Une cérémonie également magnifique eut lieu l'année suivante, quand le Prince Royal, le futur Frédéric-Guillaume I^{er}, épousa une princesse de Hanovre. Quand le 28 novembre 1707, cette princesse accoucha d'un fils, l'enfant fut baptisé dans l'église du Dôme avec toute la pompe imaginable. On fit des feux de joie et des illuminations. Une des marraines était la reine d'Angleterre, représentée par le comte de Strafford.

Celui-ci, étant dans une liaison particulière avec la comtesse de Wartenberg, faisait dans Berlin ce qu'il voulait. Ce personnage, dont la morgue était extraordinaire, présenta à la cour un aventurier de Naples, qui se disait comte Cajetano, et qui se faisait fort de faire de l'or. Il fit en effet la transmutation au Schloss devant le Prince Royal, qui, naturellement soupçonneux, exécutait lui-même

l'opération. On trouva une livre d'or fin. Caje-tano, comblé de présents, logé à l'hôtel des Ambassadeurs (l'ancienne maison de Danckelmann), défrayé de toute sa dépense, fut fait major de l'artillerie. Mais il éveilla les soupçons en demandant 50.000 écus pour acheter des matières premières. De mauvais renseignements arrivèrent de Düsseldorf et de Munich, où il avait trompé l'un et l'autre électeur. Il s'enfuit à Francfort, et fut ramené et pendu à Küstrin en habit à la romaine de papier doré. Le gibet fut tapissé du même papier. Il mourut en soutenant qu'il possédait l'art de faire de l'or. Beaucoup de gens le prirent pour un martyr.

Les ministres, pour perpétuer leur pouvoir et en haine du Prince Royal, avaient envie de remarier le roi. Comme il revenait tout rajeuni de Carlsbad, sa sœur, la duchesse de Zeitz, lui fit des ouvertures à ce sujet. Le roi répondit qu'il ne trouverait point de princesse qui voulut de lui. Il se décida enfin pour la princesse de Nassau-Dietz, sœur du prince d'Orange, stathouder de Frise. Mais il voulut que la mère de la princesse vint à Berlin porter la queue de sa fille. Ainsi avait fait la duchesse de Hanovre, le jour que sa fille avait épousé le roi des Romains. La mère ayant refusé, le mariage fut rompu.

La duchesse de Zeitz proposa alors la princesse Louise-Dorothée de Mecklemburg-Strelitz. Elle fut épousée par procuration à Schwerin; à son entrée dans le Brandebourg, on lui présenta sa maison. Le mariage à Berlin, qui eut lieu le 27 novembre 1708, fut, comme on pense, magnifique. Du Schloss, le roi et la reine se rendirent à pied au Dôme, sur un che-

min de planches garni de drap rouge, et sous deux dais : le roi était en habit et manteau de brocart d'or, brodé de diamants et de perles. La reine suivait, soutenue par le Prince Royal et un frère du roi, le margrave Philippe. Quatre princesses portaient son manteau, et six filles d'honneur, en brocart d'argent, la queue de sa robe.

La nouvelle reine, qui avait été assez coquette à Schwerin, tomba dans la dévotion à Berlin. Elle connut Franck, professeur de théologie à Halle, et fondateur de la secte piétiste. La cour de la reine devint un couvent. Elle-même tomba de la dévotion dans la folie. On a vu comment sa brusque apparition dans la chambre du roi, blanche, échevelée et les mains sanglantes d'avoir rompu une porte de glaces, détermina la mort de celui-ci. Le 24 février 1713, il donna sa bénédiction au Prince Royal, lui recommanda son peuple et ses domestiques, l'exhorta à les traiter avec douceur, à encourager les arts et à demeurer attaché aux intérêts de l'Allemagne et de la religion. Il attendit tranquillement la fin, qui survint le lendemain à une heure de l'après-midi.

L'ARSENAL

Jusqu'ici le lecteur n'a guère entendu parler que d'un Berlin aujourd'hui disparu. Nous allons maintenant voir sortir de terre la ville que le voyageur a réellement sous les yeux. Frédéric I^{er} a construit l'Arsenal, qui en est le plus beau monument. Il a donné à Berlin sa plus belle statue, le monument équestre du Grand Electeur, et au Schloss sa figure défini-

tive. Il a fondé en 1694 une Académie des Arts qui fut organisée par le peintre hollandais Terwesten et par Schlüter, — et six ans plus tard une Académie des Sciences, qui fut présidée par Leibnitz. Nering, qui avait été l'architecte de son père, unit les deux règnes et reste la personnalité dominante jusqu'à l'avènement de Schlüter.

Comme on l'a vu, il existait probablement dès le XIII^e siècle, outre le Mühldamm, une seconde communication entre l'île où était Cölln, et Berlin. On l'appelait le Pont Long, *die Lange Brücke*, et sans doute était-il obligé de se prolonger par-dessus le sable et les marais. C'est aujourd'hui le Pont du Grand Electeur. Quand, en 1307, une tentative avait été faite pour unir l'administration des deux villes, il semble qu'on avait construit en pilotis sur la Sprée, en contact avec ce pont, une salle commune, où les magistrats pouvaient se rassembler. Cet embryon de Rathaus commun est le germe du monumental arrangement du pont par Frédéric III. Ce prince transformant en pierre le vieux pont de bois, eut l'idée d'articuler à l'arche centrale une construction à larges fondations et ornée d'un monument équestre. Il y mit la statue de son père en habit romain. Le pont fut l'œuvre de Nering et d'un architecte français, Cayart.

Quand Nering mourut le 21 octobre 1695, il laissait les plans de cet Arsenal, qui devait s'élever à l'ouest de la Sprée en face du Lustgarten, et annoncer la transformation de ce quartier de la rive gauche. Un premier projet, que nous n'avons pas, a peut-être été fait par Blondel — témoignage que le goût pompeux du style italien et du style néerlandais qui en

dérive va être remplacé par ce qui est alors le modèle de la grandeur royale : le goût français. Un second projet nous montre un Arsenal à trois étages, couronné par un attique orné de reliefs, le tout paré d'ornements jaillissants et de colonnes corinthiennes. Quand en 1694, on passa à l'exécution, on était déjà revenu à un style plus sérieux et plus simple, qui est proprement celui de Nering. Après la mort de celui-ci, la construction fut poursuivie pendant trois ans par un bon architecte de second ordre, Grünberg, puis en 1698 confiée à Schlüter. Celui-ci, surchargé de travaux, n'a guère imprimé son style à l'Arsenal que dans l'ornement, et il a passé la main à Jean de Bodt. C'était un protestant français, né à Paris en 1670, architecte et soldat, qui s'était réfugié en Hollande, avait passé en Angleterre avec Guillaume III et avait été enfin accueilli à la cour de Berlin, en 1700, comme capitaine et comme maître des bâtiments.

Nering avait donné à la façade postérieure la forme d'un demi-cercle; mais cette construction difficile à réaliser s'était écroulée pendant qu'on l'élevait. Bodt rétablit l'édifice sur plan carré. On lui doit le magnifique attique à balustrade et à trophées. Enfin il a accentué la ressemblance de la façade avec la colonnade de Perrault, en cintrant le grand portail et en faisant pénétrer son arc dans l'étage supérieur. Malgré ces changements de direction, l'impression d'unité est forte, le style sévère et grand. C'est Schlüter qui a imaginé les quatre statues de femmes du portail, mais elles sont l'œuvre d'un sculpteur français, Hulot. Il a également fait, dans le tym-

pan du portail, le relief du roi, fondu par Jacobi. Schlüter lui-même a fait le Mars au repos du premier étage. Enfin on lui doit, aux clés des fenêtres de la cour, aujourd'hui vitrée, les fameuses têtes de guerriers mourants. L'édifice a été fini en 1706.

LE SCHLOSS

En même temps que celle de l'Arsenal, se poursuivait la construction du Schloss. Ce vaste château entouré d'esplanades, en plein centre de Berlin, porte encore, dans son unité apparente, les traces de son développement. Du côté Est, si on regarde la jolie façade que baigne la Sprée, on voit à travers les arbres une tour ronde appuyée à une tour carrée. Le peuple, pour la patine de son toit de cuivre, l'appelle le Chapeau Vert. C'est le reste de la forteresse élevée par l'électeur Frédéric II au XV^e siècle, pour tenir en respect ses bons bourgeois.

De ce premier Schloss nous ne savons pas grand'chose. Sans doute était-il en briques. Une seconde tour ronde qui fut démolie en 1682, s'élevait, pareillement sur la Sprée, au débouché du Long Pont. La tour carrée, derrière le Chapeau Vert, contenait la Chappelle, dédiée à Saint Erasme, qui devint cathédrale en 1469, et dont nous avons vu qu'il subsiste encore l'abside. Sur la face du Sud, l'escalier du grand portail laisse voir les traces d'une tour où les voitures montaient par une rampe, ce qui permettait de recevoir les hôtes d'honneur et aussi de hisser l'artillerie. Nous avons vu les habitants révoltés

démolir les travaux en 1447, puis un accommodement se faire à Spandau le 25 mai 1448, avec soumission définitive des deux villes. En février ou mars 1451, le prince fait son entrée dans la citadelle neuve. Un premier remaniement en 1538 fit de la citadelle un château, de la Burg un Schloss. Pour cela Joachim II recourut à un architecte saxon, Kaspar Theiss, qui éleva face au Sud, perpendiculairement à la Sprée, un bâtiment dans le goût de la Prérenaissance allemande, où traînent encore les éléments gothiques. Un tableau de la fin du XVII^e siècle, dont une copie est conservée au Musée de Brandebourg, nous montre la façade de Theiss: un rang d'arcades au rez-de-chaussée, deux étages de petites fenêtres, et au-dessus trois hauts pignons, flanqués de deux demi-pignons appuyés à des tours d'angle. Malgré l'état fâcheux des finances léguées par son père, Jean-Georges fit pour le château plus encore. Il avait pour architecte Hans Raespell, à qui il donnait annuellement 120 thalers, un wispel (environ 1.300 litres) d'orge, autant de seigle et un habit de cour. Mais la haute main appartint bientôt à un personnage plus important, le comte Rocco Guerini von Lynar. Cet Italien, de l'espèce des hommes universels, guerrier, diplomate, courtisan, ingénieur, architecte, arriva à Berlin en 1578. Il était conseiller, colonel général de l'artillerie, maître de l'Arsenal et des bâtiments. Les ingénieurs militaires de l'Italie étaient alors les premiers du monde. Lynar exploita encore les mines de sel et de fer. Avec cela, il était fier par-dessus tout de son métier d'architecte, dont il ne pouvait, disait-il, assez remercier Dieu. Ses appointements

étaient de 1.000 thalers et furent portés à 1.200; il faut y ajouter, comme toujours, les suppléments en nature: 250 tonnes de bière, six foudres de vin, des habits pour huit serviteurs. Divers princes allemands le pensionnaient. Enfin Jean-Georges lui donna comme cadeau extraordinaire 30.000 thalers et une maison à Spandau. C'est lui qui a construit au Schloss le joli bâtiment au bord de l'eau, flanqué de tours hexagonales et surmonté de pignons, qu'on appelle la maison de la duchesse.

SCHLÜTER

C'est ce château que Frédéric I^{er} va charger Schlüter de transformer. André Schlüter est dans l'art prussien, écrit Osborn, le messie dont Nering a été le précurseur. Il était né à Hambourg le 20 mai 1664, et fils d'un sculpteur. Son père l'emmena enfant à Dantzig, où il put voir, sur les belles maisons de la Renaissance, la liaison entre l'architecture et son décor sculpté. On ne sait trop ce qu'il fit ensuite. Il est allé en France et en Italie. A Rome il a vu l'art antique et celui du Bernin, celui-là corrigéant celui-ci. Mais cet élève des anciens restera cependant un homme du Nord.

Dantzig était une ville polonaise et le roi Jean Sobieski prit le jeune Schlüter à son service. C'est à Sobieski que Frédéric l'enleva, sans doute en 1694, au prix de 1.200 thalers par an. Nering n'en avait touché que 400. Schlüter était engagé comme sculpteur, et ses premiers travaux sont en effet des sculptures pour la Lange Brucke, des reliefs en grès de

divinités des eaux. A l'Arsenal, nous avons vu qu'il est occupé aussi de détails d'ornementation, comme les masques pathétiques des guerriers mourants. En 1701, il fait à la Nicolaïkirche le tombeau de l'orfèvre Daniel Männlich; en 1703, la chaire de la Marienkirche, qui est du pur baroque italien. Mais surtout de 1697 à 1703, il est occupé à la magnifique statue équestre du Grand Electeur, en costume romain, quatre esclaves cantonnant le socle.

Mais ce sculpteur se révéla promptement architecte. En 1695, l'Electeur lui confia le soin d'élever pour son épouse Sophie-Charlotte un château qui prit le nom de Charlottenburg. L'année précédente, il avait commencé à travailler au Schloss. C'était, comme on l'a vu, un mélange de bâtiments de toutes les époques, accumulés depuis deux siècles et demi. Tout y devait choquer un esprit habitué aux palais classiques, — les angles ténébreux multipliés à l'intérieur, les tours pointues, les pignons, les angles saillants à l'extérieur. Schlüter laisse intacts les bâtiments du bord de l'eau, qui ont gardé jusqu'à nous leur charme pittoresque. Mais il refait complètement la façade Sud, la façade de Theiss, sur le Schlossplatz. Il la transforme en un grand plan vertical, où s'ouvrent quatre étages de fenêtres et qui est surmonté d'une balustrade. Deux portaux interrompent l'alignement. Chaque portail forme un avant-corps qui, au rez-de-chaussée, encadre d'un carré massif l'ouverture profonde de la porte, tandis que plus haut quatre colonnes corinthiennes, de la hauteur de près de trois étages, séparées par des fenêtres, s'achèvent par un entablement

qui porte une balustrade, à la hauteur de celle qui court sur toute la façade, mais surmontée de quatre statues.

Schlüter a fait pareillement la façade de l'Ouest, celle qui regarde le Lustgarten et qu'on voit d'abord quand on vient des Linden. Cette façade sur le jardin est à la fois monumentale et élégante, avec moins de saillie au portail et plus d'ornement. Au lieu de colonnes, des cariatides portent un balcon. La fenêtre qui surmonte ce balcon est cintrée, et ce cintre est encadré de figures. Vénus est étendue sur un lion endormi. Cupidon joue avec la massue d'Hercule.

Enfin à l'intérieur on doit à Schlüter l'architectures de la cour avec ses deux étages d'arcades.

LE NOUVEAU BERLIN

Par ces deux monuments, Arsenal et Schloss, la ville prenait figure de résidence. En même temps, au delà de son enceinte, se développait une couronne de faubourgs. Berlin sortant ainsi de ses murailles, la fortification du Grand Electeur se trouvait déjà surannée : du côté Nord, le faubourg de Spandau; du côté de l'Est, le faubourg Royal, la Königstadt. Surtout, à l'ouest de la Sprée, la nouvelle Friedrichstadt, la création du premier roi.

C'est une ville romano-française, qui est tracée à l'ouest du Friedrichswerder, et accolée au sud à la Dorotheenstadt. Berlin s'est ainsi fait de cellules ajoutées les unes aux autres. Chaque roi voulant avoir construit un quartier qui dut l'existence à son

règne. Dans la Friedrichstadt, des artères perpendiculaires limitent des blocs à quatre faces. Le plan a la régularité d'un jardin. Les deux voies centrales sont encore aujourd'hui deux des grandes rues de Berlin, d'Est en Ouest la Leipzigerstrasse, et du Sud au Nord, la Friedrichstrasse. La Dorotheenstadt et la Friedrichstadt tout en coïncidant sur une grande longueur, n'avaient pas d'autre communication que cet axe de la Friedrichstrasse, la Dorotheenstadt étant entourée d'un mur. Le point de communication se trouvait à l'étranglement — encore marqué sur la Friedrichstrasse entre les Linden et la Behrenstrasse. Ce n'est que des dizaines d'années plus tard que les fortifications de la Dorotheenstadt tombèrent. Quant à la Friedrichstadt, il fut toujours question de l'enfermer à l'Ouest dans un mur. Mais la ville s'accrut trop vite, et dépassa le projet. De ce mur qui ne fut jamais construit, il ne reste que le tracé, marqué par une rue, la Mauerstrasse, qui doit son nom et sa courbure à ce rempart imaginaire.

Dans l'évolution de la nouvelle capitale, on reconnaît bien nettement deux temps, qui d'ailleurs s'entrepénètrent. La première phase porte encore la marque hollandaise de Memhard, de Smids et de Nering. Les bourgeois qui faisaient construire sur le Friedrichwerder, dans la Dorotheenstadt ou dans la Friedrichstadt, étaient tenus de prendre conseil à la Direction supérieure des Bâtiments. La marque de Nering se reconnaît dans les façades à pilastres, avec des saillies qui n'ôtent pas l'impression de la régularité, et des portaux en cintre dans des rez-de-chaussée en pierre de taille. Tel était le palais du Kron-

prinz, aujourd'hui transformé. Telle était la maison donnée en 1668 par le feld-maréchal von Sparr à la baronne de Blumenthal, dans la Spandauerstrasse. De cette maison disparue, il ne reste qu'un relief, représentant Sparr, au Musée de Bandebourg. Mais plusieurs maisons du même style sont encore debout. Telle est au Cöllnischer Fischmarkt 4, celle du feld-maréchal von Derfflinger. Nering l'a adaptée en 1693 sur un bâtiment plus ancien. Remaniée depuis, elle porte cependant encore à l'attique les quatre statues de grès qu'il y a mises. Telles sont encore les belles maisons de la Friedrichsgracht, qui devint une rue à quai, à la mode hollandaise, quand le vieux mur de Cölln sur la Sprée fut abattu, — principalement le numéro 57, qui appartient depuis 1812 à l'orphelinat Schindler. Tel est encore le presbytère de l'église Saint-Pierre, au 10 de la Brüderstrasse, qui appartenait en 1690 au ministre von Happe.

La seconde phase est toute différente. Au style hollandais de Nering et de son successeur Martin Grünberg, succède le style franco-italien de Bodt et de Schlüter. Il nous reste de Schlüter le charmant bâtiment qu'il a construit, au 27 de la Dorotheenstrasse, pour le ministre d'Etat von Kameke. C'est, dans un jardin, derrière une grille, un rez-de-chaussée surmonté d'un attique. Un pavillon central plus haut, fait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, bombe en ventre de commode. De hauts pilastres droits maintiennent de leurs bandes verticales le pavillon sur toute sa hauteur. En 1779, cette maison est devenue le siège de la loge maçonnique Royal York, et lui appartient encore.

Les ouvrages de Bodt, qui était Français, ont moins de fantaisie, et leur élégance est plus sévère. Il en est deux que le voyageur trouvera sans peine. L'un est au cœur de Berlin, sur le Molkenmarkt. C'est le palais du ministre d'Etat von Schwerin. Il a été élevé en 1702. Façade unie, divisée en trois par des pilastres plats. Sur un rez-de-chaussée trapu, le premier étage élève ses hautes baies cintrées, dont deux sont précédées de balcons. Le second étage, moins haut, a des ouvertures rectangulaires. L'autre maison qui subsiste de Bodt est celle qu'il éleva 68, Klosterstrasse de 1701 à 1704 pour le conseiller Caspar Rademacher. Elle devient trente ans plus tard, la propriété du ministre d'Etat von Podewils, dont elle a gardé le nom. La haute porte cintrée est surmontée de quatre gros pilastres ioniques, accouplés deux à deux et qui occupent toute la hauteur des deux étages supérieurs. Un étage de mansardes perce le toit à rampant brisé.

LES RÉFUGIÉS FRANÇAIS

Un important apport fut fourni à Berlin par les réfugiés français. Les protestants vivaient en France sous le régime de l'Edit de Nantes de 1598, confirmé par l'Edit de Nîmes de 1629. En 1659, ils purent encore tenir à Loudun un synode national qui fut le dernier. Presque aussitôt les difficultés commencèrent. L'Edit de Nantes ne s'appliquait pas au pays de Gex, annexé deux ans plus tard : 22 temples y furent rasés. En 1663, une ordonnance fut rendue contre les hérétiques qui, une première fois convertis, rentourneraient à

l'hérésie. Ils étaient bannis de France; les pasteurs qui les avaient admis à la cène étaient punis des galères, et les temples rasés. Une église de Montauban fut ainsi détruite. D'autres mesures suivirent. Les princes allemands protestants, traditionnellement alliés de la France, crurent pouvoir intervenir. L'électeur de Brandebourg, qui avait épousé une arrière-petite-fille de Coligny, écrivit à Louis XIV le 13 août 1666. Le roi de France répondit que par respect pour sa parole royale, comme par reconnaissance pour les services rendus récemment pendant la Fronde, il maintiendrait les priviléges des Huguenots. Cependant dès 1668, une ordonnance codifiant en 56 articles les arrêts précédents des tribunaux ecclésiastiques, rendit ces priviléges tout à fait illusoires. Aussitôt l'exode commença. Interdit en 1669, il n'en continua pas moins.

Le comte Otto de Schwerin, qui avait la confiance du Grand Electeur, possédait à trois milles de Berlin la seigneurie et la ville de Alt-Lansberg. Il avait déjà appelé des colons français dans ce pays dépeuplé par la guerre de Trente Ans. Son fils, ambassadeur à Paris, invita un certain nombre de réformés français à s'y installer. Dès 1670 on trouve sur les registres de l'église des noms français. Après 1671, où 18 réfugiés ont participé à la cène, leurs noms disparaissent. C'est qu'en effet ils se sont établis à Berlin. Les mémoires du conseiller de Campagne nous apprennent ce qui s'est passé. Il tenait d'un certain Hust que le comte de Schwerin, quand il était ambassadeur à Paris, avait bien envoyé à ses frais sept ou huit familles, les Belhomme, les

Bridon, les Fournole, passementiers, cordonniers, etc. — mais que la population avait refusé de leur vendre des vivres, ainsi que les matières premières de leur profession. Le comte de Schwerin les laissa libres d'aller où ils voudraient, et ils vinrent à Berlin. On trouve parmi eux un Le Tourneur, qui fut valet de chambre de l'Electeur, un Prépetit, un Croy mégissier, un Gaillard cordonnier, un Kubbetries vannier, un Antoine apothicaire, la veuve d'un magistrat de Sedan nommé Toussaint Berchet, etc. Au total, dès 1672, une centaine de personnes, sans compter les officiers français au service de l'Electeur. Parmi ceux-ci se trouvait un personnage considérable, Louis de Beauveau, comte d'Espence, d'une vieille famille angevine, maréchal de France dès 1664, émigré en 1668, et qui devint en Brandebourg lieutenant-général et grand maître de l'Ecurie. Il a été le protecteur de la petite colonie. Grâce à lui, l'électeur a permis qu'elle formât une communauté, où le service fut célébré en français par le pasteur Fornerod. Le premier service fut célébré le 10 juin 1672, dans l'appartement du baron de Poellnitz, pareillement grand maître de l'Ecurie, et qui y était logé, dans le bâtiment bien connu de la Breite Strasse¹.

1. Voici le protocole de fondation, tel qu'il est sur les registres de la communauté : « Le 10 juin 1672 Dieu par sa providence et dans ses grandes compassions ayant mis au cœur de très haut, très puissant et très sérénissime prince Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg le dessein pieux et charitable d'établir une église française dans cette ville de Berlin il a choisi M. Fornerod pour y faire les fonctions de pasteur et cela par le ministère du très pieux et très illustre seigneur de Beauveau comte d'Espenses, qui par ses soins et sa charité s'est appliqué d'un franc courage à cette

La communauté s'accrut rapidement. En 1680, à Fornerod qui s'en alla en Suisse, succéda un pasteur de vingt-six ans, Jacques Abbadie. Quoique déjà docteur en théologie, il dut subir un stage de deux mois avant d'être consacré au Dôme, par le Dr Bergius, comme pasteur de la communauté française de Berlin. La salle du bâtiment des Ecuries était maintenant trop petite. Le Grand Electeur prêta, à partir de 1682, la chapelle du Schloss. L'éloquence d'Abbadie rendait fort brillant le service du dimanche. Ministres d'Etat, généraux, et souvent la famille de l'Electeur, venaient l'entendre. Il fallut en 1684 lui adjoindre un second ecclésiastique, Gabriel d'Artis. Enfin au mois de septembre 1684, l'électeur mit le comble à ses grâces en permettant à la communauté de se gouverner selon la discipline des églises de France.

En 1685, Louis XIV abolit l'édit de Nantes, et malgré la peine des galères prononcée contre les fugitifs, l'émigration s'accentua encore. On n'en connaît pas le total. On l'estime, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, à un demi-million de Français, parmi les meilleurs éléments de la population.

En même temps que de France, il était venu des réfugiés de Suisse et de Bohême. Le petit nombre des églises du Moyen Age ne suffisait plus. La première église nouvelle après l'agrandissement de Berlin par le Grand Electeur fut l'église de la Dorotheenstadt, dédiée en 1678, une simple nef centrale, du style

œuvre du Seigneur et a voulu mettre la première pierre à cet édifice spirituel. » En 1674, Le Noir, Belhomme et Prépetit furent les premiers anciens. Le comte d'Espenes fut le receveur des deniers des pauvres.

réformé le plus net, la première de ce genre à Berlin. Les constructions furent poursuivies sous Frédéric I^{er}. En 1694, fut posée la première pierre de la Luisenstadtkirche devant la porte de Köpenick. En 1700, une chapelle française fut érigée dans une ancienne grange de la Kommandantenstrasse, et une double église allemande et française fut établie dans l'ancien manège sur le Werder. Puis surgirent l'église de la Garnison, l'église de l'Orphelinat, celle de la porte de Strahlau, — et au faubourg de Spandau, la Sophienkirche, nommée de la première femme du roi. En 1701, sur le futur Gendarmenmarkt, qui est alors une esplanade entre la Porte de Leipzig et la Porte Neuve, commencèrent à surgir deux églises, qui furent le début de son embellissement : l'Eglise Neuve, sur les plans de Grünberg, et le Dôme français construit d'abord par Cayart, puis après sa mort par Quesnay.

MUSIQUE ET COMÉDIE

A la mort du premier roi, la population de Berlin qui avait doublé pendant son règne, atteignait 60.000 âmes. Quelque marqué que soit ce progrès, Berlin sous son premier roi était une petite résidence, pareille aux autres résidences de l'Allemagne du Nord, par exemple à Hanovre. On eût fort étonné les Berlinois en leur disant que leur ville serait, deux cents ans plus tard, une des capitales du monde.

La bonne compagnie était très peu nombreuse. Cependant quelques dames formaient la société de Sophie-Charlotte, qui vers 1705

tient son cercle philosophique au château de Charlottenburg, et qui à la ville joue des comédies, malgré les récriminations du clergé. Le démon du théâtre possède déjà Berlin. Les habitants jouent des pièces entre eux, après avoir vu des troupes errantes de comédiens, d'acrobates et d'escamoteurs. Tel est Weltheim, qui représente déjà des comédies de Molière. Scio donne en 1703 un Docteur Faust. Les troupes venaient le plus souvent de Hambourg. Elles jouaient à la maison Hessig, 5, Poststrasse. Les Juifs s'empessaient aussi à jouer des comédies, et ils étaient punis quand il les donnaient aux jours fériés des chrétiens. Enfin à partir de 1706 il y eut des représentations d'opéras italiens et de comédies françaises.

On pense bien que pour le nouveau roi, opéra et musique étaient un plaisir décoratif plutôt qu'un besoin esthétique. Mais il fallait imiter la cour de France, et aussi la cour de Saxe. Deux fois par jour, le Kunstpfeifer montait avec ses cinq compagnons sur la tour du Schloss. Il jouait des morceaux artistiques et agréables, puis pour changer, les autres musiciens exécutaient un psaume sur divers instruments. Mais la grande joie du roi était d'entendre ses *Blechpfeifer*, un corps de trompettes et de timbales qui devaient sonner les santés qu'on portait à la table royale.

L'opéra se donnait au second étage des Ecuries, dans la Breite Strasse. La cour dansait en costumes magnifiques, dans des ballets. Il y avait des chanteuses allemandes et des castrats italiens. Eosander dessinait les décos, le conseiller intime Johann von Besser écrivait les textes. Les soirs où il n'y avait

point opéra, les musiciens de la chambre royale allaient à Charlottenburg pour le concert du soir de la reine.

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES

Pour ajouter à l'éclat de son règne, Frédéric I^{er} créa en faveur des lettres, des arts et des sciences divers établissements¹ : l'Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture, qui prit naissance à Berlin en 1691, l'Université de Halle dont nous n'avons point à nous occuper ici, et qui fut inaugurée en 1694; enfin la Société Royale des Sciences, en 1700. L'acte de fondation est du jour anniversaire de la naissance du Prince, 10 juillet. L'occasion fut la réforme du calendrier, ordonnée dans tout l'empire par la Diète de Ratisbonne. « Le roi, dit *l'Histoire de l'Académie*, crut donc faire une chose très utile à ses peuples, et même à tous les Etats protestants, en chargeant de ce travail des personnes propres à s'en acquitter, et en fixant, pour ainsi dire, dans sa capitale, le centre de cette opération. » On comptait d'ailleurs que ces calendriers réformés rapporteraient beaucoup d'argent, dont on décida de faire des pensions pour des savants. Mais les souscriptions ne dépassèrent pas 400 écus.

« Le principal et perpétuel soin de notre Société des Sciences doit être d'examiner avec toute l'industrie, toute l'application et tout le

1. Il existait en Allemagne, à la fin du XVII^e siècle, deux académies : la Société des Carpophores, ou Fructifiants, créée par un prince de la maison d'Anhalt, — et la Societas Leopoldina, ou collegium Naturae Curiosorum, fondée en 1672, sur le modèle de la Société Royale de Londres.

jugement dont elle sera capable les œuvres merveilleuses de la nature et de son Auteur suprême... De même les membres de cette Société doivent être attentifs à recueillir et à mettre en ordre les ouvrages et les inventions des différents arts... De sorte que le but de notre Société doit être d'une extrême étendue et embrasser toutes les Sciences et tous les Arts qui se rapportent à l'utilité publiques, à la découverte de la vérité et à l'accroissement des forces de l'esprit humain. » Ainsi parlait le diplôme de fondation. Tandis qu'on le lui lisait, le roi s'aperçut qu'on avait omis l'étude de la langue et l'histoire du pays. Il fit ajouter le paragraphe suivant : « Une chose encore qui nous a paru importante, c'est que la Société employât ses soins et son étude à maintenir et à perfectionner la pureté, l'abondance et l'élégance de la langue du pays, pour donner à cet égard un nouveau lustre à la gloire du nom allemand; et qu'elle répandit en même temps du jour sur l'histoire d'Allemagne en général, et principalement sur celle de notre maison, et sur toutes les choses, tant sacrées que profanes, arrivées dans nos Etats, dont la mémoire mérite d'être conservée, et transmise par écrit à la postérité. » Après quoi le texte primitif reprend, chargeant la Société de veiller au bon enseignement des Sciences, et de travailler à répandre le culte pur de la Divinité chez les nations éloignées et païennes. Le siège de la Société sera à Berlin, où l'électeur fait construire un Observatoire, avec tous les appartements nécessaires soit pour tenir les assemblées, soit pour placer les livres et les instruments. Le président fut Leibnitz, qui était à ce moment une espèce de dictateur

dans les sciences. Né le 23 juin 1646, il avait alors 54 ans.

La lenteur avec laquelle l'Observatoire s'éleva et la guerre de Succession d'Espagne qui éclata dans le même temps, retardèrent de dix ans les assemblées et par conséquent l'existence même de l'Académie. Un astronome, Gottfried Kirch, fut cependant attiré de Guben à Berlin, moyennant une pension considérable, pour travailler aux calendriers. Il mourut en 1709 sans les avoir achevés. Enfin le bâtiment étant achevé, le roi choisit pour l'inauguration le lendemain de l'anniversaire de son couronnement, c'est-à-dire le 19 janvier 1711. La Société fut divisée en quatre classes : celle de Physique et de Médecine eut pour directeur le premier médecin du roi, Krug de Nida; celle de Mathématiques, Chuno, intendant des Archives; celle de Philologie, Schott, bibliothécaire du roi; celle d'Histoire d'Allemagne, Jablonski, premier prédicateur de la Cour.

EOSANDER ET MONBIJOU

Cependant la fondation de l'Académie de Peinture avait attiré les artistes au bord de la Sprée. Le roi se faisait peindre volontiers. Il n'avait pas l'allure imposante de son père. Mais c'était l'affaire de l'artiste d'accorder le physique avec la majesté du rang. Les arts industriels, surtout ceux du métal, florissaient. Des étrangers comme Kunkel avaient développé l'industrie du cristal, ou, comme les frères Casteels, le tissage. Mercier faisait en tapisserie la série des scènes de la vie du Grand Electeur, qui est exposée au Schloss.

Deux graveurs, Blesendorf et Wolfgang, nous ont laissé de vivantes images de la cour du premier roi. Wolfgang nous a conservé dans une série de feuilles les fêtes du couronnement à Königsberg en 1701. Pierre Schenk nous a conservé l'entrée à Berlin le 6 mai, avec l'arc de triomphe sur la place du Schloss et les bateaux pavoisés sur la Sprée.

Mais l'homme du règne, c'est le baron Johann Friedrich von Eosander, né à Gothland de parents allemands, d'où le nom d'Eosander von Goethe, sous lequel il est connu. Il est bien loin de la vigueur et de la fantaisie de Schlüter. Mais le goût qu'il a de pousser à l'extrême la redondance et la magnificence du baroque correspond au goût du roi. Il est arrivé de Suède en 1692, comme capitaine et architecte, à la façon des hommes de la Renaissance. Il a été employé à des missions diplomatiques, enfin nommé en 1705 Quartier-Maître-Général de l'Armée. Il a été protégé par la reine Sophie-Charlotte, et par le favori Wartensleben. Et c'est pour la comtesse Wartensleben qu'il a fait sa première œuvre importante : le château de Monbijou, sur l'emplacement d'un ancien bastion devant la porte de Spandau. Là, au bord de la Sprée, il a élevé une gracieuse maison d'été, avec un jardin à la française, des grottes, des dieux, des haies taillées, une terrasse et un escalier d'eau. Wartensleben fut disgracié en 1710 et le roi donna le château à la femme du Prince Royal, Marie-Dorothée. Devenue reine, Marie-Dorothée fit de Monbijou sa résidence préférée, l'agrandit, l'embellit d'une galerie de porcelaines, de serres et d'une petite ménagerie.

Eosander n'entendait peut-être pas le sérieux et le monumental de la grande architecture. Mais il excellait aux tâches légères et au luxe décoratif. La Staatsbibliothek a encore ses projets de ballets et de fêtes de cour. Il a ordonné enfin avec magnificence les funérailles de la reine Sophie-Charlotte en 1705 et celles du roi lui-même en 1713.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er}

Frédéric-Guillaume I^{er} qui succédait à son père était un tout autre homme. On se fait encore de lui, en France, l'idée un peu simple du roi-sergent. En réalité il avait de la capacité et de la droiture, un esprit ferme, un sentiment d'honorabilité, un instinct réaliste de ce qui était utile à son peuple. Il avait la passion des soldats, et la guerre faillit éclater avec le Hanovre, dont ses recruteurs écumaient le territoire, mais il n'avait point la passion des conquêtes. En 1728, il aurait pu, en se raidissant, faire avec la Suède une paix beaucoup plus avantageuse. « Je suis content du territoire dont je jouis par la grâce du ciel, répondit-il à un M. d'Ilgen qui le conseillait, et je ne veux jamais m'agrandir aux dépens de mes voisins. » Il paya deux millions l'enclave qu'il acquérait en Poméranie, et qui fut plus un achat qu'une conquête.

Comme les enrôlements mettaient ses sujets au désespoir, il interdit les violences et les supercheries, et il nomma des commissaires. Malheureusement ceux qu'il choisit étaient justement les auteurs du mal. Hors ce point, il avait à cœur le bien de ses Etats et il se donna un mal infini pour en extirper les abus.

S'étant rendu en Prusse il fit remise aux riches en partie, et aux pauvres en totalité, de l'arriéré de leurs contributions. Il ajouta pour ces derniers des franchises pour plusieurs années.

Il méprisait les femmes et il les redoutait. Pendant le voyage qu'il fit en Saxe au carnaval de 1728, Auguste III se divertit à lui faire rencontrer comme par hasard, dans une chambre attenant à la salle de la redoute, une jeune personne d'une beauté parfaite, dans un déshabillé galant. Frédéric-Guillaume, détournant les yeux, sortit précipitamment, rentra chez lui et fit dire à Auguste III de ne plus l'exposer à de pareilles aventures, s'il ne voulait pas qu'il quittât Dresde sur-le-champ. Le soir, il se plaisait aux conversations entre hommes, à ce qu'on appelait la tabagie. Elle se tenait dans un petit bâtiment isolé près de la Sprée, au fond du jardin. Le roi s'y rendait vers 7, 8 ou 9 heures du soir et y restait jusque vers 11 heures ou minuit. « On y fumait, dit Thiébault, on y buvait de la bière, on y causait familièrement de choses diverses. » Les meubles étaient une longue table de sapin entre deux bancs, et deux fauteuils de bois, l'un pour le roi, l'autre, surmonté de deux oreilles de lièvre, pour un ancien domestique qui servait de messager et de bouffon.

Avec la reine il était avare et jaloux, boudeur et violent, à cela près, bon mari. Il fit une histoire terrible au moment de la naissance de la princesse Amélie. La reine ignorait qu'elle fût enceinte. Dans la nuit du 8 au 9 novembre, elle fit appeler le roi qui partait en voyage le lendemain. Elle se plaignait de grandes douleurs de colique. Le roi, en robe

de chambre, lui appliqua des serviettes chaudes. Il était inconsolable quand au bout de trois ou quatre heures, elle accoucha. Le roi fut d'abord très joyeux; — il s'amusait du désordre universel, car il n'y avait ni nourrice ni linges; — on dut emprunter ceux-ci. Mais étant parti le lendemain pour voir le roi d'Angleterre, et ayant été reçu par des figures étonnées, il fut pris d'un accès de jalousie, et au retour, il passa dans la chambre de la reine, qui était encore couchée, sans la voir. Quand il repassa, elle lui fit des reproches obligeants sur son indifférence. Il s'emporta, menaça de la répudier, de la faire enfermer et fut au point de la battre. Il ne se calma que quand la gouvernante de la maison de la reine, Mme de Kameke, outrée d'indignation, lui dit que s'il n'était point son roi, elle l'étranglerait. Il se mit à rire et la traita de folle. Puis il demanda pardon, et les deux époux convinrent que tout serait oublié.

Il eut cependant encore une colère mémorable en 1725, quand la reine manqua la négociation qui devait faire épouser au Prince Royal (le futur Frédéric II) la fille du roi d'Angleterre et au duc de Gloucester une fille du roi de Prusse. Frédéric-Guillaume fut si exaspéré de cet échec, que, non content de ne pas voir la reine, il fit murer la porte par où leurs appartements communiquaient. La bouderie dura plusieurs semaines : puis le roi, comme à l'ordinaire, se raccommoda.

Il était si ladre qu'il ne donnait même pas assez d'argent à la reine pour faire acheter des œufs quand on lui servait un rôti gâté. Le baron de Poellnitz a dans ce cas payé plusieurs fois l'omelette de sa poche. La reine

avait des diamants magnifiques, qu'elle n'osait mettre. S'en étant parée en l'absence du roi, elle était assise au jeu et tenait grande cour, quand Frédéric-Guillaume reparut inopinément. Elle eut si peur que sans se lever, elle ôta en hâte ses bijoux et les fourra dans ses poches.

Il n'était pas très fin, et le trompa qui voulut. Il donna toute sa faveur à un aventurier hongrois, nommé Clément, qui prétendait le sauver d'un enlèvement tramé contre lui par l'Empereur, et qu'il fit pendre à regret. Plus tard, M. de Senkendorf, celui-là envoyé réellement, mais secrètement par l'Empereur pour empêcher le mariage anglais, capta si bien sa faveur, que le roi ne faisait plus rien sans le consulter.

Il était père du peuple, à la mode prussienne, avec une brutalité sommaire. Une fois, à Charlottenburg, il avisa dans le jardin deux filles assez jolies, mais trop proprement mises pour de petites bourgeoises. Il les fit appeler. La plus hardie lui dit qu'elles avaient entendu dire que les jardins de Charlottenburg étaient charmants (elle dit le mot en français, ce que le roi détestait), et qu'elles avaient obtenu de leurs parents la permission de venir les voir le samedi. Le roi méfiant, les fit coffrer. Elles passèrent la nuit en prison. Vérification faite, c'étaient d'honnêtes filles qu'il fit relâcher le lendemain. Il s'attirait parfois de vertes réponses. Un jour se promenant avec un général devant Monbijou, il avisa un prêtre, qui pour lui faire place, se rangeait contre les saules de la chaussée. « As-tu lu le *Tartufe* de Molière? » demanda le roi. — « Oui, dit l'ecclésiastique d'un ton cafard, et l'*Avare* aussi. »

Le roi n'osa pas le rosser, pour ne pas scandaliser le peuple.

Il était peu sensible à la beauté, quand il n'y reconnaissait pas un but pratique. Il détestait l'opéra pour son faste coûteux, inutile et immoral, et aussi parce qu'il avait été lui-même ridicule, dans sa jeunesse, contraint de danser un ballet où il représentait Cupidon, avec l'arc, la couronne de roses et la tunique retroussée. Il aimait les fifres, les tambours et les airs de chasse. Aussitôt son père enterré, il répartit les Blechpfeifer dans les régiments de cavalerie. La chapelle royale fut dissoute. Il n'en conserva que Gottfried Papusch, un géant, dont il fit un hautboïste dans la garde Rouge. Le théâtre des Ecuries fut transformé en magasin d'équipement. Tout ce qu'il accorda aux plaisirs de la scène fut d'assister au Schloss aux exercices d'une troupe de faiseurs d'intermèdes italiens. Cette troupe recevait par mois 148 thalers, 18 groschens et 4 pfennigs.

LE BERLIN DU ROI-SERGENT

Cependant on aurait tort de croire que le règne de Frédéric-Guillaume ait marqué un arrêt dans le développement des arts à Berlin. Peut-être même, après le penchant de Schlüter pour les rythmes pompeux, sur quoi Eosander avait encore renchéri, était-il bon qu'un goût plus sobre régnât. Economie pour sa personne et sans aucun faste, ayant rayé à la cour tous les emplois qui n'y étaient qu'un luxe, le roi tenait cependant de son père et de son grand-père le sens de la représentation,

mais dans des limites plus étroites. Eosander et Schlüter quittèrent un Berlin où leur génie fastueux devenait sans emploi. Mais le mouvement ne s'arrêta point.

Le roi comprenait qu'il fallait du moinsachever les ouvrages commencés; mais il le fit sur un plan plus modeste. Le Schloss fut terminé par Martin Heinrich Boehme; mais on renonça à la tour qui devait surmonter le portail Ouest, et à la décoration splendide prévue pour la Salle Blanche. Il parut superflu d'entretenir le Lustgarten et le roi le changea en une place sablée où les soldats firent l'exercice. Surtout Frédéric-Guillaume agrandit la ville. On a vu que les deux faubourgs de l'Ouest s'arrêtaient à ce qui est aujourd'hui la Mauerstrasse. En 1732, le roi poussa hors de ces limites et jusqu'à leur longueur actuelle les Linden, la Leipzigerstrasse et la Friedrichstrasse. Chacune de ces trois rues fut terminée par une place, les Linden par le Carré, c'est-à-dire par le Pariser Platz, la Leipzigerstrasse par l'Octogone, c'est-à-dire par le charmant Leipzigerplatz, qui a conservé aujourd'hui sa forme, et dont la surface est de gazon et d'arbres; enfin la Friedrichstrasse par le Rondell, qui, débaptisé comme les autres places après 1815, est devenu le Belle-Allianceplatz.

Ces trois places terminales s'achevaient par trois portes: la porte de Brandebourg, la porte de Potsdam et la porte de Halle. Ces entrées de la ville étaient simplement ornées de piliers. Un mur d'enceinte les reliait non plus comme défense militaire, mais pour marquer l'enceinte de la douane, et pour empêcher les soldats de déserter. Ce mur allait,

autour de l'ancien Cölln, de la porte de Halle à la porte de Silésie par ce qui est devenu la Gitschinerstrasse et la Skalitzerstrasse. Sur la rive droite de la Sprée, elle décrivait autour de la vieille ville un grand arc de cercle, qu'elle fermait d'une simple palissade et qui enveloppait un vaste terrain à bâtir.

Les fortifications du Grand Electeur, comprises dans la nouvelle enceinte, perdaient toute valeur. On commença à les démolir. En même temps on construisit à tour de bras. Il existait en 1713 dans la seule Friedrichstadt, 250 places vides. Elles durent disparaître. Une commission des constructions fut nommée en 1721. Le roi était pressé et entendait que les choses allassent vite. On a de lui une quantité d'édits et de rescrits impatients et souvent comiques, et où l'impatience apparaît armée du bâton de caporal. Le corps de ville dut bâtir 250 maisons par an. Les habitants reçurent le terrain, quelquefois les matériaux et durent se faire des demeures auxquelles on ne demandait pas de se distinguer par des façades artistement inventées, mais qui, alignées en longues files, donnèrent à Berlin le caractère qu'il a encore. Ces maisons qui convenaient simplement à leur but, pratiques et sans ostentation, répondaient au caractère sérieux, réservé et un peu sec de la population. Elles revenaient à la simplicité hollandaise, si en faveur sous le Grand Electeur. Elles devançaient les principes des urbanistes modernes lesquels admettent que la maison est faite pour la rue et ne doit pas s'y distinguer indécentement.

Cependant ces files de maisons modestes étaient interrompues par des palais. Dans le

vide de la nouvelle enceinte, se construisait une rue qui restera une des plus belles de Berlin, la Wilhelmstrasse. Là, la noblesse élevait des maisons où le goût hollandais cédait au goût français.

L'imitation de Paris se reconnaît dans ces jolis hôtels précédés d'une cour d'honneur, visibles à travers une grille et insérés entre deux ailes en retour. La façade principale est de l'autre côté sur le jardin. Les ornements quoique dérivés du baroque, ont une élégance discrète. A l'intérieur, le corps de logis central est occupé par une grande salle.

Tel est le charmant petit château que Konrad Wiesend élève pour le comte de Schwerin, et qui, après avoir appartenu dans la suite à la famille du libraire Reimer, est devenu le ministère de la maison du roi, et enfin le palais du président du Reich. Si la disposition est toute française, la façade, retirée au fond de la cour, est encore divisée en trois parties, dont celle du milieu, un peu en saillie, ornée de pilastres plats et surmontée d'une balustrade, fait encore penser à Schlüter. Mélange de styles qui est typiquement berlinois.

Près de là, le palais du Chancelier, moins solennel, a plus de grâce encore; il est compris, lui aussi, entre deux ailes en retour; la façade, au fond de la cour, est interrompue par un pavillon central, plus haut, et qu'orne un quadruple motif de pilastres géminés. Sur ces pilastres un fronton s'inscrit dans un toit à double rampant. C'est l'œuvre que Richter composa pour le général de Schulenburg et qui, devenu à la fin du XVIII^e siècle l'hôtel Radziwill, a joué un si grand rôle dans la vie de

Berlin. Plus loin Gerlach avait construit la maison du ministre d'Etat von Marschall; elle a appartenu ensuite au comte Voss, et survit dans le nom de la Vosstrasse, dont le percement l'a détruite. Plus au Sud, en s'éloignant des Linden, s'élevait la maison d'un Français, le baron Vernezobre de Laurieux. Il avait fait fortune dans le boom de Law, et s'était sage-ment mis à l'abri à Berlin, dans une confortable maison de la Burgstrasse. Il avait une fille que le roi voulut marier à un homme de son choix; elle en aimait un autre; son père dut racheter la liberté du cœur de sa fille en élevant sur les terrains neufs de la Wilhem-strasse un magnifique hôtel, qui après lui changea souvent de mains. Cet hôtel subsiste, mais transformé en 1825 par Schinkel pour le prince Albert, aux héritiers de qui il appartient encore.

Cependant le goût hollandais, si longtemps maître à Berlin, et que le roi aimait pour son air de confort domestique, ne cédait pas le terrain sans lutter. On peut voir encore à Potsdam un quartier hollandais dont les murs de briques, les cadres de fenêtres blancs, font au bout d'un canal ombreux un charmant motif d'aquarelle. A Berlin, le style hollandais a plus d'allure. Au 3 de la Leipziger-strasse se construisit la fabrique royale de velours et de soie; l'immeuble devint tour à tour la propriété de la famille Mendelssohn, puis la Chambre des Seigneurs.

Enfin un trait de l'époque est l'usage des rampes devant les façades. Tel est dans la Lindenstrasse, le Kammergericht (aujourd'hui Kollegienhaus) construit en 1734 par Gerlach. Quand le même Gerlach reconstruisit en 1732

au bout des Linden, pour le mariage du futur Frédéric II, la maison élevée en 1663 pour le Kammersekretär Martiz et qui s'appellera désormais le palais du Kronprinz, il y ajouta une rampe qui subsiste encore. Il y avait, un peu plus près de la Sprée, sur le même alignement, une autre maison qui appartenait à la fin du XVII^e siècle, au général Weiler. Elle fut reconstruite pour devenir le palais du margrave de Schwedt. Une rampe remplaça l'escalier double qui menait au portail. La façade, régulière comme celle d'une caserne, ne comportait pas de saillie. Seuls des pilastres divisaient en trois cette monotone étendue, percée de treize fenêtres. Un haut toit courbe à deux rampants d'où sortait un rang de mansardes rondes, la coiffait. Le palais sera, au XIX^e siècle, celui de l'empereur Guillaume I^{er} : c'est sous ce nom qu'il est encore connu.

De l'ancien usage de l'escalier double, il reste cependant près de là un témoin. C'est le palais dit des Princesses. Il a été construit, si l'on peut dire, en 1733, par Dietrich, en réunissant par un corps central les deux dernières maisons de l'Oberwallstrasse. Les pilastres, le balcon sur la porte, le couronnement de la fenêtre centrale, l'attique orné d'un cartouche et surmonté de vases, tout y est encore du baroque, mais assagi et devenu plus modeste.

Ce baroque calmé, qui était alors un style un peu vieux jeu, devait paraître plein de respectabilité aux bons bourgeois qui faisaient construire leur maison, et ils choisissaient de préférence ces façades légèrement démodées. Il reste de ces maisons au 16 de la Gertraudtenstrasse et au 32 de la Stralauerstrasse.

Tel est encore le bâtiment de la communauté des frères Moraves, au 136 de la Wilhelmsstrasse. Enfin la survivance du baroque et, si l'on peut dire, de l'esprit de Schlüter, se manifeste avec plus d'éclat encore dans le beau palais du ministre von Kreutz, qui existe encore Klosterstrasse 36, et qui abrite aujourd'hui les collections d'Ethnographie allemande. C'est un ouvrage de Martin Boehme, qui est un élève de Schlüter. Enfin c'est encore du baroque que la magnifique chapelle funéraire du ministre von Kraut à Saint-Nicolas. Fermée d'une très belle grille à rinceaux et à feuillages au cartouche du mort, elle laisse voir entre deux statues pathétiques, un sarcophage élégant comme un vase, surmonté d'un buste à draperie et à grande perruque. Le tout est l'œuvre de J. G. Glume.

Si opposé qu'il soit à son père, un fils hérite quelque peu de lui. Il restait dans l'âme de Frédéric-Guillaume I^{er}, malgré tout, une trace de la magnificence paternelle. Il l'employa à construire, en dépit de ses maximes d'économie, des églises pour lesquelles il voulait de hautes tours, à condition que l'édifice s'élevât vite et coûtait peu. Beaucoup de ces tours, en bois couvert de cuivre, la base étant seule en matériaux solides, n'ont pas duré. La tour de Saint-Pierre, que le roi voulait aussi haute que celle de Strasbourg, s'écroula à peine construite en 1734. Il reste la flèche de l'église Paroissiale. L'église, projetée par Nering, mais construite par ses successeurs, est devenue entre leurs mains un édifice sévère et un peu plat : mais l'élégance du clocher est charmante. C'est d'abord un socle prismatique, étayé de deux consoles renversées que ter-

minent des pots-à-feu. Sur ce socle est posée la cage ouverte des cloches, octogone, toute en saillies, en vides, en pilastres et en colonnes. Et là-dessus, une haute et fine pyramide. On ne sait quel en est l'auteur.

Deux églises neuves s'élevèrent dans la Mauerstrasse : l'église bohémienne, destinée aux réfugiés de ce pays, et l'église de la Trinité. La pauvre rue courbe, construite par le roi précédent pour marquer une enceinte qui n'a jamais été faite, faisait parmi les belles rues droites l'effet scandaleux d'une sœur bossue. Là pas de beaux hôtels; mais ces deux églises sans grâce, et de pure utilité. Ce sont de vrais temples protestants, conçus pour être le lieu d'assemblée de la communauté et ne comportant pas comme les églises catholiques un chœur séparé pour le clergé. Ce ne sont donc que des coupoles, avec quatre bras de faible saillie. Cette idée architecturale n'a pas survécu. Les règles posées à Eisenach, en 1856, pour la construction des églises évangéliques les ont rapprochées de nouveau des églises catholiques.

ANTOINE PESNE

On imagine sans peine que les lettres et les arts aient un peu langui sous le règne du rois-surgent. L'Académie des Sciences faillit périr. « Ce monarque, dit l'histoire de l'Académie publiée en 1750, uniquement attentif à régler ses finances et à former des troupes nombreuses et bien disciplinées, crut que tout ce qu'on appelle Savoir et Etude n'était que spéculations creuses et temps perdu pour le bien public. » Peu s'en fallut qu'il ne supprimât la

Société. « Cependant le nuage, sans se dissiper entièrement, s'éclaircit peu à peu, et fit espérer quelque retour de sérénité. L'idée d'un théâtre anatomique ayant été remise sur le tapis, le roi la goûta entièrement, parce qu'elle allait à la perfection de la chirurgie et par conséquent au bien de l'armée. On prit donc des arrangements pour fonder ce théâtre, et y joindre un collège de médecine et de chirurgie, dont les pensions furent assignées sur les fonds de la société. » Le roi se décida à confirmer académie et théâtre par un ordre du 15 mai 1717.

La collection des plâtres d'après l'antique, assemblée par le Grand Electeur, fut vendue pour la plus grande partie à la Saxe. Mais le roi aimait la peinture. Il peignait lui-même. Un excellent peintre au moins a travaillé de son temps, Antoine Pesne. C'est encore un Français, né à Paris en 1683, et fils de peintre. Le 1^{er} septembre 1703, il était prix de Rome; mais Mansard cassa le jugement, en raison de l'insuffisance des ouvrages présentés. Sans concourir une seconde fois, Pesne part pour l'Italie, où il fait le portrait de l'ambassadeur de Prusse, le baron de Knyphausen. Le roi Frédéric I^{er} voit le portrait et appelle le jeune artiste à Berlin. Pesne se hâta d'épouser à Rome la fille d'un peintre de fleurs, Ursule-Anne du Buisson, qui n'avait que quatorze ans, et, au printemps il débarqua en Prusse avec sa belle-famille. Il y mourra quarante-sept ans plus tard ayant connu trois règnes. Ses tableaux de genre sont fort imités de Lancret et de Watteau. On vient cependant de découvrir à Charlottenburg, sous des boiseries, de grandes décosrations de scènes galantes qui

sont charmantes. Ses portraits sont admirables; un esprit de ressemblance, un dessin serré et plein que notre peinture du XVIII^e siècle n'a pas toujours, une grâce sérieuse et où le caractère s'exprime, s'allient à une composition vivante, à du mouvement, au fini précieux des étoffes. Il est le peintre de l'enfance et de la jeunesse du Grand Frédéric. Il l'a représenté à cinq ans, bébé joufflu en robe de velours qui laisse nues les petites épaules, avec le cordon et la plaque de l'Aigle Noir, coiffé d'un bonnet à grande plume et battant du tambour, tandis que sa sœur Wilhelmine, fine, droite, très grande personne, face au public, le retient par la main. Toutes les sœurs de Frédéric sont sur ces toiles, Wilhelmine, Frédérique, Philippine, Sophie, Ulrique, Amélie, l'une au visage rond comme une pomme, entre un tricorne et un collet gris, l'autre blonde, les traits longs et déjà romantiques, la reine de Suède en robe bleu sombre. Au moment de régner, Frédéric II est un jeune homme au visage un peu plein, mais fin et régulier, le nez droit, un vaste front bien dégagé, la bouche spirituelle, les yeux largement ouverts sous les sourcils en arc. Monbijou, le Schloss, Charlottenburg sont remplis de ces images.

CHAPITRE V

LE FORUM DE FRÉDÉRIC II

LA FIN DU ROI-SERGEANT

Vers la fin de mai 1740, Frédéric-Guillaume I^r eut à Potsdam une faiblesse si longue qu'un officier de la garnison, trompé par l'apparence, envoya secrètement un exprès à Rheinsberg, où était le Prince Royal, celui qui devait devenir Frédéric II. L'exprès arriva au milieu de la nuit. En un moment tout le monde fut debout. Comme le comte de Wartensleben, aide de camp du prince, ayant pris dans l'obscurité ses culottes par les jambes, avait fait rouler la monnaie qui était dans le gousset, et qu'il la ramassait : « Eh ! malheureux, lui dit un camarade de chambre, que fais-tu là ? Tu t'amuses à ramasser des groschens, quand nous allons puiser des ducats. »

On arriva à Potsdam. Le roi, revenu de sa léthargie, s'était fait habiller. Il avait son uniforme, ses bottes, son écharpe, son épée et son chapeau d'ordonnance. A quatre heures du matin, deux domestiques le promenaient par les corridors du château dans une petite voiture. Mais cette promenade acheva de l'épuiser. Il fit venir le pasteur, qui le pria de se rappeler s'il n'avait pas été quelquefois vif

et sévère; s'il n'avait pas maltraité ses enfants et ses domestiques; s'il n'avait pas été trop prompt à croire le mal et s'il n'avait pas puni des innocents; s'il n'avait pas châtié par humeur plutôt que par justice... bref tout ce que Frédéric-Guillaume avait commis en effet. A chaque accusation le roi rétorquait : « Mais je n'ai jamais fait d'infidélités à ma femme, et j'espère que Dieu, en faveur de ma continence, me pardonnera le reste. » Le pasteur promettait et reprenait l'examen de conscience.

Une seconde léthargie dura de onze heures du matin jusqu'à six ou sept heures du soir. Le Prince Royal était dans la situation la plus embarrassante. Quelle eût été la colère du roi s'il avait appris que son fils était venu sans ordre! Quand on demanda, comme tous les soirs, le mot d'ordre, Frédéric n'osa répondre. Enfin le roi se réveilla et le donna. Ce fut son dernier acte de souverain. Il mourut dans la nuit. On crut d'abord à une nouvelle léthargie. Puis, la mort étant évidente, on ferma les portes de la ville, et on rassembla les troupes. Frédéric reçut leur serment et partit pour Berlin, où il descendit au palais du Kronprinz. Le baron de Poellnitz arriva à huit heures du matin. Le nouveau roi lui confia, comme à l'homme le plus capable de s'en acquitter, le soin de diriger les obsèques qu'il voulait pompeuses. « Allez chez les marchands, dit-il, et prenez-y en noir tout ce qu'il faudra pour les tentures; vous me remettrez ensuite les mémoires que je ferai payer. » Le baron descendait déjà l'escalier. Frédéric le suivit en pantoufles, pour lui crier : « Point de friponneries, je vous prie; point de tours d'escrocs ou de filous, je ne les pardonnerais

pas, je vous en avertis. » Le baron, quarante ans plus tard, n'avait pas digéré l'insulte.

Après les obsèques, il y eut grande cour au Schloss. Frédéric II affecta de prendre le bras de son aide de camp Wartensleben et de faire plusieurs tours avec lui à l'écart. Tout le monde enviait la fortune de ce jeune homme. Cependant le roi lui annonçait le dessein, maintenant qu'il avait un trésor bien fourni, de n'oublier point ses amis dans ses distributions. « Mais, ajoutait-il, j'espère que vous, qui êtes riche et ladre, vous ne vous flattez pas d'y avoir part : ce que je vous donnerais serait autant de perdu. Comptez bien que je choisirai plus sagement ceux à qui j'adresserai mes faveurs. » Cette comédie est bien dans le style sarcastique de Frédéric. Il s'y jouait de tout le monde. Et il désignait à l'envie l'homme même qu'il était en train de mortifier.

MARIE-DOROTHÉE

La reine douairière, Marie-Dorothée de Hanovre, survécut dix-sept ans à Frédéric-Guillaume I^{er}, et mourut à quatre-vingts ans en 1757. Elle était de taille haute et majestueuse, avec un regard très imposant. Elle prit après son veuvage tant d'embonpoint qu'il fallut faire des fauteuils pour elle. Quand son fils arriva au trône, elle se flattait d'avoir sur lui plus de crédit qu'elle n'en avait eu sur son mari, et elle demanda que la comtesse de Roederer, dont le mari était maréchal de sa cour, et qui était elle-même fille d'un commerçant honorable, M. Orguelin, put être présentée. Le roi accepta avec des démonstrations

de respect et demanda en échange que sa mère reçut à sa cour le comte de Néal, vice-roi de Surinam, qu'elle n'avait jamais voulu voir. La reine comprit et se le tint pour dit.

Marie-Dorothée alla s'installer à son château de Monbijou qu'elle aimait. Nous avons vu Eosander construire au début du XVIII^e siècle, pour la comtesse de Wartensleben, cette jolie demeure au bord de la Sprée et, dans ce temps-là, au milieu des prairies. L'édifice est aujourd'hui le musée de famille des Hohenzollern. Sur sa petite place provinciale, au bout des rues désertes, derrière sa grille, dans ses verdures humides, Monbijou est une retraite silencieuse, où de salon en salon, au milieu de leurs objets familiers, on reconnaît les ombres des rois.

La cour de Monbijou devint promptement célèbre. Frédéric II y venait tous les mercredis et témoignait à sa mère la plus profonde déférence. Debout derrière le fauteuil où elle était assise au jeu, il attendait qu'elle eut dit : « Mon fils, asseyez-vous. » Un jour qu'il entra à l'improviste, il vit qu'on jouait dans le premier salon. Il interdisait le jeu chez lui; mais il rassura les joueurs en leur disant que chez sa mère il n'y avait point de roi et que tout ce qu'elle trouvait bon de permettre était à l'abri de toute censure. Il poussa la complaisance jusqu'à se faire expliquer le jeu. Ce fut la seule fois de sa vie qu'il tint des cartes.

KNOBELSDORFF

Le règne de Frédéric II est décisif dans la destinée de Berlin. De même que Frédéric-

Guillaume était revenu naguère au goût hollandais de son grand-père le Grand Electeur, Frédéric II revint à son tour au goût français de son grand-père le premier roi.

Or le goût français, en 1740, était le rococo. Il y avait de la hardiesse à planter ce style libre et fantasque dans une ville où régnait malgré tout le sévère esprit prussien. Mais sur ces sables du Brandebourg tout prend racine. Le rococo français une fois à Berlin se tempéra de sérieux. Frédéric II lui-même, avec tout son goût pour le style français, n'est-il pas resté le type du Prussien ?

L'homme qui devait allier le libre génie décoratif importé d'Occident avec la tenue réservée qui est imposée par le génie local, le collaborateur que le roi a trouvé dans ses premières années, Georges-Wenceslas de Knobelsdorff, a vécu de 1699 à 1753. Il était né en Lusace, d'une famille de vieille noblesse, et il avait commencé sa carrière comme soldat. Dans ses garnisons, il aimait déjà à dessiner. Quand son régiment d'infanterie vint à Berlin, il devint l'élève d'Antoine Pesne. Le roi s'argent, qui lui-même peignait, vit sans mécontentement ce lieutenant artiste devenir l'ami du prince héritier. Cette amitié à son tour engagea Knobelsdorff à quitter le service et à se donner tout entier à son art. La peinture, comme a dit Frédéric dans son éloge funèbre, le conduisit par la main à l'architecture. Wangenheim et Kemmeter le jeune, qui refaisaient Rheinsberg, lui enseignèrent leur art.

Il y a à Monbijou un portrait de Knobelsdorff peint à Dresde par Manyoki en 1732 : le visage est rond et frais sous la perruque

blanche, la bouche parlante, l'œil aimable. En 1739, Pesne fit à son tour le portrait de son élève. Il porte cette fois la cuirasse et les mains gantées sont appuyées sur l'épée. Le front est haut et dégagé, les yeux intelligents, la bouche réfléchie dans le visage un peu épais. L'amitié qui le lia avec Frédéric n'allait pas sans obstacles. Le jeune prince aimait les jolies manières de cour. Or Knobelsdorff était « un homme d'un abord et d'une physionomie un peu austères; son extérieur n'a rien de galant ni de fort maniére. » Algarotti l'appelle « un philosophe scythe ». On le nommait dans l'intimité le gros Knobelsdorff. Frédéric reconnaît que son ami considérait la politesse comme une contrainte, et qu'il fuyait tout ce qui pouvait nuire à sa liberté. Il rachetait cette rusticité par sa droiture, son intelligence et une sensibilité que Frédéric II par la suite ne se fit pas faute de blesser. Mais les débuts furent unis et faciles. Le prince écoutait l'architecte comme un mentor qui l'instruisait des arts.

Ce qu'a fait Knobelsdorff à Rheinsberg en 1737 est charmant. Le petit château, à une centaine de kilomètres de Berlin, est encore aujourd'hui intact dans son décor de tilleuls, de sycomores et de marronniers. La façade extérieure est d'un goût très sobre, presque sévère. On traverse le bâtiment et l'on se trouve devant la façade intérieure, la vraie. Elle occupe les trois côtés d'un carré. Deux tours rondes, qui surmontent les extrémités, proviennent évidemment d'un château antérieur. Elles sont flanquées de petits pavillons, et le tout a beaucoup de grâce. Le quatrième côté est une colonnade à jour, qui, telle qu'elle

est, est visiblement plus récente, et n'est pas heureuse. Mais si on la traverse, on descend par un jardin délicieux au bord d'un lac découpé dans les forêts, et sur l'autre rive duquel une avenue prolonge la perspective jusqu'à un obélisque.

Autant l'extérieur est d'une figure simple et d'une belle tenue, autant l'intérieur est livré à la plus gracieuse fantaisie. Comme Schlüter un demi-siècle plus tôt, Knobelsdorff a si bien enraciné les modèles italiens et français sur le sol brandebourgeois qu'ils y paraissent naturels.

L'OPÉRA

La marque imprimée par Frédéric II à Berlin se reconnaît dès qu'on arrive au bout d'Unter den Linden. On se trouve devant un ensemble monumental, qui, comme tant d'ensembles, n'est qu'une partie réalisée d'un plan plus grandiose. De même qu'à Rome chaque empereur réunissait sur une place les monuments de son règne, c'est ici le Forum du roi.

Dès le début de son règne, Frédéric avait rêvé d'élever là un théâtre, une Académie et pour lui-même un palais. Son correspondant Algarotti, le cygne de Padoue, lui écrivait le 2 juillet 1742 : « A propos de ces Muses, que V. M. va loger aussi superbement à Berlin, je le prie de me permettre de lui envoyer moi-même les trois inscriptions que j'avais imaginées pour les trois bâtiments que l'on va construire... Pour le théâtre : *Federicus Borussorum rex compositis armis Apollini et Musis*

dominio dedit; pour l'Académie des Sciences : Federicus Borussorum rex Germania pacata Minervae reduci aedes sacravit; pour le palais : Federicus Borussorum rex amplificato imperio sibi et urbi. » Et Algarotti ajoutait entre parenthèses, au sujet de cette dernière inscription : « Aussi courte que son palais sera vaste. »

Le 18 juillet, le roi répondait : « Le théâtre sera achevé au mois de novembre, et, l'année qui vient, les comédiens arriveront. Les académiciens les suivront, comme de raison. La folie marche avant la sagesse; et des nez armés de lunettes et des mains chargées de compas, ne marchant qu'à pas graves, doivent arriver plus tard que les cabrioleurs français qui sautent avec des tambourins. »

Le 10 novembre, une lettre d'Algarotti, cette fois à Knobelsdorff, donne son nom à la place où seront les trois monuments. L'Opéra venait d'être achevé, mais il était seul, isolé sur l'emplacement des anciens remparts : « Que l'Académie soit élevée à son tour de la même architecture, et ce sera une belle chose de voir à côté du théâtre, sculptée de la même façon, l'histoire, pour ainsi parler, de la Philosophie¹, et de voir Leibnitz, Molière, Newton, Euripide, Galilée et Térence se trouver ensemble, et s'être donné rendez-vous sur le *Forum* de Frédéric. Ainsi, pourra se nommer cette place, surtout quand, en face de l'Académie et

1. Entendez l'histoire de la Philosophie représentée sur les murs de l'Académie par les statues de savants illustres, comme l'histoire du théâtre l'était sur les murs de l'Opéra par les statues des poètes illustres. Ainsi, l'Académie et l'Opéra, de même architecture et pareillement ornés des portraits des grands Hommes, devaient être deux monuments symétriques.

du théâtre, elle sera fermée par le nouveau Palais du Roi. »

Le plan est très clair : en face du long côté Ouest de l'Opéra, se serait élevée l'Académie. Et de l'autre côté de l'avenue, là où se trouve aujourd'hui l'Université, se serait élevé le palais du Roi. A ce vaste ensemble architectonique, animé d'un peuple de statues, les Linden eussent fait une magnifique entrée.

Ce plan dont la grandeur n'est pas contestable, avait évidemment mûri dans le cerveau du prince, dans le silence de Rheinsberg, quand il était encore héritier. Une fois monté sur le trône, son premier soin, aimant la musique et le théâtre comme il les aimait, fut de construire l'Opéra. C'était son plus ancien projet. Tout jeune, en 1728, accompagnant son père qui rendait visite à Auguste II, Frédéric avait été ébloui de l'Opéra de Dresde, et il s'était promis de créer le pareil à Berlin.

Fredericus Rex Apollini et Musis : ainsi parle la dédicace. Déjà, quand il était Kronprinz, le roi avait consacré à ces divinités, entre le lac Ruppin et le lac de Rheinsberg, une petite Arcadie. A Neu-Ruppin, dans le *Garten am Wall*, qui subsiste aujourd'hui sous la forme d'un jardin public, Knobelsdorff avait construit un petit temple rond dont le dôme aplati, reposant sur six colonnes corinthiennes, portait la statue dorée d'Apollon. Le temple existe toujours, sans gloire, sa colonnade ronde aveuglée par un mur plein. Des bâtisses modernes de style oriental enferment bizarrement le jardin ; mais il est charmant avec ses ronds et ses allées, ses creux et ses profondeurs. Le temps l'a seulement rendu romantique. Le pavillon qu'habitait Frédéric

n'existe plus. Dans les beaux jours d'été, les fenêtres ouvertes laissaient entrer le parfum des giroflées. Rheinsberg était aussi sous le signe d'Apollon. Dans la salle de concert, parmi les statues et les glaces, Pesne avait peint sur un char rayonnant le dieu chassant les ombres.

Dès 1736, Frédéric avait envoyé Knobelsdorff en Italie pour étudier, selon ses vœux, les monuments classiques, mais aussi avec une mission secrète : il devait se rendre compte de l'état de la musique, et voir quels chanteurs on pourrait engager. Comme compositeur et maître de chapelle, on appela Graun de Brunswick; Quantz, le délicieux flûtiste de Dresde, s'il ne pouvait quitter la cour de Saxe, avait du moins la possibilité de faire à Berlin deux séjours par an. Des musiciens furent engagés et, pour ne pas donner l'éveil à Frédéric-Guillaume I^{er} qui vérifiait tous les comptes de Rheinsberg, quelques-uns s'appelèrent : Laquais pour amusements musicaux.

Bien avant Winckelmann, Knobelsdorff reconnaissait la supériorité du génie grec sur le génie italien, et de l'antique sur le chrétien. Il regrette que Constantin n'ait pas eu autant de goût en art qu'en religion, qu'il ait fait détruire tous les temples païens, et que de ces ruines magnifiques il ait élevé au vrai Dieu de si méchantes et misérables églises qu'on s'étonne de voir, à l'apparition de la lumière de la foi, l'intelligence tomber pour toutes les autres sciences dans une obscurité dont les Italiens n'ont pas encore pu sortir. Des éléments de la construction antique, la colonne lui paraît le plus beau, et surtout l'ordre corinthien, ce qui ne va guère avec sa préférence

pour les Grecs. Il admirait surtout la majesté des colonnes couplées, et il en mettra partout. Après l'avènement de son maître en 1740, il alla en France. Comme en Italie, il aima et critiqua. Il critiqua la mode, quoiqu'elle fut justement au goût de Frédéric II. Des peintres dont il put voir les œuvres, il préféra Poussin, dont le style est antique; et dans les ouvrages de l'architecture ce qu'il aima le mieux c'est la colonnade de Perrault, qui est une façade de temple corinthien. S'il avait appris en Italie la science monumentale, les Français lui enseignèrent à adapter les intérieurs. Il apprit à diviser les appartements, à rendre les chambres commodes et à les orner.

Mûri par ces deux voyages, Knobelsdorff entreprit la construction de l'Opéra. Les dessins, même ceux des détails, existent encore et forment un in-folio conservé à Monbijou. « J'ai l'honneur, écrit l'architecte dans la dédicace, de présenter à Votre Majesté les plans de la maison de l'Opéra, qu'Elle a formé Elle-même et dont il lui a plu de me confier l'Exécution. »

La raison de l'édifice était double. Il s'agissait de faire pour les redoutes royales une salle de bal qui put être aussi un théâtre pour l'Opéra. Knobelsdorff s'arrangea donc pour que le parterre put être élevé par des machines au niveau de la scène, et que le tout fit alors une salle unique en demi-ellipse. Il fit précéder cette grande salle d'une plus petite, où la cour put souper et qui s'appela la Salle d'Apollon. Il superposa quatre rangs de loges, et les relia par des escaliers si commodes que les porteurs avec leurs chaises pouvaient gagner les plus hautes places. La place

du roi était au parterre; la loge royale était pour la reine et les princesses. Les jours de redoute on enlevait les cloisons de cette loge qui communiquait alors avec la Salle d'Apollon, réservée, comme on a dit, à la cour. Sur la scène on enlevait les portants. Le plateau apparaissait alors, scène et coulisses réunies, comme un grand espace encadré d'une colonnade. Le mur du fond était percé d'une grande porte de milieu accompagnée de niches, où des Naiades vidaient leurs urnes. Pareillement dans la Salle d'Apollon, les fenêtres alternnaient avec des niches. Entre ces niches, des Termes supportaient une galerie pour les spectateurs qui venaient voir souper les princesses. La colonnade et le Terme, ou l'Hermès à figure de satyre, sont les deux thèmes favoris de Knobelsdorff. Comme le voulait la mode, le théâtre fut blanc et or. Le toit, plus plat qu'il n'est aujourd'hui, ne devait point être vu. Il était couvert de cuivre.

L'approvisionnement d'eau était fait par un canal voûté, de 9 pieds de haut, qui passait sous tout l'édifice. Deux pompes la refoulaient dans de grands réservoirs sous les combles, d'où elle redescendait, soit pour figurer des cascades sur la scène, soit, au premier signal, pour combattre l'incendie. La salle était chauffée par des poèles, et aussi par huit grands lustres en couronnes, qui portaient des bougies de cire. La scène était éclairée par des chandelles plantées dans des caisses.

Frédéric avait choisi pour éléver l'Opéra, le vaste terrain nivé qui avait été celui des fortifications du Grand Electeur, et qu'il voyait du palais du Kronprinz. Les travaux commencèrent en juillet 1741. Des champs de

bataille de Silésie et de Bohême, le roi pressait l'architecte. Il était, comme il disait, un enfant pour ces choses-là; c'étaient ses jouets et il y prenait son plaisir. Non seulement le pauvre Knobelsdorff avait fort à faire, mais tout à coup Frédéric redoubla sa tâche. Graun était revenu d'Italie avec les chanteuses Farinelle et Laura; les projets du roi avaient attiré d'autres musiciens. Le roi ordonna, puisque les chanteuses étaient là, de construire immédiatement un théâtre provisoire dans le Schloss pour que S. M. puisse avoir l'Opéra dès son retour en décembre. Il fut fait comme Frédéric avait ordonné. Dans le bâtiment entre les deux cours, Knobelsdorff refit la Salle d'Albâtre de Smids, sur le modèle du petit théâtre de Versailles. Un poète de la cour, nouvellement arrivé de Sienne et nommé Bottarelli, arrangea et donna pour sien un texte de Nolli. Graun fit la musique, et le 13 décembre 1741, eut lieu la première représentation de *Rodelinda Regina dei Langobardi*.

Ce ne fut qu'un an plus tard, le 7 décembre 1742, que l'Opéra put être inauguré. Et quelle inauguration! La place, où ni la Hedwigskirche ni la Bibliothèque n'étaient bâties, était un désert. Près du monument neuf, les restes d'un bastion détruit faisaient un tas de décombres dans un marais. L'eau croupissante des anciens fossés empoisonnait les habitants de la Behrenstrasse et de la Französischestrasse. L'Opéra lui-même était dans les échafaudages. Dans la Salle d'Apollon, le gros œuvre même n'était pas terminé. Les couloirs étaient fraîchement badigeonnés. Les loges avaient des bancs de bois tout juste équarris, et des tentes masquaient l'absence

de décosrations. Mais l'éclairage, qui avait coûté 2.771 thalers, était magnifique.

Les carrosses arrivèrent sous une tempête de neige. Les loges de parterre étaient occupées par les étrangers de distinction, auxquels les laquais du Palais avaient porté des invitations. Tout le monde était l'hôte du roi. On avait préparé pour lui un fauteuil juste devant l'orchestre. Une fanfare éclata aux troisièmes loges; les deux gardes géants devant le proscenium présentèrent les armes. Le roi salua et s'assit. Derrière lui l'intendant, comte Gotter, fit signe de commencer. Graun, en manteau rouge et perruque longue, assis au clavecin, dirigeait. Il avait auprès de lui les instrumentistes chargés d'accompagner les récitatifs, deux théorbes, une harpe et deux violoncelles. Le reste de l'orchestre était plus loin, sous la conduite du maître de concert Frantz Benda, aussi en manteau rouge. L'acoustique se révéla excellente. Les décosrations et les costumes avaient coûté 210.000 thalers.

Le monument ne fut réellement achevé qu'en septembre 1743. Le spectacle était gratuit. On y était admis avec des billets, sauf au parterre dont l'entrée était libre. Mais les régiments de la garnison ayant le droit d'y envoyer tant d'hommes par compagnie, les bourgeois avaient peine à entrer. De plus les soldats, avec leurs hauts bonnets, bouchaient la vue aux loges du bas, par exemple à celle de l'Académie, et d'autant plus qu'ils avaient l'habitude de prendre leurs femmes sur leurs épaules.

LE PALAIS ET L'ACADEMIE

Quant à l'Académie et au Palais, ils ne furent jamais faits. Que s'était-il passé? Les guerres d'abord, de 1741 à 1748, puis de 1756 à 1763, ont absorbé l'argent qui aurait embellit Berlin. Puis le roi, le premier feu passé, n'eut plus le même goût pour ces embellissements d'une ville où il ne comptait pas résider. Il voulait se faire une retraite du roi, là-bas, à Potsdam, sur les terrasses de Weinberg. Les premiers coups de pioche furent donnés dans l'été de 1744. Ce roi de trente-deux ans entendait n'être plus l'élève docile de Knobelsdorff, mais le maître qui commande. D'où querelles et très rapidement rupture. Knobelsdorff fut remplacé par Jean Boumann.

Cependant les travaux ne furent pas complètement abandonnés. Il y avait en face de l'Opéra un terrain où Frédéric-Guillaume I^{er} avait fait des remises d'artillerie. C'est là que Frédéric II avait résolu de faire un palais. Il le commença en 1748, mais non plus pour lui, comme il y avait d'abord pensé. Il le destina à son jeune frère le prince Henri. Il fallut dix-huit ans avant que celui-ci put l'habiter. Le visiteur qui descend les Linden reconnaît aisément sur sa gauche ce vaste bâtiment avec son pavillon central en saillie, et le retour de ses deux ailes puissantes. C'est aujourd'hui l'Université. Officiellement l'œuvre appartient à Jean Boumann. Mais la ressemblance avec l'Opéra est singulière. La base en appareil rustique, les grandes fenêtres de l'étage principal surmontées de

petites fenêtres carrées, la proportion des colonnes et des pilastres, la balustrade du toit sont semblables. Ajoutez que Boumann était bien incapable de cette grandeur simple. On se demande s'il n'a pas utilisé un dessin de Knobelsdorff.

On peut penser aussi que Knobelsdorff avait fait des plans pour l'Académie. Mais ils furent promptement enterrés. Frédéric avait rétabli l'Académie fondée par son grand-père; elle ne devait pas servir à l'ornement, mais à l'instruction. Il lui avait donné pour président un savant illustre, Maupertuis, celui qui a découvert l'aplatissement de la terre, mais qui a eu tort de croire que la stature des hommes décroissait vers les pôles. Cette Académie devait avoir son palais et un observatoire neuf. Déjà les premières mesures financières étaient prises quand en décembre 1740 le roi entra en campagne. Tremblant de perdre Maupertuis, il l'invita à le rejoindre à l'armée. Le savant, qui avait été soldat, accepta volontiers; mais il lui arriva une étrange aventure. A la bataille de Mollwitz, il fut pris par les Autrichiens et entièrement dépouillé. Il est vrai qu'une fois reconnu, il fut traité avec égards, envoyé à Vienne, présenté à l'Impératrice et remis en liberté. Il revint à Berlin, mais ce fut pour aller poursuivre ses travaux à Paris. Les candidats à sa succession ne manquaient pas. De Pétersbourg, Euler briguait la place. De Provence, le marquis d'Argens la souhaitait.

Sur ces entrefaites, deux personnages considérables de Berlin, le ministre d'Etat von Borcke, qui avait l'un des premiers traduit Shakespeare, et le général-feld-maréchal comte

von Schmettau, cartographe illustre à qui on doit un beau plan de Berlin, fondèrent en 1743 une Société Littéraire, où ils embauchèrent dix membres de l'ancienne Académie, et dont les statuts étaient copiés sur ceux de l'Académie française. Le roi donna aussitôt à la Société Littéraire une salle dans le Schloss. La vieille Académie et la jeune Société après des négociations difficiles, se fondirent. La première séance eut lieu en 1744, la veille de l'anniversaire du roi. En l'absence de Maupertuis, il n'y avait pas de président. Le roi refusa le titre de protecteur et ne parut pas. Ce n'était pas là l'Académie qu'il avait rêvée.

A la grande joie de Frédéric II, Maupertuis demanda à revenir. Bien mieux, il se fiançait à Berlin avec Mlle von Brock, d'une des meilleures familles du pays. Il n'y avait plus à craindre de le perdre. Le 1^{er} février 1746, il fut installé président perpétuel de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres. Le 23 juin, le roi accepta d'être le protecteur. Les séances étaient tenues en français.

La vieille Académie Leibnitzienne avait tenu ses séances dans l'Observatoire construit pour elle, Dorotheenstrasse. La Bibliothèque et le Cabinet d'Histoire Naturelle étaient sous l'Observatoire proprement dit. Après la fusion avec la Société Littéraire, les séances avaient bien été transportées au Schloss, mais les livres et les collections étaient restées Dorotheenstrasse. Or précisément en 1743, les bâtiments brûlèrent. Ils restèrent en ruines jusqu'en 1749 où Boumann les rebâtit. Dans l'étage supérieur, on réserva les salles que le roi fit décorer et meubler pour l'Académie des Arts et pour celle des Sciences, qui en prirent

possession le 1^{er} juin 1752. Quant au projet de Forum, il n'en pouvait plus être question, depuis qu'en 1747 avaient commencé derrière l'Opéra les travaux de Sainte Hedvige, construite pour les catholiques sur le bastion n° 2 des fortifications du Grand Electeur. La masse ronde de l'église détruisait toute l'économie de la place rectangulaire rêvée par Knobelsdorff. La forme circulaire, dont le disparate surprend encore, de ce melon tombé dans une géométrie à la française, est sans doute fondée sur l'utile : elle rappelle les églises du roi-sergent. Mais surtout elle marque l'insurrection du roi contre les goûts de son premier architecte, et sans doute une suggestion du second. Elle met dans le style prussien un air d'Italie.

Le terrain de l'église avait été donné par le roi à la communauté catholique. Le plan aussi. Mais ce présent entraînait pour les fidèles une telle dépense que la consécration ne se fit qu'en 1773. Encore le cardinal Quirini avait-il obtenu des secours de Rome. Et le toit de cuivre n'a été mis qu'en 1886.

LES DERNIERS MONUMENTS DE FRÉDÉRIC II

Quand Frédéric II remplaça Knobelsdorff par Boumann, celui-ci, né en Hollande en 1706, habitait depuis 1732 Berlin, où il avait été appelé tout jeune par le roi précédent. La vieille cathédrale du Schlossplatz, l'antique église des Dominicains, menaçait ruine. En 1774, Boumann fut appelé à faire un nouveau

Dôme. Très simple, il comprenait un corps central en saillie devant la façade, et surmonté d'une coupole. En 1820, Schinkel ajouta encore deux petites coupoles. Le tout fut jeté par terre en 1894 pour faire place au Dôme écrasant que l'on voit aujourd'hui.

En 1765, la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric, lui laissa en mourant l'homme qui convenait le mieux à son goût, Carl von Gontard. C'était un Allemand du Sud, né en 1738 à Mannheim, et qui excellait à faire de l'architecture un décor de théâtre. C'est à lui que Frédéric confia le soin de faire de l'ancien marché de la Friedrichstadt, le Gendarmenmarkt, un ensemble monumental. Il y avait là deux églises, la française et l'allemande, qui dataient celle-là de 1705, (elle copiait l'église détruite de Charenton), celle-ci de 1701. Frédéric II chargea Gontard d'y ajouter deux tours. Gontard excellait aux ordres de colonnes, aux frontons décoratifs, aux coupoles, aux profils hardis. Il copia les églises de la Piazza del Popolo, et les vieilles églises ainsi maquillées implantèrent dans Berlin une figure toute romaine. Frédéric voulait de la magnificence, mais aussi de l'économie; il lésinait sur les matériaux. Le résultat fut que la coupole de l'église allemande s'écroula pendant qu'on l'élevait, dans la nuit du 28 au 29 juillet 1781. Un graveur consciencieux nous a laissé une planche où la masse écroulée est fidèlement reproduite avec le désordre des échafaudages brisés. Un cadre de belles maisons devait faire de l'ensemble une sorte de place Saint-Marc. On mit bas les écuries du Régiment Gens d'armes, que le roi-sergent avait élevées là. Gontard et son élève Unger

élevèrent treize maisons d'un type nouveau, avec des balcons portés sur des colonnes. De l'unité élégante ainsi donnée au Gendarmenmarkt, il ne reste pas grand'chose aujourd'hui. Le théâtre a été reconstruit une première fois par Schinkel en 1819, et a été recouvert de pierres de taille à la fin du XIX^e siècle. Des maisons de commerce ont remplacé les hôtels. Il subsiste la maison du Tribunal Administratif (Oberverwaltungsgericht), la maison Trarbach et, au coin de la Charlottenstrasse et de la Französische Strasse, une maison qui est devenue la Weinhandlung Lutter et Wegener, dont les petites salles biscornues sont célèbres par le souvenir de Hoffmann.

Les vieilles fortifications du temps du Grand Electeur, définitivement démolies et sur lesquelles l'Opéra et la Hedwigekirche venaient d'être bâties, avaient laissé leurs fossés. Le trafic croissant, il fallut faire sur ces fossés des ponts. On les voulut magnifiques et on les orna de colonnades, dont deux ont survécu, quoique les fossés soient depuis longtemps comblés. Ce sont les Spittelkolonnaden dans la Leipzigerstrasse, élevées en 1776 en forme de demi-cercle, avec des groupes d'enfants sur le pavillon central et des attributs sur les pavillons d'angle; et ce sont les Königskolonnaden, élevées de 1777 à 1780, qui de la Königstrasse, ont été en 1910 transportées à Schöneberg, dans le Kleistpark. Enfin le vieux pont de bois de l'Opéra sur ces mêmes fossés, a été remplacé en 1774 par un pont décoré de huit groupes, dû à Boumann. Le pont a été détruit en 1824. Les groupes ornent aujourd'hui le Leipzigerplatz.

Depuis longtemps, on l'a vu, Frédéric II

voulait mettre quelque chose en face de l'Opéra, là où le plan de Knobelsdorff aurait placé l'Académie. En 1774 seulement, il se décida à y élever une bibliothèque. Le soin en fut confié à cet élève de Gontard, Unger, qui était né à Bayreuth en 1737. Le roi voulut que l'architecte copiât un projet de Fischer von Erlach pour la Hofburg de Vienne. L'architecte de son côté, exagérait encore le goût du décor et du rococo. Il fit une façade courbe, ventrue, arrondie aux angles, que tout Berlin appela aussitôt la Commode. Nous voilà loin de l'austère simplicité de l'Opéra. Et cette commode est, comme disent les Allemands, une attrape. La façade montre quatre étages de fenêtres, sous une balustrade décorée de statues. Or l'intérieur n'a que deux étages.

LES MAISONS PRIVÉES

En dehors des monuments, le roi faisait bâtir chaque année un grand nombre de maisons, surtout dans les principales rues. Il abattait les masures et rendait à leurs propriétaires des maisons solides, qui valaient dix fois plus. Il en faisait à ses frais toutes les parties extérieures, les décorations, la toiture et les principaux murs intérieurs. Boumann exécutait ces ouvrages avec tant de hâte qu'on les appelait les *champignons de Frédéric*. Leur nom officiel était *Immediatbauten*. Le roi faisait ainsi construire dans une même année des rues entières. De 1773 à 1776 dans la seule Leipzigerstrasse, il éleva

46 maisons. Il est vrai que c'était une rue à son goût, belle et droite. Dans l'infortunée Mauerstrasse, irrémédiablement contrefaite, il n'élève entre les deux églises de son père que quatre maisons, à deux étages, et dont les façades latérales laissent voir le colombage. Plus loin dans la rue, au nord de la Trinité, c'est pis. Deux maisons qui subsistent au 50 et au 51, sont des maisons basses, dont les toits de tuiles sont dépassés par les arbres des jardins qui les séparent de la Wilhelmstrasse.

En même temps, des particuliers élevaient à leurs frais des maisons, parfois splendides. Deux surtout restent comme des témoignages de l'époque frédéricienne. Au cœur du vieux Berlin, au 16 de la Poststrasse, au coin du Mühldamm, le joaillier de la cour, Veitel Ephraim, fit élever en 1761 une maison qui passe pour la plus belle de la ville. Elle est en tout cas le plus bel exemple de ces balcons sur colonnes, qui marquent ce temps. L'angle des deux façades sur le quai et sur la rue, est enveloppé de huit colonnes, en groupes de deux. Elles portent un balcon en demi-cercle, couronné d'une magnifique grille forgée. Les colonnes se répètent en pilastres, hauts de deux étages. Un larmier règne alors, surmonté encore d'un petit étage et d'une balustrade avec des pots-à-feu.

La même année, dans la Breite Strasse, le fournisseur aux armées Damm, faisait construire une très belle maison, qui forme aujourd'hui le n° 11, et qui, connue sous le nom de maison Ermeler, est devenue en 1932 un musée.

En dehors de celles que nous avons citées,

il reste peut-être à Berlin une douzaine de maisons frédériciennes¹.

Palais et maisons privées sont décorés de statues, d'emblèmes et de vases. Mais au-dessus de cet art décoratif, le Berlin de Frédéric II a eu deux grands sculpteurs, Antoine Tassaert et Gottfried Schadow. Tassaert, qui était né en 1727 à Amsterdam, et qui au milieu du goût contourné de son temps, avait retrouvé le vieux style réaliste proprement berlinois, est le premier qui ait osé montrer des généraux en uniforme, et non plus en habit romain. Il a représenté Keith et Seydlitz dans le costume qu'ils portaient à la tête de leurs troupes. Schadow, qui est son élève, appartient déjà à l'époque suivante. Ses deux belles statues du prince Leopold d'Anhalt-Dessau et de Zieten, celui-ci en hussard, debout, les jambes croisées, tenant son menton dans sa main comme un culot de pipe, sont aujourd'hui dans un escalier du Kaiser Friederich Museum. Elles sont, celle-ci de 1794, celle-là de 1800.

LE BERLIN DE VOLTAIRE

Retournons au Gendarmenmarkt. C'est là qu'un voyageur évoque l'homme dont le turbulent génie agita le Berlin de Frédéric II.

1. J'en donne la liste d'après M. Osborn. Sous les Til-leuls il y en a deux, le 11 et le 52, qui étant de vieilles banques ont échappé elles-mêmes à la spéculation. Le 8 de la Breite Strasse, l'ancien immeuble de la *Gazette de Voss*, a été refait en 1896. Le goût fleuri du début du règne se reconnaît au 15 de la Friedrichsgracht et au 5 de la Kleine Kurstrasse. L'aube d'un classicisme plus sévère, qui pointait à la fin du règne, se reconnaît Rossstrasse, 3 et 33, Rosenstrasse 12, Neue Promenade 2, Probststrasse 11, Poststrasse 23.

Cette agitation survécut longtemps. Douze ans après que Voltaire était retourné en France, il semblait, dit un témoin, qu'il fût encore présent. « On ne me parlait que de lui, tout le monde en avait quelques particularités à me raconter; en un mot tout était plein de lui, je le retrouvais partout. »

La première lettre de Frédéric à Voltaire est de 1736. Voltaire avait quarante-deux ans, le prince en avait vingt-quatre. Dès qu'il fut roi, Voltaire alla le voir, sous le prétexte de l'*Anti-Machiavel* que le poète était chargé de faire imprimer. En fait, avec une lettre de Fleury. Le ministre aurait bien voulu savoir si Frédéric comptait faire la guerre à l'Autriche. Les diplomates ne perçaient pas ses desseins, et Voltaire n'en sut pas plus qu'eux. Il resta une semaine, et arracha au roi de Prusse treize cents écus de frais de voyage. « Son apparition de six jours, écrit le roi, me coûtera par jour cinq cents livres. C'est bien payer un fou. Jamais bouffon de grand seigneur n'eut de pareils gages. »

Cependant, la Silésie une fois prise et son gage entre les mains, Frédéric se hâta de faire la paix. « Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire, lui écrivait Voltaire; mais vous serez celui du genre humain. » Cette fois Fleury aurait bien voulu savoir quel prix Frédéric demanderait pour reprendre les armes. On dépêcha Voltaire. Cette fois, Frédéric aurait voulu le garder; pour le retenir il s'avisa de couper les ponts derrière lui, et de rendre son retour impossible en publiant des épigrammes que Voltaire avait faites, et où il appelait Louis XV le plus stupide des rois. Le poète, instruit de ce procédé, fit des repro-

ches à Frédéric, qui en rit. « A propos de baladins, écrit-il, Voltaire a déniché la petite trahison que nous lui avons faite, il en est étrangement piqué. Il se défâchera, j'espère. » Quant à la mission du poète, à qui on avait pris soin de ne pas donner de lettres de créance, le roi la traita en plaisanterie. A son mémoire, il répondit par des chansons et refusa de lui donner une lettre pour Louis XV.

« Revenez vite », lui avait-il dit. Le poète revint en 1750. Il s'agissait d'un établissement définitif à Berlin. « Voltaire a quitté la France pour toujours », écrit d'Argenson le 24 août 1750. En réalité son absence dura trois ans, jusqu'en mars 1753.

Voltaire arriva à Potsdam en juillet 1750. Pour comprendre ce qu'il y trouva, il faut se représenter ce château sans femmes, où Frédéric II passait dix mois de l'année, au milieu de ses soldats, ayant à dîner des généraux et des princes. Il avait remplacé la cour par la société de quelques hommes. Un jour, bien plus tard, pendant la guerre de Sept Ans, il les énumérait et les décrivait à son lecteur Catt.

Il cita d'abord Maupertuis. « Il a, disait-il, du talent et des connaissances solides, mais son imagination parfois singulière l'égare souvent et lui fait admettre les idées les plus bizarres et les plus incongrues; il veut cependant asservir tout le monde à ses idées, et il se fâche sérieusement lorsqu'on ne les admet pas; jaloux des moindres préférences que j'ai pour ceux qui m'approchent, il leur marque de l'humeur, et le croiriez-vous, il me boude. Son ambition est extrême, et son génie n'y répond pas; il est brusque, souvent ridicule

par ses opinions gigantesques, mais son cœur, qui est honnête, n'est point à comparer avec celui de Voltaire. »

Le roi avait fait venir d'Italie Algarotti. L'homme était doux, fin, délié, mais patelin et intéressé, comme il le montra dans une affaire de cœur et d'engagement avec la Barberina. Il avait du goût et tout l'esprit possible. « Il a su, dit le roi, prendre de la philosophie, des belles-lettres et des beaux-arts tout ce qu'il y a de plus intéressant; jamais homme (j'en excepte pourtant Voltaire) n'a payé mieux que lui en argent comptant dans les différentes parties des connaissances humaines lorsqu'on lui demandait son sentiment sur ces différentes parties. »

Frédéric II cita ensuite La Mettrie. C'était un médecin, né à Saint-Malo en 1709, et qui faisait profession d'impiété. Il avait publié en 1746 une *Histoire naturelle de l'âme* qui fut condamnée au feu par le Parlement de Paris, et deux ans plus tard une *Pénélope ou le Machiavel en médecine* qui ayant soulevé la Faculté, obligea son auteur à fuir. Frédéric II l'avait accueilli à Berlin. « La Mettrie, gai, plaisant, étourdi, dit-il à Catt, avait de l'esprit, quelques connaissances, et une imagination déréglée. Il était si crédule qu'il admettait tout ce qu'on voulait lui faire croire, et si fou qu'il écrivait des horreurs contre des gens qu'il ne connaissait point. » A leurs plaintes, il répondait par des excuses et des éloges. Désintéressé, heureux quand il était sans le sou, il se mettait alors nu dans sa chambre et se donnait des claques en s'écriant : « Je n'ai point d'argent, bravo, je n'ai point d'argent. »

Le roi cite encore le bon et honnête Jordan, qui avait été, dit-il, son ami de préférence. Il faisait fond sur son honnêteté peu commune, sur son commerce franc et instructif. Il avait des connaissances sans avoir de goût. Il avait le cœur si tendre qu'il pleurait quand les gazettes rapportaient que des malheureux avaient été massacrés en Amérique; cette sensibilité émerveillait le roi. Jordan était né à Berlin en 1700, quatrième fils d'un réfugié dauphinois, et son père, qui avait consacré les trois premiers au négoce, voulut celui-ci à l'église. Il avait été pasteur à Prentzlow. « Un caractère si serviable, dit son Eloge, cette bonté de cœur qui ne se démentait jamais, ce fonds de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer et respecter de tous ces Français que la révocation de l'Edit de Nantes avait établis à Prentzlow^{1.} » Il pensa mourir de chagrin de la mort de sa femme. Sa maladie dégénérant en mélancolie, il se mit au repos à Berlin. Frédéric II en fit un conseiller privé, et il mourut à 44 ans, en 1745.

Le roi nomme encore à Catt le marquis d'Argens, très honnête homme, avec plus de littérature que de goût, et le petit travers d'être malpropre et goulu. « Je l'estime du fond de mon cœur, dit Frédéric II, nous nous disputons souvent car il veut toujours savoir plus que moi; il se fâche quand je lui soutiens le contraire, mais il revient vite de ses fâcheries, et il finit toujours la dispute par quelque plaisanterie provençale. » Il était né en effet à Aix en 1696, avait été attaché à l'Ambassade de

1. *Histoire de l'Académie*, p. 159.

France à Constantinople, avait voyagé. Ses *Lettres juives et chinoises* avaient attiré l'attention de Frédéric II qui l'appela à Berlin. Il y épousa en 1749 une actrice française, Mlle Cochois.

L'abbé de Prades avait été recommandé par M. d'Argens. Il avait de l'esprit et de la malice. Il fit de l'espionnage et le roi l'enferma à Magdebourg. Le bon Darget, secrétaire du roi, était si honnête homme que les Autrichiens étant venus au quartier général pour enlever Valory, il se donna pour Valory et fut en effet enlevé. Le roi en fit assez cyniquement des gorges chaudes et un poème burlesque. Enfin parmi les familiers, il y avait encore le petit d'Arnaud, que le roi, qui lui trouvait de l'esprit, avait comparé au soleil levant, Voltaire étant le soleil couchant.

On se représente Potsdam; point de femmes; l'armée, les princes, les généraux, et ce petit cercle de familiers. C'est là qu'arrive Voltaire dans l'été de 1750 et qu'il met aussitôt le trouble. Parmi les familiers du roi, il compta de très bons amis, comme Algarotti et d'Argens. « Je passe une vie fort douce, écrit-il à Richelieu, en mars 1752, entre votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. » Ils vivent tous trois « en frères, comme de bons moines dans un couvent ». D'Argens est le très révérend père en diable. Mais d'autres firent très mauvais accueil à ce nouveau venu trop en faveur, trop bien payé, qui les offusquait. Maupertuis fut le plus irréductible, quelques grâces que lui fit Voltaire. « Je supporte Maupertuis, écrit-il, n'ayant pu l'adoucir. » Les réfugiés français voyaient aussi avec mécontentement ce personnage de

scandale. Le pasteur Formey parle de lui avec la dernière aigreur.

Sur douze mois, Voltaire en passait dix à Potsdam, et le reste à Berlin, qu'il trouva transformé. « Qui aurait dit il y a vingt ans, écrit-il en août 1751, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. » Il était alors logé au Schloss, dans un appartement donnant sur la Sprée. Il couchait dans le lit du Grand Electeur. « Chaque pays a son grand homme, écrivait-il à Mme Denis. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces et on a rembourré les fauteuils. » On construisit un théâtre au Schloss, où la princesse Amélie, la sœur du roi, joua *Zaïre*. Voltaire se plaignait de l'hiver à Berlin, tout en reconnaissant qu'on n'était bien chauffé que dans les pays froids. « C'est une chose plaisante, écrivait-il, de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peau de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire. » Il a vu La Mettrie mourir d'indigestion, et aussi ce « gros porc » de

Mylord Tyrconnel, son ami. Et lui valétudinaire, survit.

En octobre 1752, les difficultés commencent. Le 24 décembre, son ouvrage contre Maupertuis est brûlé par le bourreau, au jour tombant, sur le Gendarmenmarkt. Et Voltaire suit l'exécution des fenêtres de M. de Francheville, en disant : « Voilà l'esprit de Maupertuis qui s'en va en fumée. » A partir de la fin de janvier 1753, il ne quitte plus Berlin, quoique le roi fasse chauffer son appartement à Potsdam. Il est au lit avec un érysipèle rentré, de la dysenterie et de la fièvre. Enfin le 15 mars, il mande à Mme Denis qu'il va mieux. Le 16, il obtient son congé sous couleur d'aller aux eaux de Plombières. Il va à Potsdam dire adieu au roi. C'est l'apparence d'une réconciliation. Il reste là une semaine, et part définitivement pour Leipzig le 26 mars 1753.

UN PROFESSEUR DE FRANÇAIS CHEZ LE ROI

A la fin de la guerre de Sept Ans, le roi de Prusse créa à Berlin une école militaire. D'Alembert et d'Olivet furent chargés de lui trouver un professeur de littérature. Ils pensèrent à Cerutti, qui leur indiqua Dieudonné Thiébault.

Celui-ci, qui était né à la fin de 1733, après avoir fait ses études chez les Jésuites de Colmar et d'Epinal, était entré dans leur ordre, où on l'avait appliqué au professorat. Mais sa mauvaise santé, son peu de goût pour la théologie comme pour les travaux de l'état ecclésiastique, les circonstances politiques qui faisaient prévoir la prompte dissolution

de la Société, l'en firent sortir. Après avoir appris le droit, il vint à Paris et s'y fit une réputation. Il arriva à Berlin le 16 mars 1763.

Catt, que nous connaissons et qui était secrétaire des commandements du roi, le présenta à Sa Majesté. Le professeur de littérature ne savait trop quelle idée se formait de son nouveau maître. « Toute l'Europe s'accordait à le regarder comme un grand militaire et comme un homme de génie; mais rien n'était plus opposé que les opinions que l'on se faisait de son caractère et de ses qualités sociales, politiques et morales. Les uns le regardaient comme un sage, comme un grand roi et en même temps comme un savant distingué et un philosophe très aimable; les autres le représentaient comme un tyran, un bel esprit égoïste, et un véritable et adroit machiavéliste. »

Le roi reçut Thiébault à Sans-Souci, après la signature, à la tombée du jour. « Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, en me disant : « Bonsoir, monsieur, je suis bien aise de vous voir et de faire connaissance avec vous. » Dès cet instant, les questions se succédèrent tellement de sa part, que la conversation devint rapide, et elle se soutint à peu près sur le même ton tout le temps qu'il me retint, c'est-à-dire durant près de deux heures... »

En apprenant que Thiébault avait passé par Dresde, le roi parut surpris de ce détour; il demanda comment les voyageurs, ne sachant pas l'allemand, s'étaient tirés d'affaire. Ils avaient rencontré à Nuremberg un capitaine prussien, d'origine savoyarde, nommé Favrat. Thiébault crut devoir rapporter les faits de guerre de cet obligeant compagnon. Aussitôt

le roi prit un air distrait. Le littérateur comprit et abandonna le sujet. Le roi s'informa de l'état de la Saxe et demanda si les désastres de la guerre y étaient réparés. Puis, comme Thiébault annonçait l'intention d'apprendre l'allemand : « Au contraire, monsieur, dit le roi, je vous engage très fort à ne pas l'apprendre; c'est un bonheur que vous ne le sachiez pas. » Frédéric tenait à conserver la pureté du français chez le professeur de son Académie; il exigea sa parole d'honneur de ne pas apprendre la langue du pays. Puis ils parlèrent du langage. Le roi voulut savoir quels étaient les écrivains qui écrivaient le plus correctement. Thiébault cita d'Olivet, d'Alembert, Buffon, J.-J. Rousseau. « Oh! celui-là est un fou », dit le roi. Son interlocuteur apprit plus tard que Rousseau avait refusé l'hospitalité de Frédéric avec une lettre extraordinaire, où il lui disait : « Votre Majesté m'offre un asile et m'y promet la liberté! Mais vous avez une épée et vous êtes roi. Vous m'offrez une pension à moi qui n'ai rien fait pour vous! Mais en avez-vous donné à tous les braves gens qui ont perdu bras ou jambes à vous servir? »

« Et M. de Voltaire? » dit encore le roi. Thiébault répondit qu'il n'était pas du trop petit nombre de ceux qui ne font point de fautes contre la langue, mais que son brillant et son charme empêchaient qu'on s'en aperçut. On en vint aux principes et le roi demanda si l'ellipse était permise en français. Thiébault demanda un exemple. Le roi cita le vers de Racine : « Je t'aimais inconstant; qu'aurais-je fait fidèle? » Le bon Thiébault loua cette expression, sur l'autorité de Marmontel. Le

roi le congédia, et dit en particulier à Catt qu'il ordonnait à l'Académie de le recevoir avec une pension de deux cents thalers. Thiébault est resté en Prusse jusqu'à la mort du roi en 1784.

LA JOURNÉE DE FRÉDÉRIC II

Le roi se levait à quatre heures du matin, enfilait ses bottes, attachait sa perruque et ses boucles et en quelques minutes se trouvait prêt. « Il n'avait point de pantoufles ni de robes de chambre : je ne l'ai vu que trois ou quatre fois en habits de couleur assez vieux, et fort simples et autant de fois peut-être en longs casaquins d'indienne, et qui lui descendaient jusqu'aux genoux. Mais pour mettre ces casaquins, il fallait qu'il fut bien malade ; et encore en ces occasions avait-il toujours le chapeau et les bottes¹. »

A peine levé, on lui apportait la corbeille des lettres qui lui avaient été adressées. Il les lisait seul jusqu'à huit heures en examinant si les cachets étaient intacts, car il craignait l'indiscrétion des secrétaires du cabinet. Il en faisait trois paquets : celles dont il accueillait les demandes et il y faisait un pli dedans ; celles qu'il refusait, et il y faisait un pli dehors ; celles qu'il examinerait, et il y faisait un double pli. A huit heures, tandis que Frédéric déjeunait de chocolat et de fruits, un des secrétaires entrait et résumait chaque lettre à haute voix. Le roi dictait la réponse, que le secrétaire notait au crayon sur la lettre.

1. Dieudonné THIÉBAULT. *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*. Troisième édition (1813) I, p. 179.

La journée des quatre secrétaires était entièrement occupée par la rédaction de ces réponses, minutes et copies, qui étaient apportées à la signature à quatre heures du soir.

A neuf heures du matin, le courrier terminé, le premier aide de camp entraît, et Frédéric réglait tout ce qui concernait l'armée. De dix heures à midi, il arrivait souvent que le roi allât exercer un régiment de la garnison de Potsdam, puis qu'il assistât à la parade. Il y parut d'ailleurs de moins en moins, surtout après la guerre de Sept Ans. D'autres fois, il employait ces deux heures à la lecture, ou à la musique, ou à des lettres particulières, ou à des audiences, ou à la composition de ses ouvrages en prose ou en vers. On le voyait parfois se promener dans les jardins, un livre sous le bras, accompagné de trois petites levrettes, et suivi d'un page ou d'un valet. Il appelait ses levrettes ses marquises de Pompadour, et faisait observer qu'elles lui coûtaient beaucoup moins. Il se fiait à leur jugement et on était mal venu à leur déplaire, ou à leur marcher sur les pattes, tandis qu'elles embarrassaient l'entrée du visiteur¹.

A midi juste, le roi dinait avec les convives qui avaient été invités à dix heures du matin et qui étaient des gens de lettres, des courtisans, des généraux, les princes de Brunswick. A ces dîners, Frédéric était à l'ordinaire gai et causeur. Ses deux chefs de cuisine, Joyard et

1. Bruno Franck a fait revivre les levrettes dans un des récits qui composent *La journée du roi*, et qui sont un vif tableau de la vie de Frédéric II. Franck a ressuscité le roi en littérature, comme Menzel en peinture. Mais aucune de ces évocations n'est si saisissante que la vue du petit uniforme bleu, debout et vivant, avec le chapeau et les bottes, qu'on voit à l'Arsenal.

Noël, étaient celui-là de Lyon, celui-ci de Périgueux. Le roi était très gourmand. Il en mourut, dit-on. Il avait une préférence pour les pâtés et pour les fromages, qu'on lui envoyait du fond de l'Europe. Il mangeait fort épice, et même les potages. Il se querellait là-dessus avec Noël, qui refusa d'abord d'exécuter un plat composé par le roi et qui, contraint d'obéir, puis de trouver un nom à ce plat, répondit brusquement : Appelez-le bombe à la Sardanapale. Ces menus étaient accompagnés de vins de France. Longtemps le roi ne but que du champagne coupé d'eau.

Enfin il aimait beaucoup les fruits à noyau, dont on voyait chez lui des assiettes sur les consoles. Les jardiniers lui en envoyraient qu'il payait fort cher; on l'a vu donner un ducat d'une cerise. Il payait pareillement les prunes et mieux encore les ananas. Il en est résulté d'abord à Potsdam et à Berlin, et ensuite dans quelques campagnes, un genre de culture nouveau sous ces climats, où l'on ne connaissait que les navets, les choux et les patates. Frédéric avait donné l'exemple en faisant cultiver dans ses jardins de Sans-Souci d'immenses espaliers disposés en terrasses au midi. On a vu que ces terrasses existent encore.

Après le dîner, le roi signait le courrier; à cinq heures il recevait son secrétaire des commandements; à six heures, le concert commençait; le roi y joua de la flûte tant qu'il eut des dents. Après le concert ou après la promenade, que Frédéric faisait en été, allant à pied d'un château à l'autre, la conversation remplissait la soirée jusqu'à dix heures, qui était l'heure du souper. Après la guerre de

Sept Ans, Frédéric ne soupa plus. Il faisait seulement servir un souper de quatre plats à quelques invités, sans y assister. Quelquefois cependant la conversation l'entraînait jusqu'à la salle à manger. Il restait debout pendant que les convives commençaient le repas, et il disparaissait au second plat.

AU SCHLOSS

A Berlin, où comme on l'a vu, il ne passait guère qu'un mois d'hiver, le roi habitait au Schloss non pas l'appartement de son père, mais un autre que Thiébault décrit ainsi : « Un grand escalier du côté de l'ancienne place conduisait d'abord à la salle des tapisseries des Gobelins ; et de là, en allant à gauche, on trouvait la salle de la table ronde, ensuite la salle d'audience qui était aussi celle du concert : de celle-ci on passait à un bout seulement d'une longue pièce, qui était la bibliothèque de Sa Majesté, et enfin dans une sorte de rotonde qui lui servait de cabinet et où il se tenait toujours. Une porte masquée conduisait, par un côté opposé, de ce cabinet dans un corridor, qui, en passant devant les chambres des pages et des domestiques, aboutissait à un autre escalier qui conduisait dans la cour. »

Cet appartement était au premier. Au-dessous, au rez-de-chaussée, était l'appartement du marquis d'Argens. Au-dessus, au second, l'appartement de la reine. Le reste était fait de grandes salles sans emploi, de logements inoccupés, d'une salle de spectacle, de deux corps de garde, d'un cabinet de curiosités, des

cuisines, enfin des logements des dames d'honneur de la reine, des pages, de la grande gouvernante et des domestiques. Les écuries étaient dans la Breite Strasse, où logeait le Grand Ecuyer.

LA REINE

Tel était le roi. Représentons-nous la famille royale. Nous avons vu que la reine-douairière, la veuve de Frédéric-Guillaume I^{er}, Marie-Dorothée, s'était retirée à Monbijou, où elle tenait une cour aimable et polie. Elle avait pour dames d'honneur des jeunes filles des premières familles, presque toutes belles. La galanterie régna bientôt. Toutes ces jeunes filles étaient éprises du second fils de leur souveraine, du frère cadet de Frédéric II, le prince héritier. Le prince adorait l'une d'elles, Mlle de Pannwitz, qui était blonde, faite comme Diane, avec beaucoup de douceur, de naïveté et de tendresse. Le prince voulait absolument l'épouser. Mlle de Pannwitz, obsédée de remontrances, se sacrifia et choisit comme époux l'homme qu'elle estimait et aimait le moins, M. de Voss. Et après ce drame qui coûta bien des larmes aux deux amants, elle vécut dans une solitude presque absolue.

Au moment où Frédéric II monte sur le trône, en 1740, il y a près de sept ans qu'il a épousé Elisabeth-Christine, fille du duc de Brunswick-Wolfenbüttel. La reine a maintenant vingt-quatre ans et demi. Elle est belle et bonne, non sans mouvements de vivacité.

La reine, quoiqu'elle ait beaucoup admiré son mari, qui avait pour elle beaucoup

d'égards et même d'affection, en a vécu entièrement séparée. Elle n'a jamais mis le pied à Potsdam. Toutes ses courses se sont bornées à Schoenhausen, qui est aujourd'hui un quartier de la ville, et qui en était alors à une lieue. Elle passait là quelques mois d'été; c'est contre les jardins de Schoenhausen, à Pankow, que Frédéric avait voulu donner une maison à Rousseau. Dans quelques circonstances exceptionnelles, la reine allait à Charlottenburg. Pendant la guerre de Sept Ans, après le désastre de Künersdorf, elle dut se réfugier à Magdebourg. Mais sa vie s'est passée au Schloss, et, tandis que le roi vivait à Potsdam, c'était elle qui à Berlin tenait véritablement la cour. C'était chez elle que se rentraient, aux jours et aux heures marqués, ministres, généraux, diplomates et courtisans. C'est à elle que se faisaient présenter les étrangers. Les trois cents officiers français pris à Rosbach, et à qui on avait rendu leur épée avec beaucoup d'égards, furent admis chez elle aux jours de cour. Quelques-uns des plus jeunes s'y conduisirent avec une extrême indécence; ils cassaient et croquaient des noisettes jusque derrière le fauteuil de la reine. Il fallait balayer les coquilles le lendemain. La souveraine était si bonne qu'elle refusa de se plaindre. Mais ces étourdis affichèrent en plusieurs quartiers la liste des dames de la cour avec les prix. On leur reprit leur épée et on les interna à Magdebourg.

L'étiquette s'accompagnait d'une économie rigoureuse. Un Français facétieux, nommé Charpentier, disait en 1768 : « Il y a aujourd'hui un grand gala chez la reine, car en traversant le château j'ai vu une vieille lampe

allumée sur le grand escalier. » La souveraine donnait les soupers d'usage. On couvrait la table de plateaux pour ne pas la garnir d'assiettes. Les plats parcimonieusement servis, étaient dévorés par les commensaux habituels; ils n'arrivaient pas aux invités, qui devaient recommencer à souper chez eux en rentrant. Un soir, à Schoenhausen, la maréchale de Schmettau, dont la reine avait recommandé qu'on eut grand soin, n'attrapa de tout le souper qu'une cerise confite. Le roi ne manquait pas de venir à Berlin pour l'anniversaire de la reine. C'était le seul jour de l'année où il ne fût pas en bottes. Il portait des bas de soie noire, qui, n'étant point attachés de jarretières, faisaient des plis le long de ses jambes. Il restait là une demi-heure à causer, et à examiner sa noblesse qu'il avait toute devant les yeux.

La reine était la mère des pauvres; elle était pieuse et elle avait dédié à son frère Ferdinand de Brunswick un livre de dévotion, précédé d'une épître pleine de candeur et de tendresse. Elle avait deux vieux chambellans, dont l'un, le baron Müller, était un joueur incorrigible et un emprunteur redouté. Lorsqu'un étranger avait été présenté, le baron s'en emparait pour le jeu et ne manquait pas de gagner, soit que la fortune fut pitoyable à ce vieillard ruiné, soit qu'il eût appris à la redresser. Un jour il demanda quinze cents francs à Thiébault qui refusa; puis, abaissant peu à peu la somme qu'il sollicitait, il en vint à implorer vingt-quatre sous. Comme Müller n'avait plus de linge, le ministre de Hollande, M. de Werels, lui donna quelque argent pour en acheter; Müller le joua aussitôt. Le Hollan-

dais le gronda, et lui donna des chemises. La reine savait tout cela : « Mais, disait-elle, c'est un ancien serviteur ! Et qui donc aura pitié de lui si je l'abandonne ? Il faut le secourir et ne plus songer à le corriger. » L'autre chambellan était M. de Lendorff, qui boitait et qui était si complimenteur, qu'on l'appelait le grand confiseur de la cour. Le maréchal de la cour, le comte de Wartensleben, frère du maréchal, ne faisait point sensation. La grande gouvernante était la comtesse de Kanneberg, qui était considérée à la cour ; elle osa dire un jour au roi, après de grands compliments, qu'une chose manquait au bonheur de ses sujets ; c'était qu'il parut à l'église. Le roi répondit qu'à refaire les choses, il changerait peut-être de plan ; mais qu'à son âge le changement serait fâcheux et ne produirait aucun bien. Cela d'un ton, qui avertissait de ne pas insister.

LES FRÈRES ET SŒURS DU ROI

Des sœurs du nouveau roi, quatre étaient mariées en 1740 : l'aînée au margrave de Bayreuth ; la seconde au margrave d'Anspach ; la troisième au margrave de Schwedt ; la quatrième au prince Charles, duc régnant de Brunswick. Il reste deux sœurs non mariées : la princesse Ulrique, celle qui sera reine de Suède, et qui a alors vingt et un ans ; la princesse Amélie, qui en a dix-sept. Les frères du roi sont Guillaume-Auguste, qu'on appelle le prince royal et qui a vingt ans, le prince Henri qui en a dix-huit, le prince Ferdinand qui en a dix.

Guillaume-Auguste était aimable et timide.

Il avait épousé une sœur de la reine, une princesse de Brunswick. C'était un médiocre militaire. Après la campagne de Bohême en 1757, où il commandait une colonne, il fut extrêmement mal reçu, ainsi que ses généraux, par le roi qui leur tourna le dos un quart d'heure, et leur ôta à peine son chapeau, sans dire un mot. A quelques jours de là, Frédéric II leur fit dire qu'il devrait leur faire trancher la tête, excepté au Général Winterfeld. Enfin Guillaume-Auguste reçut, avec une lettre de reproches les plus humiliants, la permission de se retirer à Dresde. Cependant toute la famille royale le harcelait pour qu'il représentât au roi qu'il fallait faire la paix. Malgré sa timidité il demanda à son frère une entrevue, et lui représenta avec force les motifs de finir la guerre. « Monsieur, répondit le roi, vous partirez demain pour Berlin : allez faire des enfants, vous n'êtes bon qu'à cela. » Le prince vint nourrir ses chagrins à Berlin, puis au château d'Oranienburg, où il mourut. Il était le père de Frédéric-Guillaume, qui devint roi à la mort de Frédéric.

LE PRINCE HENRI

Le second frère du roi, le prince Henri, était de toute petite taille, mais bon général, et très honnête homme. Il y a au Schloss un buste de lui par Houdon, qui nous rend vivante sa figure chiffonnée; le même sculpteur a représenté la femme du prince, laquelle était une princesse de Hesse-Darmstadt, et fut, dit-on, fort belle. Le prince Henri ne voulait point se marier, les cadets des Maisons Roya-

les engendrant une race de princes gueux et misérables. Frédéric II, pour des raisons dynastiques, voulait le contraire, et il tint son frère à Potsdam dans une servitude si étroite, que le prince consentit au mariage pour acheter sa liberté. Le roi à cette occasion lui donna le charmant château de Rheinsberg, où il avait lui-même passé sa jeunesse. Le prince Henri éleva le bâtiment d'allure classique qu'on voit à quelque distance à droite du château et où se trouve un théâtre.

Le séjour de Rheinsberg était fort animé. Le château était vaste et commode. La matinée était laissée aux hôtes en toute liberté. Un cavalier venait seulement s'informer si on ne manquait de rien. A midi, on allait chez le prince, et avec lui chez la princesse, jusqu'au dîner, qui était servi à une heure. A quatre heures, il y avait lecture chez le prince : Histoire ecclésiastique de Fleury, histoires générales, relations de voyages. Chaque auditeur pouvait interrompre la lecture pour communiquer ses doutes et ses réflexions. Tout en écoutant, chacun, assis devant une petite table et muni de ciseaux, découpaient des planches de fleurs et d'animaux en couleurs. On ornait les chambres de ces découpages.

Le théâtre jouait à six heures. On allait avertir la princesse et à son arrivée on levait le rideau. Le prince et les cavaliers de sa suite partageaient les rôles avec une troupe gagée. Un souper réunissait acteurs et spectateurs.

Dans les beaux jours, tout le monde se rendait dans la forêt, où chacun avait son chalet, en écorce à l'extérieur, meublé avec goût et simplicité. Il y avait des salles communes pour

la cuisine, pour la table et pour les salons. Chacun faisait son plat et l'on dinait sur le gazon.

Après la guerre de Sept Ans, pour des raisons mystérieuses, il s'éleva entre le prince et la princesse un nuage qui ne fut jamais dissipé. On remarqua seulement que le baron de Kalkreuth, premier aide de camp, et haut de six pieds, fut disgracié dans le même temps. La princesse n'alla plus jamais à Rheinsberg. A Berlin, dans l'immense palais qui est devenu l'Université, elle avait son appartement à gauche, et le prince à droite. Le grand escalier avait deux rampes. On pouvait monter et descendre sans se rencontrer. La comtesse de Kameke, pour avoir essayé de parler au prince de la princesse, fut disgraciée.

Le troisième frère du roi, le prince Ferdinand, de faible santé, avait épousé une cousine d'une branche cadette, une fille du margrave de Schwedt, belle et spirituelle. Tout le cours de la vie de ce prince a été modéré et tranquille. Il avait deux résidences, l'hiver à Berlin, l'été à Friedrichsfeld.

LA PRINCESSE AMÉLIE

Des sœurs du roi, une seule vivait à Berlin : la princesse Amélie, la plus jeune, la mieux douée, naguère très jolie, excellente musicienne, d'une culture étendue, d'une figure et d'un esprit qui rappelaient le roi. Elle avait aimé un aide de camp de Frédéric, le baron Frédéric de Trenck, à qui cette for-

tune avait valu neuf ans de cachot à Magdebourg. La princesse Amélie ignorait ce qu'il était devenu. Mais la cour s'étant réfugiée à Magdebourg après la défaite de Künersdorf, on montra à table un gobelet où le prisonnier avait gravé la scène du chevalier suivi par la mort, avec ses armes dans le coin. Délivré après la guerre de Sept Ans, il se fixa dans la ville impériale d'Aix-la-Chapelle, s'y maria et alla vivre sur des terres qu'il avait achetées en Basse-Autriche. C'était alors un vieillard à cheveux blancs, de taille colossale. A la nouvelle de la Révolution française, il vint en France pour enseigner aux Français l'usage de la liberté. Arrêté comme agent secret du roi de Prusse, il n'eut pas de peine à se disculper, et montra au tribunal révolutionnaire ses poignets encore meurtris par les fers de Magdebourg. Il fut déclaré innocent de ce chef; mais accusé d'autre part d'avoir poussé les détenus à s'évader, il dédaigna de se défendre. Reconquérir sa liberté était, disait-il, le droit naturel de tout prisonnier. Condamné à mort le 23 juillet à deux heures, il fut exécuté à quatre heures. Il mourut avec une fierté extraordinaire. Il demanda à être exécuté le dernier, et vit le couperet s'abattre vingt-neuf fois. Il gravit alors de lui-même les marches de l'échafaud. « Français, crie-t-il, nous mourrons innocents. Vous vengerez notre mort. Etablissez la liberté en immolant les monstres qui la souillent. » C'était trois jours avant le neuf thermidor.

Tandis que son amant était en prison, la malheureuse princesse Amélie était devenue, encore jeune, percluse d'infirmités. On racontait qu'ayant eu les yeux enflammés, son

médecin lui avait ordonné la vapeur d'une certaine composition; au lieu de suivre cette prescription, elle s'était frottée avec la composition même, et avait failli perdre la vue. Ses yeux étaient restés exorbités. Sa voix, rauque et obscure, était celle d'une personne qui dit à voix basse qu'elle s'étrangle. Sa tête chanclante se soutenait à peine. Son corps, si appauvri qu'il fût, était un poids trop lourd pour ses jambes. Ses pas étaient plus qu'à demi paralysés. Elle supportait ses maux avec beaucoup de force d'âme.

Le roi l'aimait beaucoup, et, traversant Berlin, ne faisait visite qu'à elle. Il lui envoyait des fruits. Un page chargé de lui porter des cerises, en avait mangé une partie. Mais le roi en savait le compte, et avait prié la princesse de les recompter à l'arrivée. Le page fut découvert et mis aux arrêts. La princesse avait la faiblesse de faire appeler en secret la diseuse de bonne aventure. Elle passa la guerre de Sept Ans à se faire tirer les cartes pour le roi, et à lui envoyer les résultats.

Elle n'avait aucune fortune que son apanage, assez modique, et l'abbaye de Quedlimbourg, qui rapportait cent mille francs par an. Elle est morte peu après Frédéric II.

LES PRINCES DE BRUNSWICK

Les visites à Potsdam, même des princes que le roi aimait le plus, de sa sœur de Suède, qu'il n'avait pas vue depuis trente ans, ou de sa sœur de Brunswick, étaient courtes. Après quelques jours, il les renvoyait à Berlin,

comme s'il se sacrifiait à regret, et en leur affirmant qu'elles s'y amuseraient davantage. La reine de Suède passa neuf mois à Berlin au moment du coup d'Etat de Gustave III; la duchesse de Brunswick y vint aussi, de sorte que les trois sœurs se trouvèrent réunies.

La duchesse de Brunswick avait deux fils, Frédéric-Auguste et Guillaume. Ces neveux du roi commandaient chacun un régiment, l'un à Berlin, l'autre à Francfort-sur-l'Oder. Le cadet aimait passionnément la poésie. Il l'avoua à Frédéric II. « Je voudrais, dit le jeune homme, faire des vers comme Votre Majesté. » Le roi, flatté, lui donna des leçons pendant huit jours, une heure par jour, et en eut assez. Pour terminer honorablement ce court préceptorat, il enjoignit à son neveu de lui apporter le lendemain une pièce en vers. Le prince apporta dix vers sur l'Ennui. Comme il le montrait voltigeant sous le dais des rois, Frédéric II crut voir une épigramme et devint sévère. Le prince dut avouer qu'il avait vu le roi bâiller en recevant l'Ambassadeur turc. Le même prince à vingt ans résolut de faire un poème épique, et d'y consacrer quatre ans. Thiébault lui suggéra de chanter la conquête du Mexique. Mais le malheureux prince mourut jeune, en suivant la campagne de Roumiantsev contre les Turcs.

Son frère aîné, Frédéric-Auguste de Brunswick, était un prince d'un caractère aimable et gai, qui donnait beaucoup de fêtes, lesquelles étaient le plus souvent des opéras mythologiques. Il n'en était pas moins un excellent militaire, qui donnait les plus grands soins à son régiment. Il a inventé des baguettes de fusil d'une section égale sur toute leur lon-

gueur; il eut, après le Maréchal de Saxe, l'idée des canons portatifs.

Au souper qu'il donnait tous les vendredis, on voyait un officier d'artillerie, M. du Troussel, et sa femme, née Schwerin et en premières noces Mme de Kleist. Mme du Troussel était l'une des figures les plus aimables de Berlin. Son père, qui était lui-même général, était cousin germain du fameux feld-maréchal de Schwerin. Nièce du gouverneur des princes Henri et Ferdinand, elle avait été en quelque sorte élevée avec eux. Elle-même avait été, à peine adolescente, dame d'honneur de la reine leur mère. Elle tenait à la cour par sa naissance et par les liaisons de toute sa vie. Son premier mari, qui n'était pas, dit-on, sa première aventure, M. de Kleist, avait, avec peu de fortune, un canonicat à Brandebourg. Mais le ménage, ambitieux, s'ennuyait dans cette ville. M. de Kleist, et quelques gentilshommes de la première distinction, la plupart généraux, firent une Société pour évoquer le diable, et lui arracher le secret des trésors enfouis. Ils allèrent à grands frais jusqu'en Lithuanie, chercher un bouc dont tout le poil fut exactement noir. Ils l'immolèrent, mais le diable refusa de paraître. M. de Kleist s'engagea dans des affaires qui le ruinèrent. Il divorça et se retira dans le Mecklembourg. Sa femme, restée avec trois enfants, rencontra alors du Troussel, capitaine d'artillerie, d'origine française, et fils d'un juge de la colonie des réfugiés à Berlin. Il l'épousa, et elle continua ses galanteries. Après la guerre de Succession de Bavière, où il commanda l'artillerie de l'armée du prince Henri, du Troussel revint par Magdebourg. Là il laissa sur la table

de sa chambre d'auberge un billet où il disait que, comme il y a des personnes qui ont de la répugnance à coucher dans une chambre où l'on s'est tué, il allait le faire dans le vestibule. On entendit un coup de feu, et on le trouva en effet dans le vestibule, un pistolet dans la bouche, bien serré entre les dents. On attribua son suicide aux liaisons de sa femme avec deux jeunes gens.

LA VIE ET LA COUR

Frédéric était entouré de philosophes et de soldats. Cependant les grandes dignités de la couronne n'ont jamais été abolies. Elles sont simplement restées vacantes. Seule la charge de Grand Ecuyer a été tenue successivement par deux Schwerin. Celle de Grand-Maître de la Garderobe a été donnée au comte de Kameke, à condition qu'il ne s'occupât jamais de rien. Ce Kameke était fort riche; il avait épousé une Golovkine, sœur de l'ami de Rousseau; il la trompa, se brouilla avec elle, et mourut ivrogne. La charge de Grand Chambellan a été occupée deux ans, au début du règne, par le prince de Coswaren; ensuite, et après un long intervalle, par un riche Saxon que le roi voulait fixer dans ses Etats, le comte de Sacke. Le Premier Chambellan était le baron de Poellnitz, dont nous avons souvent vu le nom, une des figures caractéristiques de Berlin, vieux courtisan, page sous Frédéric I^{er}, favori du Roi-Sergent, et devenu indispensable par sa durée même et son expérience de la cour. Il était des soupers philosophiques du roi à Sans-Souci. S'il survenait un prince étranger, Poellnitz était précieux par

sa connaissance du cérémonial. Il servait d'arbitre dans les querelles de famille. Redoutable au besoin, souvent utile, presque toujours amusant, il s'est soutenu jusqu'à 84 ans. Mais en fait, il n'y avait ordinairement auprès de Frédéric II, très jaloux de sa liberté et de son travail, qu'un ou deux chambellans chargés de lui présenter les étrangers et les personnes qu'il voulait recevoir.

On peut penser que les fêtes de la cour, à Berlin, étaient peu nombreuses. Il y en avait une chez la reine à son jour de naissance, avec grand concert, jeu, bal et souper. Un bal masqué, magnifiquement ordonné, avait lieu chez le prince Henri, le jour de la naissance du roi. Hors ces deux fêtes, il n'y avait durant l'année que les jours de cour chez la reine, et le Carnaval qui commençait en décembre. C'était le temps du séjour du roi à Berlin. Il arrivait vers le 19 décembre et repartait pour Potsdam le 23 janvier au plus tard. Pendant qu'il était là, il y avait par semaine deux opéras et deux redoutes. Il n'allait guère à celles-ci; mais il suivait l'opéra, derrière l'orchestre, et souvent debout, la lorgnette à la main.

Enfin il y avait à certaines occasions des fêtes extraordinaires. Le jour que Frédéric II rentra à Berlin après la guerre de Sept Ans, on lui prépara une entrée magnifique, avec un arc de triomphe, des emblèmes et des cérémonies. Il le sut et passa par une autre porte. Trois ans plus tard, l'héritier de Russie, le Grand-Duc Paul, vint à Berlin pour y choisir une femme. On avait vu arriver vers le mois de juin la margrave de Hesse-Darmstadt (Frédéric disait qu'elle était « un homme de mérite »), avec ses trois filles. Le Grand-Duc

fit son entrée dans une ville pavooisée. Il saluait sans incliner la tête, parlait fort peu, et remporta sans les distribuer deux malles pleines des bijoux dont il aurait dû faire des présents.

Le défilé des voyageurs ne cessait point. En 1766, on vit arriver à Berlin, M. de Conflans, habillé en hussard, traînant partout son grand sabre, et ayant à la bouche le tuyau d'une pipe qui se rabattait dans une de ses bottes. En mémoire de son père, le maréchal d'Armentières, qui avait traité avec humanité les sujets prussiens en Westphalie pendant la guerre de Sept Ans, le roi l'accueillit fort bien. Au printemps de 1767, vint le prince Adam Czartoryski qui avait cent mille ducats de revenus, menait un train magnifique, savait toutes les langues, avait lu tous les livres et en connaissait les éditions. Plusieurs de ses domestiques étaient gentilshommes, ce qui leur donnait le droit de n'être bâtonnés que couchés sur un matelas. La même année, le duc de La Rochefoucauld, qui revenait de Suède, où il avait perfectionné ses connaissances en minéralogie, s'arrêta à Berlin chez le ministre de France, M. de Guines. Enfin, toujours la même année, l'électrice douairière de Saxe, qui était la fille de l'empereur Charles VI, vint à Berlin. On donna pour elle la comédie au château. Thalie et Melpomène firent un prologue où elles annonçaient l'arrivée d'une grande princesse. Bitaubé, le traducteur d'Homère, disait à chaque vers : « Dieu ! que cela est mauvais ! » Les vers étaient du roi.

Aux traits qu'on en rapporte, les conversations à la table même de la famille royale semblent avoir été sans affectation, d'un tour

qui, rapporté à celui de Versailles, a de la bonhomie et de l'agrément. Ni les connaissances ni l'esprit ne manquaient. Et l'on savait rire avec simplicité. La reine de Suède voulut connaître l'académicien Lambert, qu'on lui disait avoir du génie. Elle l'invita à dîner. Il voulut refuser; ses collègues lui remontrèrent que cela ne se pouvait et le renvoyèrent chez lui faire toilette. Le voilà au château. Un domestique lui offrait du rôti, quand la reine, l'entreprenant sur la fin du monde par le feu, lui demanda s'il ne voulait pas voir cela. Il entendit mal, crut qu'il s'agissait du plat et répondit à pic : « Madame, j'aime beaucoup le bouilli. » Il avait en effet du bœuf sur son assiette. Le quiproquo fit rire tout le monde. Mais quand il comprit enfin la question de Sa Majesté, Lambert répondit sèchement : « A quoi me servirait-il de former des désirs à ce sujet. Ne serais-je pas grillé moi-même avant d'avoir rien vu ? »

Les académiciens ne manquaient pas d'une certaine liberté dans les propos. Formey, ce vieil ecclésiastique qui avait eu des difficultés avec Voltaire pour avoir parlé de Louis XIV avec rancune, se permettait toutes les impudences. Comme la reine de Suède lui demandait sa fille pour lui servir de secrétaire : « Il y a moyen d'arranger cela, dit-il, Votre Majesté n'a qu'à me donner son Altesse Royale (et il montrait la princesse de Suède) nous ferons ce qu'on appelle un échange; vous aurez des bontés pour ma fille et moi j'aurai bien soin de Madame. » C'est le même Formey, qui chez le prince Henri, comme la reine de Suède lui demandait sur quoi il prêcherait le lendemain, finit par dire qu'il referait pour Sa

Majesté un sermon sur la Résurrection, qu'il avait déjà prêché il y a vingt-huit ans aux paysans de Buchols. Le prince Henri observa qu'il fallait que le sermon fût déplacé dans l'un des deux endroits, au village ou à la cour. « Oh! Monseigneur, répliqua Formey, devant le trône de Dieu, tout cela n'est que de la canaille chrétienne. »

Le roi était extrêmement caustique et cassant, mais quelquefois il devait entendre lui-même la réplique, assaisonnée de respect. Il y avait à la cour un abbé Bastiani, dont l'histoire était étrange. C'était un colosse qui avait été moine. Les racoleurs du Roi-Sergent l'avaient enlevé à l'autel comme il disait la messe dans un village des Alpes, et il était devenu soldat. Frédéric alors prince royal, s'était intéressé à son aventure, et, devenu roi, l'avait libéré de l'uniforme et fait chanoine à quinze mille livres de rentes. Il prétendait en raillant que Bastiani ne s'en tiendrait pas là, deviendrait pape, lui refuserait sa bénédiction et ne l'admettrait même pas à baiser à genoux sa sainte pantoufle. « Il est important, disait le roi, maintenant que je vous tiens encore, que je sache quelle réception vous me ferez. Lorsque je paraîtrai devant Votre Sainteté, que me dira-t-elle? » Le géant n'était pas sans finesse : « Sire, répondit-il, je dirai : « O puissant aigle, couvre-moi de tes ailes, et sauve-moi de ton bec. »

LES BOURGEOIS DE BERLIN

Telle était la cour. Mais la bourgeoisie de Berlin? Deux charmants petits tableaux de

Chodowiecki, au Musée de Brandebourg, représentent des réunions bourgeoises en 1757, au plus beau temps de Frédéric II. L'un montre quatre dames berlinoises jouant aux cartes autour d'une table carrée. Elles sont assises sur de simples chaises de paille à haut dossier. Elles ont des robes d'intérieur, avec le pli dans le dos et la manche à sabot garnie de dentelles. Quatre autres personnes, deux hommes et deux femmes, s'intéressent au jeu. Mais tout en regardant les cartes, une femme en robe bleue pelotonne des laines; un homme est nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, pareil à celui que nous voyons, réel cette fois, dans un coin de la salle. Ce fauteuil a le dossier carré, un peu cintré aux reins, comme sous l'autre règne; mais, signe du goût nouveau, il porte au haut du dossier une coquille posée de travers. Enfin, dans le fond du tableau, un jeune homme et une jeune fille, duo discret et éloigné, jouent l'un de la flûte et l'autre de la viole.

L'autre réunion se passe en hiver, près du poêle; les femmes sont emmitouflées de manteaux. Deux ont des chapeaux, un peu trop chargés d'ornements. Elles sont assises et elles travaillent. L'une d'elles s'est approchée de la large fenêtre, et sous le jour avare, qui fait paraître les pages plus blanches, elle fait la lecture à haute voix. Une de celles qui l'entendent rêve, les mains dans son manchon. Un homme écoute debout, appuyé au dossier d'un fauteuil.

Dans la même salle du Musée, une gravure représente Chodowiecki lui-même, avec des yeux perçants et un grand nez, accoudé à sa table, le crayon aux doigts. Ce Dantzigois, né

en 1726, est venu tôt à Berlin; l'un des plus charmants parmi les petits maîtres de tous les temps, il nous a laissé, éparpillée dans ses tableaux, la vie entière de son temps.

L'HISTOIRE SECRÈTE

Frédéric II était déjà fort malade des suites d'une apoplexie quand il reçut, au milieu de janvier 1786, une demande d'audience de Mirabeau, qui venait d'arriver à Berlin. Il le reçut aussitôt, mais ne retint pas l'offre déguisée de service qui lui fut faite. Avant de rentrer en France, où ses affaires le rappelaient, Mirabeau vit le roi une seconde fois à Potsdam, le 17 avril. Il ne partait pas sans esprit de retour, car il laissait à Berlin Mme de Nehra, qui l'y avait accompagné. En effet, le gouvernement français le renvoya en Prusse, sans mission officielle, et en marge de la politique. Dès son départ, et de la première poste, le 5 juillet, il adressa sa première dépêche. La dernière est du 19 janvier 1787.

Ces dépêches ont paru en 1789, sous le titre : *Histoire secrète de la Cour de Berlin, ou correspondance d'un Voyageur français, depuis le mois de juillet 1786, jusqu'au 19 janvier 1787, ouvrage posthume*. L'éditeur feint que ces lettres aient été trouvées « éparses au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année passée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de

Frédéric-le-Grand, et sur les premiers temps du règne de son successeur, mais une peinture des principaux personnages influents encore aujourd'hui à la cour de Berlin, aussi fidèle qu'énergique ».

Le 12 juillet 1786, Mirabeau est à Brunswick d'où il envoie les premières nouvelles de Frédéric II. « Le roi est très mal, cela est constant; mais il n'est pas à la mort, et Zimmermann, fameux médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il voulait se ménager, il vivrait encore, mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste, il monte à cheval, et même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins pour incontestable... » Cependant, deux jours plus tard, Zimmermann nie l'hydropisie et reparle de l'asthme. Mais, c'est, croit-on, pour dérouter le public. « Ce qui est certain c'est qu'il n'a pas remporté aucune victoire sur la polenta et les pâtés d'anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'enflure et d'enflure oedémateuse. » Désespérant de son malade, Zimmermann s'est borné à lui donner du pissenlit. Le 21 Mirabeau est à Berlin, et il envoie aussitôt des nouvelles fraîches : « L'hydropisie est dans l'estomac et même dans la poitrine; il le sait depuis jeudi; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité disent les uns; il a très mal traité le médecin trop sincère, porte une autre version; ¹ il pourrait traîner s'il voulait se ménager, et même, dit le docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais au pâté d'anguille. » Les beaux

1. Cette version était la vraie. Une lettre suivante nous dit que le médecin, Frèse, est en disgrâce.

jours soutiennent le roi; mais une promenade en brouette l'a fait beaucoup souffrir, et on ne croit pas qu'il passe septembre. Au début d'août, il va mieux, il ne souffre pas quand il est immobile. Il a renoncé au pissenlit. « Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purgent assez copieusement. L'appétit est très bon, et l'on ne garde aucune mesure à ce sujet. Les choses les plus malsaines sont le choix favori. Une indigestion survient-elle? (ce qui arrive fréquemment) il double la dose de son apéritif. Il n'est pas entré dans son lit depuis six semaines. Il dort sur un fauteuil ou sur l'autre, incliné du côté droit. Il est extrêmement friable, enveloppé de pelisses et d'édredons. Il veut se persuader que son enflure n'est que convalescence et faiblesse; s'il se croit vraiment hydropique, il n'hésitera pas devant les moyens violents, ponctions, ou incisions, plutôt que de s'endormir dans le sein de ses pères. Au reste la tête est libre, et il travaille beaucoup. »

Le 4 août, un érysipèle se déclare avec des cloches sur la jambe : cela annonce ouverture et bientôt gangrène. Il suffoque et répand une odeur infecte. On le croit perdu. Mais, les jours suivants il va beaucoup mieux. L'écoulement par les jambes qui est d'une pinte par jour, en diminuant l'enflure, l'a soulagé; mais l'appétit est excessif. Ce mourant mange encore à dîner dix à douze plats, tous les plus recherchés. Pour le déjeuner et pour le souper il se contente de beurrées couvertes de langues fumées, et d'une bonne dose de poivre. « Si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, et c'est ordinairement le cas,

une heure ou deux après le dîner, à une dose d'anima rhei. On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavements. »

On sait le roi si bien perdu, que Mirabeau court à Rheinsberg, conférer avec le prince Henri, chaud partisan de la France. Il faut penser au nouveau règne, qui sera celui de Frédéric-Guillaume II. Pour en orienter la politique, le prince Henri voudrait que « l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talents surtout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eut point eu d'aventures d'éclat; qui parut plutôt disposée à accorder des faveurs qu'à montrer des besoins, etc., etc...; des échantillons d'élégance; mais pensez toujours que cet homme est avare. »

Le mardi 15 Frédéric II était fort mal. Il avait sommeillé toute la matinée. Le mot d'ordre au lieu d'être donné à onze heures ne le fut qu'à midi. Cependant les dépêches avaient été nettes et précises. Le roi avait mangé excessivement et notamment un homard. L'extrême malpropreté du malade, qui gardait des hardes humides sans en changer, avait excité une fièvre putride. Le lendemain se passa dans un assoupiissement léthargique. « Tout annonçait une apoplexie hydropique, une dissolution du cerveau, et qu'enfin quelques heures devaient terminer probablement la scène. » Cependant le médecin Selle appelé par le Prince Royal à trois heures de l'après-midi, trouva au roi toute sa connaissance, au point qu'il n'osa pas se montrer, n'ayant pas été appelé par lui. Mais ce jour-là, pour la première fois depuis quarante-six ans, le roi

ne se souvint pas qu'il n'avait pas expédié les affaires. A ce signe, comme à la puanteur de sa plaie, le médecin le jugea perdu.

La mort d'un roi était environnée de beaucoup de mystère. On levait les ponts de l'île de Potsdam. Les portes de cette ville étaient fermées, et les sentinelles faisaient la chaîne tous les quarante pas derrière la palissade, tous les soixante pas derrière la muraille. La mort n'était annoncée que quand il plaisait au nouveau souverain. Le mercredi, à Schoenhausen, la reine ne se doutait pas que le roi fut à l'agonie. Elle tenait son jeu comme à l'ordinaire, et parlait à Mirabeau de son habit et du bonheur qu'elle avait goûté à Rheinsberg avant l'avènement de Frédéric II. Celui-ci passa dans la nuit du mercredi 16 au jeudi 17, à deux heures vingt du matin.

Le visage était devenu petit et serré, le nez saillant et pointu. Les lèvres étaient pincées sur la bouche oblique. Ce masque trop fin est d'une étrange beauté. On étendit le roi sur son lit de camp dans la salle de concert. On mit sur lui les deux meilleures pièces de sa garde-robe, une casaque de fourrure et un manteau de soie blanche. On noua son chapeau avec une serviette passée sous le menton. Deux valets chassaient les mouches avec des branches vertes.

CHAPITRE VI

LA TRAGÉDIE

Nous arrivons à la période la plus dramatique de l'histoire de la Prusse. Un effondrement d'une brutalité inouïe, sept ans de la plus dure servitude, la guerre de la délivrance, le rang retrouvé entre les grandes nations. Et cette tragédie se présente pour le voyageur sous les traits de celle qui en a été un peu la cause et certainement la martyre, une figure gracieuse et douloureuse qu'il reconnaît partout, la reine Louise .

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II

L'Histoire secrète nous montre dans son détail l'intrigue d'une cour à un changement de règne. L'incertitude du caractère du nouveau roi, les intrigues des favoris, les candidatures à l'emploi de maîtresse, le choix d'une politique rendent ce tableau très vivant.

Frédéric-Guillaume II avait dit : « F..., j'ai souffert seul, mais je régnerai seul » et il ne craignait rien tant que de paraître gouverné. Il fut promptement évident qu'il le se-

rait. Deux hommes semblaient de taille à conduire l'Etat, le prince Henri et le duc de Brunswick. Le prince Henri crut être appelé; son neveu le cajola, mais la faveur n'était que d'apparence. Le roi sembla d'abord changé par son avènement. Il se couchait à dix heures pour se lever à quatre. On sut ensuite que ce coucher prématuré était une feinte. Il fit, comme il est d'usage dans tous les débuts, quelques nettoyages. On lui donna à croire qu'il serait grand prince en étant tout allemand, par réaction contre le goût français de Frédéric II. Mais il était incapable de travail sérieux.

Le régime austère que Frédéric II vieilli, avare et morose avait imposé à la Prusse, disparut avec lui. Son successeur était en 1786 un homme de quarante-deux ans. Il avait épousé sa cousine, une fille du duc de Brunswick¹. Charmante et sensible, elle l'avait trompé. Le prince avait appris sa disgrâce à l'Opéra de la bouche d'un masque. Il avait divorcé et la princesse vivait au château de Küstrin, où sa distraction était de danser seule devant des chaises, qu'elle prenait pour autant de cavaliers. Le prince royal s'était remarié à Frédérique de Hesse. Ce fut une reine sans éclat, bonne, prête à pardonner les frasques éclatantes de son époux, aimant l'art, la nature et les jardins. Si l'on veut la trouver, il faut aller à une centaine de kilomètres au nord de Berlin, jusqu'à ce château de Freienwalde, qu'elle fit élever au bord de l'Oder, dès qu'elle fut veuve, par Gilly. Une charmante façade toute unie est appuyée à droite d'une

1. Elisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbüttel, née en 1746.

colonnade en demi-cercle. Le château a été acheté en 1909 par Rathenau.

Frédéric-Guillaume avait obtenu de la nouvelle reine et d'un consistoire complaisant l'autorisation d'épouser morganatiquement Julie de Voss, qu'il fit comtesse d'Ingenheim. Celle-ci étant morte, non sans soupçon de poison, le roi la remplaça par une dame d'honneur de sa femme, la comtesse Sophie de Doenhoff; il l'épousa en 1790, pour la renvoyer dans ses terres en 1792.

Ce monomane du mariage avait donc à la fois, comme dit le comte d'Haussonville¹, trois épouses, l'une divorcée, l'autre légitime, la troisième morganatique. Mais il avait eu aussi de tout temps une maîtresse, qu'on appelait la Pompadour — ô prestige de la France! — et qui était la fille d'un trompette. Elle s'appelait Wilhelmine Luke, et elle était née en 1752. Le feu roi Frédéric II, irrité de cette liaison, l'avait contrainte d'épouser le valet de chambre de son amant. Ce garçon s'appelait Ritz. Devenu roi, Frédéric-Guillaume II fit sa maîtresse comtesse de Lichtenau.

Une postérité confuse était née de ces unions. De ses deux femmes légitimes, le roi avait une fille, la princesse Frédérique, qui épousa le duc d'York, et deux fils, dont l'un sera Frédéric-Guillaume III, et l'autre le prince Louis. Les femmes morganatiques ont eu toutes deux des enfants, et ceux de la seconde ont été élevés par la maîtresse, la comtesse de Lichtenau. Et celle-ci eut elle-même deux enfants : le comte de la Mark, qui mourut jeune, et une fille qui épousa

1. *Madame de Staël et l'Allemagne*, p. 146.

tour à tour le comte Stolberg, M. de Miaskowski, M. de Thierry.

Nombre de ces personnages ont vécu fort avant dans le XIX^e siècle; la première femme du roi, Elisabeth de Brunswick, est morte nonagénaire en 1840. La comtesse de Doenhoff est morte en 1834, la comtesse de Lichtenau en 1820. Des enfants du roi, la duchesse d'York est morte en 1820, le roi Frédéric-Guillaume III en 1840, et le fils de Julie de Voss, Gustave-Adolphe-Frédéric, en 1855.

LANGHANS ET LA PORTE DE BRANDENBOURG

Les historiens ont coutume d'être sévères à Frédéric-Guillaume II. Du moins, faut-il lui reconnaître les qualités de ses défauts. S'il était prodigue, il aimait les arts; même il les comprenait. Il a beaucoup construit, avec goût et avec liberalité, en grand seigneur. Il a fondé, pour diriger ces constructions, l'*Oberhofbauamt*, dont il a donné la présidence à un homme très entendu en affaires, le ministre Woellner, tandis que la direction artistique était confiée à Langhans. Un état-major d'architectes servait la direction. Gottfried Schadow surveillait les sculpteurs. Ainsi, tous travaillaient d'ensemble.

Frédéric II disparu, c'en est fait du rococo. Dès 1788, le nouveau roi a disgracié Gontard, C'est Jean Gotthard Langhans, qui va construire le premier édifice du règne, le palais de marbre au bord de l'Heiliger See. Venu à Berlin à cinquante-deux ans seulement, en 1785, Langhans représentait un goût nouveau alors répandu dans toute l'Europe, le goût

classique. Ce classicisme, qu'on croirait froid, coexiste avec un préromantisme, le *Sturm und Drang*, la Tempête et l'Elan. Les deux tendances se retrouvent fréquemment chez le même homme. Autour du palais de marbre, Langhans dispose le nouveau jardin, moitié classique, moitié romantique. Une cuisine y est construite : elle a l'aspect d'une ruine antique à demi noyée dans un lac, et qui communique avec le château par un souterrain. Mais près de là s'élève une autre ruine en forme de grotte, le temple mauresque, qui a des fenêtres en arcs d'ogive, et le petit château de plaisance dans l'Île des Paons est tout à fait gothique.

Dans la tour qu'il a faite pour la Marienkirche, Langhans a mêlé aussi le gothique au classique. En revanche, il est redevenu entièrement grec pour élever de 1788 à 1791 le plus visible des monuments qu'il a construits à Berlin, la Porte de Brandebourg, sous laquelle je suppose que le voyageur a passé bien des fois.

Cette monumentale entrée, ces six hautes colonnes doriques, qui supportent un attique surmonté du char de la victoire, cette arche triomphale flanquée de bâtiments à portiques et à frontons, fait au Pariserplatz un fond magnifique. L'œuvre est évidemment inspirée des Propylées, que Stuart et Rewett avaient restituées en 1762, mais l'architecte en a pris à son aise. Il a posé les colonnes doriques sur des bases, ce qui est une hérésie, et il a mêlé au style grec un attique romain. Surtout il a mis dans cette inspiration antique l'esprit de la ville. « La porte de Brandebourg, écrit Max Osborn, n'a rien de l'hellénisme froid et dog-

matique que la grécomanie a introduit dans beaucoup de villes. Comme l'Arsenal et le Schloss, elle reste déterminée par cet esprit de l'Allemagne du Nord, strict et un peu âpre, qui est la superessence du prussianisme. Ses colonnes ont quelque chose de particulièrement régulier et de raide; peut-être pourrait-on dire quelque chose de grenadier. »¹

Schadow surmonta la Porte de Brandebourg du quadriga de cuivre de la Victoire. Langhans et Schadow collaborèrent encore à élever le pont d'Hercule en plein centre de la ville, sur le Königsgraben, près de son débouché dans la Sprée. Le pont était copié d'un dessin de Piranèse relevé par Langhans dans ses notes de voyage. Les groupes dramatiques d'Hercule combattant, sortis de l'atelier de Schadow, ornent aujourd'hui le Landwehrkanal sur le Lützowplatz. C'est encore Langhans qui a construit en 1789 les colonnades de la Mohrenstrasse dont le sentiment seul est antique. Auprès de lui, toute une pléiade d'artistes sert le même idéal. Le plus important est G. Chr. Unger qui éleva les avant-bâtiments de Monbijou, et à qui Frédéric-Guillaume II, imitant l'exemple de son prédécesseur, fit construire mainte maison pour des fonctionnaires ou pour de simples bourgeois².

1. Max Osborn. Berlin. 2^e édition. Leipzig, 1926, p. 203.

2. Beaucoup de ces maisons ont disparu. Il subsiste, quoique refait, le 21 de Unter den Linden. De W. Titel qui fut également Oberhofbaurat, il ne reste que peu de chose : le bâtiment du 41 de la Behrenstrasse, qui fait partie aujourd'hui du bâtiment de l'Aula de l'Université; le 66 de la même rue, construit pour servir de demeure à la veuve du conseiller d'Etat von Massow.

GILLY ET LE STYLE CLASSIQUE

Une nouvelle génération de jeunes architectes s'ajoute à celle de ces maîtres. Tel était J. H. Gentz, le frère du publiciste. Il était né à Breslau en 1766, et il mourut en 1811. Il construisit, de 1798 à 1800, la vieille Monnaie qui fut détruite en 1886. C'était un bâtiment simple de forme et bien équilibré, dont la façade comprenait un avant-corps en saillie avec une entrée qui rappelait un peu celle des tombeaux. Au milieu courait une frise, qui représentait les travaux de la frappe, et qui a été replacée dans la nouvelle Monnaie. Le projet de cette frise avait été fait par un jeune homme, qui a passé comme un météore et qui est mort à 29 ans, Frédéric Gilly.

Gilly, qui était né en 1771, marque la perfection du style classique. Celui-ci se reconnaît, dans les façades du temps, aux frontons à l'antique, aux fenêtres des avant-corps, qui traversent plusieurs étages, au style des ornements, caissons, frises de méandres et d'acanthes, rosettes, caducées, cornes d'abondance. Le toit au contraire a toujours gardé la même forme qu'au temps de Frédéric-Guillaume I^{er}. Tel est le Ministère des Affaires Etrangères, au 76 de la Wilhelmstrasse, construit par l'ambassadeur russe von Alopeus, dans les premières années du xix^e siècle. Tel est encore le château de Bellevue, élevé en 1785 par le prince Ferdinand, le plus jeune frère du grand Frédéric. Tel est enfin le Deutschen Nationaltheater construit par Langhans, de 1801 à 1802, sur le Gendarmenmarkt, à la

place de la petite Comédie Française, qui avait été élevée là par Boumann pour Frédéric II. Du nouveau théâtre, Iffland fut le directeur. Le succès se partageait entre Schiller et Kotzebue. Le théâtre fait le fond de la place; il est flanqué, comme une pendule par deux flambeaux, par les deux églises qui ont l'air de deux réductions du Panthéon, l'Eglise allemande au Sud, l'Eglise française au Nord.

LES MAISONS PRIVÉES

Dès le début de son règne, le roi a favorisé la construction des maisons privées, mais sous condition. Un règlement de Woellner, en 1788, spécifie que, sauf ordre spécial, les maisons n'auront que deux étages, et une façade proportionnée, sans ailes, ni arrière-bâtiments. La dimension prescrite est 70 pieds de façade, avec huit fenêtres. Cette rigueur n'est pas du caporalisme; elle permet un prix uniforme, 12 à 13.000 thalers, qui détermine lui-même les subsides royaux. Qui voyait plus grand sollicitait un ordre du cabinet. Woellner nous apprend, dans un mémoire du 18 avril 1792, qu'un ordre de cette sorte a été délivré au docteur anglais Brown, à la générale de Rosières, à Mme von Massow et à Mlle Vahrenkampf. Deux de ces maisons existent encore, celle de la femme du conseiller d'Etat von Massow, 66, Behrenstrasse (c'est l'ancien Cabinet Militaire) et celle de la générale de Rosières, née von Schlieben, 36 Mauersstrasse.

Mme de Rosières était la veuve d'un général de Frédéric II, gouverneur de la forteresse de

Silberberg en Silésie. Venue à Berlin, elle vit avec effroi que son loyer dévorait son revenu et demanda le 15 avril 1788 la permission de construire. Elle l'eut en quelques jours. Elle acheta dans la Mauerstrasse quelques vieilles bâtisses d'une longueur de 118 pieds, c'est-à-dire 37 mètres, entre un aubergiste et un coronnier. Le 6 janvier 1790, elle fut avertie que Gentz était chargé de s'entendre avec elle sur les plans. Mais cette année-là, la tension politique eut pour effet d'interrompre les constructions royales. Les travaux en furent repris en 1792, sous la direction d'Unger. Comme on ne trouve pas le 36 de la Mauerstrasse aux comptes de 1793, on pense que la générale faisait les fonds, en les empruntant, et que l'administration lui remboursait les intérêts. Enfin, le 8 juillet 1794, Mme de Rosières signe un papier où elle se déclare entièrement satisfaite de l'habitation terminée. Il en avait coûté 31.006 thalers d'Empire, 15 groschen. La marque du style d'Unger s'y reconnaît aisément. Le rez-de-chaussée est en appareil rustique. Les fenêtres du premier étage sont surmontées d'un fronton et chargées d'une guirlande, celles du second d'une peau de lion. Deux pavillons d'angle en saillie portent des colonnes ioniques engagées au quart, et sur un attique uni une figure couchée¹. C'est au premier étage de cette maison que Rahel Varnhagen, dont nous parlerons tout à l'heure, passera, à partir de 1828, les six dernières années de sa vie.

1. Une maison exactement du même type, mais antérieure, une sorte de première épreuve, se trouve 5 Neue Schoenhauser Strasse. Elle avait été commencée en 1786 par le marchand Flörcke, pour remplacer sa vieille boutique de bois.

Le promeneur qui passe Unter den Linden voit encore au 36 la maison von Habel, — avec une frise de masques, de vases et de pampres, ou s'il passe dans la Dorotheenstrasse, la maison élevée dans les premières années du XIX^e siècle pour le chirurgien général Goercke, et dont les jolies frises représentent des combats, des soins aux blessés et un sacrifice à Hygie.

L'intérieur des maisons est pareillement transformé. De ces intérieurs de marbre blanc ou de frises pompéiennes, de ces pièces rondes ou ovales, il reste aujourd'hui le Palais des Pays-Bas, élevé par Frédéric-Guillaume II, pour le comte et la comtesse de la Mark, les enfants de sa chère comtesse de Lichtenau. Il reste aussi au Schloss les chambres royales décorées pour Frédéric-Guillaume II, au premier étage de la façade sur le Lustgarten, par Gontard et F. W. v. Erdmannsdorff. Les charmants reliefs de la salle du mot d'ordre y sont d'un artiste qui rassemble en lui toute l'époque, restes de rococo, goût prussien, tendances classiques, Gottfried Schadow. Le tombeau qu'il a élevé dans la Dorotheenkirche au jeune comte de la Mark, avec sa niche où les trois Parques se désespèrent de leur ouvrage, et le sarcophage sur lequel dort l'enfant, est purement grec. Mais, du même sculpteur, le groupe bien connu de la princesse Louise et de la princesse Frédérique rappelle le style le plus gracieux du XVIII^e siècle. La princesse rêve, appuyée sur l'épaule de sa sœur qu'elle entoure. Celle-ci, le bras relevé, la tête un peu penchée, est modelée dans ce style aimable où la chair respire, et où l'étoffe se chiffonne.

De cette Kronprinzessin, qui va devenir en

1797 la reine Louise, il est temps maintenant de parler.

LA PRINCESSE LOUISE DE MECKLEMBOURG

La principauté de Mecklembourg-Strelitz était une des plus petites de l'Allemagne. Au début du xx^e siècle encore, elle dépassait à peine cent mille habitants.

Le souverain régnant, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, était le duc Adolphe-Frédéric IV. Le plus jeune frère de celui-ci, le prince Charles, entra au service du roi d'Angleterre, qui était en même temps, comme on le sait, électeur de Hanovre. Sa carrière fut d'autant plus facile qu'une de ses sœurs épousa ce souverain. D'abord capitaine d'un régiment hanovrien, le prince Charles était général à vingt ans. A vingt-sept ans, en 1768, il épousa à Darmstadt la princesse Frédérique de Hesse, qui en avait seize. Peu après il fut nommé gouverneur de Hanovre.

C'est là, dans le vieux palais de la Leinstrasse, qui n'est qu'une maison entre des maisons, que naquirent dix enfants. Au dixième, en 1782, la mère mourut. Elle n'avait pas trente ans. De ces enfants, le sixième, venu au monde le 10 mars 1776, était la princesse Louise. Après elle, naquit en 1778, la princesse Frédérique, et en 1779, le prince Georges. Après deux ans de veuvage, le prince Charles épousa en 1784 sa belle-sœur Charlotte. La jeune femme après avoir mis au monde un fils, mourut le quinzième mois de son mariage. Deux fois veuf, le prince Charles quitta le service du Hanovre et se

mit à voyager, en emmenant ses deux fils. Sa fille aînée avait épousé le duc Frédéric de Saxe-Hildburghausen. Trois autres filles étaient mortes en bas âge. Il en restait encore trois qu'il envoya à Darmstadt, auprès de leur grand'mère, la princesse Georges de Hesse. Celle-ci était une vraie palatine, joyeuse et débordante de vie. Les princesses allèrent habiter chez elle au printemps de 1786. La princesse Louise fut confiée à Mlle Salomé de Gélieu, Suisse d'origine, qu'elle aimait beaucoup et qui resta près d'elle jusqu'au mariage, c'est-à-dire sept ans. La princesse était une élève étourdie. Elle le reconnaissait elle-même. Elle a écrit gentiment de sa main, sur un de ses cahiers : « Contenu barbouillé le 22 avril à l'âge de treize ans; honte des hontes 1789. »

Le père se fixa à son tour à Darmstadt, avec ses deux fils. C'était un prince ami des lumières, et s'il estimait une noblesse fondée sur la vertu, il honorait bien davantage les agriculteurs, sans qui nobles et grands ne pourraient vivre. Il paraît être resté assez étranger à ses enfants. Ceux-ci vivaient tous les cinq joyeusement unis. Un oncle maternel, le prince Georges, menait la bande. C'étaient des voyages à Strasbourg chez la tante Augusta, dont le mari, colonel français, sera plus tard le roi Max-Joseph de Bavière; — des voyages encore à Francfort, ou au château de Broich qui est entre Mülheim et Duisbourg. En 1791, on poussa jusqu'en Hollande.

La princesse Thérèse épousa, en 1789, le prince de Thurn et Taxis, et alla vivre à Ratisbonne. L'intimité se resserra entre les deux dernières sœurs, Louise et Frédérique.

J. F. Tischbein les a peintes en 1792, appuyées l'une à l'autre. Il n'y a rien de plus charmant que le visage ingénue de la princesse Louise.

Dans cette même année 1792, elle reçut pieusement la confirmation. Elle se demandait ce que serait sa vie. Les vers qu'elle écrivit sur un carnet prennent aujourd'hui l'air d'un pressentiment : « L'avenir sera-t-il terrible? Mes jours seront-ils de la joie? — Comment dans le temps qui s'approche supporterai-je le fardeau de la vie? — Mon âme, n'en prends point souci. — J'ai confiance dans le Seigneur. »

Année agitée. Les princesses assistent à Francfort au couronnement de l'empereur François II, et Louise ouvre le bal de l'Ambassade d'Autriche avec un jeune diplomate qui sera le chancelier de Metternich. Mais, à peine est-on rentré à Darmstadt, qu'il en faut repartir. Une armée française, commandée par Custine, a envahi le Palatinat bavarois. La grand'mère emmène ses petites-filles à Hildburghausen, chez leur sœur aînée, Lolo, la Singelotte, comme on l'appelle pour sa belle voix.

LES FIANÇAILLES ET LE MARIAGE

Le roi de Prusse était attendu à Francfort avec son fils, le Prince Royal, qui avait vingt-deux ans. Une marieuse obligeante persuada au prince Georges de marier une de ses nièces au prince de Prusse. La mère vint donc montrer ses filles, à Francfort, au théâtre, le 13 mars 1793. La princesse Louise venait d'avoir seize ans. Frédéric-Guillaume II fut

ébloui. « J'en étais hors de moi, écrit-il. J'aurais beaucoup voulu qu'elles pussent voir mes fils et s'en éprendre. » Le Prince Royal, celui qui sera le silencieux et timide Frédéric-Guillaume III, était au théâtre et observait d'une loge grillée les princesses. Elles lui plaisaient toutes deux. Enfin, après quelques jours de réunions et de fêtes, il se décida à demander la main de Louise, tandis que son frère Louis choisissait Frédérique. Les princes allèrent faire leur demande le 19 mars, à l'hôtel du Cygne Blanc. Frédéric-Guillaume était si joyeux et en même temps si embarrassé qu'il bégayait des phrases incohérentes. Enfin, il reprit courage et fit sa demande. La princesse était dans une embrasure, le dos à la fenêtre. Elle dit oui avec modestie, mais avec une expression profonde et ils s'embrassèrent.

Les fiançailles durèrent toute l'année 1793. Le prince assistait au siège de Mayence. On s'écrivait et le fiancé se plaignait : les lettres de la princesse n'étaient pas, disait-il, plus longues qu'un *Pater Noster*. On se voyait aussi parfois. Le 28 mai, les princesses vinrent au camp, où elles semblaient à Goethe des apparitions célestes. Au début, la princesse Louise avait marqué plus d'amitié que de tendresse. Elle s'anima après la visite du 28 mai. Sur le point de revoir son fiancé, elle lui écrit qu'elle en est si heureuse, qu'elle est prête à danser seule devant toute l'armée, comme la fille d'Hérode, sur l'air : « S'il en était toujours ainsi... » Chacun des fiancés s'efforçait de corriger l'autre. Frédéric-Guillaume combattait, d'ailleurs sans succès, l'inexactitude de Louise, sa gourmandise, son manque de précautions contre les refroidissements. Louise voulait

élever l'âme de son fiancé. Elle aimait les lectures sérieuses, un beau tableau, une belle sonate. Mais le Prince Royal trouvait la vie suffisamment triste et ne se plaisait qu'aux lectures légères.

En été, comme la princesse était à Mannheim chez sa tante la palatine, et que Frédéric-Guillaume devait venir la voir, elle lui écrit ce gentil billet, mêlé de français officiel et de tendre allemand : « Morgen wollen wir tanzen, trinken, singen, spielen und recht lustig sein, et je serai die tolle Louise, votre chère petite promise. » Cette vie ne fut interrompue que par l'ordre reçu par le prince au commencement de septembre d'aller prendre part au siège de Landau.

La maison des futurs époux était déjà composée. Comme grande maîtresse de la cour, le roi leur choisit cette Sophie von Voss, dont son père, le prince Auguste-Guillaume, avait été amoureux quand elle était jeune fille et s'appelait Mlle de Pannwitz. Elle était encore belle, rompue aux usages du monde, et de caractère gai. De quoi la princesse Louise s'était réjouie. « J'espère, avait-elle dit, qu'à notre cour, on rira plus qu'on ne pleurera. » Tant nous prévoyons peu le destin!

La princesse allait quitter pour Berlin l'aimable vie de l'Allemagne du Sud. « Un peu d'indulgence de part et d'autre, écrit-elle à son fiancé, et tout ira bien. J'ai mes défauts, vous me connaissez encore bien peu, c'est pourquoi je vous demande d'avance d'avoir beaucoup d'indulgence pour moi; ne demandez pas trop de moi je suis très imparfaite, très jeune, je peux me tromper souvent, mais pourtant nous serons heureux ». Et plus tard :

« Depuis que vous êtes venu ici pour la dernière fois, j'ai pris beaucoup de courage. Sûrement Dieu me donnera la force de me conduire et ne m'abandonnera point. Mes ferventes prières le toucheront et mes pieux et vertueux principes me garderont du mal. Soyez persuadé que je ferai tout au monde pour vous plaire et vous rendre heureux. Soyez mon assistance, mon ami, mon conseil. Vous ne trouverez pas en moi une ingrate. »

Le 13 décembre 1793, Louise et Frédérique prirent congé de Darmstadt. Huit jours après, toute la famille, la grand'mère¹, le père, les deux princesses, leur frère Georges, qui avait quatorze ans, débarquèrent à Potsdam. La réception fut un triomphe, comme le voyage. « Un enchantement s'était répandu sur Berlin », écrit Schadow. « Tous les cœurs volaient vers elle », écrit le poète Fouqué.

A Berlin, les princes de Prusse reçurent leurs fiancées à la porte du Schloss et les accompagnèrent près du roi, qui les présenta à la famille royale. « Je n'ai pas vu, écrit la sœur du prince Louis-Ferdinand², d'être plus charmant que la princesse royale. » Le mariage fut célébré le soir de Noël, dans la salle Blanche, par l'Oberhofprediger Sack. Le poète Achim von Arnim, qui faisait son service de page, n'oublia jamais de quel air la mariée, la tête penchée, traversa la salle pleine de monde. Le jeune couple alla habiter le palais du Kronprinz. Louis et Frédérique furent unis le lendemain. Ils allèrent habiter le palais

1. La princesse Marie-Louise-Albertine de Hesse Darmstadt.

2. Celle qui devint princesse Radziwill.

voisin, celui de l'Oberwallstrasse, le palais des Princesses.

« La princesse est vraiment adorable, » écrivait la grande maîtresse, Mme de Voss, sur son journal. L'enthousiasme de la bonne dame, et celui de la société berlinoise décrurent un peu quand on vit la nouvelle princesse royale en user librement avec l'étiquette, et trop aimer la danse. Le Don Juan de la cour, le prince Louis-Ferdinand, tournait autour des deux sœurs. Il réussit auprès de Frédérique, dont le mariage avait tout de suite mal tourné. C'était une aimable personne, plus assurée et, si l'on peut dire, plus femme du monde que sa sœur, avec de jolis bras et un joli teint, et dont le mari était un garçon froid. Tout cela fit jaser. Dès mars 1794, le roi fit faire à Louise, par Mlle von Viereck, des représentations sur son goût inconsidéré des plaisirs. Mais le Prince Royal prit le parti de sa femme, qui ne cessa de lui en être reconnaissante. Elle le récompensa en s'adaptant à son caractère, ce qui n'était pas toujours aisé, le prince ayant, comme on disait, des humeurs.

Le Prince Royal dut bientôt aller combattre l'insurrection de Kosciusko. La princesse écrivant au pasteur Lichthammer à Darmstadt, se plaint de sa solitude. Elle n'est entourée que d'étrangers. Pas un ami, pas un conseiller. « Je suis complètement abandonnée », écrit-elle à l'absent. Et elle ajoute en allemand : « Tu es mon tout, ange de mon âme, je trouve tout mon bonheur en toi, sans toi tout ne m'est rien et je suis malheureuse. » Elle était installée à Sans-Souci. Le 7 septembre, le prince annonça son retour. Elle ré-

pondit, moitié français, moitié allemand, une lettre délirante : « Folle, *Splitter rasend toll vor Freude...* »

Elle était amoureuse, mais habile. Sa sœur, la princesse de Thurn et Taxis, qui vint la voir en décembre 1796, l'avait très bien remarqué. « Louise est plus heureuse (que Frédérique), écrit-elle à leur frère Georges, mais elle le doit à elle-même. Que de femmes à sa place se trouveraient malheureuses de ne pas toujours donner raison au Kronprinz! Comme les petites rudesses, les originalités du Kronprinz seraient vite de la dureté, comme elles deviendraient un tourment, si elles n'avaient pas devant elles ce roseau pliant mais toujours élastique. » Elle s'était fait une philosophie qui était d'écouter son cœur. Il lui dictait d'accomplir ses devoirs, et de sacrifier ses goûts pour le bonheur de son mari.

Celui-ci avait acheté dans l'été de 1797, à deux milles dans le nord-ouest de Potsdam, le château de Paretz que Gilly leur avait arrangé. C'est dans cette retraite que le jeune ménage vécut ses jours les plus heureux, comme s'ils avaient été, lui le maire, elle la gnädige Frau von Paretz. Mme de Voss elle-même devait renoncer à l'étiquette et danser avec les paysans.

Sur ces entrefaites, le roi Frédéric-Guillaume II tomba malade. La princesse Louise était revenue en hâte au palais d'Unter den Linden, quand Mme de Voss lui annonça la visite de Bischoffwerder, le tout-puissant favori. La grande maîtresse s'expliqua singulièrement : « M. de Bischoffwerder, dit-elle, demande à parler à Votre Majesté. » C'est ainsi que la princesse Louise apprit que la

mort de Frédéric-Guillaume II, le 16 novembre 1797, la rendait reine.

LES ANNÉES CALMES

Irrésolu, avec de l'aversion pour les affaires de l'Etat, et surtout pour la politique étrangère, Frédéric-Guillaume III n'était pas le souverain qu'il fallait à ces temps troublés. Malgré ses fantaisies militaires et ses campagnes du Rhin et de Pologne, il y avait en lui, comme on dit aujourd'hui, du pacifiste. Il écrivait à son grand-oncle le prince Henri : « Tout le monde sait que je déteste la guerre, et que je ne connais pas de plus grand bien sur la terre que de conserver la paix et la tranquillité, unique moyen propre à faire le bonheur du genre humain. » Avec un jugement sain, il s'empêtrait dans le détail. On attendait de lui un régime d'ordre, de justice et d'économie. Et il est vrai qu'il supprima les abus les plus criants. Mais il n'était pas l'homme des réformes radicales. Son affabilité le rendait populaire. Mais les têtes politiques durent bientôt reconnaître que Frédéric-Guillaume III était un bon bourgeois et un père de famille plutôt qu'un roi.

Auprès de ce terne époux, la reine était tout élan, joie, et lumière. Les diplomates étrangers la voyaient avec étonnement se promener au milieu de son peuple, un enfant sur les bras. La vie avec ce mari pédant, peu cultivé et souvent despote n'allait pas sans larmes; mais, comme le lui écrivait son frère Georges, de l'harmonie de son ménage dépendait le bonheur de millions d'hommes, et des

millions d'hommes l'adoraient pour avoir conservé cette harmonie. En fait, elle aimait le roi, et elle lui était devenue indispensable. Quand, au printemps de 1798, il dut faire à Königsberg le voyage du couronnement, la reine malade et près d'accoucher l'accompagna. « Pourquoi je voyage ? écrivait-elle à son frère. Cela se devine aisément. Parce que mon mari le souhaite. Ce souhait m'a rendue très heureuse. Ainsi, je sais avec certitude que je lui suis utile. Tu sais qu'il n'aime pas la cour, la gêne, l'étiquette et pareilles niaissances. Or, le voyage est un enchaînement de ces riens. J'en partagerai le poids avec lui. » Une reine de Prusse est une femme de soldat. Elle acceptait de mener la vie monotone de Potsdam, et d'assister aux revues. Il est vrai qu'elle se jetait ensuite dans une voiture et courait à Berlin, se distraire au théâtre avec les Radziwill.

Les événements se précipitaient, sans que le roi s'en émût beaucoup. Le couronnement avait eu lieu à Königsberg le 5 juin. Le couple royal était revenu par Varsovie. Puis, le 6 juillet c'était le Brandebourg qui avait apporté son hommage au nouveau souverain dans la Salle Blanche du Schloss. Le 13, la reine mettait au monde une fille, Charlotte, celle qui deviendra la femme du tsar Nicolas I^{er}. Pendant ce temps, Bonaparte conquérait l'Egypte, et Nelson, en détruisant la flotte française à Aboukir, enfermait Bonaparte dans sa conquête. A ce moment, le grand événement de la cour de Berlin était la conduite légère de la sœur de la reine, la princesse Frédérique. Devenue veuve, le prince Frédéric de Solms-Braunfels lui avait tant plu, qu'il parut néces-

saire de les marier, après quoi ils furent exilés à Anspach. La reine n'avait rien su des amours de sa sœur et le secret que la princesse avait su garder rendit encore plus amer le chagrin de la séparation. « Elle est partie, écrit la reine à son frère, elle est pour toujours séparée de moi. Elle n'est plus la compagne de ma vie. Cette pensée, cette certitude sont un voile sur mon esprit et je ne peux plus penser ni ressentir rien d'autre. »

La reine ne devait point tarder à revoir sa sœur. Au printemps 1799, elle visita avec le roi les provinces de l'Ouest. Au scandale de la cour, elle se réconcilia avec Frédérique. « Je suis une faible femme, je le sens tous les jours davantage, écrivait-elle au prince Georges. La bonté de cœur me rend faible. Je souhaite que tous les hommes soient heureux, c'est pourquoi je pardonne facilement, j'oublie volontiers, je ne réprimande pas comme je le devrais... »

Cette jeune reine, merveilleusement belle, et qu'on savait malade (à la fin de mars, elle avait pris un refroidissement à Potsdam, et on disait qu'elle crachait le sang) soulevait partout l'enthousiasme. A Cassel, la route était couverte de voitures, de cavaliers, de charrettes, on eût dit une émigration. C'étaient les étudiants de Goettingen qui étaient accourus pour admirer la reine. « Sa figure avait quelque chose d'éthérique, écrit l'un d'eux... Si tu avais vu comment, d'un doux regard, elle enchantait les cœurs! » Elle revit Darmstadt et Francfort, lieux témoins de ses fiançailles. Elle ne connaissait pas encore grand'chose à la littérature; du moins dans ce voyage vit-elle des écrivains : à Hildburghausen, Jean-Paul,

qui travaillait à son *Titan* et qui le dédia « aux quatre belles et nobles sœurs sur le trône ». Elle avait déjà entendu à Berlin les *Piccolomini*, la seconde pièce de la trilogie de Schiller sur Wallenstein. Le 2 juillet, elle vit à Weimar la dernière, *La mort de Wallenstein*. Schiller, Goethe, Wieland lui furent présentés. Elle ne se mêlait pas de politique; une tentative de l'ambassadeur de Russie pour l'y entraîner fut repoussée. Cependant ses pensées commençaient à tourner de ce côté; elle écrivit pour elle-même un mémoire sur la neutralité de la Prusse.

Son frère Georges, celui qui avait « le meilleur coin de son cœur », vint sur ces entrefaitesachever ses études à Berlin. Il n'y avait pas encore d'Université dans la capitale, mais on pouvait entendre le philosophe kantien Kieswetter, l'historien Ancillon, Frédéric Schlegel. Le jeune prince adorait sa sœur. Il la vénérait, écrivait-il à sa grand'mère, comme les catholiques vénèrent leurs Saints. Il habita le palais qu'avait habité la pauvre Frédérique. La reine se préoccupait beaucoup de la bonne conduite de son frère. « J'aime la vertu », lui disait-elle. Elle ajoutait que s'il s'était mal conduit, il eût trouvé en elle la personne la plus froide et encouru le mépris du roi. Georges resta à Berlin trois ans, jusqu'au printemps de 1802, où il partit pour visiter la Suisse et l'Italie.

Années si calmes, qu'une excursion au Riesengebirge, en août 1800, y faisait événement. La reine montait à la Schneekoppe à cheval, s'y trouvait plus près de Dieu, et déclarait ce jour un des plus heureux de sa vie.

LA REINE ET LA COUR

Elle s'était d'abord assez mal entendue avec la Grande Maîtresse, Mme de Voss, que le roi fit comtesse en 1800. Mais le temps avait arrangé les choses. La reine finit par déclarer qu'elle avait en Mme de Voss un vrai bijou. Elle admirait la jeunesse conservée de son esprit et de son corps. Elle ne lui reprochait qu'un peu de bavardage. Mais elle était bien plus liée avec une autre dame de la cour, Marie von Kleist, qui était née von Gualtieri¹. La reine, avec une confiance et une modestie touchantes demandait à Mme de Kleist, de l'avertir si elle commettait quelque manquement, et de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour devenir meilleure, conserver la bonne opinion qu'on avait d'elle, être digne « du grand nom d'épouse et de mère ». Cette femme cultivée fit connaître à la reine les œuvres de Jean-Paul. Mais celle-ci, malgré la mode, ne les goûta jamais beaucoup. « Je n'aime pas, disait-elle, l'amalgame du trivial et des idées élevées, le mélange du sacré et du profane. »

Plus importante encore pour la reine fut l'amitié de Mme de Berg. Celle-ci, qui avait seize ans de plus que la souveraine, était née von Haeseler, d'une famille attachée au service des Hohenzollern, mais qui avait aussi des relations avec ce Weimar qui était le cœur de l'Allemagne littéraire. Là, Caroline

1. Son fils, Adolf von Kleist, président du Tribunal, sera un des intimes de Frédéric-Guillaume IV. Elle était la tante du malheureux poète Henri de Kleist, pour qui elle eut recours à la reine.

de Berg s'était liée avec Herder et aussi avec le baron de Stein. Elle entreprit de donner à la reine une connaissance ordonnée des classiques allemands. La reine avait toujours désiré s'instruire sans le pouvoir jamais. Elle avait demandé au prince Henri, frère du grand Frédéric, de guider ses lectures. Celui-ci lui avait indiqué des livres français. Mme de Berg lui fit connaître mieux Schiller, et aussi Goethe. La reine aimait lire. Elle écrit le 25 octobre 1802 : « Quand je trouve un moment pour moi, je l'emploie à faire une lecture sérieuse pour n'être pas entièrement comme un vase vide. » L'esprit, disait-elle, était ce qu'on avait de meilleur après le cœur. Elle lut avidement les volumes de Gibbon sur l'Empire romain. « Je lisais, je lisais, disait-elle, sans plus rien voir ni entendre. » Le roi qui n'était rien moins qu'intellectuel, s'alarma du goût de sa femme pour la culture. Il craignait qu'elle ne devint moins bonne épouse. Il chercha à l'éloigner de Mme de Berg. Puis laissa faire.

C'est dans ces années paisibles qu'on voudrait fixer les traits de la reine. Nous avons parlé du joli groupe de Louise avec sa sœur, par Schadow, sculpté en 1795, et aujourd'hui à la Galerie Nationale de Berlin. Le voile que la princesse porte autour du visage dissimule une enflure du cou. Le jour de son mariage, elle portait de la même façon une écharpe de dentelle, et, par amitié, Frédérique en faisait autant. L'enflure disparut par la suite. En 1792, Frédéric-Auguste Tischbein avait représenté les deux princesses, l'aînée debout et de face, la cadette appuyée à son épaule, toutes deux devant un socle de pierre où un

Fleuve est couché, et sur un fond de feuillage. En 1796, Tischbein choisit pour Louise seule une pose analogue, debout, la tête tournée de même, une rose à la main. Vêtue d'une draperie en mouvement, elle semble prête à descendre un degré. La rampe porte un sphinx, dont le grave profil s'interpose entre la princesse et le paysage. En 1797, c'est un pastel de Tassaert. Puis, la Kronprinzessin devenue reine, ce sont plusieurs portraits de Johann-Heinrich Schroeder, en 1799, un portrait de Boettner, en juillet 1801 un portrait de Mme Vigée Le Brun, en 1802 un portrait de Grassi.

Ces images sont très différentes entre elles, et l'on peut douter qu'elles nous donnent une image fidèle. Il manque le teint éblouissant, la grâce de l'accueil, le pas inimitable dont parle la comtesse Sophie de Schwerin, la voix dont la douceur enchantait Philippe de Ségur, et l'air d'apparition. « Les déesses de la grâce, des jeux et du sourire sont sur son visage, écrit la princesse de Thurn et Taxis; son innocent et joyeux regard donne à tout la vie et le bonheur. »

MADAME DE STAËL

C'est ce Berlin en paix dans une Europe en guerre, c'est cette cour d'une jeune reine que Mme de Staël vit en 1804.

Elle arriva à Berlin le 8 mars, venant de Weimar. La première affaire était d'être présentée. Par qui? Elle aurait voulu le Ministre de France, Laforêt, n'admettant pas d'être tenue pour Suédoise. Mais Laforêt ne devait présenter les Français que sur une lettre du Ministre des Relations Extérieures. Mme de

Staël avait bien une lettre de Joseph Bonaparte, mais celui-ci spécifiait prudemment qu'il ne demandait rien de précis. De plus, elle avait encouru la défaveur du gouvernement. Pour ne pas mettre dans l'embarras Laforêt, qui était aimable, elle souhaita un moment d'être présentée par Mme de Voss; mais c'était contraire à l'usage. Bref, on recourut à un expédient. L'ambassadeur de Suède venait d'être rappelé. Sa femme, restée à Berlin, n'était plus qu'une simple particulière. On décida qu'elle ferait la présentation. Le chargé d'affaires de Suède, le baron Brinckmann, que Mme de Staël avait connu à Paris, ne fit point de difficulté.

Elle se fit faire une robe dans les vingt-quatre heures, et fut présentée le 10. « Comme c'était, écrit-elle à son père, le jour de naissance de la Reine, au moment où elle est entrée dans une salle remplie d'hommes et de femmes couvertes d'or et de diamants, les cymbales se sont fait entendre et cette musique a encore ajouté à mon émotion. » La reine lui fit obligeamment : « Madame, j'espère que vous nous croyez de trop bon goût pour n'être pas flattés que vous ayez choisi Berlin pour y venir. » Mme de Staël ne trouva sa réponse que quelque temps après : elle dit alors à la reine qu'elle regrettait d'avoir fait un roman avant de la connaître, car son imagination aurait été animée par un modèle dont elle n'avait pas l'idée jusqu'alors. Le roi parla avec moins de finesse et dit simplement des choses fort obligeantes sur son désir que la voyageuse se trouvât bien à Berlin. « Le Roi est d'une belle figure et a beaucoup de bonté et de simplicité. » Toutes les

princesses s'approchèrent d'elle et celles qui la connaissaient l'embrassèrent. « J'étais si touchée de tant de bontés, ajoute-t-elle avec candeur, que j'avais un sentiment d'attendrissement et sur toi et sur mes amis qui ne voyaient pas cela. » Elle vit encore M. de Hardenberg, le ministre sourd, qui lui trouva de la ressemblance avec son père; un cousin Constant qui déplora l'absence de Benjamin et, parmi beaucoup de gens, un M. de Tannwein, qui avait voulu l'épouser. « Son visage changé m'a fait rêver sur le mien. »

Mme de Staël avait trouvé un logement au rez-de-chaussée sur la Sprée et une voiture, le tout pour 25 livres par mois, beaucoup moins cher qu'à Paris. Elle fut très bien accueillie par la cour. Le carnaval était fini. Il n'y eut plus qu'une grande fête, une mascarade à l'Opéra. « Il y avait deux mille personnes dans la salle du spectacle et la Reine avec 80 personnes de la cour, princes et princesses ont dansé un quadrille qui représentait l'arrivée d'Alexandre à Babylone et son mariage avec Statira, veuve de Darius. Le prince Henri, frère du roi, était Alexandre, la princesse d'Orange était la sœur de Statira. Jamais de si belles et si élégantes toilettes, des diamants si magnifiques et en si grande abondance n'ont frappé mes yeux. Je regrette un peu de n'avoir pas pris mes diamants, car cela est fort économique et fort brillant tout à la fois... Je me suis retirée à trois heures, mais l'on a dansé jusqu'à six heures du matin. Au souper, à la table de la Reine, la moitié de la ville, je crois, a passé pour me regarder... ¹ »

1. La reine représentait Statira. La fête avait coûté 69.000 livres.

Elle dansait avec les frères du roi. Le 17 avril, elle déjeune chez la reine-mère, cette princesse de Hesse-Darmstadt que feu Frédéric-Guillaume II avait épousée en secondes noces : « La reine-mère, écrit-elle, est une personne pleine de grâce dans l'esprit et de la plus noble et de la plus affectueuse politesse. Elle nous a reçus dans un jardin d'hiver, plus froid, plus humide que le jardin en plein air, par un temps plus désagréable que le mois de mars en Suisse. J'ai eu bien de la peine à faire feu des quatre pattes dans cette glacière, aussi la pauvre reine est-elle percluse de rhumatismes, et elle ne veut pas croire que c'est le froid et l'humidité de sa chambre qui en sont la cause. On y a parlé médecine et l'on a dit entre autres choses qu'un homme venait de se guérir de l'hydropisie par l'usage de vin de Champagne; parle de cela à M. Butini, car c'est curieux. »

Le plus jeune frère de Frédéric II, le prince Ferdinand, avait deux enfants, une fille qui avait épousé en 1796 Antoine Radziwill, et un fils, le prince Louis-Ferdinand. Celle-là avait l'un des premiers salons de Berlin, et celui-ci en était le don Juan, d'ailleurs ivre tous les soirs. Ils firent fête l'un et l'autre à Mme de Staël. Leur père, le prince Ferdinand, donna lui-même le 19 mars un bal d'enfants où ceux de Mme de Staël, Auguste et Albertine, furent invités. La reine loua les yeux d'Albertine, et lui dit qu'elle avait bien fait de les prendre à sa mère. « Le roi, ajouta la voyageuse, m'a parlé plusieurs fois avec une grande bonté; la reine-mère m'a embrassée et comblé de caresses ma fille qui se démêlait de tout cela le plus drôlement du monde; elle faisait des

petites réverences, des petites mines, courait embrasser la fille du roi, les filles des princesses avec une vivacité et une grâce qui plaisaient à tout le monde. » La vivacité de cette jeune personne n'était pas toujours sans danger. Un jour, le chargé d'affaires de Suède, Brinckmann, entra tout pâle dans la chambre de Mme de Staël, et lui apprit qu'Albertine avait donné un soufflet au prince royal. Le roi et la reine, l'ayant appris, disaient : « Voilà l'éducation que les républicains donnent à leurs enfants. » Mortifiée, la mère fit venir la coupable, laquelle convint d'avoir donné un soufflet, elle ne savait à qui. Elle fut mise en pénitence dans sa chambre, jusqu'à ce que la reine ordonnât de son sort. Mme de Staël écrivit de plus au précepteur du prince royal une lettre qu'elle fit porter par son fils. Le roi et la reine, l'ayant lue, répondirent qu'ils étaient désolés qu'on lui eut appris ce petit incident, si naturel parmi les enfants, qu'ils la priaient de n'y plus penser et de mener sa fille au bal, dont elle avait été privée. Albertine resta en pénitence. Elle avait marqué d'abord une grande douleur, puis s'était consolée aussitôt. On sait que cette « républicaine » est devenue la duchesse de Broglie.

Le corps diplomatique, comme la cour, fit accueil à Mme de Staël. Le 15, elle dînait chez le ministre de France et soupa chez le ministre de Russie. Le 29, elle dînait chez l'envoyé de l'Empereur, le comte de Metternich, qu'elle trouva un homme vraiment agréable par ses manières. Elle écrivit le 31 mars : « Je dîne encore jeudi chez l'envoyé de France, demain chez Lombard, vendredi chez la duchesse de Courlande et le soir chez la princesse Louise,

etc... » Elle ajoute qu'elle ne voit aucun nuage sur sa vie, mais qu'elle a besoin de descendre de cheval comme un cavalier fatigué. En somme il n'y eut a lui faire grise mine que les émigrés français et les ministres. Un M. de Moutier, qui correspondait avec Louis XVIII et à qui Mme de Staël avait « fait politesse » ne vint pas la voir. Il vivait avec Mme de Bréhan, qui était une aristocrate furieuse. Il leur était difficile de pardonner à la fille de Necker. Les ministres s'abstinrent pareillement. « Je remarque, écrit-elle, la conduite du comte d'Haugwitz, qui ne m'a point invitée, quoique je lui eusse dit, en causant, que je désirais voir sa très belle serre, et du baron de Hardenberg, qui, malgré ta lettre, s'est contenté de me faire visite un jour où je n'y étais pas. »

Pour son dessein d'approfondir la philosophie allemande, il lui fallait fréquenter les salons littéraires. En 1804, Berlin en comptait trois, dont deux du plus grand monde. L'un était celui de la duchesse de Courlande, née Dorothée de Meden¹. Elle n'était pas seulement fort belle, mais avait l'esprit libre et dégagé de toutes préventions. Elle était seule à Berlin à recevoir juifs et chrétiens, grands seigneurs et savants. Le second était celui de la princesse Radziwill, qui écrit dans son journal : « L'arrivée de Mme de Staël à Berlin attira tout le monde autour d'elle. Elle venait souvent passer ses soirées chez nous. Mon frère Louis, quelques Anglais, la princesse Sapieha, Jean de Müller rendaient ces réu-

1. C'est la mère de la future duchesse de Dino. Elle avait épousé en 1779 le dernier duc de Courlande deux fois divorcé. Elle en eut quatre filles.

nions très agréables. Je m'attachai beaucoup à Mme de Staël; mon frère Louis en fut très enthousiaste et elle l'appréciait beaucoup. »

Au début de l'année un troisième salon, israélite celui-là, avait été fermé par la mort. C'était celui d'Henriette Herz. Les familles juives recevaient avec plus d'éclat que la bourgeoisie berlinoise, qui les jalouxait. La plus illustre de ces familles était celle des Mendelssohn. Moïse Mendelssohn, le modèle du Nathan le Sage de Lessing et l'auteur d'un commentaire du *Phédon*, était un philosophe connu dans toute l'Europe. Il fut élu membre de l'Académie des Sciences à Berlin; mais l'élection fut annulée par Frédéric II. Mendelssohn mourut la même année que le roi, en 1786. Une de ses filles se convertit pour épouser Frédéric Schlegel. Le salon d'Henriette Herz était le plus brillant de la colonie juive. On y rencontrait l'historien Jean de Müller, le théologien Schleiermacher, Jacobi, Fichte, Guillaume de Humboldt, l'historien Ancillon, le poète Tieck, les deux Schlegel. La maîtresse de maison, belle, intelligente, coquette jusqu'aux frontières où la coquetterie change de nom, avait fondé une Ligue de la vertu, pour servir de lien entre les belles âmes des deux sexes en quête de leur complémentaire. Les membres de la ligue se tutoyaient, échangeaient des lettres en caractères hébreux, se proposaient le développement moral et le bonheur par l'affection, mais sans devoirs, et supimaient entre eux toutes les barrières d'une bienséance purement conventionnelle.

Princes, dames de la cour, écrivains, Mme de Staël les recevait à son tour dans son rez-de-

chaussée de la Sprée. Un matin de mars, à huit heures, on l'avertit que le prince Louis, à cheval sous ses fenêtres, demandait à lui parler. Elle se hâta. Il avait bonne grâce à cheval, et l'émotion ennoblissait encore ses traits. Il lui apprit l'enlèvement et la mort du duc d'Enghien, et comme elle restait incrédule : « Je vais vous envoyer *le Moniteur* », dit-il. « Il partit à ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait la violence ou la mort. » On sait qu'après avoir poussé à la guerre, le prince Louis-Ferdinand fut tué d'un coup de pointe à Saalfeld. On trouva sur lui le portrait en miniature de Mme Wiesel, la « Belle Hélène » de Berlin.

Entre les écrivains qu'elle vit, Mme de Staël cite Fichte, Ancillon, le philologue Spalding, le publiciste Kotzebue. Surtout elle s'est attaché Guillaume Schlegel, à qui Goethe l'avait annoncée. Il avait trente-six ans. Petit et laid, mais avec un don inconcevable de comprendre les langues et les livres, il parlait le français et l'anglais et il avait tout lu. Précepteur dans une famille hollandaise, il était revenu en Allemagne et s'était établi dans le grand-duché de Saxe-Weimar, où avec son frère Frédéric, il avait fondé l'*Athenaeum*. Les jugemens de cette revue ayant donné de l'ombrage à Schiller, les frères s'étaient repliés sur Berlin. Guillaume avait ouvert un cours de littérature très suivi. Mme de Staël, émerveillée de sa conversation, pensa à lui pour l'éducation de son fils. Mais outre que la tâche était vraiment au-dessous de son mérite, il achevait une traduction de Shakespeare. Enfin il était retenu par des aventures sentimentales. Sa femme, Caroline Michelin, l'avait

abandonné l'année précédente, à quarante ans, pour épouser Schelling, le philosophe, et Schlegel s'était consolé avec Sophie Bernhardi, la sœur des Tieck, qui s'était séparée de son mari la même année. Enfin, Schlegel consentit à suivre Mme de Staël. Elle lui faisait un traitement de 12.000 francs, ce qui est énorme, et lui promettait une pension viagère. Devenu le commensal de Coppet, il demeura près d'elle jusqu'à la fin, et lui survécut jusqu'en 1842.

Quelle impression Berlin fit-il sur la voyageuse? Son jugement varie un peu, mais dans l'ensemble il est défavorable. « On me reçoit ici parfaitement bien, écrit-elle à Wieland, mais on n'a pas le temps de s'y voir ni de s'y connaître et la séparation complète des deux sociétés, celle de la cour et celle des savants, donne aux salons une frivolité quelquefois assez fatigante, et moi qui n'entends pas d'allemand, j'ai presque du regret à votre humeur en parlant français, tant je suis convaincue que l'Allemagne ne peut rien gagner à imiter notre grâce parisienne. » Le vide de la vie du monde l'excède. « J'aimerais mieux courir la poste tout le reste de ma vie que de rester ainsi à des toilettes et à boire et à manger et à jouer, et Müller, et le prince Louis, et le duc d'Alo, ivres presque tous les soirs. Ah! pauvre France, pauvre France, si vous n'étiez pas si abominable, que vous seriez charmante! »

Malgré une ombre de malveillance après la mort du duc d'Enghien, elle continuait à être invitée partout. « Si tu veux un échantillon d'une semaine, écrit-elle le samedi 7 avril à son père, la voici : j'ai diné jeudi chez Lafo-

rêt en famille, il me l'avait offert très amicalement et je devais l'accepter après trois dîners nombreux. Le soir, j'ai soupé chez la princesse Henri, j'ai joué au whist et j'ai eu un très bon maintien tout le soir, dit-on. Vendredi, j'ai dîné avec Schlegel et lu de l'allemand avec ardeur; de là, j'ai été voir des marionnettes italiennes... et soupé chez la princesse d'Orange, deux heures à table. Aujourd'hui, je dîne chez un frère du duc de Brunswick, ce soir, je soupe chez la princesse Louise; demain, dîner chez moi : le prince Belmonte, l'envoyé de Russie, Müller et Brinckmann; le soir, je soupe chez l'envoyé d'Espagne, etc... »

Necker ne reçut jamais cette lettre. Le pauvre homme mourait le 10 avril. Les Radziwill avertirent le 18 Mme de Staël que son père était en danger, en lui cachant qu'il n'était plus. Elle ne s'y trompa point, et s'écria : « Il est mort! » Une heure après, elle était sur la route. A Weimar, Mlle de Goeckhausen lui confirma l'issue fatale. « Elle était plongée dans une douleur vraiment folle, des convulsions, des cris mêlés à des larmes », écrit Charlotte de Stein.

RAHEL LEVINE

C'est chez Brinckmann que Mme de Staël rencontra une femme presque aussi célèbre qu'elle dans l'histoire du romantisme, Rahel Levine.

Agée de trente-deux ans, cette juive qui n'était pas jolie, mais intelligente et instruite, avait commencé à rameuter vers la mansarde où la faisait vivre l'avarice de son père,

54, Iägerstrasse, les habitués du salon Herz. Mais elle n'était pas purement intellectuelle. « Les coeurs bien placés peuvent toujours être épris, écrivait-elle à la fin de sa vie à son ami Gentz, et ils veulent toujours l'être. Seulement, ils trouvent rarement des objets dignes d'eux et tout le malheur de l'amour est là. »

La première passion qu'elle inspira fut à un jeune coreligionnaire de son âge, David Veit, qui étudiait la médecine à Iéna. C'était un amour fait de compréhension et d'obéissance. Veit écrit en 1795 : « Vous pouvez me rejeter, vous pouvez me rendre malheureux... L'homme n'est pas né pour être libre, mais pour servir un souverain qu'il aime... Chère âme souveraine, oh! si je pouvais vous rencontrer à Leipzig! » Quatre ans plus tard, il lui écrivait encore qu'il ne pouvait être heureux sans elle, mais Rahel avait depuis long-temps pris un autre chemin. Dans l'hiver de 1795, à l'Opéra où l'on jouait une œuvre de Righini, elle avait vu, dans la loge diplomatique, un jeune homme blond dont le petit air supérieur semblait dire qu'il avait entendu beaucoup mieux. C'était le comte Karl de Finkenstein, le fils du ministre. Il vivait la plupart du temps avec ses trois sœurs dans le domaine brandebourgeois de Madlitz, et se préparait à la carrière diplomatique. Sa grâce encore en duvet séduisit Rahel. Il comprit ce qu'il devrait à cette fille intelligente. Les premiers mois de leurs fiançailles furent les plus heureux de la vie de Rahel. Elle s'enivre des tendres lettres, un peu enfantines, qu'elle reçoit, convalescente à Telitz. Jaloux de l'intimité où elle était avec Wilhelm von Burgsdorf, qui lui lisait les drames de Goethe, il

essaie naïvement de la rendre jalouse elle-même des promenades qu'il fait au clair de lune avec la comédienne Unzelmann. Mais il est léger et superficiel. Dès le mois de décembre 1796, il prétexte que sa famille s'oppose à son mariage avec une bourgeoise et avec une juive. Cette opposition n'eût sans doute pas été invincible. Les unions entre juives et aristocrates étaient communes, et les sœurs même de Karl vécurent, l'une épouse de l'architecte Genelli, l'autre amie de Louis Tieck.

Au témoignage d'une amie, la comtesse Pachta, ce fut Rahel qui, dès qu'elle vit son fiancé hésiter, renonça par fierté à la lutte. Cependant, elle demeurait blessée. Finkenstein, d'autre part, était rendu plus amoureux par la rupture. Désigné pour suivre le Congrès de Rastatt, il demande une entrevue à Rahel. Elle refuse, puis elle accepte une rencontre au théâtre. « Oh! lui écrit-il le lendemain, c'était trop, trop tout d'un coup, d'être si près de toi, sans être avec toi! » Ils se revoient encore. Le jeune homme part pour Rastatt, écrit des lettres pleines de tendresse et de reconnaissance : « Tu as délivré mon âme du sentiment écrasant de sa nullité, tu m'as tiré de cet état morne et insignifiant... » Il rêve de l'être avec elle à Rastatt, où elle se fera passer pour la sœur ou pour la femme de Genelli. Puis, il revient à Berlin. Là, il apprend à Rahel qu'il est aimé de Mlle von Berg, et que les familles souhaitent ce mariage, qui ne se fait d'ailleurs pas. Mais Rahel n'a pas fini de souffrir. A l'automne de 1799, il est envoyé en Autriche. Il continue à la blesser de loin. Il lui demande froidement si elle pense sérieusement venir. A cette marque con-

trainte d'intérêt, elle ne répond pas. Enfin, en février 1800, elle envoie la lettre de rupture : « Les années que tu passes au loin, je veux les employer à devenir une inconnue pour toi. » Onze ans plus tard, le comte de Finkenstein, ambassadeur à Vienne, la revoit à Berlin. Il exprime le vœu de lui faire connaître sa femme. Alors, le cœur de Rahel éclate. Ils étaient assis l'un près de l'autre, un rayon de soleil brillait dans la chambre. « Ton meurtrier ! pensais-je et je restais immobile. Les larmes coulaient sur mon cou et remplissaient mes yeux, en le voyant là assis, complètement calme, complètement apaisé à mon sujet. »

Après la rupture de 1800, elle vint à Paris. Le chagrin résonnait encore sourdement dans sa poitrine, mais elle sentait qu'elle devait aimer. Le destin lui envoya cette fois une tendresse apaisante. Le jeune négociant hambourgeois Georg Wilhelm Bokelmann avait huit ans de moins qu'elle. Elle l'aima pour sa jeunesse et pour le bien qu'elle aurait dû lui faire. Elle rêvait parfois une vie commune. « Comme vous m'aimeriez, si je vivais sous vos yeux ! » lui écrit-elle pendant qu'il voyage en Espagne. Il la revit à Berlin et repartit pour Cadix. La dernière lettre qu'elle lui écrit est de 1802. A cette époque, elle était déjà envahie d'une nouvelle passion, autrement redoutable.

Elle a rencontré don Raphaël d'Urquijo, secrétaire à l'ambassade d'Espagne, que Schadow a pris pour modèle en sculptant son Polyclète. C'est un basque de Bilbao, visage coupé à traits nets, la bouche et le menton bien modelés, le nez en saillie, les yeux noirs et profonds, une figure racée, passionnée, vigoureuse. Autant Finkenstein était faible, autant

Urquijo est énergique, simple jusqu'à la brutalité, gouverné par des sentiments élémentaires et des idées toutes faites sur le bien et le mal. Les conventions lui sont sacrées et il s'énerve quand l'impulsivité de Rahel fait le jeu des faiseurs de ragots. Ce n'est pas un don Juan. Il apporte dans l'amour du sérieux et du scrupule.

L'Espagnol et l'Orientale s'entendent au fond de leurs êtres. Une fièvre de passion respire dans les quelques billets de Rahel qui ont été conservés. « Non, tu ne peux savoir comme tu me plais et comme je t'aime. A ta vue, mon âme la plus profonde s'éveille toujours à nouveau, toujours aussi vivement. Tu parles à mon cœur; ta figure, ta mine le touchent, et il ne se trompe pas; il a reconnu un ange, que toute mon âme chérit. Ta seule vue sans trève flatte doucement mes sens. C'est un charme ininterrompu. » Un mot la ravit. Elle veut être simple pour lui plaire. L'amour la mène à la piété, étant lui-même une grâce de Dieu : « A ceux à qui il donne tant d'amour, pense-t-elle, il donne aussi le reste. »

Mais don Raphaël a des doutes de conscience; il a laissé en Espagne une maîtresse à qui il veut tout avouer. Rahel épouvantée le supplie de n'en rien faire. Enfin, cette crise se résout : pendant qu'Urquijo se tourmentait, l'Espagnole était infidèle la première. Cependant (et ceci est l'opinion d'Ellen Key) Rahel en adorant Urquijo, se refusait. Cet homme du Midi ne comprenait pas l'amour sans possession. C'est la südländische Erotik. « Je veux te voir le moins possible, écrit-il, à moins que tu ne m'ordonnes le contraire. Tu en pressens la cause. Tes paroles me consolent, mais ta

présence attise le feu. » Mme Augusta Walder Steinberg qui a édité les lettres de Rahel, combat cette interprétation. Elle fait remarquer que même dans les pays du Midi il n'est pas d'un usage général de demander aux jeunes filles le don d'elles-mêmes avant le mariage. Au surplus, le tempérament de Rahel ne l'eût sans doute pas refusé. Ses lettres à Varnhagen, avant qu'elle fût sa femme, montrent qu'elle ne séparait point l'âme et les sens. La rupture serait bien plutôt venue du contraste des deux natures. La vie intellectuelle de Rahel restait un monde fermé pour l'Espagnol. Il en concevait de la jalousie et de l'inquiétude, qui devinrent de l'éloignement. Elle n'y comprit rien et en conçut une douleur violente : « De mes propres mains, dit-elle, avec des mains de bourreau, j'arrachai mon propre cœur et je m'en allai comme on sort de la vie. » Enfin, en 1808, elle rencontra le bon Varnhagen qui l'admirait et qui comprit combien elle avait besoin d'être aimée, protégée et choyée. « Tu es, lui écrit-elle, le seul au monde qui m'ait aimée, qui m'ait traitée comme je traite les autres... J'ai appris par toi à être aimée. » Elle l'épousa en 1814, à quarante-deux ans.

Telle est l'étonnante personne que Mme de Staël rencontra dans le salon de Brinckmann, avec qui Rahel avait plus ou moins flirté sous le signe de Goethe. L'entrevue fut une scène de théâtre. Brinckmann avait invité à l'ambassade de Suède des princes du sang, des dames de la cour, des savants, Fichte et l'acteur Iffland. Quand Rahel entra, Mme de Staël vint impétueusement à elle, l'entraîna sur un sopha et causa tête à tête avec elle pendant une

heure et demie, puis elle dit son enthousiasme à Brinckmann et à Rahel elle-même. « Je crois que si je restais ici, ajouta-t-elle sans modestie, je deviendrais jalouse de votre supériorité. » — « Vous, Madame ? répliqua Rahel avec grâce. Oh ! non. Je vous aimerais tant que vous ne deviendriez jalouse que de mon bonheur. »

Flatteuses paroles ! mais il faut voir ce que Rahel écrivait le lendemain, pour elle-même, sur cette voyageuse riche qui ne savait que le français. « Elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris, hormis ce que MM. Schlegel et Ancillon, et madame la princesse une telle ou madame la générale une telle et quelques maîtresses de maison plus ou moins sottes ont bien voulu lui dire. Et puis, elle ne sait pas voir. Elle vous a fait caracoler, comme un escadron, ses trois idées nouvelles à travers les plus vieilles civilisations de l'Europe. N'a-t-elle pas honte ? » Quand le livre *De l'Allemagne* paraît, elle éclate. Mme de Staël est une sotte, une âme triste, une femme sans réceptivité et sans musique, une poule aveugle et son livre est un radotage. « Si quelqu'un qui ignore l'Allemagne lisait son livre et les quelques pensées -- des pensées ? -- qui échappent à sa plume comme des montures sans cavalier, et ses notes, ses aperçus, ses lectures qu'elle n'a pas eu le temps de changer en son propre sang, celui-là se figurera l'Allemagne comme un trou enfumé, sombre, glacial, où errent lugubrement quelques fantoches falots, voués par Dieu à la vertu... Non, mais qui lui a permis de fouiller dans les plus belles choses avec ses grosses mains, sans piété, sans joyeuse innocence ? »

L'AMITIÉ DU TSAR

Jusqu'en 1802, la reine s'était peu occupée de politique. Au mois de juin de cette année, le couple royal rencontra à Memel le jeune tsar Alexandre I^{er}. L'entrevue avait été arrangée par la sœur du tsar, cette grande duchesse Hélène, admirablement belle, qui avait épousé le prince héritier de Mecklembourg-Schwerin. Autant le roi de Prusse était terne, autant l'empereur de Russie était brillant. La reine leur trouvait pourtant des ressemblances : mêmes principes, justice, amour des hommes, efforts vers le bien; mêmes goûts, simplicité, haine de l'étiquette. Elle-même, éblouie, écrivait à son frère une lettre pleine d'enthousiasme : « Ah! combien, combien cette connaissance m'est précieuse! Aucun mot à sa louange ne peut dégénérer en flatterie car il mérite tout ce qu'on peut en dire de bien. » Une intimité soudaine les unit. « Je l'ai prié, dit encore la reine, de rester tel qu'il était. Je lui représentais combien d'écueils il avait à passer, la jeunesse, l'inexpérience, les passions de toutes sortes, qui sont liées à l'âge de la jeunesse et de la force. Il ne prit pas mal ces diverses considérations, reconnaissant bien que je n'osais lui dire tout cela que par amitié. » Dès lors, la reine ne cessa plus de s'occuper des affaires publiques.

Une princesse, née le 23 février 1803, reçut comme un gage de cette amitié, le nom d'Alexandrine¹. C'était le septième enfant de

1. Elle devait devenir grande duchesse de Mecklembourg-Schwerin.

la reine. Le fils aîné, le prince royal, Fritz, était un enfant souvent indomptable, mais intelligent et qui montrait du cœur. Sa mère n'avait pas hésité à prier Dieu de le lui reprendre, s'il devait être méchant. Il vivait et c'était la preuve qu'il serait bon. On le confia, et l'an suivant son frère Guillaume, à un précepteur, Frédéric Delbrück.

Cependant, la guerre avait éclaté en 1804 entre la Russie et la France. Alexandre demanda à son nouvel ami l'accès du territoire prussien pour ses troupes. Le roi refusa, et, le 7 septembre, mobilisa. La guerre avec la Russie tint à un cheveu. Enfin, cette fermeté intimidait Alexandre, qui retira les ordres de marche. La grande majorité du peuple était pacifique. La reine elle aussi à ce moment était du parti de la neutralité. Les souverains étaient tranquillement à Paretz, quand une nouvelle arriva comme un coup de tonnerre. Les Français avaient violé le territoire prussien à Ansbach. Le roi fut violemment irrité, la reine métamorphosée.

Elle avait autrefois admiré Napoléon et échangé des cadeaux avec Joséphine. Mais la mort du duc d'Enghien l'avait indignée. Elle avait jugé que l'avenir de la Prusse n'était pas en sûreté dans les faibles mains du roi, et que sa tâche était de l'aider. Elle avait formé avec le prince Louis-Ferdinand, le général Rüchel et le ministre von Stein, un clan qui poussait aux mesures contre Napoléon. Il y avait encore avec eux la princesse Marianne, jeune femme du prince Guillaume, frère du roi, et la princesse Radziwill. Hardenberg penchait aussi à prendre parti contre la France. Le tsar sentit son heure venue. Il arriva à Berlin le

25 octobre 1805. Le traité d'alliance fut signé le 3 novembre à Potsdam. Le lendemain, les souverains entraient dans la Garnisonkirche. C'est un édifice rectangulaire, blanc et or, avec des décosations rococo, entouré de tribunes. A droite, sous la chaire, s'ouvre de plain-pied un caveau. Le cercueil du Roi-Sergent est à gauche, celui du Grand Frédéric à droite. Le tsar et la reine entrèrent dans le caveau en se tenant la main, tandis que le roi restait sur le seul. Alexandre baissa le cercueil de Frédéric.

La bataille d'Austerlitz ajourna les effets du pacte de Potsdam. Bien plus, le roi signait en février 1806 un traité d'alliance avec la France et se laissait entraîner dans la guerre contre l'Angleterre. La reine au contraire tenait fortement pour l'alliance russe. Louis-Ferdinand lui faisait dire par sa sœur Radziwill que « si l'on connaissait ses sentiments et la façon décidée dont elle s'était prononcée pour le bien et pour les mesures énergiques, tous les gens bien pensants et toute l'armée lui élèveraient des autels. » Aux eaux de Pyrmont, où elle passa le mois de juillet, elle vit la sœur du tsar, Maria Pavlovna, qui avait épousé le prince héritier de Weimar. Elle voyait aussi Blücher. Tout ce parti trouvait l'entourage du roi sans énergie. Cependant la France grandissait sans cesse. Elle avait formé la confédération du Rhin, qui mettait une partie de l'Allemagne dans sa vassalité. « Cela ne peut pas durer, disait la reine en revenant à Berlin, Napoléon est un misérable. » Elle l'emporta enfin. La Prusse mobilisa le 9 août 1806.

Le 18 septembre, les souverains quittèrent Berlin. La reine marchait à la tête de son régiment, les dragons d'Ansbach-Bayreuth. Son

habit de cheval était à leurs couleurs, bleu avec le col et les revers ponceau.

Le 14 octobre, l'armée prussienne était anéantie à Iéna.

L'OCCUPATION FRANÇAISE

Le comte de Schulenburg adressa le 17 aux habitants de Berlin cette proclamation lachique : « Le roi a perdu une bataille. Le calme est maintenant le premier des devoirs civiques. J'y engage les habitants de Berlin. Vivent le roi et ses frères ! »

Les documents, ces billets de spectacle de l'historien, nous permettent de voir le drame de 1806 d'une bonne maison bourgeoise de Berlin. De la place du Schloss partent vers le Sud deux rues qui sont parmi les plus anciennes de Berlin, ou plus exactement de Cölln. L'une est la Breitestrasse, où nous avons visité la maison Ermeler et les Ecuries. L'autre, plus modeste, la Brüderstrasse, va de la place du Schloss à l'église Saint-Pierre, qui bouche sa perspective. Elle est deux fois célèbre dans la littérature allemande; c'est près de l'église Saint-Pierre que se passe *Adultera*, le roman de Théodore Fontane; et la *Sperlinggasse* de Wilhelm Raabe n'est autre chose que la Spreegasse, qui coupe la Brüderstrasse en deux.

Une gravure de 1808, qui représente la Brüderstrasse, nous y montre, à la place du couvent des Dominicains duquel la rue a reçu son nom, une maison, au numéro 13, qui existe encore aujourd'hui. On peut lire sur le portail : *Friedrich Nicolai, Buchhandlung*. Ce

Nicolaï, libraire, joue un rôle immense dans l'histoire littéraire de Berlin.

Or, chez Nicolaï vivait son petit-fils, Gustave Parthey, qui avait huit ans en 1806. Il a laissé sur l'effondrement de la Prusse de curieux souvenirs. Avant la guerre le peuple ne voyait jamais les soldats, qui vivaient dans leurs casernes. C'est au moment de la rupture avec la France que l'enfant vit pour la première fois une troupe en armes. Les hommes avaient de larges tricornes et des queues de cheveux, des *Zöpfe*, qui lui parurent effroyablement longues. Ils se rassemblèrent devant l'église Saint-Pierre. Les gamins les regardaient de loin. « Pauvres gens, disait une femme du peuple, combien d'entre eux ne reviendront pas! » On se redisait de mauvais présages : comme un régiment passait en musique devant l'Arsenal, une tête de Bellone s'était détachée des trophées de pierre et s'était brisée. Les généraux étaient ceux qui avaient commandé pendant la guerre de Sept Ans, qui était finie depuis quarante-trois ans. Le duc de Brunswick devait se rappeler à chaque mot ce qu'il voulait écrire. Le feld-maréchal von Moellendorff ne montait à cheval qu'à l'aide d'un escabeau, et tombait de l'autre côté.

Puis, arriva la nouvelle de la bataille d'Iéna, qui fut suivie, treize jours plus tard, le 27 octobre, de l'entrée de Napoléon. Le petit Parthey, tenant son père par la main, se tenait devant le Schloss. Il vit défiler des régiments à pied et à cheval, puis, après un espace vide, un petit homme sur un cheval blanc, suivi d'un cortège aux brillants uniformes, qui se dirigea vers le Schloss. Le petit homme regarda

dait vivement de tous côtés autour de lui. Les contributions parurent dures. Les pires prédictions des pessimistes étaient dépassées. Les soldats étaient cantonnés chez l'habitant. Le grand-père Nicolaï eut à loger 22 hommes et 12 chevaux. Quand les Parthey, qui habitaient le rez-de-chaussée, ouvraient les fenêtres de la salle à manger, qui donnait sur la cour, la tête d'un cheval pénétrait dans la pièce. L'enfant se souvenait beaucoup plus tard qu'un général français avait jeté par la fenêtre un dîner qu'il trouvait mauvais. Nicolaï était allé lui faire des représentations. Le général l'avait d'abord reçu courtoisement, mais Nicolaï était vif, le ton s'était monté et l'entrevue avait fini en querelle. La maison existe encore et peut se visiter.

D'une manière générale, il n'y avait qu'à louer la conduite des soldats français. Parthey s'est expliqué plus tard leur douceur, en apprenant que toute mère française donnait à ses enfants trois principes. Il les cite en français :

1^o Etre complaisant avec tout le monde;
2^o cacher sa supériorité si on en a; 3^o toujours se souvenir que la troisième réplique est une impertinence.

Les troupes allemandes de la confédération du Rhin laissèrent un autre souvenir. Elles ne cantonnèrent pas à Berlin; mais elles traitèrent avec la dernière brutalité les villages environnants.

CHAPITRE VII

DÉLIVRANCE ET RÉSURRECTION

LA MORT DE LA REINE LOUISE

Pendant plus de trois ans, les souverains restèrent éloignés de Berlin. On y craignait pour la famille royale des dangers, une révolution, une vengeance des malheurs publics. La malheureuse reine avait la nostalgie de sa capitale. En août 1809, elle écrivait à sa sœur Frédérique, avec les mots de Mignon : *Dahin, dahin, möchte ich jetzt gleich ziehen!* Ce qui m'y tire, disait-elle, est vraiment une nostalgie. Enfin, le retour fut décidé pour décembre 1809. L'entrée eut lieu le 23. La reine, dans une voiture de velours lilas, portait une robe de velours brun, garnie d'hermine. Le roi était à cheval. Ils furent acclamés; le soir, la ville était illuminée.

Les difficultés étaient cruelles. La Prusse ne pouvant payer la contribution de guerre, Napoléon réclamait la Silésie. Les Ministres, et Scharnhorst même, y consentaient. La reine s'y opposa. Elle tenait maintenant les rênes. C'est elle qui fit appeler au pouvoir Hardenberg. Elle était l'idole du peuple. Le jour de

sa fête. Kleist lui dédia un sonnet, qui est encore célèbre : « Nous te voyions répandre sans fin la grâce, nous ne savions pas combien tu étais grande. »

« L'expérience et la connaissance des hommes a vieilli mon âme, écrivait-elle, mais mon cœur reste jeune. » Elle se réjouissait d'aller voir son père à Neu-Strelitz. Le 25 juin, elle entrait dans la ville pavoisée. Le 28, le roi l'y suivait et la reine écrivait en français, sur le bureau de son père : « Mon cher Père, je suis bien heureuse aujourd'hui comme votre fille et comme épouse du meilleur Epoux. » Ce sont les dernières lignes qu'elle ait tracées. On partait pour le château de Hohenzieritz. Les souverains prussiens devaient retourner le 3 à Berlin. Une inflammation des poumons se déclara chez la reine, et le roi regagna seul sa capitale. Le médecin Hufeland étant auprès du roi de Hollande, Heim alla voir la malade, et le 10 juillet il ne trouva pas que son état fut inquiétant. Le 16, le mal empira. Cette fois, Heim, rappelé, diagnostiqua un danger mortel. Le roi revint à son tour. Dès qu'il fut seul auprès de la malade, il tomba à genoux. « Il n'est pas possible, gémissait-il, que la volonté de Dieu soit de nous séparer. Je ne suis heureux que par toi : ce n'est que par toi que la vie a encore du charme pour moi, tu es l'unique amie en qui j'ai confiance. » — « Et Hardenberg », ajouta la mourante. Les étouffements augmentèrent. Elle cherchait de l'air. « *Herr Jesus, mache es kurz* », dit-elle. Ce furent ses dernières paroles. Le 19, à 9 heures du matin, elle cessa de souffrir. Le roi lui ferma les yeux.

Un sculpteur de Strelitz, nommé Wolf, prit

le masque de la morte. Le 27 juillet, le plus jeune frère de la reine, le prince Charles, la ramena au Schloss, où le cercueil resta exposé. On le porta de là au Dôme, en attendant que fut prêt le mausolée commandé par le roi dans le parc de Charlottenbourg, sous une allée de sapins qu'elle aimait. Elle y fut enfin conduite le 23 décembre 1810; c'était le jour anniversaire de sa première entrée à Berlin. Le roi commanda à Rauch, qui avait été le chambellan de la reine, et à qui elle avait aplani la carrière, une figure pour la tombe. La statue achevée, au bout de quatre ans, fut envoyée de Rome sur un bateau qui fut pris par un bateau américain, lequel fut pris lui-même par un bateau anglais. Elle n'arriva à Berlin que le 22 mai 1815.

Pendant ce temps, les destins de la Prusse avaient changé. Napoléon était tombé. Le traité de Vienne avait compensé, et au delà, les pertes subies. Le pays allait reprendre un nouvel essor. Peu après la mort de la reine, dit un livre anonyme publié en 1831, « commence la guerre de la Délivrance qui rend le début du xix^e siècle mémorable dans tous les temps et d'où la Prusse est sortie plus puissante et plus magnifique qu'elle n'avait jamais été. Le second traité de Paris ne rendit pas seulement au royaume démembré ses anciennes possessions, il accrut considérablement l'étendue de l'Etat par de nouvelles provinces. Depuis ce traité, le repos de la Prusse n'a plus été troublé. » En fait dans ce pays d'esprit si militaire nous allons assister à cinquante ans de développement pacifique.

LES FONDATIONS DES TEMPS MALHEUREUX

Le temps même de la pire misère n'avait pas été entièrement stérile.

Le malheur de 1806 développa, chez le souverain comme chez les sujets, l'esprit de bienfaisance. Des institutions privées furent fondées, qui survécurent : le Baron von Kottwitz en établit une sous le nom de Freiwillige Arbeits Anstalt, dans la caserne aux numéros 5 à 7 de l'Alexanderstrasse; Karl von Neander créa et le roi confirma la Friedrichstift établie à la porte de Halle dans l'ancien Lazaret Moellendorf et où les enfants des soldats venaient recevoir une éducation d'ouvriers et de servantes; enfin, l'architecte Catel fonda la Luisenstift pour l'éducation d'enfants de la bourgeoisie, sous la protection de la reine. Pour les vieillards et pour ceux dont la guerre et le temps difficile avaient fait des indigents, le prédicateur de l'église de Bohême, Jeanicke, fonda des soupes, et ce Suppenanstalt réunit en hiver 3 à 4.000 pauvres.

Au cours de ces temps malheureux, le roi réorganisait son royaume. Il donna aux villes de Prusse le 18 novembre 1808, une nouvelle organisation municipale. Non seulement cette organisation était perfectionnée, mais les habitants y prenaient plus de part. On développait ainsi l'esprit civique. L'autorité municipale, le Magistrat, fut séparé du Tribunal de ville, le Stadtgericht. Ce tribunal devenu une institution indépendante, fut installé Koenigsstrasse, 19. L'ordonnance réglait encore l'ordre, la sécurité, la santé, la surveillance des rues.

Deux ans plus tard, le 6 juin 1810, ce fut l'organisation de l'Etat qui fut transformée par la création du Conseil d'Etat (Staatsrat). Ce conseil était formé des princes royaux âgés de 18 ans, des Ministres d'Etat, des généraux ayant un commandement, des Ober-Praesidenten présents à Berlin, et de Membres nommés par le Roi. La présidence en fut donnée au Chancelier, Hardenberg.

On ne pouvait pas dans un temps pareil penser à l'embellissement de la ville. Du moins, une grande institution fut fondée pour son progrès intellectuel. L'Université de Berlin fut créée en 1809 : la capitale devint le centre scientifique des Etats prussiens. En même temps, l'Allgemeine Kriegsschule fut établie Burgstrasse, 19, pour l'éducation scientifique des jeunes officiers de toutes armes. Le théâtre fut l'objet des préoccupations personnelles du roi. Au milieu des tempêtes, le progrès intellectuel ne s'arrêta point.

SCHINKEL

Le Berlin du lendemain des guerres Napoléoniennes porte la marque d'un homme qui y a mis partout ses colonnes, ses frontons, et ses temples. C'est Karl Friedrich Schinkel. Il n'était encore qu'un écolier de seize ans quand en 1797, Gilly exposa le plan grandiose d'un monument à Frédéric-le-Grand. L'Octogone, c'est-à-dire le Leipziger Platz actuel, recevait une décoration magnifique. Une colonnade cachait le mur de la ville et enveloppait la porte. En face de cette porte un temple dorique, environné de colonnes, cantonné d'obélisques,

haussé sur une terrasse où accédaient de grands escaliers découverts, enfermait la statue du roi. L'étudiant de Neu Ruppin vit ce dessin et sa vocation fut décidée. Il quitta le collège et se mit à l'école de Gilly. Celui-ci, mort prématurément, n'a pu être que le précurseur de l'art nouveau. Schinkel a accompli la tâche interrompue. Il a compris que les monuments romains n'étaient que des tard-venus. Il fallait remonter aux Grecs, moins pour les copier comme des modèles, que pour acclimater dans les temps nouveaux l'idée qu'ils avaient exprimée. Ses écrits sont une lutte constante pour l'idéal classique dans tous les arts. Il voulait que l'imagination devint moralement belle. Il a laissé d'innombrables dessins pour les peintres et les stucateurs, des modèles de tapis et de meubles. Il a vécu dans une atmosphère d'harmonie que son tempérament réchauffait, mais où ses imitateurs sont devenus des artistes froids.

L'héritage prématuré de Gilly l'amena à construire très tôt des maisons à Berlin. Un voyage en 1803 lui découvrit le gothique : Saint-Etienne de Vienne, et le Dôme de Milan. Il revint à Berlin en 1806, avec des connaissances nouvelles. Son génie comme celui de Gilly, comme celui de Langhans, comme celui de Goethe même, allie le romantisme et la beauté grecque. Le monument que Schinkel projeta pour la reine Louise en 1810 est gothique, et il eût voulu que le premier monument de la victoire, après la Libération de 1813, fût, à Berlin, une cathédrale gothique. Il l'eût élevée, se souvenant du plan de Gilly, sur le Leipziger Platz. Portée par de puissantes terrasses, la gigantesque église eût montré

dans sa rose Saint Michel vainqueur de Satan. La cathédrale ne fut jamais construite; mais c'est sur un plan médiéval que Schinkel éleva de 1825 à 1828 l'église du Werder. En revanche, la Hauptwache, le Théâtre, le Vieux Musée, élevés de 1816 à 1828, sont tout grecs.

PANNEAUX DE PAYSAGES

L'influence de Schinkel se retrouve dans le décor de la vie privée. En voici un exemple qui nous fait pénétrer dans une famille de bonne bourgeoisie aux environs de 1830.

Au 29 de cette Bruderstrasse, que nous connaissons déjà, il y a, encastrée dans les somptueux magasins de Rudolph Hergoz, une modeste maison du XVIII^e siècle. Elle n'a que cinq fenêtres de façade. Des grilles dorées, et sous les fenêtres du premier étage un bandeau qui fait la liaison avec le 28, semblent des magnificences tardivement rajoutées. La maison a la simplicité des demeures bourgeoises au commencement du XVIII^e siècle, avec une élégance faite de proportions justes et de profils discrets. Nous la trouvons pour la première fois en 1714. En 1765, elle est achetée par l'imprimeur George Jacob Decker. Mais en 1794, le fils de celui-ci transporte l'imprimerie au 75 de la Wilhelmstrasse, dans le palais du duc Frédéric-Auguste de Brunswick-Oels, — où, sous le nom d'imprimerie du Reich, elle est encore. Quant à la maison de la Bruderstrasse, Decker la vendit en mars 1795 à deux fabricants de soie, Humbert et Lobry. Humbert descendait d'un chapelier de Metz, réfugié après la révocation de

l'Edit. En 1813, au plus fort de la guerre de la Délivrance, il eut l'idée de faire construire dans sa maison, comme c'était alors la mode, une belle salle. Il s'adressa à Schinkel.

Dans le malheur des temps, l'architecte s'était fait peintre. Nous avons vu qu'il avait à ses débuts, en 1803, fait en Italie ce « Kavalierstour », qui achevait l'éducation d'un artiste. En 1809, à Stettin, où il s'était fiancé, il avait peint la large vallée de l'Oder et les petites villes pittoresques. Il avait étudié ensuite les environs de Berlin. En 1811, avec sa jeune femme, il était allé par Prague, à Salzbourg et à Gastein. Les Alpes vont entrer dans la série de ses visions enchantées.

Il était donc muni d'un répertoire d'images, à l'aide duquel il peignait des paysages à figures, souvenirs d'Italie, rêves de visionnaire architecte, qui réfléchissaient dans une lumière romantique la connaissance de l'antique et du moyen âge. Il obtint le plus grand succès en exposant chez Gropius des panoramas avec perspective en trompe-l'œil; d'abord les villes d'Italie, Rome, Venise, Pise, Palerme, puis en 1812 les Sept Merveilles du Monde. Ces vues, exécutées librement à la colle sur papier, étaient présentées sous un éclairage de théâtre, tandis qu'une voix invisible chantait.

Le décor de Schinkel est un rêve. Tantôt il ennoblit le paysage par la forme sereine d'un temple antique. Tantôt il y brode une cathédrale ruinée. Il y fait jouer la joie d'une lumière rose et or ou la pâleur éclatante du clair de lune. Il a parfois la vision fantastique d'un Turner, parfois l'éclairage féerique du théâtre. Il brossait dans le même

temps des décors pour la *Flûte Enchantée*, pour l'*Undine* de Hoffmann, pour les opéras de Glück et de Spontini, pour les drames de Schiller, de Kleist, de Kotzebue.

Il peignit pour la grande salle de la Bruderstrasse six panneaux, dont deux en largeur. Ceux-ci, le Matin et la Nuit, mesuraient l'un cinq mètres et demi, l'autre trois et demi. Le Matin se lève sur un lac italien, et éclaire sur un éperon boisé une église à coupole, et à leur pied un viaduc. Le premier plan est en contre-jour; des arbres y découpent leur silhouette, précédant une villa, qu'on voit de profil, avec sa terrasse cantonnée de minces statues. La Nuit nous montre aussi un lac, au clair de lune, et dont les rives plus basses reposent sous l'immensité du ciel. L'eau tranquille descend jusqu'au premier plan du tableau. A droite, des ruines gothiques ouvrent leurs ogives parmi les fantômes de dentelle pâle des sapins.

Quand Jean-Paul Humbert fut mort, le 12 avril 1831, son fils Edouard, qui habitait jusque-là le second étage, descendit au premier. La Salle resta intacte. Pendant dix ans elle retentit de musique. La femme d'Edouard était la sœur d'un chanteur et compositeur, Théodore Curschmann, et Curschmann avait lui-même épousé la belle Rose Eléonore Behrend qui avait une voix de soprano, et pour qui beaucoup de ses mélodies ont été composées. L'un et l'autre moururent à peu d'intervalle en 1841.

Edouard Humbert s'éteignit à son tour en 1865 et sa femme en 1868. Les peintures de Schinkel furent dispersées.

Le Matin, le Midi et la Nuit allèrent orner

le Palais Raczynsky sur le Konigsplatz. Quand en 1884 le palais fut détruit pour faire place au Reichstag, les panneaux de Schinkel allèrent à Breslau orner la Maison de l'Oberpräsident. Le renouveau qui s'est fait de la gloire de l'artiste les a ramenés à la National Galerie, où ils sont.

BERLIN IL Y A UN SIÈCLE

Imaginons que nous avons reculé d'un siècle dans le temps et que nous visitons Berlin en 1833. Que verrions-nous?

Entrons, comme nous l'avons déjà fait, par l'ouest, c'est-à-dire par le Tiergarten, dont la partie nord contenait encore les Zelten. Ce n'étaient plus des tentes, mais des pavillons, avec des jardins où il y avait des tables. Il y avait ainsi la Zelt de Weber et celle de Klaus. Quand il faisait beau, tout Berlin était là. Hoffmann en a fait un charmant tableau par une belle journée de 1807. Les élégants allument leur cigare; on dispute de la paix ou de la guerre ou aussi de la couleur des souliers de Mme Bettmann dans *Fanchon*. Sont-ils gris ou verts? Mais voici qu'un orchestre lamentable, une harpe désaccordée, deux violons mal ensemble, une flûte essoufflée et une clarinette spasmodique commencent à massacrer l'opérette de Himmel. Hoffmann buvait si distraitemment son quart de vin rouge qu'il ne vit pas un inconnu s'asseoir à sa table. L'orchestre joua l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, et l'inconnu marqua la plus vive agitation. Je le crois bien. C'était le chevalier Glück lui-même.

Au bout du Tiergarten on trouvait un cirque, ce qui était alors une nouveauté. Il avait été construit en 1821. Une petite scène prolongeait l'arène, et servait aux pantomimes, quand le cirque était occupé par des danseurs anglais ou espagnols.

Le cirque était établi près de la Porte de Brandebourg qui était alors une vraie porte, encastrée dans le mur de la ville. Elle avait à peu près son aspect actuel, sauf des niches et des statues qui ont disparu. Elle ouvrait sur le Pariser Platz, qui avait reçu son nom en 1815. La place était plus ombreuse, mais les bâtiments n'ont guère changé. Un seul a disparu, le palais Redern, qui est aujourd'hui l'Hôtel Adlon, du côté Sud des Linden. Le palais avait deux façades l'une à l'Ouest sur la place, l'autre au Nord, sur l'avenue, avec la porte principale. Il avait été acheté en 1798 au Comte Kameke par le Comte Redern, dont le fils, intendant général, l'habitait en 1833. Le bâtiment original avait été une maison à deux étages dans le style antique, et qui ressemblait à toutes celles de son temps. L'intendant général actuel avait confié à Schinkel le soin de la rajeunir, et celui-ci, en trois ans, de 1829 à 1831, en avait fait un palais florentin dans le style des Médicis, si exactement qu'on se croyait sur la rive de l'Arno. Il avait imité en crépi le gros appareil et copié la couleur sombre des pierres. A l'intérieur, le rez-de-chaussée, où étaient les chambres d'habitation, était resté intact. Mais au premier étage, les fenêtres avaient été agrandies et des plafonds en coupole pénétraient dans l'étage supérieur. C'est au premier que se trouvaient les salons, dont l'un circulaire était garni le long

des murs d'antiquités pompéiennes; la salle de danse, dont le stuc blanc imitait le marbre; la salle à manger, enfin la galerie des tableaux qui comprenait, à côté des peintres allemands modernes, 70 œuvres de maîtres anciens, Bellini, Tintoret, Le Parmigiano, Bassano, Salvator Rosa, Murillo, Poussin...

Sur le côté nord de la place, le palais qui est aujourd'hui l'Ambassade de France n'était pas précédé du portique à rampe qui le déshonneure aujourd'hui.

Un peu plus loin débouchait à droite sur les Linden la Wilhelmstrasse, qui était la rue des palais. Au coin même des Linden, l'ancien palais Von Hordt était habité par S. A. R. le Duc de Cumberland. Puis venait le palais d'un neveu du roi le Prince Frédéric, arrangé par Schinkel. Puis le palais Schwerin, devenu ensuite le palais du Prince Sacken, et finalement acheté par le Libraire Reimer. Enfin, quelques maisons plus loin, le palais Radziwill. Ces maisons, sauf celles refaites par Schinkel, portaient la marque du temps du roi-sergent, sous lequel elles avaient été construites de 1725 à 1737. Le palais Radziwill, le plus récent de tous, avait été élevé en 1738, comme nous l'avons vu, sur l'ordre du roi, pour le comte de Schulenburg. Le monarque assista à l'inauguration avec son plus jeune fils, le prince Ferdinand, encore enfant. Au rez-de-chaussée, une Salle haute empiétait par un œil-de-boeuf sur le premier étage. Dans cette pièce glaciale, Frédéric-Guillaume I^{er} prit froid; rentré à Potsdam, il ne quitta plus la chambre jusqu'à sa mort. Quand, en 1757, le Prince Ferdinand loua le palais au comte de Schulenburg, il coupa en deux dans la hauteur la salle fu-

nesté, fit de la partie basse un jardin d'hiver. de la partie haute une salle de danse, et de l'œil de bœuf des mansardes. Cet arrangement existait encore en 1833.

Le Prince Ferdinand habita le palais jusqu'au moment où, nommé Grand Maître des Johannites, il alla habiter le palais de l'Ordre. Celui de la Wilhelmstrasse fut alors loué. Le Roi Frédéric-Guillaume II l'acheta pour la comtesse Doenhoff dont les enfants le revendirent en 1795 au prince Radziwill. Simple et de grand style, précédé d'une cour entre des communs, fermés elle-même sur la rue par une grille, le palais rappelait aux Berlinois les hôtels du Faubourg Saint-Germain. Le prince Radziwill qui a été l'ami et le protecteur de Chopin, est bien connu de tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la Musique. Musicien lui-même, il a composé un Faust. Il avait fait de sa maison, comme on disait, un temple des Muses. En 1833, elle était habitée par sa veuve, née, comme on sait, Princesse Louise de Prusse.

En continuant les Linden, une seconde grande artère transversale est faite par la Friedrichstrasse : de la Ville du Roi-Sergent nous passons là à celle du premier roi. Comme toutes les cellules juxtaposées dont Berlin est fait, la Friedrichstadt avait son marché, son église et son théâtre. Ce théâtre, que nous avons vu construire en 1800 par Langhans, avait brûlé en 1817 et avait été rebâti sur les plans de Schinkel en 1819. Derrière un péri-style de six colonnes coniques, couronnées d'un fronton s'élevait un second frontispice portant pareillement un fronton sur lequel volait le char d'Apollon. Tout près de là au

coin de la Charlottenstrasse et de la Mohrenstrasse s'élevait la meilleure auberge de Berlin, l'Hôtel de Brandebourg; il avait été justement mis à neuf en 1833.

Revenons sous les Linden, et continuons à les suivre en allant vers la Sprée. Nous rencontrons à droite, c'est-à-dire sur le côté Sud, le palais des Pays-Bas, élevé comme on l'a vu par Frédéric-Guillaume II pour un enfant de la comtesse de Lichtenau, mais refait à la fin du siècle par Kruger. Puis vient le Palais du margrave de Schwedt, et enfin, terminant les Linden de ce côté, la façade courbe de la Bibliothèque. Elle est sous-tendue d'une grille et deux grands arbres dans des massifs flanquent la porte du centre. Devant chacun des pavillons d'aile, deux réverbères sont posés comme des factionnaires.

La Bibliothèque s'était beaucoup accrue depuis sa fondation par Frédéric II. En six ans seulement, de 1828 à 1834, le nombre des volumes avait passé de 250.000 à 300.000 et le nombre des manuscrits de 4,611 à plus de 5.000. Il y avait deux catalogues, l'un alphabétique et général, manuscrit, en 291 volumes in-folio, — l'autre par matières en 193 volumes, dont 18 pour la littérature classique, 54 pour l'histoire, 26 pour la littérature proprement dite et l'histoire littéraire, 40 pour la théologie, 12 pour les Sciences...

Nous sommes ainsi arrivés en groupe des monuments élevés par Frédéric II. En face de la bibliothèque, du côté Nord de l'avenue, nous reconnaissons l'ancien palais du prince Henri, devenu en 1809, comme nous l'avons dit, l'Université. Voici le corps de logis entre les deux grandes ailes en saillie, et l'inscrip-

tion : FRIDERICUS GUILELMUS III REX UNIVERSITATI LITTERARIAE M D CCC V IIII. — Le rez-de-chaussée contient les salles de cours et les salles de réunion des professeurs. Le premier étage a dans l'aile gauche le musée d'anatomie, dans l'aile droite les collections de minéralogie. Le musée de zoologie est au-dessus, dans l'aile droite et dans le corps central. L'ancien jardin du prince est devenu en partie jardin botanique, en partie jardin public. L'Université n'avait pas déçu l'espoir du roi, au moins quant au nombre des étudiants. Elle en avait plus qu'aucune autre école de Hautes Etudes en Allemagne, plus même que Goettingen : 1.863 dans le semestre d'été de 1833; 2.000 dans le semestre d'hiver suivant.

Revenons au côté Sud de l'avenue. A la Bibliothèque fait face l'Opéra. La grande salle d'entrée qui, du temps de Frédéric II avait, les soirs de redoutes, servi de salle de souper à la Cour, était devenue plus tard une salle de concerts; mais depuis qu'une autre salle de concert avait été aménagée au Schauspielhaus, elle ne servait plus qu'à exécuter les décosrations de l'Opéra. Quant à la salle de théâtre proprement dite, sa décoration avait été refaite, dès le lendemain de la mort de Frédéric II, en 1787, sur les plans de Langhans, en bleu et or. On avait élargi le proscenium. Les colonnes qui supportaient les loges et qui gênaient la vue, avaient été reculées de 5 pieds et ornées de cariatides. Il y avait deux loges royales, en face de la loge des étrangers. La salle contenait environ 1.800 personnes.

L'Opéra, qui par un de ses longs côtés fai-

sait face à la Bibliothèque, avait vue par l'autre sur le fossé, au delà duquel était le palais des Princesses. On sait que ce palais communiquait par un arc avec le palais du Kronprinz, qui était alors habité par le roi. On se rappelle que ce palais avait été donné par le Roi Sergent à son fils aîné, celui qui devait être Frédéric II, pour son mariage. Frédéric II devenu roi, l'avait donné à son frère cadet Auguste-Guillaume. Celui-ci étant mort prématurément, sa veuve avait habité cette maison jusqu'en 1780. Son fils, alors Kronprinz, en devint possesseur à cette date et, devenu le roi Frédéric-Guillaume III, il l'habitait encore en 1833. C'était une grande maison privée plutôt qu'un palais. Le roi l'avait remplie de sa bibliothèque et de ses collections de tableaux et de dessins : il habitait lui-même le premier étage du côté droit. Au rez-de-chaussée du même côté, se trouvaient un salon d'attente où se tenait l'aide de camp de service, et la salle des rapports.

Si nous revenons au côté gauche, après l'Université, nous trouvons le corps de garde élevé par Schinkel, aujourd'hui la Hauptwache, alors la Königlichwache. Il a la forme carrée d'une forteresse cantonnée de quatre tours et il est précédé d'un portique à six colonnes doriques.

Au delà de la Wache, nous trouvons l' Arsenal qui, en 1833 avait encore sa destination primitive. Il était disposé de façon à recevoir 180.000 armes à main, et 180 canons. Il comprenait 20.000 fusils posés debout en quatre rangs sur les quatre faces du bâtiment; 60.000 autres couchés à plat provenaient d'armements plus anciens. Ajoutez 2.000 pistolets,

2.000 sabres et baïonnettes, et 400 lances. Le nombre des pièces d'artillerie était de 50 canons ou obusiers et 15 mortiers de très gros calibre, dont 2 avaient été fondus à Liège et destinés au Siège de Cadix. L'Arsenal comprenait, en outre, comme aujourd'hui, un musée d'armes. L'empereur Nicolas I^{er} venait de l'accroître d'un canon pris aux Turcs à Andri-nople.

Il nous faut maintenant passer la Sprée et entrer dans l'Ile. A gauche, la pointe de l'Ile, où sont maintenant les Musées, est encore libre. Seule, la National Galerie, vient d'être élevée sur les plans de Schinkel, avec son portique fermé par une file de dix-huit colonnes doriques. Dans la pensée de l'architecte, la paroi de fond de ce portique aurait dû être peinte de deux rangs de frises, celles d'en haut mythologiques, celles d'en bas, de chaque côté de la porte, allégoriques et représentant la vie humaine, à l'imitation des *Travaux et des Jours*. Dans le Musée même, une fois traversée la rotonde éclairée par sa coupole et qui contenait les statues, on trouvait au rez-de-chaussée les vases provenant en grande partie de la collection Knobelsdorff. Le premier étage contenait les tableaux.

Devant le Musée s'étendait le Lustgarten. Ce n'est plus guère aujourd'hui qu'un square. Mais on le comparait alors au Jardin des Tuilleries. Le vieux jardin potager et fruitier établi en 1573, sous Jean Georges par Desiderius Cornibus, était devenu jardin d'agrément en 1645, sous le Grand Electeur, qui en avait planté les allées de 700 tilleuls venus de Hollande. Au milieu s'élevait un jet d'eau, porté à 60 pieds par une machine à vapeur dont la

cheminée était cachée derrière un arbre. Les pelouses étaient entourées de grilles. Au pied même du Musée, on admirait la grande coupe de granit taillée dans un bloc erratique trouvé dans le Brandebourg à Furstenwalde et dont le diamètre était à 22 pieds. On se disait avec fierté que la vasque antique du Vatican ne mesurait que 16 pieds. Le socle était tout près d'être achevé.

Au fond du Lustgarten, s'élevait le nouveau Dôme. On se rappelle que l'église de la Cour avait été longtemps celle des Dominicains, située de l'autre côté du Schloss, sur le Schloss-platz. Frédéric II avait décidé en 1747 de mettre à bas cette église et d'en élever une autre, au nord du Schloss. Construite par Boumann, elle avait été refaite sur un plan de Schinkel. La forme était restée la même, mais le portail, deux immenses colonnes ioniennes entre deux avant-corps, le tout surmonté d'un fronton, — avait été avancé de façon à devenir plus profond. Les avant-corps cantonnés de piliers avaient reçu deux niches, et ces niches deux grandes statues ailées, en métal, représentant la Foi et la Religion. La coupole avait été relevée et ornée de pilastres corinthiens. Deux petites coupole avaient été ajoutées aux deux angles du portail. Enfin, des peupliers avaient été plantés des deux côtés du portail.

Tournons maintenant autour du Schloss. Devant la façade qui regarde les Linden, se trouvait une série de maisons de 1702, appelée die Stechbahn, la carrière, du nom de l'ancien champ clos où se donnaient les tournois. Ces maisons avaient des rez-de-chaussée à arcades. Tournons encore et venons au Schloss-

platz. Les promeneurs peuvent voir au premier étage, sur leur droite quand ils regardent le château, l'appartement du Kronprinz qui deviendra sept ans plus tard Frédéric-Guillaume IV. C'était l'ancien appartement de Frédéric II. Au second étage, mais à l'angle opposé, était l'appartement du prince Guillaume, frère du Roi, celui qui deviendra le premier Empereur.

Quittons l'Ile par le Long Pont, en saluant la statue équestre du Grand Electeur, et passons sur la rive orientale, dans ce qui fut le vieux Berlin. Suivons la ligne droite, qui nous est déjà familière, de la Koenigstrasse. Nous allons passer devant l'Hôtel de Ville, antique témoin des luttes des électeurs contre les bourgeois, qui fait sur notre droite le coin de la Spandauerstrasse. De l'édifice du xvi^e siècle, le bâtiment d'angle avec ses trois étages et sa tour avait été abattu quelques années avant 1830, à cause de sa caducité. Il restait deux façades, l'une à deux étages sur la Koenigstrasse, l'autre à trois étages sur la Spandauerstrasse, bâties à diverses époques. Mais ce monument en forte saillie étranglait le trafic, et il était depuis longtemps question de le remanier. On hésitait à détruire ces restes vénérables. Il était question d'y pratiquer un passage sous arcade.

En continuant tout droit, nous arrivons à la place, créée par Frédéric-Guillaume I^{er} mais rebaptisée en 1814, sous le nom d'Alexander Platz. Ce qui nous y frappe la vue, c'est un théâtre tout neuf, que le roi avait autorisé un certain Cerf à construire, le 13 mai 1822. La première pierre avait été posée le 21 août 1823. Ainsi Berlin avait désormais en

dehors des théâtres royaux, un théâtre concédé à l'industrie privée. Il avait été ouvert pour la fête du roi, le 4 août 1824. Naturellement les changements de direction n'avaient pas manqué. On y jouait la comédie, mais aussi l'opéra. Le chef d'orchestre était Glaeser. C'est là que chantait Mlle Sontag.

LES MÉMOIRES D'EBERTY

De ce Berlin, que nous venons de parcourir, nous avons une vive peinture, dans les Mémoires d'un professeur de Breslau, Félix Eberty, qui était né en 1822.

A la veille de 1830, la grande époque de la Libération appartenait déjà au passé. Cependant on voyait nombre d'invalides dans les rues. La Croix de Fer inspirait le respect; on pensait que ceux qui la portaient avaient sauvé la Patrie. Les enfants se rappelaient les Cosaques campés dans les rues, y allumant leurs feux, y faisant leur cuisine; ou bien jouant avec les bambins, qu'ils mettaient en selle au grand trot. Mais ces Cosaques étaient chapardeurs, et leurs officiers, logés chez l'habitant, étaient d'une saleté horrible. Une vieille fille se souvenait en rougissant de la bonne grâce d'un colonel français. Le jeune Félix, quand il avait été bien sage, recevait la permission de s'affubler d'un sabre, d'un tricorne et d'une pique, que son père avait portés comme garde-civique. Ce garde-civique avait battu la semelle, par les froids de l'hiver, devant le palais de la princesse Ferdinand, la belle-sœur de Frédéric II, elle lui

faisait porter de la soupe à la bière dans sa guérite. Félix Eberty se souvenait d'avoir vu sous les Linden, allant vers la porte de Brandebourg, le vieux Blücher sur un grand cheval blanc, le dos courbé, en manteau vert, fumant une pipe d'écume. Or, jusqu'en 1848, il a été sévèrement interdit de fumer en plein air, non seulement dans la ville, mais dans le Tiergarten, quoiqu'on pût y marcher un quart d'heure sans rencontrer âme qui vive. Dans ces allées désertes, on se hasardait à fumer une pipe, en regardant si on n'avait pas un gendarme ou un agent de police sur les talons.

L'enceinte dessinée par le roi-sergent était à peine construite aux deux tiers. Toute la partie orientale n'était que champs et que jardins. Dans la moitié occidentale seulement de la porte Royale au Nord à la porte de Halle au Sud, les rues atteignaient le mur de la ville. Ni la porte d'Anhalt, ni la porte Neuve n'étaient encore ouvertes. Au nord de la Dorotheenstrasse, s'étendaient des jardins, et des pépinières qui appartenaient en partie à un fabricant d'eau-de-vie, nommé George. Cependant on commençait à prolonger la Wilhelmstrasse au nord des Linden sous le nom de Neue Wilhelmstrasse, qu'elle porte encore. Pour faire communiquer la nouvelle rue avec les Linden, il avait fallu percer un portail dans une maison de l'avenue. L'hôpital de la Charité était dans des terrains où les enfants jouaient à la balle ou lançaient le cerf-volant. Point de banlieue bâtie. Au Nord, de belles prairies solitaires, inondées à l'automne, invitaient l'hiver au patinage. La porte de Shoenhausen était précédée d'un ouvrage

détaché auprès duquel se trouvait le château, du même nom, dans un jardin clos de murs, avec des piliers dont les figures rococo représentaient les Saisons et les Travaux des champs. Jusqu'au mi-chemin de Pankow, c'était le désert. Le cimetière juif n'existe pas encore. La chaussée a été faite vers 1822; Eberty la voyait encore en 1878 ombreuse de beaux tilleuls qu'il avait vu planter, hauts de deux pieds. Au Nord-Est, de la porte de Prenzlau à la porte de Lansberg, c'était le désert. Des sentiers de sable, dont le mauvais temps faisait des fondrières, erraient entre des monticules déserts. Au Sud-Ouest, au delà de la porte de Halle et de la porte de Potsdam, les quartiers qui se bâtirotnt si vite après 1870 et qui sont aujourd'hui les plus animés, n'existaient pas. Le Zoo s'appelait la Faisanderie royale. Celle-ci ouvrait sur un chemin qui menait à Charlottenbourg par le Tiergarten; mais on ne pouvait le prendre qu'avec une permission spéciale et en ouvrant une barrière; on évitait ainsi le péage établi sur la Chaussée de Charlottenbourg. Il n'y a pas de petites économies.

A l'intérieur de la ville, on commençait à poser partout des trottoirs. Mais le pavé était par endroits détestable. L'éclairage était fait par des lampes suspendues que le vent faisait gémir, et dont la lumière était si avare que l'on sortait le plus souvent avec une lanterne. Encore l'éclairage était-il supprimé en été. Dans les maisons, l'idée d'éclairer les escaliers, obscurs même le jour, ne venait à personne. Le gaz fut allumé pour la première fois en 1826.

On voyait dans les rues des types qui auront

disparu un demi-siècle plus tard. Il y avait le nettoyeur de lampes, si huileux qu'il brillait comme une patinoire. Il y avait le friseur pour les vieux messieurs qui se faisaient encore poudrer, enfariné de la tête aux pieds, ayant dans ses larges poches le fer, le peigne et les ciseaux. Le friseur du Théâtre Schulze, qu'on voyait passer toujours courant, était un personnage légendaire. On dit que quelqu'un lui cria d'une fenêtre : « Avez-vous du temps ? » — « Oui, répondit Schulze, croyant tenir un client. » — « Alors, répartit le mauvais plaisant, pourquoi courez-vous si vite ? » Le philologue Buttmann, qui portait le même vêtement et marchait au même pas, s'entendit un jour appeler d'une maison, par un homme qui demandait s'il voulait lui couper les cheveux. « Mais oui », dit le savant. Il demanda des ciseaux et tondit au ras du crâne le client qui, s'étant vu, devint furieux. « Vous ne savez pas couper les cheveux ! » lui cria-t-il. « Vous ne m'avez pas demandé si je savais, répondit le savant en souriant, mais si je voulais. » Parmi les vieillards qui portaient encore la poudre, Eberty cite un ami de son père, le libraire La Garde, aimable homme, mais qui haïssait la musique, ce qui est rare à Berlin. Il pardonnait aux pianistes et aux violonistes dont on peut se garer, car on voit d'avance le piano ou la boîte. Mais il redoutait les flûtistes qui tirent traîtreusement les instruments de leur poche. La flûte et la guitare étaient alors des instruments de salon, et accompagnaient la voix.

Autre figure de la rue, le messager. Il a un long habit qui finit en pointe sur les mollets, avec le col et les parements orange et sur

la poitrine une plaque d'argent aux armes du roi, avec le cor de la poste au-dessous. Les postes ont fait de grands progrès à partir de 1821, où Nagler en a pris le direction. Jusqu'à les voitures postales étaient des charrettes découvertes qui passaient la nuit dans la rue, avec leur chargement. Les lettres ne partaient pour Königsberg ou pour Cologne que deux ou trois fois par semaine. Nagler institua le départ quotidien. Pour les voyageurs, il créa un service rapide, qui parut une merveille de confort et de célérité. On ne mit plus pour aller de Berlin à Cologne que trois jours et quatre nuits. Il est vrai que l'avion met aujourd'hui moins de deux heures. Le port des lettres restait coûteux : 9 grosschen d'argent pour Bonn, 17 1/2 pour Paris¹. Chaque lettre devait être mise sous enveloppe et portée, personnellement ou par messager, au bureau général de la Koenigstrasse. Or, d'enveloppes, on n'en trouvait nulle part. Eberty a vu le premier papier à lettres avec chiffre à Paris en 1836.

C'est après le départ des Français, en décembre 1808, que chacun put mesurer les pertes qu'il avait faites. Elles étaient telles que jusque vers 1830 il fallut vivre dans la plus stricte économie. Allumer le soir deux chandelles de suif était un luxe inaccoutumé. A l'ordinaire, on en plaçait une seule au centre de la table ronde, autour de laquelle la famille était réunie. Les parents d'Eberty reçurent en cadeau d'un riche parent la première lampe, dite Sinambra, ou lampe astrale.

1. Il y avait 30 grosschen d'argent au thaler, c'est-à-dire à l'écu.

On ne l'allumait que pour les hôtes. Même économie dans la nourriture. On donnait bien une ou deux grandes réceptions par an, mais à l'ordinaire le repas du soir était une tasse de thé, avec quelques assiettes de saucisses, de rôti, ou de jambon. Plus de vin; on buvait ces bières de Berlin qui ont été éliminées depuis par la bière de Bavière. Les Berlinois aimaient les gâteaux : on allait les manger chez Josty, sous la Stechbahn, centre de passage. La boutique n'était qu'une petite pièce, toujours comble, surtout le matin, où les officiers, qui en ce temps-là avaient des loisirs, venaient après la parade. Le chocolat de Josty était classique.

Tout aussi simple était l'aspect des appartements. On ne voyait de porte à deux battants que chez des gens riches et de condition distinguée, de parquet que dans les palais. Pas de pianos à queue qui n'auraient pas tenu dans des chambres étroites; mais ces petits pianos rectangulaires, en forme de table, qui depuis ont été si fâcheusement remplacés par les pianos droits. Qui le pouvait avait un salon, dont les meubles, ordinairement protégés par des housses, étaient livrés dans les grands jours à l'émerveillement des invités. L'acajou commençait d'être à la mode, bien après qu'il était devenu commun à Londres et à Hambourg. Les glaces d'une seule pièce étaient réservées aux châteaux royaux. De grandes vitres aux fenêtres étaient une folie inconnue. On en vit pour la première fois au palais de la princesse Charles de Prusse, et tout Berlin alla les contempler de la rue. Le fabricant de tabac Ebers habitait 15 Unter der Linden. Sa maison rivalisait avec celle de Beer dans

le Tiergarten. Quand il fit tapisser sa chambre de blanc, les gens hochèrent la tête devant cette prodigalité.

Dans le premier quart du siècle, la mode était aux robes étroites, la ceinture sous la gorge, un manteau droit jusqu'aux genoux, le pied découvert par un cothurne à rubans croisés. Les chapeaux étaient blancs ou de couleur, parfois pareils aux hauts-de-forme des hommes, avec un bord large devant et étroit derrière. Les jolis visages étant dans l'ombre, les impertinents regardaient sous le chapeau. Les hommes portaient des bottes, à revers ou à glands. Quand ils s'avisèrent de porter le pantalon sur la botte et non dedans, cette nouveauté parut tout à fait comique, mais la mode l'emporta. Dans les années 30, elle fut de tendre ces pantalons avec des sous-pieds. Les vêtements des femmes changèrent aussi, prirent de l'ampleur, se chargèrent de plis. Les manches s'enflèrent, devinrent immenses et se rembourrèrent de coussinets. Les chapeaux s'accrurent en même temps, encadrèrent le visage comme des parasols. A la maison, les jeunes femmes se coiffèrent de trois hauts chignons, l'un au sommet de la tête, et les deux autres sur les côtés. En 1836, la mode changea encore. Les manches redevinrent étroites, et les femmes portèrent de petits chapeaux sur la nuque. Le costume des hommes changea pareillement. L'habit monta plus haut que la nuque. Les manches faisaient bourrelet sur l'épaule. Les immenses cols à la parricide essorillaient le martyr; le chapeau était une fois et demie aussi large que la tête.

La prescription centenaire a rendu ces modes charmantes. Le musée de Brandebourg

nous montre une des sujettes de Frédéric-Guillaume III vieillissant, ou des premières années de Frédéric-Guillaume IV, qui lui succéda en 1840. Etant une poupée de cire, elle garde l'éclat de sa jeunesse rêveuse. Mais la coquetterie est permise même aux poupées. Celle-ci pour gagner un demi jour favorable, tourne le dos aux visiteurs. Elle est assise devant sa psyché d'acajou, sur sa chaise d'acajou, dont le dossier, pour soutenir ses épaules, s'achève en bandeau cintré. Elle a une ravissante robe blanche et bleue de taffetas, à grands carreaux dégradés, avec des fleurs imprimées dans les blancs. Elle est blonde, coiffée d'une torsade et de boucles basses. Elle tient d'une main son mouchoir brodé et l'autre laisse pendre la cloche profonde de son chapeau cabriolet. Ses robes sont dans des vitrines autour d'elle, robes de moire gris-perle, de taffetas, de percale. Elles sont d'une seule pièce, à ceinture, la jupe droite, le corsage plissé. Et voici les bonnets d'intérieur, en mousseline brodée, à brides de rubans cachetés d'une fleur fausse sous l'oreille.

Les plaisirs des Berlinois n'étaient pas moins simples que leurs habitudes : une promenade le dimanche au Tiergarten ou jusqu'à Charlottenbourg. Des voitures chargeant dix ou douze personnes, et traînées par des rosses, attendaient à la porte de Brandebourg d'être remplies. Le fiacre était inconnu. Quand un certain Heusch obtint le privilège d'en faire rouler deux douzaines, tout le monde le crut fou. En réalité, il fit de brillantes affaires. Les voitures étaient jolies, les cochers avaient une livrée verte à col jaune, les chevaux étaient enrênés sur un arceau à la russe. Les habitants

des quartiers de l'est allaient à Stralau ou à Treptow. Il restait à Stralau un souvenir du temps où Berlin était un village de pêcheurs. C'était une fête populaire, le Stralauer Fischgang, qui se célébrait le 24 août. La bonne société, la cour, le roi même se rendaient au spectacle de cette liesse. Il était proverbial que la plupart des enfants de Berlin naissaient trois mois avant le Fischgang. En temps ordinaire on allait manger à Stralau les poissons de la Sprée avec de la salade de concombres, et boire à Wilmersdorf du lait de brebis. Les Berlinois adoraient comme aujourd'hui le canotage. Il y avait à Stralau un cimetière spécial pour les noyés.

Les plaisirs de l'hiver étaient le patinage et la promenade à traîneaux. Les prairies devant la porte d'Oranienburg, les espaces plats et inondés entre Berlin et Charlottenbourg, la Sprée, les canaux du Tiergarten offraient des étendues glacées. Un bon patineur, était en un quart d'heure à Charlottenbourg. Les dames ne patinaient pas encore, Mais elles se faisaient pousser en traîneau sur la Sprée, près des Zelten. Il y avait longtemps, nous l'avons vu, que celles-ci n'étaient plus des tentes comme sur la gravure de Chodowiecki de 1763. C'étaient de solides hôtelleries dont l'une avait à chacun de ses deux étages des galeries en balcon au-dessus de l'eau. C'est là que les jeunes femmes et les jeunes filles, celles-ci avec ou sans leur mère, se réunissaient pour voir patiner les jeunes gens. Ils s'approchaient et proposaient un tour de traîneau. Le sculpteur Schadow, à 70 ans, se mêlait encore à ces jeux. Différents publics venaient à des heures diverses

selon le dîner de chacun. La bourgeoisie prenait son repas à une heure, les gens élégants à deux ou trois, et les raffinés encore plus tard. Le roi Frédéric-Guillaume III se mettait à table comme les bourgeois à une heure. On voyait sur la glace le matin à partir de dix heures, la jeunesse élégante, les attachés d'ambassade, qui venaient à l'heure où les bourgeois travaillent. Ceux-ci venaient à leur tour et s'en allaient à midi. La bonne société venait de une heure à trois. La même hiérarchie réglait l'heure des promenades. Les princesses se promenaient entre une heure et deux, et qui voulait voir la cour accourait. Les équipages de la meilleure compagnie stationnaient à l'endroit où la Bellevuestrasse, qui n'avait alors que quelques maisons, débouche dans la rue Lennée, qui n'en avait pas du tout. Le roi lui-même venait se promener au Tiergarten, avec un aide de camp pour toute suite. Il demanda un jour qui était un vieux monsieur qui le saluait très poliment. C'était un de ses ministres, Von Altenstein. Il faut dire que le roi ne voyait jamais ses ministres. Il communiquait avec eux par son cabinet civil ou militaire, ou par le grand chambellan, prince Wittgenstein.

A la ville, un des grands plaisirs des Berlinois était le théâtre, mais les troupes royales, celles de l'Opéra et du Schauspielhaus allaient souvent jouer le dimanche à Charlottenbourg ou à Potsdam. Il y avait place pour un théâtre privé. Ce fut, au grand mécontentement des scènes officielles, ce théâtre de la Koenigsstadt, que nous avons vu s'élever en 1824 et qui concéda d'abord à l'ignorant Cerf, passa bientôt à une Société de riches marchands, amis du

théâtre, lesquels se firent aider d'abord par le Conseiller de justice Kenowski, amateur passionné, puis par le poète von Kolter. La troupe, dont Henriette Sontag était l'étoile, était excellente. Eberty se rappelait avec ravissement l'avoir vue sortir du bateau dans *l'Italienne à Alger*. Elle semblait une fée. La beauté la grâce, et l'art du chant composaient son charme. Au reste les théâtres de Berlin étaient alors excellents. L'Opéra était depuis 1820 dirigé par Spontini, qui plaisait au roi, et dont la *Vestale*, dans le pur style de Glück, avait fait la gloire. Son *Fernand Cortez*, écrit à Berlin, n'avait pas moins bien réussi. On l'appelait le chevalier Mi Majeur, à cause de quatre décosations qu'il portait comme les dièses du ton. Cet Italien vaniteux était si gonflé de ses fonctions, de ses succès, et de l'amitié du roi, qu'il se permettait les plus libres propos. Ces propos le firent condamner pour lèse-majesté. Mais le roi lui pardonna. Il avait quantité d'ennemis. Ses polémiques avec le critique Rellstab finirent par des procès. Ses dernières œuvres réussirent assez mal. De son *Nurmahal* les Berlinois firent *Nur'Mal*, qui veut dire une seule fois. Les amateurs de mélodie lui reprochaient d'être bruyant et, en chargeant l'orchestre, de détraquer les voix. Si le simple et ancien art du chant selon la tradition de Haendel se perdait, il en était responsable. En fait, cinquante ans plus tard Eberty ne retrouvait plus ce chant que chez Stockhausen et Mme Joachim. Spontini resta à Berlin jusqu'à 1840. L'Opéra donnait les œuvres de Glück et de Mozart. Blume et Mauer quand ils chantaient don Juan et Leporello, semblaient les personnages mêmes. Le

Schauspielhaus n'était pas moins bon. Louis Devrient était un Falstaff admirable; la belle Mme Stich était une favorite du public. Le scandale fut grand quand on apprit que son mari avait été poignardé par un comte Blücher, qu'il avait surpris auprès d'elle. Tout le monde l'avait crue irréprochable. Gern et Rüthling étaient d'excellents comiques. Le ballet, un des plaisirs du roi, était excellent, grâce aux soins de l'intendant des Théâtres, le comte Brühl, homme plein de goût. Le théâtre n'était plus gratuit, mais les places de premier rang ne coûtaient pas plus d'un thaler.

La musique pure était aussi un des plaisirs et une des renommées de la ville. Les exécutions de l'Académie de Chant, sous la direction de Zelter, étaient parfaites. Les chœurs étaient de premier ordre. Deux contraltos, Mme Türrschmidt et Mme Solmar étaient des artistes achevées. Les autres voix étaient fournies par l'Opéra. La première pierre de l'édifice définitif de l'Académie de Chant fut posée le 30 juin 1825. Les programmes étaient faits surtout d'œuvres de Haendel et de Bach. *Le Messie, Josué, Saül, Samson, Judas Macchabée*, étaient parmi les œuvres préférées du public. Enfin, en 1829, Mendelssohn et Edouard Devrient réussirent après beaucoup de peine à tirer de l'oubli où elle était tombée la *Passion selon Saint Mathieu*. Edouard Devrient chantait le rôle du Christ. Mais le public aimait surtout voir la *Mort de Jésus* de Graun, facile à comprendre, ornée d'airs chantants, et où les trilles de Mme Schulz faisaient merveille. Enfin, il y avait encore au Tiergarten, dans le local Teichmann, des concerts le mercredi donnés par une musique militaire. On

y exécutait les symphonies de Beethoven arrangées pour instruments à vent. Eberty assure que les phrases écrites pour le violoncelle gagnent en clarté à cette transposition. En revanche l'humidité de l'air en détendant les timbales, les faisait baisser d'un demi-ton, ce qui donnait un effet un peu fâcheux dans la symphonie en *si* bémol majeur.

CHEZ LE PRINCE DE HARDENBERG

Après cette promenade bourgeoise, entrons, du droit de l'historien, dans un des palais de l'aristocratie. Choisissons celui d'un homme bien connu des Français, car il les a violemment détestés, le Prince de Hardenberg. Tout le monde connaît, au Congrès de Vienne, la crise de fureur qu'il eut quand Talleyrand proposa que les décisions des Puissances fussent conformes à la légitimité. Debout, les poings sur la table, il criait, comme un sourd qu'il était : « Que fait ici la légitimité ? » — « Elle fait que vous y êtes », répondit Talleyrand.

Hardenberg avait été marié trois fois. Sa première femme l'avait trompé avec le prince de Galles et la seconde avec un maître de musique. Deux fois divorcé, il était devenu l'amant de Mme Schonemann, qui chantait au théâtre de Francfort. En 1807 au moment où la Cour se réfugia à Koenigsberg, un maître de poste insolent lui refusa des chevaux, en lui disant qu'une concubine du ministre pouvait bien attendre. Elle se plaignit si amèrement que Hardenberg l'épousa. La nouvelle princesse avait pour demoiselle de compagnie Mlle Hachnel, fille

d'un horloger et d'une directrice de pension, et l'un des sujets les plus sensibles de Wolfart, disciple lui-même de Mesmer. En dehors de sa clairvoyance, cette hystérique était une femme très instruite qui aux dîners diplomatiques parlait italien, français, anglais, avec les ambassadeurs et qui pouvait encore s'entretenir en bas-allemand avec le Maréchal Blücher. Sans beauté, elle devint la maîtresse tyrannique de Hardenberg.

Or, Mlle Hachnel avait comme camarade le fameux médecin juif Koraff, magnétiseur lui aussi, personnage louche, et sans doute espion. Elle lui demanda, pour guérir ses nerfs, qu'un accident de voiture avait achevé de détriquer, de continuer sur elle le traitement de Wolfart. Hardenberg assistait aux séances. « Une intimité profonde, écrit Auguste Ehrhard, s'établit entre les trois personnes. Hardenberg accorda au médecin une confiance absolue, confiance bien mal placée, s'il est vrai que Koraff devint l'amant à la fois de Mme de Hardenberg et de Mlle Hachnel. »

Hardenberg avait un fils, Christian, qui était un diplomate et, dit-on, un niais, et une fille, Lucie, qui était comtesse de Pappenheim. En instance de divorce, Lucie vivait en 1816 à Berlin avec sa fille Adélaïde et une fille adoptive, Helmine, personnage mystérieux, issue selon les uns d'un prince du sang, selon les autres d'un cocher du comte de Pappenheim. Lucie avait quarante ans et les restes d'une beauté blonde noyée dans l'embonpoint; Adélaïde en avait dix-neuf.

Un des lions à la mode était le comte de Pückler Muskau. On l'avait vu conduire sous les Linden une voiture attelée de quatre cerfs.

Un jour d'octobre 1816, il partit en ballon avec l'aéronaute Reichherd. Il balança à épouser Lucie ou Adélaïde, la mère et la fille. Ses amis lui remontrèrent qu'il serait plus original d'épouser la mère, car elle avait neuf ans de plus que lui. Il l'épousa. Au grand scandale de Berlin, son beau-père le fit nommer prince.

Cependant après vingt-sept ans de vie commune, Hardenberg et sa femme cessèrent de pouvoir se supporter. Mégère envers son mari, la princesse se permettait d'étranges libertés. Un soir chez elle, son gendre vit le grand chambellan Wittgenstein la serrer de près. Il lui pinçait les joues, l'embrassait, la tint toute une minute par les oreilles, la pressait contre lui. Enfin, en 1821, elle quitta son mari. Le chancelier fut dès lors complètement sous l'influence de Mlle Hachnel. Pour plus de commodité, il la maria à un chevalier d'industrie, M. de Kimsky.

Madame de Kimsky commença alors à traîner sans pudeur et sans pitié le vieux chancelier à son char. Une des lumières de Berlin, le médecin Rust, accompagnait Hardenberg, sa maîtresse et le mari de celle-ci, dans le Harz, puis aux eaux de Pyrmont, au milieu des scènes les plus violentes de l'hystérique.

Quand le chancelier lui demanda de le suivre au Congrès de Vérone, Rust mit pour condition que Mme de Kimsky ne serait pas du voyage. Le chancelier promit; mais en route des lettres arrivèrent et le vieillard céda. Il fit venir les Kimsky à Vérone. Les injures et les crises de nerfs, dont Hardenberg avait failli mourir à Pyrmont, recommencèrent. En novembre, la Kimsky entraîna le chancelier

dans un voyage à trois à travers l'Italie. A Milan, elle le mena dans quatre théâtres le même soir, le força à gravir les cent cinquante-huit marches du Dôme, et le garda, dans un courant d'air sur le toit. Une congestion pulmonaire se déclara; Rust conduisit son malade à Gênes, sous un ciel plus doux. Les Kimsky visitaient la ville. Le 26 novembre, voyant entrer sa maîtresse dans sa chambre, Hardenberg qui râlait, dans son fauteuil, se souleva d'un coup et lui lança un regard si farouche qu'elle s'évanouit. Il mourut le même jour.

Le chancelier ne laissait que des dettes. Son gendre Puckler-Muskau, aux trois quarts ruiné lui-même, vivait splendidement dans un appartement de la Friedrichstrasse. Ce grand seigneur ne s'embarrassait pas de préjugés. Il fréquentait la société juive, où l'on mangeait mieux et où l'on s'amusait plus que dans la pauvre aristocratie prussienne. C'est là, chez les Beer, qu'il rencontra à dîner le pianiste Kalkbrenner, riche de 20.000 thalers de rente à vingt-cinq ans. Mme Beer avait reçu ses invités parée d'un collet d'hermine qui la faisait ressembler à un vieil électeur de Brandebourg. Puckler allait aussi chez cette Rahel Lévine que nous avons vue régnant dans le monde des lettres, et qui était devenue Mme de Varnhagen. Il fréquenta les cafés littéraires, où il connut Hoffmann. Enfin en 1826, il quitta Berlin pour Londres. Il avait divorcé d'avec Lucie sans cesser de l'aimer ni de la garder au château de Muskau, et il allait en Angleterre pour conquérir à quarante et un ans une riche héritière. Il en fut pour ses frais de voyage.

L'AMBASSADE DE CHATEAUBRIAND

Le 1^{er} janvier 1821, un nouvel ambassadeur de France quittait Paris pour Berlin. Ce n'était rien moins que le vicomte de Chateaubriand. Il lisait *l'Histoire secrète* de Mirabeau, indigne qu'on n'eût pas employé un tel homme. A Mayence, il se trouva que le Rhin n'était ni gelé ni dégelé. « C'était, dit-il, la vieille Germanie dans toute sa beauté. » Il passa en amont, et continua dans la neige, par Erfurt et Weimar. « Dans Weimar habitait Goethe que j'avais tant admiré, et que j'admire beaucoup moins. Le chantre de la matière vivait, et sa vieille poussière se modelait encore autour de son génie. J'aurais pu voir Goethe et je ne l'ai point vu; il laisse un vide dans la procession des personnages célèbres qui ont défilé sous mes yeux. »

L'ambassadeur arriva le 11 janvier à Berlin, descendit d'abord à l'auberge, puis à l'hôtel de l'Ambassade, Unter den Linden, que M. de Bonnay venait de quitter. L'hôtel, froid et délabré, appartenait à la duchesse de Dino. « Enfermé seul auprès d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg, et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures. » Dans cette solitude, Chateaubriand avait du temps. On allait en soirée à Berlin entre cinq et six heures, et à neuf heures, tout était fini. Nous devons à ce loisir le IV^e livre des *Mémoires d'outre-tombe*.

Bien plus tard, dans le VIII^e livre, Chateau-

briand nous a livré les souvenirs de son séjour à Berlin. Il y a, dans ces souvenirs, un joli portrait du roi, et qui donne encore à rêver aujourd'hui. On se rappelle que, comme beaucoup de ses prédécesseurs, celui-ci habitait ce qu'on appelle le palais du Kronprinz. « Le roi, logé dans une simple maison, avait pour toute distinction deux sentinelles à sa porte: entrait qui voulait; on lui parlait *s'il était chez lui*. Cette simplicité des princes allemands contribue à rendre moins sensibles aux petits le nom et les prérogatives des grands. Frédéric-Guillaume allait chaque jour, à la même heure, dans une carriole découverte qu'il conduisait lui-même, casquette en tête, manteau grisâtre sur le dos, fumer son cigare dans le parc¹. Je le rencontrais souvent et nous continuions nos promenades, chacun de notre côté. Quand il rentrait dans Berlin, la sentinelle de la porte de Brandebourg criait à tue-tête; la garde prenait les armes et sortait; le roi passait, tout était fini. » Il y a un autre joli croquis du roi à l'Opéra, confiant en secret à l'ambassadeur, qu'il déteste les gargarismes de Rossini, et qu'il aime Glück.

René, éternel amant, avait alors cinquante-deux ans. Il rencontrait dans le Tiergarten la duchesse de Cumberland, laquelle n'était autre que cette jolie princesse Frédérique, sœur légère de la reine Louise. « La duchesse de Cumberland faisait presque toujours la même promenade que moi : tantôt elle reve-

1. J'imagine, d'après le contexte, qu'il s'agit du Tiergarten où d'ailleurs il était interdit de fumer. Mais quel plaisir, pour un voyageur français d'aujourd'hui, d'y rencontrer l'ombre de Chateaubriand, qui vient de croiser le roi !

naît de secourir dans une chaumière une pauvre femme de Spandau, tantôt elle s'arrêtait et me disait gracieusement qu'elle avait voulu me rencontrer; aimable fille des trônes descendue de son char comme la déesse de la nuit pour errer dans les forêts! Je la voyais aussi chez elle : elle me répétait qu'elle voulait me confier son fils. »

Chateaubriand nous a conservé de la princesse Frédérique quelques billets charmants et familiers. « Mille ans en arrière, dit-il, et la princesse Frédérique, étant fille de Charlemagne, eût emporté, la nuit, Eginhard sur ses épaules... » Elle mourut reine de Hanovre, en juillet 1841. Son fils, celui qu'elle eût voulu pour pupille à Chateaubriand, était devenu aveugle.

LES HUMBOLDT

Chateaubriand nous a laissé un tableau de cette famille des Humboldt dont les statues ornent aujourd'hui l'Université, et dont on peut évoquer les ombres au joli petit château de Tegel, attique comme un souvenir du Premier Empire : « M. Guillaume de Humboldt, frère de mon illustre ami le baron Alexandre, était à Berlin : je l'avais connu ministre à Rome; suspect au gouvernement à cause de ses opinions, il menait une vie retirée; pour tuer le temps, il apprenait toutes les langues et même tous les patois de la terre. Il retrouvait les peuples, habitants anciens d'un sol, par les dénominations géographiques du pays. Une de ses filles parlait indifféremment le grec ancien ou le grec moderne; si l'on fut

tombé dans un bon jour, on aurait pu deviser en sanscrit. »

Guillaume de Humboldt était né à Potsdam, en 1767, deux ans avant Alexandre. Il avait été élevé dans l'esprit de « l'âge des lumières » berlinois, de l'Aufklärung. A Göttingen, où il étudiait le droit, il avait appris de Heyne à connaître l'antiquité. C'est pendant ces années d'études qu'il commença d'aimer Caroline de Dacheröden. Elle lui écrit le 28 juillet 1788: « Je ne peux pas refuser à mon cœur, mon cher Guillaume, la joie de t'écrire deux lignes. Pense que je vis dans un désert, où il se désaltère de souvenirs et se nourrit d'espérances. Dis-toi... que je porte dans ma poitrine un cœur chaud et plein d'amour, que je brûle de le lier au tien par des liens sacrés, et qu'il va au-devant du tien avec un pur amour fraternel... Si tu viens tu me trouveras dans le jardin, car je veux d'abord te voir seule. Je ne supporterai pas en public l'émotion du premier moment. »

Ce qui est admirable, c'est qu'au moment où elle lui envoie ces lignes enflammées, ils ne se sont jamais vus. Mais ils font partie l'un et l'autre du *Tugenbund* berlinois, où l'on se donnait pour tâche de cultiver son âme, où des cœurs bien accordés se pressaient fraternellement l'un contre l'autre, et où l'on se tutoyait avec des baisers fraternels, en versant des larmes brûlantes.

Caroline et Wilhelm se virent pour la première fois le 24 août. Ce furent des moments délicieux: « Qu'on puisse s'aimer comme nous nous aimons, écrit Caroline, c'est le plus beau présent du ciel, qui vaut toutes les larmes, toutes les souffrances. » Ils ne se revirent que

le 16 décembre, et se fiancèrent. Cet amour céleste ne restait cependant pas indifférent au réel. Caroline demandait à Wilhelm s'il ne portait point de robe de chambre, car c'était une chose qu'elle ne pouvait souffrir. Elle souhaitait aussi qu'il eût quelque titre, qui le fit digne de la fille d'un Président de Chambre. Il obtint celui de conseiller de légation. Ils se marièrent enfin en 1791.

En 1797, ils partent pour un séjour en France et ne reviennent qu'à la fin de 1801; mais c'est pour aller en septembre 1802 à Rome, où Humboldt était nommé ministre auprès du Saint-Siège. Le cortège était formé de deux voitures. Dans une puissante berline voyageaient le père, la mère et les trois filles : Caroline qui avait dix ans, Adélaïde qui en avait deux et la petite Gabrielle, qui avait quatre mois, celle-ci dans les bras de sa nourrice. Une petite chaise de poste qui suivait la berline portait les deux fils, Wilhelm qui avait huit ans et Théodore qui en avait cinq, avec leur précepteur, M. Riemer. A Rome, il naquit encore à Caroline deux enfants, Louise et Gustave, qui n'étaient destinés à vivre l'un ni l'autre. Le petit Wilhelm était mort peu de temps après l'arrivée à Rome, et reposait au pied de la pyramide de Cestius.

Humboldt revint à Berlin en 1808, fut nommé ministre du Culte et de l'Education nationale, et c'est lui le vrai fondateur de l'Université. Caroline est restée à Rome avec les enfants, auxquels s'ajoute un nouveau fils, Hermann. Seul Théodore est venu faire son éducation en Allemagne. Les garçons de cette génération brûlent de patriotisme. Ils donnent leurs timbales d'argent à la Monnaie.

Comme quelqu'un demandait à Théodore où il était né : « A Iéna », répondit-il. — « Endroit célèbre », lui dit-on. — « J'en voudrais retourner la célébrité », réplique l'adolescent. — Enfin en 1810, Humboldt est déchargé de sa tâche de ministre et nommé ambassadeur à Vienne. La famille s'y trouve réunie.

Mais voici 1813 et de nouveau la guerre. Humboldt est appelé au quartier général, et son fils Théodore, qui n'a pas seize ans, s'engage. La mère est crucifiée, mais stoïque. « Mon cœur se fond de tristesse, écrit-elle. Que Dieu nous donne le succès de la plus sainte, de la plus juste des guerres! » Et à Rahel Levine : « Je te dirai la vérité : tu trouveras tout en moi plus calme, plus pur et plus aimant. Les peines du cœur qui sont entrées tôt dans ma vie, et auxquelles je me suis vouée, l'ont enfin purifié, fortifié et élevé jusqu'à la jouissance d'une clarté intérieure et heureuse, que je ne soupçonnais pas autrefois, dans les heures obscures et passionnées. »

Le 4 avril 1814, son mari écrit à Caroline que les Alliés sont à Paris. Voici trois Humboldt entrés en vainqueurs dans la capitale de la France, Alexandre, Guillaume et Théodore, et avec eux un officier de leurs amis, August von Hedemann, qui a près de trente ans, et qui échange avec Adélaïde, laquelle en a quatorze, des lettres supposées innocentes. Et tout à coup le père comprend tout. « La dernière lettre ouverte d'Adélaïde à Hedemann, écrit-il le 16 mai 1814, a été brusquement pour moi une nouveauté. Ce n'est plus une lettre d'enfant. Elle exprime avec une innocence céleste des sentiments très pré-

cis, et je crois que dans leurs cœurs l'affaire est réglée. Je n'ai rien à redire. » Les jeunes gens furent mariés par l'illustre théologien Schleiermacher le 24 avril 1815, avec un fort beau discours. Napoléon venait de rentrer à Paris et tout le destin de l'Europe était à régler de nouveau. Hedemann retourna faire de l'occupation à Paris. Il se consolait en parlant de sa femme avec son beau-père, qui était aussi en France.

L'aînée des filles, Caroline, était malade et vouée aux villes d'eaux. Mais pour la troisième, la charmante et bonne Gabrielle, c'est le père lui-même qui trouva un mari. Il représentait maintenant la Prusse à la Diète, qui siégeait à Francfort. Il écrit à sa femme le 13 février 1816 : « Le jeune Bülow que j'ai ici, sera tout à fait bien quand il aura passé quelques années avec moi. Il a du zèle et des connaissances. Je me dis souvent, en riant de moi-même, que c'est le mari que je destine à Gabrielle. Tu verras ce qu'il en adviendra. »

Humboldt voyait clair. Le conseiller de légation Henri de Bülow se fiança le 6 août 1816 avec Gabrielle, qui n'avait pas quatorze ans. Sa belle-mère écrivait à Adélaïde : « Pour le travail, Bülow est le préféré de ton père. C'est un jeune homme de vingt-quatre ans, dégourdi, grand, fortement bâti, une vraie figure de Mecklembourgeois, les yeux petits, mais jolis et brillants, Prussien jusqu'à la passion, attaché à ton père jusqu'à l'adoration.

Mariés après trois ans de fiançailles, les Bülow eurent, de 1822 à 1833, cinq filles. Comme Bülow était à l'ambassade de Londres, les aînées prirent un air de ce pays.

Quand elles venaient à Berlin, les passants disaient : « Voilà les petites Anglaises. » Le roi et les princes se mettaient bonnement à la fenêtre. L'aînée s'appelait Gabrielle comme sa mère. Quand elle eut douze ans, on lui donna un beau livre en maroquin rouge, pour qu'elle y écrivît son journal. Ce journal est délicieux. Les lettres ne le sont pas moins.

L'impression est étrange d'y retrouver ceux qu'à la génération précédente nous avons vus enfants, et qui sont maintenant affublés de la dignité d'oncles et de tantes. Hedemann est devenu général, en garnison à Posen. Ce petit Hermann, qu'on avait mis en pension avec tant de chagrin, est devenu l'oncle Hermann à qui Gabrielle écrit, en 1838 : « Est-ce que tu ne viendras pas nous voir un peu cet hiver, ce serait vraiment gentil. Tu nous trouverais tous changés. Depuis que nous ne t'avons vu, je suis devenue une vieille nonne mecklembourgeoise, affreuse et, qui depuis trois mois, gouverne avec un sceptre de fer mes trois petites sœurs et leur donne des leçons comme un vieux professeur. Je tiens des discours comme lord Brougham et Sir Robert Peel au Parlement, et je sais faire pleurer aussitôt les petites... » Elle avait dix-huit ans.

Le 1^{er} juin 1840, à Tegel, toute la famille se lève à six heures et vient à Berlin en deux voitures par une chaleur torride, pour assister à la pose de la première pierre du monument de Frédéric II par Rauch. On arrive devant l'Université à 10 heures. Le prince royal et tous les princes sont là, debout, en rang, devant la fosse qui ressemble à une tombe. Aux fenêtres, sur les toits, dans les arbres, il y a des spectateurs. Les rues pavoi-

sées regorgent. Les troupes encadrent toute l'immense place. Les métiers avec leurs bannières s'alignent jusqu'à la Schlossbrücke. On se montre un groupe de vieux bonshommes. Ce sont les survivants de l'armée de Frédéric II : il y en a soixante-dix. Au moment où la pierre est posée, le canon tonne, la musique joue la marche de Frédéric, toutes les cloches sonnent. Cependant le roi n'est pas là. On sait qu'il est au plus mal. Tout le monde regarde tristement ses fenêtres fermées. On entoure le palais, on interroge la sentinelle.

Le 8 juin, à Tegel, un domestique annonce à six heures du matin à Gabrielle : « Son Excellence von Humboldt est là. » Cette présence insolite de son oncle Alexandre l'avertit assez. Le roi est mort. Elle s'habille en dix minutes. Elle ne s'était pas trompée. Frédéric-Guillaume III s'est éteint la veille. Il a perdu connaissance dans l'après-midi. Le tsar prétend avoir été encore reconnu par lui quand il lui a baisé la main. Il s'est éteint à quatre heures du soir. Le dernier acte de son règne aura été de signer l'ordre du cabinet pour le monument de Frédéric II.

Le 9 juin, tout Berlin est en deuil. Partout des gens en crêpe ou en laine noire. La place du Schloss, les cours, les escaliers sont couverts de peuple et ce peuple n'a qu'une pensée. Un laquais ouvre le chemin aux dames de Bülow, et elles arrivent dans la chambre funèbre. Les fenêtres sont fermées; de grands candélabres sont allumés; leur lumière semble s'éteindre sur la foule en noir. Sous un dais de velours rouge, dans un cercueil tendu de velours noir et haussé sur une estrade, le roi repose. Gabrielle s'approche sur la pointe

des pieds. Le souverain a comme à l'ordinaire la casquette à turban rouge. Un manteau gris est jeté sur l'uniforme strictement boutonné, et laisse voir l'ordre de l'Aigle Noir. « Là gisait celui qui avait cessé de souffrir, la paix et le repos sur le visage, encore plus grand qu'il n'avait paru pendant sa vie, majestueux et royal dans la mort. » On l'enterra le 11 juin. Le spectacle était imposant; le soleil de juin, le Schloss, les visages, le Lustgarten couvert de monde, les cloches. Le cortège sortit du portail; d'abord le clergé, puis la cavalerie, l'infanterie, toutes les musiques jouant : « Ce que fait Dieu est bien fait »; puis les serviteurs, les pages, les officiers de la maison royale, les ministres portant les insignes royaux, et enfin traîné par huit chevaux à caparaçon noir, le catafalque de velours noir aux armes de Prusse.

Deux ans plus tard, Gabrielle de Bülow devenait la femme de Léopold de Loen. Elle mourut presque centenaire, en 1920.

CHAPITRE VIII

LA CAPITALE DE L'EMPIRE

LE BERLIN DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV

Quand, en 1851, onze ans après la pose de la première pierre, la statue de Frédéric II par Rauch fut inaugurée Unter den Linden, Berlin peuplé, étendu, enrichi en trente-six ans de paix, devenait une grande ville. Sa destinée de cité mondiale, de Weltstadt, se prépare. En même temps, l'honorable sévérité du vieux style prussien, sa noblesse discrète se démontent. Le nouveau roi monté sur le trône en 1840, Frédéric-Guillaume IV, rêve pour sa capitale d'une Renaissance grandiose.

L'année qui suit l'avènement, en octobre 1841, Schinkel meurt. Ses élèves poursuivent son œuvre, mais troublés par un esprit plus inquiet et par de nouvelles connaissances historiques. Tel est Hitzig, qui, né en 1811, construit de 1859 à 1864 dans la Burgstrasse, la Bourse comme un palais de la Renaissance : une longue façade à deux étages avec trois avant-corps derrière une colonnade corinthienne, le tout surmonté de la ligne horizon-

tale d'un attique. C'est encore lui qui construit dans la Jägerstrasse, la Reichsbank. Ses œuvres les plus agréables sont les maisons de plaisance, distinguées et confortables dans des arbres et des jardins, qu'il élève au Tiergarten encore désert, par exemple dans la nouvelle rue Victoria, ainsi baptisée en 1858, après le mariage du prince Frédéric-Guillaume avec la princesse royale d'Angleterre.

Stüler qui est né en 1800, associe comme Hitzig le style de Schinkel au goût de la Renaissance. C'est ainsi qu'au Vieux Musée de son maître, il ajoute le Nouveau Musée, dont l'escalier pompeux doit rivaliser avec la majestueuse coupole de l'autre. Kaulbach doit remplir cet escalier d'un cycle immense de compositions historiques. C'est encore Stüler qui construit la chapelle du Schloss, en s'inspirant de l'architecture du XVII^e et du XVIII^e siècles.

C'est Frédéric-Guillaume IV qui a eu l'idée de créer au bout de l'île un forum de Musées, qui se seraient ajoutés au Nouveau et à l'Ancien. Stüler en fit un projet, mais le dessin ne fut accompli qu'après sa mort par Strack. Né en 1805, celui-ci commença en 1867, un peu au nord des Musées déjà existants, la National Galerie, qui fut inaugurée après la guerre de 1870. Les enseignements de Schinkel étaient loin. Le nouveau musée fut un temple corinthien, qui est l'ordre le plus orné, entouré d'une colonnade et précédé d'escaliers monumentaux. Le même Strack est responsable du remaniement du palais du Kronprinz, en 1857. Ce palais qui ouvre l'Allée des Tilleuls face à l'Arsenal est, on s'en souvient une ancienne maison privée, remaniée

en 1732 par Gerlach pour le mariage du Kronprinz Frédéric, celui qui sera Frédéric II. Il était composé d'un rez-de-chaussée surélevé, qui était surmonté d'un étage. De grands pilastres montaient entre les fenêtres jusqu'au haut du bâtiment. Un avant-corps à trois ouvertures servait d'entrée et supportait un trophée. Une double rampe servait d'accès. Le tout était coiffé d'un toit brisé, dont la partie inférieure portait des lucarnes. Strack a fait de cette jolie maison un édifice lourd et solennel. Au lieu de toit, il a posé sur le premier étage un énorme attique terminé par une balustrade. Le corps de logis central est remplacé par un de ces portiques, comme on en a fait beaucoup alors, et qui forment un abri devant la porte. Ce portique monte jusqu'à l'attique, et supporte une terrasse. Enfin c'est encore à Strack qu'on doit la Colonne de la Victoire sur le Königplatz, la statue dorée de la Déesse étant de Drake.

Plus offensant encore nous paraît aujourd'hui le nouvel Hôtel de Ville, dépense considérable de la ville de Berlin, élevé par Waesemann de 1861 à 1869. Les façades sont un mélange italien, pauvre en imagination, du gothique et de la Renaissance. Le granit du socle et le grès des fenêtres s'accordent médiocrement avec la brique et la terre cuite. La tour n'est pas heureuse.

Tel est le style du temps : un mélange d'écoles où il entre du français, de l'italien, de la Renaissance allemande, du gothique, avec des restes de la tradition de Schinkel. Tel est le palais Borsig, élevé dans la Vossstrasse au coin du Wilhelmsplatz par un homme qui a tenu une grande place, Richard

Lucae, et, qui né en 1829, mourut en 1877. Ce style qui est un résumé de l'histoire de l'art, se retrouve fréquemment à Berlin comme à Paris. En voici deux exemples : l'un est la maison Abel, élevée par Hermann Eude au coin des Linden et de la Wilhelmstrasse, l'autre est la maison qui sert aujourd'hui de Consulat général des Pays-Bas, au 13 de la Dorotheenstrasse, et qui est de Gropius. Un peu plus tôt, de 1853 à 1866, Soller avait introduit des éléments romans dans son église catholique de Saint-Michel. Knoblauch avait cru devoir construire de 1859 à 1866 la nouvelle synagogue de l'Oranienburgstrasse dans un style oriental combiné avec la construction de fer.

Le grand sculpteur de l'époque est Begas, qui est né en 1831. Avec lui, la sculpture se transforme comme nous venons de voir l'architecture se transformer. A la sévérité des dogmes académiques succède un esprit de décoration pittoresque que Begas a peut-être pris à Rome, à l'école de Bernin et dans la compagnie de Boecklin. Le groupe qu'il sculpte dans sa jeunesse pour la Bourse de Hitzig, et qui représente la Prusse entre le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture, est presque de style baroque. En 1862, tout Berlin se divisa, entre ses partisans et ses détracteurs, à l'exposition d'un concours de projets pour le monument de Schiller. Begas l'emporte contre Siemering. Le monument fut élevé en 1871. Le poète est debout sur un socle, drapé dans un long manteau, la figure pleine de vérité et de vie, avec ses traits marqués par la lutte, ses joues creuses et la fourche de rides dessinée sur son front. Au pied, quatre

figures allégoriques ont fait crier au scandale, tant le public des années 60 était choqué d'y trouver un style naturel : la philosophie y paraissait comme une vieille femme revêche. Les places de Berlin sont encore couvertes d'œuvres de Begas : tel est le Neptune italienisant et les figures en mouvement de la fontaine du Schlossplatz, ouvrage de 1891, et par certains traits fort proche de Boecklin. Le monument national, plus tardif encore qu'il consacre à Guillaume I^{er} sur la Schlossfreiheit nettoyée de ses vieilles maisons, paraît moins heureux à Max Osborn. Il trouve que le style décoratif et allégorique convient mal à la gravité du sujet. Le monument élevé à Bismarck devant le Reichstag ne lui plaît pas davantage, et lui semble manquer d'unité. En réalité, ces grands monuments de Berlin moderne étaient peu dans le génie de Begas. Pour le trouver vraiment savoureux, il faut aller voir quelque tête modelée par lui avec une pittoresque énergie, comme le buste de Menzel à la National Galerie : l'énormité du crâne chauve pèse sur les yeux profonds et, sous le nez camard, la bouche nue fait une moue encadrée dans un collier de barbe.

LE BERLIN DE TISSOT

Au tournant de 1861, Frédéric-Guillaume IV, qui était devenu fou, mourut, et Guillaume I^{er} monta sur le trône. Les Français ne savent que trop comment, le 18 janvier 1871, à Versailles, il devint le premier Empereur allemand. Du même coup, la capitale du royaume de Prusse devient la capitale de l'Empire. Ce

fut pour Berlin un changement brusque, une invasion, et en grande partie israélite. C'est de cette époque que date le caractère si souvent juif de l'esprit Berlinois. Israël, campé là en nombre, a donné le ton. Le langage familier de Guillaume II lui-même était, me dit-on, émaillé de locutions du ghetto. Cette nouvelle génération juive, souvent venue de Silésie ou de Pologne, ne s'est pas prussianisée comme les précédentes. Une famille comme les Mendelssohn, fixée depuis plusieurs siècles, ne se distingue pas du sang germanique. Il n'en est pas de même de ces nouveaux-venus. Et avec eux, l'antisémitisme aussi apparaît à Berlin.

Sur les premières années de l'Empire allemand, nous avons un témoignage malveillant. C'est le livre que Victor Tissot a publié après la guerre de 1870, et dont j'ai sous les yeux la 7^e édition, datée de 1875. Il s'appelle, par allusion à l'indemnité, *Voyage au pays des milliards*.

On n'attend évidemment pas que le pays vainqueur soit présenté sous un jour idyllique. Mais l'attente du lecteur est dépassée. La description commence par un fragment d'une lettre adressée à l'auteur par un journaliste anglais, fixé depuis trois ans à Berlin. « N'arrivez ni le soir, ni dans la nuit. Rien de moins sûr que les cochers de Berlin; s'ils s'aperçoivent que vous ne connaissez pas la ville, ils vous conduisent dans quelque ruelle écartée des faubourgs, où vous serez allégé de votre bourse et de vos bagages. » Tissot arriva donc le jour, et vit d'abord, aux quatre coins de la gare, cet écriteau : « Prenez garde aux voleurs. » Il n'y avait ni octroi, ni formalité pour

les bagages. « L'entrée et la sortie de la gare sont libres. Des escaliers disjoints conduisent dans une cour malpropre, où les fiacres se mêlent aux lourds camions. Dix cochers portant une large plaque de cuivre au chapeau me font un signe. »

Les rues se suivent, longues et monotones, bâties par ordre, alignées par la canne d'un roi-caporal. Pas de monuments qui parlent du passé. La ville est toute militaire. Les sonneries des cloches sont remplacées par le bruit du tambour et le sifflement du fifre. « Le gai tumulte du travail est étouffé par le roulement de l'artillerie. Aussi, quand vous avez parcouru ces rues rangées à la file, veuves d'animation populaire, quand vous n'avez vu que des sabres, des casques et des panaches dix heures durant, vous comprenez pourquoi Berlin, malgré le prestige que lui ont donné les derniers événements, ne sera jamais une capitale comme Vienne, Paris et Londres. »

Ces moellons gardés par des soldats sont au surplus une ville fort sale. « La Sprée... est une rivière infecte, roulant de la boue noire, aux émanations pleines de pestilence... Les ponts jetés sur la rivière sont tous en bois, lourds, massifs, mais solides, et suffisants pour le passage des régiments et des canons. L'entretien des rues ferait honte à une bourgade italienne. Dans les faubourgs pas de pavé. Quand il pleut, bêtes et gens naviguent dans une mer de boue. Les trottoirs sont inconnus dans ces quartiers où la population grouille comme des animaux immondes et végète dans les caves. »

L'avenue *Unter den Linden* est plantée de quatre rangées d'arbres. Les trottoirs seuls

sont praticables aux piétons. Sous les arbres, ils sont, selon le temps, étouffés par la poussière que font cavaliers et voitures, ou couverts d'éclaboussures. Le soir, l'avenue est infestée de voleurs et l'amour prend ses ébats sur les bancs. Ce ne sont pas des tilleuls qu'il faudrait, dit Tissot, mais des feuilles de vigne.

Les trottoirs d'*Unter den Linden* sont bordés d'une ornière profonde. Des servantes, hautes comme des tambours-majors, les pieds nus dans des sabots, y vident des seaux de relavures. La nuit, les ruisseaux de ces ornières font l'office des égouts absents. On a vu des ivrognes s'y noyer. Au milieu de la ville, un immense réservoir à ciel ouvert répand une odeur infecte. Le peuple aime cet air putride. Pour faire disparaître les ignobles marchés en plein vent de viande et de poisson, on a construit des halles. Le public n'y est pas allé, et les halles ont été transformées en cirque. Cependant la ville s'accroît rapidement. Elle avait 702.000 âmes en 1867, 828.065 le 31 décembre 1871, et 850.000 en 1875. Après la guerre, il s'est fait dans la capitale une immigration de 133.693 personnes. Là-dessus, 3.104 seulement vivaient en famille. Les 130.589 autres étaient des isolés. Il n'y avait là-dessus que 35.400 femmes, dont 10.000 domestiques, 20.000 femmes non mariées et 5.400 femmes séparées de leurs maris. Ce peuple d'immigrants s'installa dans un quartier fait de baraques sur quatre rangs, et de vieux wagons pour les plus riches, et appelé Barakia. Cette étrange ville a duré un été. A l'approche de l'hiver, le gouvernement a placé les femmes et les enfants dans les hospices. Les hommes sont restés en ville. Bon nombre a été

mis en prison. Toute la population de l'Allemagne, ajoute Tissot, s'accroît rapidement. Au taux actuel, elle sera égale à celle de la France, d'après les calculs de M. Firk, le 23 juin 1892. En 1902, elle sera deux fois plus nombreuse que la population française.

Les édifices que cite Tissot dans *Unter den Linden* n'existent plus aujourd'hui qu'en partie. Le ministère des Cultes, l'ambassade russe, qui est l'ancien palais de la princesse Amélie, la sœur cadette de Frédéric II, sont encore mentionnés dans le Baedeker de 1914, mais non plus l'Ecole d'artillerie et du génie, avec ses 404 élèves, ni l'aquarium du Dr Brehm, le célèbre auteur de la *Vie des Animaux*. Là, en montant une dizaine de marches, on était « subitement transporté dans les déserts de l'Afrique, dans les pampas de l'Amérique, au pied des Montagnes Rocheuses, dans les forêts vierges de l'Australie, au plus haut des airs et au plus profond des mers ».

Du côté droit de l'Avenue, on venait d'ouvrir la Kaiser-Galerie. « C'est un pastiche du passage Jouffroy, mais ampoulé comme le style d'un élève de rhétorique, exagéré, criard, surchargé de dorures, de festons, d'astragales de mauvais goût. » Il y a là un musée de cire, le musée Castan, où le voyageur a vu Napoléon, Jules Favre, Rochefort, Bazaine devant ses juges et don Carlos, dont les femmes ont la tête tournée. « L'exhibition de cette pièce a déjà causé plus d'un divorce », dit Tissot qui ne craint pas l'exagération. On a essayé d'ouvrir des restaurants et des salles de concert, qui n'ont pas réussi et les actions de la Kaiser Galerie sont tombées de 100 thalers à 18.

Les grands restaurants d'*Unter den Linden* ont en ce temps-là un jardin, et le soir on y dîne en musique. Tissot cite Hiller « un maladroit copiste de Brebant, et le restaurant Hanus, dirigé par un Français, M. Langlet. A côté de ces restaurants, se trouvent des Weinstuben et des Bierstuben pour toutes les bourses. Tissot est allé un soir, toujours sous les Tilleuls, « dans un jardin plus populacier que populaire », dont les annonces promettaient « la belle Thunselda qui sert les clients et joue de l'harmonica; la belle Erica qui exécute sur le piano les marches d'Offenbach et de Wagner; la vive et sémillante Prisca, âgée de dix-sept ans, qui chante des chansons d'amour et des hymnes patriotiques ». Il a trouvé une allée noire, un jardin fait de petits kiosques, la pénombre indulgente laissée par les lanternes et dans une chambre basse, décorée de gravures obscènes, la vive et sémillante Prisca, tirant d'un gosier éraillé des notes infernales.

Les *Linden* se terminent aux deux bouts, comme on sait, par deux places. A l'Ouest, sur le Parizer Platz, le portique couronné d'un quadrigé qui forme la Porte de Brandebourg est prolongé vers le Sud par l'hôtel que la ville de Berlin a donné à Blücher. On trouve ensuite, en faisant le tour de la place par le sud, la maison du feld-maréchal Wrangel, « aussi vieille, aussi décrépite que son propriétaire. C'est un des plus curieux types de la capitale que ce soldat nonagénaire, aujourd'hui tombé en enfance et qui malgré ces deux infirmités : la vieillesse et la folie, ne sort jamais qu'à cheval et caracole dans les rues, en uniforme de gala, à la surprise des pas-

sants et à la grande joie des enfants, auxquels il a l'habitude de jeter des poignées de menue monnaie. » Tissot prétend qu'il croit leur jeter des balles pour tirer sur les zouaves, et que cette illusion seule lui fait démentir son avarice légendaire. Le bonhomme, pour ne pas payer les dettes de son fils unique, l'a laissé se tuer. Après la maison de Wrangel il est surprenant que Tissot n'ait pas cité un magnifique hôtel qui occupe juste le milieu du côté Sud et qui est du nom de ses possesseurs, l'hôtel d'Arnim ou l'hôtel Radziwill¹. Nous avons vu un Radziwill épouser Louise de Hohenzollern. Leur petit-fils épousa en 1857 une Française, Marie de Castellane, petite-fille du maréchal, et petite-fille aussi, du côté maternel, de la duchesse de Dino, la célèbre nièce de Talleyrand. Marie de Castellane, devenue princesse Radziwill, est venue à seize ans habiter cet hôtel et elle y a passé toute sa vie. Pendant la dernière guerre, malgré son âge et son rang, elle fut internée dans son hôtel. On a publié d'elle une correspondance avec le Général de Robilant qui est une vivante chronique du Berlin de Guillaume II. Le comte d'Arnim, l'ancien ambassadeur à Paris, le rival de Bismarck après avoir été vingt ans plus tôt le lion du jour, vivait, cloué sur une chaise, dans cette maison qui appartenait à sa belle-mère. Là, comme partout, le temps a changé l'hôtel aristocratique en monument d'utilité publique. Depuis 1907, l'hôtel d'Arnim est devenu le siège de l'Académie des Arts, vénérable elle-même, car elle a été fondée en 1694, par Schlüter et Terwes-

1. Aucun rapport, naturellement, avec l'hôtel Radziwill de la Wilhelmstrasse.

ten. Une allée voûtée conduit à un vaste escalier qui s'élève sur la gauche et qui mène à des salles d'exposition.

Après le palais d'Arnim, le retour de la place vers les Tilleuls était encore occupé en 1875 par le palais florentin construit par Schinkel pour le comte Redern, mais nous avons vu que ce palais a été démolí en 1905; deux architectes, Grause et Leibnitz, ont élevé à sa place l'hôtel Adlon.

Du côté Nord de la place, se trouvait et se trouve encore l'ambassade de France. Tissot décrit « cette maison jaune, à un seul étage, plus large que haute, avec un escalier en forme de perron, et un toit surmonté d'une girouette qui représente un uhlans. » Quand éclata la guerre de 1870, le peuple voulut démolir l'ambassade. On tira la nuit des coups de revolver dans les fenêtres. Quelques jours après, l'aigle couronné de Napoléon III qui décorait le fronton, fut caché par une caisse de fer blanc, dont le vernis grisâtre imitait la pierre, et qui existait toujours en 1875. Rien de tout cela ne subsiste aujourd'hui. Devant l'entrée une sorte de portique a été ajouté. Le peintre Liebermann habite au coin de la place, vers la porte de Brandebourg.

L'extrémité Est d'*Unter den Linden* s'achève aussi par une place qui s'appelait en 1875 la place de l'Opéra, et qui est aujourd'hui la place François-Joseph. Nous savons qu'il y a là une double haie de monuments rassemblés : à gauche, l'Université, la Hauptwache, l'Arsenal; à droite le palais de Guillaume I^r, l'Opéra, le palais des princesses, le palais du Kronprinz.

Tissot décrit non sans éclat l'Arsenal, et,

plus loin, le Schloss et le Musée. Mais la description la plus intéressante pour le lecteur d'aujourd'hui est celle du Palais, situé *Unter den Linden*, que Guillaume I^{er} avait fait construire quarante ans plus tôt et qu'il habitait toujours juste à la hauteur de la statue de Frédéric II. De sa fenêtre, à l'angle du rez-de-chaussée, l'empereur pouvait voir les pétitionnaires perchés sur la grille des monuments et élevant leurs placets, comme des naufragés leurs mouchoirs. Il avait vu bien d'autres spectacles : en mars 1848, les insurgés demandaient sa mort; il dut se déguiser en cocher et fuir en Angleterre.

Tissot se flatte, avec l'aide d'un jardinier, d'avoir pu visiter le palais voisin, celui dit du Kronprinz. Ce palais entièrement démeublé, n'a gardé que ses jolies boiseries et sert aujourd'hui de musée de peinture. En 1875, il était habité par le Prince Royal, celui qui sera l'empereur Frédéric et qui avait épousé en 1858 la fille aînée de la reine d'Angleterre. On voyait au rez-de-chaussée un salon d'attente garni d'ivoires, de statuettes, d'anciens tableaux allemands, d'un siège gothique supporté par deux lions de bois, de photographies de guerre et de registres de demandes d'audience. Derrière une naïade et un jet d'eau, un escalier à double révolution, ciselé et doré, menait à un palier garni de sièges et décoré de palmiers. Les murs d'un blanc rosé, étaient ornés des médaillons des savants berlinois. Les bustes des généraux de 1813 étaient rangés en file. Le salon de la Kronprinzessin était, sous ses housses de percale, « sévère comme un salon anglais ». La chambre à coucher était d'un style pareillement rigide, mal-

gré les guirlandes de roses en carton pâte du plafond. Les œuvres de Strauss qui avait été l'ami de la princesse philosophie étaient sur une étagère : Ulrich de Hutten, la Vie de Jésus... Des souvenirs de jeunesse, mousses d'Islande, coquilles de l'île de Wight, écrans en plumes de colibri, colliers de corails, occupaient une vitrine. Pas de tableaux et un seul miroir. Les appartements du Kronprinz occupaient l'aile opposée.

LE BERLIN DE LAFORGUE

Nous allons avoir six ans plus tard, un document singulièrement plus précis sur la cour de Berlin. Le 18 novembre 1881, dans sa chambre de la rue Monsieur le Prince, Jules Laforgue apprit qu'il était agréé comme lecteur de l'impératrice Augusta, la femme de Guillaume I^{er}.

Son prédécesseur, Amédée Pigeon, venait de faire un héritage et s'était retiré en priant M. Paul Bourget de lui désigner un successeur. Il fallait un jeune homme aimable et doux, capable de ne point s'occuper de politique M. Bourget fit choisir Laforgue. M. Charles Ephrussi, dont Laforgue était le secrétaire, aida à cette nomination et le nouveau lecteur partit le 29 novembre 1881. Il avait vingt et un ans.

A onze heures du soir, il descendait à Coblenz, était conduit au château et le lendemain matin à onze heures, il était présenté à l'impératrice : « Deux valets s'avancent, écrit-il à sa sœur, on m'introduit ! C'a été comme un

éblouissement. Ah! Mon Dieu, l'Impératrice était là! elle s'est levée, m'a souhaité la bien-venue, m'a questionné sur ma carrière, m'a plaint longuement de la mort de notre père, m'a demandé qui soignerait mes jeunes frères et sœurs, que je lui en donne des nouvelles, et cela si sincère! j'étais confondu. Je m'en suis bien tiré en répondant très simplement. »

Il fit sa première lecture le soir même. Quand il entra, toute la famille était assemblée autour d'une table. L'impératrice peignait à l'aquarelle, les deux princes feuilletaient des albums, les quatre jeunes princesses brodaient. Hors de ces sept personnes, il n'y avait là que la bonne et maternelle comtesse Hacke, première dame d'honneur. On le fit asseoir et on lui mit entre les mains un numéro de la *Revue des Deux Mondes*. Il eut l'adresse de sauter une page scabreuse. C'était celle où le vicomte de Vogüé raconte comment Mazeppa ayant pris un intérêt trop vif à la femme de Falbovsky, celui-ci le fit lier sur un cheval. La comtesse Hacke, qui le surveillait avec inquiétude, lui adressa un regard de reconnaissance.

Le lendemain soir, il était installé à Berlin, au Palais des Princesses. Son appartement était de trois pièces au rez-de-chaussée; les fenêtres ouvraient sur l'avenue des Tilleuls. Il lisait quelquefois à l'Impératrice à onze heures du matin le *Figaro*, les *Débats* et l'*Indépendance belge*. Mais c'était là du supplément. La lecture régulière se faisait le soir. Le lecteur arrivait à sept heures et demie et montait dans l'appartement de la comtesse Hacke; cette excellente femme lui faisait corriger son français, qu'elle orthographiait, di-

sait-elle, comme un cochon. A huit heures, l'Impératrice arrivait.

L'Impératrice Marie-Louise-Catherine de Saxe-Weimar, était née à Weimar le 30 septembre 1811. Elle avait connu Goethe et gardé l'esprit de cette cour. D'autre part, elle descendait du tsar Paul I^{er}. Quand son humeur l'emportera : « Ce n'est rien, dira son mari, c'est le sang russe qui remonte. » Le 11 juin 1829, elle avait épousé le prince Guillaume de Prusse, celui qui devait devenir, en 1871, l'empereur Guillaume I^{er}. Protestante, mais avec des goûts et des influences catholiques; aimant parler le français, et le parlant avec une perfection qui allait jusqu'à la préciosité; ayant reçu pour instruction tout ce qu'il faut pour causer autour d'un service en vieux Saxe; se faisant lire avec délices Feuillet et Maxime du Camp, et par extraits : Loti, Goncourt, Zola et Daudet; méprisant toutes les simplicités, chères au cœur allemand, le Gemüt et la bière; souveraine jusqu'au bout des ongles; haute de stature, masculine de traits, parlant d'une voix naturellement rude, mais maintenue dans un registre aigu et fragile, toute en nerfs, avec de terribles yeux gris dans un visage émacié; épouvantant les dames d'honneur, mais rachetant tout par un sourire irrésistible; peinte comme une idole, parée de toilettes jeunes et fleuries, — l'impératrice, toujours malade et vivant de rien, avait fait à soixante-dix ans une chute qui la condamnait à la chaise roulante. Mais, à force d'énergie, elle réussissait à faire quelques pas et à donner parfois l'illusion qu'elle pouvait recevoir debout. Son premier mot était pour se dire excédée et demi-morte en

passant sur son front une main longue et pâle dont elle était fière. Mais elle voyait tout, entendait tout; l'esprit restait vif et la mémoire surprenante. L'empereur était le fils de la reine Louise. Jeune, il avait aimé d'un amour romantique Elisa Radziwill. On les avait séparés déjà fiancés. Vieillard, il disait à la mère d'Elisa : « Je pense toujours à elle. Elle est restée l'étoile qui a guidé ma vie. » Longtemps il avait obéi à son frère, le roi Frédéric-Guillaume IV. C'était alors un pur officier prussien, méprisant tout ce qui n'était pas uniforme de parade, c'est-à-dire l'université, les livres, la musique et les arts. Encore maintenant, il n'allait jamais à une exposition. Il n'aimait de la musique que le ballet. Le souverain vivait maintenant dans l'apothéose de ses quatre-vingt-dix ans. Jadis pauvre, il était devenu riche, sa fortune gérée par le banquier Cohn, mais lui-même se faisant rendre compte de la plus minime dépense. Il restait droit, et comme corseté par la discipline de l'uniforme. Il parlait d'une bonne grosse voix militaire, aux intonations fermes et loyales, avec quelque chose de fataliste et de mystique. Pieux, il aimait à répéter que Dieu avait tout fait, et l'avait choisi lui, homme de patience, de fidélité et de discipline, pour être son instrument, quand l'heure de la Prusse et de l'unité allemande étaient venues, pour la paix de l'Europe.

Sa belle-fille Victoria, celle qui sera l'impératrice Frédéric, a laissé de lui, dans les célèbres lettres publiées par Ponsonby, un portrait vivant : « L'empereur Guillaume I^{er}, dit-elle, n'était pas très heureux dans ses discours, mais il n'en faisait pas souvent. Ses

lettres étaient remarquablement rudes et le choix des mots n'était pas heureux, de sorte qu'elles blessaient généralement celui qui les recevait, mais ce n'était pas là son dessein, car il était très poli et il cherchait à être affable, tout autocrate militaire qu'il se montrât; d'ailleurs gentleman et grand seigneur. »

Laforgue resta cinq ans lecteur de l'impératrice. Mais ayant pris des leçons d'une jeune anglaise, Laforgue s'éprit d'elle, et pour l'épouser se démit de sa charge. Il quitta Berlin le 9 septembre 1886. Moins d'un an plus tard, le 20 août 1887, il mourait. Il venait d'avoir vingt-sept ans. Il laissait un manuscrit sur Berlin dont la publication complète a été faite par M. G. Jean-Aubry en 1921, avec une très intéressante préface.

Laforgue a curieusement décrit l'aspect monarchique et militaire de Berlin dans les années 80. De ses fenêtres, il voyait, à sa gauche, la garde montante passer à midi devant le palais habité par l'Empereur. « Les fifres jouent ces airs aigres et monotones que les gamins berlinois sifflent en flânant... Voici le palais. Les soldats prennent le pas d'ordonnance, c'est-à-dire tapent furieusement de la semelle, et tous le cou tendu, regardent fixement la fenêtre du coin du palais, la fenêtre historique. L'empereur paraît à cette fenêtre, en gilet blanc, tunique à revers rouges, la croix du Mérite au cou, celle de 1870 sur la poitrine. Il sourit, la foule soulève des centaines de chapeaux et quelquefois clame. »

En face de son appartement, Laforgue voyait la relève se faire à la Hauptwache, aujourd'hui le Sanctuaire du Soldat Inconnu. Le lecteur connaît déjà, entre l'Université et

l'Arsenal, ce « temple bas et gris avec fronton triangulaire à bas-reliefs et précédé d'un portique de six colonnes. Le tout est entouré d'une grille. Sur le devant entre la grille et le portique sont alignés en deux files quarante piquets munis chacun d'un support pour le fusil. Ces piquets marquent la place de chaque soldat et rendent plus prompt l'alignement... Au dernier de ces piquets est attaché un tambour, le petit tambour plat prussien qui résonne si sec... Une sentinelle est là près de la grille. Elle ne se promène pas, devant avoir constamment l'œil au guet, à droite et à gauche de l'avenue. Dès qu'apparaît une voiture de la cour... si le cocher tient son fouet d'une façon qui signifie que la voiture n'est pas vide, la sentinelle se tourne vers le portique, met sa main en cornet à sa bouche et hurle *raus!*... Aussitôt la garde se précipite, descend les degrés. En un clin d'œil, les deux rangs sont alignés l'arme au bras, le tambour a accroché son instrument à la ceinture, tient ses baguettes en arrêt et l'officier, au bout, se tient prêt à saluer de l'épée. Une voiture passe. *Raus!* La garde présente arme, l'officier salue et le tambour roule un ran-plan-plan d'honneur. Dans la voiture, il y a deux gouvernantes tenant deux bébés royaux sur leurs genoux.

Un peu à gauche, sous de gros arbres, près de deux canons français, rapportés en 1814, une fois par semaine, les officiers viennent prendre le mot d'ordre. Quand le mot d'ordre tombe un dimanche, la musique joue et l'armée est en grande tenue. La haie des sergents de ville est redoublée par celle des ordonnances. Les officiers arrivent, les riches dans leurs

voitures, les pauvres en fiacre. Ils ont à la pointe du casque une crinière qui retombe, blanche, rouge ou noire; les officiers supérieurs, un bouquet flottant de longues plumes blanches ou noires. « Ils entrent dans le cercle. On a alors un spectacle unique, un parterre mouvant de couleurs et d'étincellements, animé d'un même rythme, le salut militaire allemand : ce ne sont que torses s'inclinant, mains s'élevant et s'abaissant d'un geste sec, sans compter les trois pas en avant qui précèdent le salut. » L'officier de la garde, géant blanc au casque de métal clair sous l'aigle d'argent aux ailes étendues, fait l'orgueil et l'étonnement de la foule. Le Berlin des civils a lui-même une tenue militaire. Les jeunes bourgeois ont la raideur, le pas mesuré du soldat et souvent sa façon de faire sonner les talons. Les employés en se rencontrant le matin, se font le salut militaire.

UN BAL DE COUR

Leurs Majestés donnent chaque hiver quatre grands bals au Schloss. La carte d'invitation est enveloppée d'un programme qui règle la cérémonie. Les Altesses arriveront à neuf heures et se réuniront dans la Salle de l'Aigle noir. Le corps diplomatique se réunira dans la Salle Blanche. Les généraux et les hauts fonctionnaires, arrivés à 8 h. 3/4, se réuniront dans la Salle du Chapitre. Enfin, le fretin, professeurs, artistes, députés (les députés occupent le 40^e rang de la hiérarchie, qui n'en compte que 43), convoqué pour 8 h. 1/2, s'assemblera dans la Galerie des Tableaux.

Cette galerie, longue d'une cinquantaine de mètres, est la plus commode de toutes ces salles. Les toiles au mur sont l'immense Proclamation de l'Empire à Versailles, de Werner, où les fenêtres du palais se reflètent dans les casques des cuirassiers-gardes; le Couronnement du roi à Koenigsberg, où Menzel a mis son réalisme anecdotique; un portrait du Prince de Galles, le futur Edouard VII, frère de la Kronprinzessin, en hussard prussien; des tableaux de la guerre de 1870. Dans la foule chamarrée, on reconnaît des gloires européennes, le physicien Helmholtz, le violoniste Joachim. Le recteur de l'Université de Berlin porte un manteau de velours rouge brodé d'or. Mommsen promène sa figure de vieille sorcière et ses gestes nerveux. Menzel, haut comme une botte, circule comme un gnome et connaît tout le monde. Le comte Herbert de Bismarck, grosses moustaches, sourcils jupitériens sur le lorgnon, lance de fortes plaisanteries d'un air froid. Les officiers qui ont l'uniforme de cour avec le pantalon blanc, saluent en se cassant. Les chambellans tiennent à la main une canne de cérémonie et portent dans le dos une clef d'or, attachée d'un nœud de moire bleue.

Les ambassades défilent pour gagner la Salle Blanche, chacun derrière son chef. L'ambassade de France est volontairement effacée; les deux attachés militaires, artilleurs tous deux, ont leur képi de petite tenue à la main. L'ambassadeur d'Autriche porte un manteau de fourrure trop parfumé, un bonnet à plumes de héron et des petites bottes à gland. L'ambassadeur de Russie a une toque d'astrakan blanc et des bottes de simple soldat. L'ambassadeur

de Turquie, grave et caressant sa barbe, est le plus doré de tous; c'est aussi celui qui baise la main de l'Impératrice dans le style le plus pur.

Un piquet de cuirassiers-gardes géants, en uniforme de laine blanche, le soleil sur la poitrine, l'aigle époyé sur le casque, ébranle en mesure le parquet, et prend place aux portes, sabre au clair. Le silence se fait. Toute la hiérarchie des chambellans s'avance dans la haie. Puis vient, solitaire et rutilant, immense, la moustache cirée à l'impériale, très vieille mode, solennel et inoffensif, le comte Perponcher, grand maréchal de la cour. A quelques pas derrière lui, l'empereur paraît, donnant le bras à sa belle-fille la Kronprinzessin. Toutes les têtes s'inclinent. Le Kronprinz Frédéric suit, en cuirassier blanc, donnant le bras à sa belle-fille, la princesse Guillaume, « une bonne Allemande, grande, blonde, fraîche et souriante, ne faisant jamais parler d'elle ». Le prince Guillaume, celui qui sera Guillaume II, suit dans un extraordinaire uniforme de hussard rouge. « Il regarde à droite, à gauche, avec une vivacité affectée et distribue des poignées de main avec des rires plus francs que nature. » Il donne le bras à sa jeune sœur, la princesse Victoria, alors charmante, svelte figure anglaise, et qui aime d'un amour contrarié Alexandre de Bulgarie. Puis, vient encore un cortège de princes.

La cour pénètre dans la Salle Blanche, tandis que l'orchestre joue le *Beau Danube Bleu*. A ce moment, dans la galerie des Tableaux, deux valets retirent un paravent, et l'impératrice Augusta apparaît, « trônant dans son fauteuil d'impotente surhaussé de coussins et

drapé de velours, en toilette très recherchée et dressée avec tous les artifices dans sa byzantine beauté de Jézabel. Autour d'elle, à distance bien réglée, un cercle de dames et d'hommes non encore présentés, puis les ambassadeurs, attendent de venir, amenés par le chambellan comte Nesselrode, baiser sa main et recevoir quelques mots d'elle.

Une heure après, les danses cessent. Le cortège se reforme derrière les chambellans. La cour, puis les invités, gagnent les buffets, hiérarchiquement échelonnés dans une douzaine de salles. Après le buffet, l'Empereur se retire. Le cortège se reforme une troisième fois et revient dans la Salle Blanche où est dansé un court cotillon sans accessoires. A l'arrivée comme au départ, les abords du Palais sont gardés et vides. C'est ce que Laforgue appelle un petit état de siège.

BERLIN EN 1885

Berlin a encore, vers 1885, une vie de petite ville, avec un centre, la Cour, et, hors de là, quatre bals par hiver. Un bal se donne à l'Opéra. L'entrée est de dix francs. L'empereur le préside. La cour y assiste. La bonne société, quand elle n'est pas de la cour, le dédaigne. On y trouve donc des petits bourgeois, des commis, des acteurs de petits théâtres. Public mêlé, mais d'une tenue irréprochable. « Tout Allemand est né digne, dit Laforgue, et dès qu'il se sent dans un habit noir, pas un geste ne lui échappe qui ne lui

vienne d'une étude attentive de la tenue de ses supérieurs hiérarchiques. »

L'Opéra de Berlin, qui nous plaît aujourd'hui par la beauté nue de son style, est trop sobre pour avoir touché un Français qui avait, malgré tout, le goût pompeux et, comme on disait, amusant de 1880. On voit bien que sa préférence va aux motifs qu'on tirait alors de la Renaissance. Le style de Frédéric II paraît à Laforgue sec et triste. A l'extérieur, un petit temple grec noirci par le temps, avec une pauvre entrée dont on pousse la porte de bois nue et salie et par où on peut à peine passer deux de front; au-dedans, une salle pour dix-huit cents personnes, sans plafond peint, ni statues, ni décoration, mais criblée de vilaines moulures dorées; autour de la salle, un étroit corridor lambrissé de bois avec les vestiaires et deux niches, l'une pour le marchand de livrets d'opéra à 25 centimes, l'autre pour le marchand d'eau de Seltz.

Le corps diplomatique occupe les deux avant-scènes de droite et les loges voisines. La cour arrive à neuf heures. La famille impériale prend place dans les avant-scènes de gauche. Les princesses portent leurs diadèmes et leurs diamants. La foule qui circule devant les loges peut admirer de près ses souverains. Après une demi-heure, un chœur retentit au-dessus de la scène, et la cour, précédée de l'intendant des théâtres, descend et fait deux fois le tour de la salle, l'empereur donnant le bras comme toujours à la Princesse Impériale. Puis la cour reprend sa place dans les loges et le bal commence. L'empereur se rend alors dans les avant-scènes du corps diplomatique, qui sont opposées aux

siennes, s'assied entre deux ambassadrices et paraît causer vingt minutes avec elles. Le public le voit rire et retrousser sa moustache, tandis que les deux dames sourient d'un air charmé. « Mais toute la conversation se borne au vague monologue français de l'empereur. » Une heure après, la cour rentre au palais. Le public danse jusqu'au matin.

Les trois autres bals de l'année sont le *Cavaliertball*, très fermé, très aristocratique, dans les salles du Kaiserhof; le bal de la Presse, dans le jardin vitré du Central Hôtel; le bal des Artistes dramatiques.

Le Berlin de Laforgue est déjà très différent du Berlin d'avant 1870. Celui-ci avait vingt mille maisons, celui-là en a quarante mille. Il a un métropolitain, quinze ans avant qu'on ne commence celui de Paris, « un ciel en toile d'araignée de fils téléphoniques »; l'éclairage à l'électricité est assez répandu et depuis un an, de petites halles remplacent les puants marchés établis en pleine place publique. En revanche, la ville n'a pas d'eau. Pas d'arrosage; les lances sont inconnues. En août, les grandes rues sont rendues intenables par la poussière. Ça et là une pompe, goulot qui sort d'une gaine informe de planches, et bras à pomper. Cette ville d'un million d'habitants est encore une ville petite, provinciale et pauvre, étrangement différente de ce que nous voyons aujourd'hui. Pas d'équipages, pas de livrées. Des voitures de maître déconcertantes, des cochers coiffés de chapeaux de musiciens errants. Des fiacres invraisemblables, caisse orange et roues vertes, ou caisse verte et roues jaunes, et qui ont des cochers immondes à bonnet de cosaque et à bottes

d'égoutier. Les magasins, les fabricants n'ont pas de voitures de livraisons. Celles-ci se font dans des voitures à bras, dans des brouettes qui portent les médailles des expositions. Des charrettes sont tirées par des hommes, ou attelées de deux chiens.

On croise sous les tilleuls des figures connues : le vieux Mommsen sort de l'Université et se rend à la Bibliothèque, qui est de l'autre côté de l'Avenue; il traverse à petits pas, tenant embrassé contre sa poitrine un pêle-mêle de livres; le vieux Maréchal de Moltke, jauni, avec une face de momie, raide et solitaire, fait un tour au bout de l'avenue; le comte Perpontcher, en civil, sanglé, la moustache cirée, revient de la séance du matin chez l'empereur. L'empereur lui-même passe en calèche et va faire sa promenade au Tiergarten. Il revient et on aperçoit bientôt devant le palais, la voiture fermée de M. de Bismarck. Le chancelier à face de vieux lion entre dans le palais, son portefeuille rouge sous le bras. Il a laissé sa casquette dans la voiture, et mis son casque. Quelquefois, il fait antichambre. Il a l'air alors d'un égaré. « Il scrute avec des regards fous les bibelots d'étagère les plus insignifiants, s'arrête soudain, se gratte la joue comme il fait au Reichstag quand il va parler, vous regarde sans vous voir. » Il a de terribles insolences. Il est au plus mal avec l'impératrice. Dans une période où il est en défaveur, comme le chambellan de l'impératrice lui a tourné le dos, le chancelier grogne : « Pas agréable de mettre les pieds dans une maison où la vaille ne salue pas. »

Le quartier des magasins est la Leipziger-strasse, la Friedrichstrasse et le passage qui

joint la Friedrichstrasse à Unter den Linden. Le magasin de toc foisonne : *Schmucksachen*, parures, c'est-à-dire colliers de perles à 50 centimes, bracelets de 1 à 4 francs, bijoux en grenats de Bohême, en grenats du Tyrol et en fer de Berlin, cravates-plastrons en métal, éventails à 3 francs, et des bagues et de l'ivoire. « Voilà ce que l'on fabrique ici et ce que l'on exporte avec succès », dit Laforgue. Beaucoup de magasins de bibelots, cuivre poli, fer forgé, verreries, bronzes qui reproduisent la colonne de la Victoire.

Les magasins de cigares étonnent un Français. Dans les magasins de jouets, il voit des cuisines modèles pour les petites filles; — pour les petits garçons des casernes, des uniformes, des cibles faites d'un turco, des factoreries africaines où les nègres ont des uniformes prussiens et sont commandés par des sergents prussiens, — enfin des boîtes à herboriser. Les libraires sont rares et la moitié de l'étalage est occupé par des romans français. On a vendu à Berlin 9.000 exemplaires de *Nana*, l'année où le livre a paru. Il y a des vitrines de photographies, où l'on voit la cour, la musique et le théâtre. Pas d'écrivains, mais quelques pasteurs, des professeurs, des savants : Mommsen, Curtius, Ranke, Helmholtz, Dubois-Raymond, Virchow, Langenbeck. Naturellement, l'empereur, Bismarck et Moltke.

Les fleurs valent celles de Paris. Les charcuteries sont agréables à voir : au milieu de Delikatessen, un cochon de bronze et un cochon d'argent sont protégés par des globes de pendules. Les cercueils sont en vitrine; dans les quartiers riches, cette vitrine exhibe

des cercueils de métal, des catafalques, des modèles de crêpe drapé et des urnes pour les cendres.

De l'excellente musique à l'Opéra où le répertoire est très riche et qui remplace de temps en temps la représentation par une Symphonie-Soirée. Le théâtre paraît exécrable. A la Comédie, on joue une pièce de Paul Heyse, *Le Droit du plus fort*, « qu'aucun littérateur à Paris n'appuierait auprès d'aucun directeur, tellement les personnages sont pauvres et convenus ». Le Victoria Theater reprend les ballets de l'Eden, mais l'exécution est misérable. Un café concert, le Reichshallen, où dans une salle magnifique, les gens du parterre mangent, et jusqu'à des viandes chaudes, tandis que les gymnastes font des tours, les numéros sont internationaux. Seule la chanteuse est indigène : elle a une jupe courte, de hautes bottines en satin rose et vert, des gants à nombreux boutons; les épaules sont décolletées et des tresses vertueuses flottent sur le dos. Aux limites de Berlin, le vaste parc du Tiergarten, où sous de parcimonieux globes de gaz, de braves gens prennent le frais, boivent et fument en assistant à un spectacle économique : c'est le Théâtre populaire, entrée 30 centimes. Pas un voyou ; tout cela très tranquille et très décent. Sur le même boulevard extérieur, le Schultheiss, un vaste jardin à bière, bondé de familles et absolument silencieux. Berlin se couche tôt. La seule rue où l'on vive la nuit est la Friedrichstrasse. Le spectacle en est grotesque et nauséabond. A onze heures, les voitures brosses commencent à balayer. A ce moment, les Tilleuls sont déserts depuis longtemps.

Les concierges, pas plus qu'aujourd'hui, n'ouvriraient la porte après dix heures du soir. Si on a oublié sa clef, on recourt pour dix centimes au trousseau du veilleur de nuit, lequel se promène coiffé d'une casquette militaire, le sabre-baïonnette au côté.

LE BERLIN DE FONTANE

C'est le Berlin des premiers temps de l'Empire qui revit avec tant de grâce dans les romans de Fontane.

Stine commence dans une rue du nord de Berlin, l'Invalidenstrasse. Le tramway à chevaux résonne, les ouvriers sortent pour le repas de midi, et aux fenêtres du premier étage du 98, les vitres sont nettoyées avec ardeur par la Pittelkow, ce que remarque avec malveillance la vieille Lierschen, laquelle habite juste en face, au coin de la rue Scharnhorst. Une voiture d'enfants à trois roues est arrêtée dans la rue, avec un bébé vêtu de dentelles blanches et une gamine de dix ans qui le promène, non sans lui donner une claque. Le facteur fait signe qu'il apporte une lettre. La Pittelkow, ayant lu la lettre, appelle en hâte la gamine. Mais un camion, chargé d'une vieille chaudière à vapeur, encombre la rue...

La Pittelkow est jolie et la lettre est d'un vieil ami qui annonce sa venue : non point seul, mais avec un camarade. Ils se nomment plaisamment l'un Sarastro, l'autre Papageno. Il y aura aussi le neveu de Sarastro, un jeune homme qui vient de faire la guerre de 1870. Que la Pittelkow de son côté invite son amie

Wanda, la tragédienne, et que sa petite sœur Stine soit là. Et voilà tout le roman : le neveu va s'éprendre de Stine; et il se tuera parce qu'il ne peut l'épouser. Ce mélange de pseudonymes de Mozart et de femmes entretenuées qui frottent leurs vitres, de cuisine bourgeoise et d'amour romantique, a une étrange saveur.

La Pittelkow envoie donc Olga, sa fille aînée, la gamine que nous avons vue tout à l'heure dans la rue, inviter Wanda et commander une tarte chez Bolzari. Olga s'arrête à toutes les boutiques, et principalement devant une boutique de modes, où elle admire par-dessus tout une écharpe rouge à franges d'or et un chapeau de castor brun à plume de héron. Rêve inaccessible! Et tout en flânant, elle atteint la rue de la Chaussée, perpendiculaire à la rue des Invalides. Là, comme à l'ordinaire dans ce quartier d'églises, un enterrement barre la route. Pour mieux le voir, la gamine monte sur le degré de pierre d'un magasin d'huiles et de spiritueux. Le cercueil est déjà loin et l'on n'aperçoit plus que la croix d'argent sur un océan de chapeaux noirs. Les divers métiers du bâtiment suivaient avec bannière et musique. On entendait encore la marche funèbre que jouaient les charpentiers à la tête du cortège; on entendait aussi une seconde qui venait du milieu du cortège, et une troisième qui était encore à la porte d'Oranienburg. Olga ne savait laquelle préférer. Des masses de curieux se pressaient. C'est à peine si les gardes à cheval pouvaient trotter de la tête à la queue du cortège. Et la foule faisait des hypothèses sur le mort.

Wanda habitait Tieckstrasse, 27 a, la troisième maison après le coin : la maison a cinq fenêtres de façade, trois étages et il y a un chaudronnier dans la cour. Actrice au Norden-Theater, comme l'indiquait sa carte sous la sonnette, Wanda était la locataire de l'opticien Schlichting.

Cependant, après cette soirée, le jeune comte multiplie ses visites à Stine, qui habite juste au-dessus de sa sœur. Et un jour, il se décide à aller consulter l'ami de son oncle, le vieux baron que l'on appelle plaisamment Papageno. Celui-ci, pour qui l'ozone ne commence qu'aux toits et qui a horreur d'entendre marcher au-dessus de sa tête, habite tout en haut de la maison qui fait le coin de la Mohrenstrasse et du Zietenplatz.

Le voyageur qui suit la grande artère de la Leipzigerstrasse, arrivé au droit de la Mauerstrasse, aperçoit à quelque distance dans cette rue une église jaune, basse, aux murs nus, coiffée d'une énorme coupole de tuiles qui ont passé au rouge noir, une espèce de monumental pot à tabac. C'est juste là qu'est la maison du baron, et le baron estimait que c'était le plus beau point de la ville. De sa fenêtre, il saluait le matin la statue du vieux Zieten sur son socle, et du temps que le marbre était encore blanc, il espérait chaque jour qu'il allait, touché par le soleil, chanter comme Memnon. Plus à gauche, il voyait les guêtres de la statue du maréchal de Dessau, et à droite la pointe de l'étendard du maréchal de Schwerin, à moins que ce ne soit son épée. En arrière de ses généraux, il voyait se presser les ministères de la Wilhelmstrasse; en se penchant, il reconnaissait la grille du

palais Radziwill, alors habité par Bismarck. « Et je me pénètre de ce sentiment de haut patriotisme : ici, les Prussiens sous le vieux Fritz, là les Prussiens sous le Chancelier de Fer. » L'endroit n'a guère changé. Par un beau dimanche d'été, quand Berlin est vide comme après un tremblement de terre, le lecteur peut aller voir encore la place verte, carrée, que commandent les généraux de Frédéric, et répéter la phrase de Fontane.

CHAPITRE IX

LA WELTSTADT

GUILLAUME II

Guillaume I^{er} mourut à quatre-vingt-onze ans, le 9 mars 1888. Frédéric III ne fit que passer. Le 15 juin 1888, deux siècles jour pour jour après la mort du Grand Electeur, montait sur le trône un jeune homme de vingt-neuf ans, tumultueux et instable, qui après trente ans d'un règne qui semblait devoir compter parmi les plus glorieux de l'Allemagne, s'abîma dans une catastrophe dont les effets ne sont point effacés.

Il existe des portraits fort divers de Guillaume II. Une sœur d'Alphonse XII, l'infante Eulalie, qui le vit en 1887 au jubilé de la reine Victoria et fut souvent son invitée à Berlin, n'a découvert en lui que d'aimables qualités. « Personne, dit-elle, de plus aimable et de plus souriant que Guillaume. Je l'ai toujours vu égal à lui-même. » Elle trouve sa cour une des plus agréables de l'Europe.

Elle entendait à l'aube piaffer sur le pavé les chevaux pour la promenade matinale de l'empereur. Au retour, il se rendait à la chapelle présider aux offices religieux. Piété sincère, dit l'infante. « Guillaume II, convaincu des hautes destinées de l'Allemagne, imbu des

théories de Hegel et de Fichte qu'il appelait ses philosophes de chevet, se croyait un authentique envoyé de Dieu. » Elle raconte qu'il venait chez elle vers dix heures et demie ou onze heures, parler art ou commenter les derniers livres parus. « Il m'expliquait ses plans d'agrandissement de l'Allemagne et mettait dans ses discours une telle ferveur que j'avais l'impression d'écouter un illuminé, doué d'un pouvoir mystérieux pour transformer le monde. D'autres fois il préférait sortir et nous allions nous promener dans une petite voiture qu'il affectionnait. Nous parcourions les rues de Berlin sans escorte ni garde. Au cours de ces promenades, l'empereur surveillait avec soin la propreté de la ville, il notait sur un calepin les endroits qui laissaient à désirer pour les signaler aussitôt rentré au Palais. Parfois il arrêtait la voiture et ordonnait au cocher de ramasser un journal, un papier entraîné par le vent ou un bout de chiffon qui pendait à une fenêtre. Grâce à cette vigilance personnelle et continue, Berlin était la ville la plus propre du monde et Guillaume était fier de l'entendre dire. »

LE STYLE BEAUX-ARTS

Déjà sous le règne de Guillaume I^{er} nous avons vu le goût sobre et pur de Schinkel et de Rauch faire place à un esprit plus pompeux et plus décoratif, et au style prussien se substituer un style Beaux-Arts, qui est un mélange de tous les styles historiques. Ces tendances s'épanouissent avec emphase sous Guillaume II. Le tournant du siècle voit appa-

raître des monuments énormes, chargés de rhétorique. Il en est deux que le voyageur ne peut éviter. Le Reichstag a été construit par un architecte de Francfort, Paul Wallot, hors de l'ancienne ville, près de la porte de Brandebourg, à l'entrée du Tiergarten. Elevé de 1884 à 1894, il fait la transition des deux règnes. Ce quadrilatère, cantonné de tours carrées, compliqué comme l'empire lui-même, mais solide et fort, précédé d'un portique à fronton et à colonnes, mais en général établi sur des thèmes de la Renaissance, couronné enfin d'une coupole de verre, pouvait paraître assez laid, mais n'était pas sans puissance. L'autre monument de la fin du siècle est le Dôme boursouflé, ouvrage de Raschdorff, qui élève les contournements de sa masse verte et grise entre les Musées et le Schloss, devant l'espace vide du Lustgarten, rivalise avec Saint-Pierre de Rome et accumule aux bords de la Sprée les courbes gonflées et les crevasses de ses motifs méridionaux.

Naturellement ce goût de la cour pour les palais, avec sa débauche de cariatides, de colonnes, d'ogives, se répand jusque dans les constructions privées. Tel est le gigantesque édifice de la Victoria-Versicherung, élevée dans la Lindenstrasse par Walther.

L'ILE DES MUSÉES

De 1898 à 1903, à la pointe de l'île de la Sprée, derrière les trois Musées qui existaient déjà, Ihne élevait sur un terrain triangulaire, dans des conditions difficiles, le musée Kaiser Friedrich, qui est encore un assemblage de

motifs classiques, mais qui est du moins, dans la lourde banalité de la forme, bien adapté à son objet.

Cette cité de musées à la pointe de l'île, entièrement dégagée de toute autre construction, admirablement aménagée et sans cesse améliorée, est un trait particulier de Berlin.

Le plan en est simple. Nous voyons d'abord, un peu sur la droite, un musée isolé. C'est la Nationalgalerie, un projet de Stüler, exécuté par Strack et fini en 1876. Mais il est facile d'y reconnaître l'idée du projet de Gilly pour le monument de Frédéric II sur le Leipziger Platz : un temple à colonnes, sur un haut soubassement. Le roi Frédéric-Guillaume IV, quand il commanda ce monument, le voulait purement décoratif; mais quand le consul Wagner légua ses collections à l'Etat, il fallut transformer le sanctuaire en musée, et changer le plan pour avoir des murs. La Nationalgalerie équivaut à notre Luxembourg. Plus exactement, il comprend au premier étage une série de salles disposées en abside, et qui sont consacrées à des peintres du XIX^e siècle : à Uhde, à Liebermann, à Klinger, à Menzel surtout, à Feuerbach et à Boecklin.

La Nationalgalerie est toute seule au cœur de l'île. A quelques mètres à l'Ouest, le long de la Sprée, se trouve une enfilade de quatre grands musées, qui non seulement communiquent entre eux, mais qui se commandent, ce qui n'est pas sans inconvénients. On travaille en ce moment même à ouvrir des entrées séparées.

Dans l'état actuel voici à peu près ce que voit un visiteur. S'il entre par le Lustgarten, ayant le Dôme à sa droite et le Schloss der-

rière lui, il a devant lui un vaste escalier en plein air, surmonté d'une colonnade ionienne. C'est le Vieux Musée, bâti en 1828 par Schinkel, sur un terrain marécageux qu'il a fallu consolider par des pilotis. A l'intérieur il trouve d'abord une vaste rotonde, qui n'a rien à voir avec l'idée qu'on se fait aujourd'hui d'un musée. Cependant le bâtiment reste utilisable. Au bout de la rotonde nous trouvons une grande galerie transversale toute peuplée d'antiques. Le musée, art grec, art étrusque et art romain, comprend les œuvres de dimensions importantes au rez-de-chaussée, les petites œuvres au premier. Il a reçu, dans ces quinze dernières années, des œuvres qui sont considérées à Berlin comme capitales, la Déesse assise, qui est douteuse, et la Déesse debout, qui tient une grenade, et qui date du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Du VI^e siècle également date le démon à trois corps qui provient d'un fronton de l'Acropole d'Athènes. Une tête pleine d'expression, qui vient d'un tombeau de Mégare, un lion couché, une tête de servante, d'un style funèbre du IV^e, une tête de femme du III^e, N° 617, l'Anacréon du V^e, achèvent les originaux grecs. Mais il s'y ajoute beaucoup de copies romaines, les bas-reliefs de danseuses du V^e siècle, la fine et redoutable Ménade qui danse en brandissant un chevreau déchiré, le tireur d'épine. Il faut pour leur intérêt historique considérer les trois bustes 413, 414, 415, qui sont du second siècle de notre ère, mais qui ont inspiré les artistes de la Renaissance, et à travers Rauch, les classiques du XIX^e.

Au premier étage, nous trouvons ce qui se nomme l'Antiquarium. C'est, dans de grandes

salles claires, une riche collection de bronzes comme l'enfant d'Eleusis, de casques antiques qui occupent toute une salle, de terres cuites funéraires, de verres, de bijoux. Une salle fermée contient sous le nom de trésor de Hildesheim une collection unique, toute l'argenterie d'un riche Romain.

Au bout du Vieux Musée, nous nous trouvons devant un passage qui traverse une rue sans qu'on s'en doute, et qui nous introduit dans un second bâtiment. Celui-ci est le Musée Neuf, construit de 1843 à 1855 par Stüler. Il est comme le Hinterland du Vieux Musée. Très simple de forme, il n'a de remarquable que l'escalier peint par Kaulbach. Il contient une belle collection de vases antiques, une de momies des premiers siècles chrétiens, et une fort curieuse de peinture antique. Mais sa gloire est la magnifique collection égyptienne du rez-de-chaussée. Quelques pièces de l'Ancien et du Moyen Empire sont admirables, comme le Cynocéphale qui date des environs de 3200, le portrait en relief d'un haut fonctionnaire, qui date de 2600, le portrait d'Amenemet III, vers 1820, l'intendant écrivant et les petites têtes qui sont aussi du XIX^e siècle. Mais ce qui a rendu cette collection incomparable, c'est la découverte à Tell el Amarna, par une mission allemande, d'un atelier de sculpteur du temps d'Amenophis IV, au XIV^e siècle. Les portraits du roi, de la reine, la charmante Nefertiti, si fine et si vivante, des princesses, des courtisans ressuscitent tout à coup devant nous une époque du Nouvel Empire. Les collections descendent jusqu'aux temps qui précèdent immédiatement Alexandre. Une tête de prêtre, dite la

tête verte, vers 400 avant Jésus-Christ, est de style archaïsant. C'est la fin.

Au haut du grand escalier, se trouve le cabinet des gravures, qui contient une des plus belles collections qui soit de dessins et de gravures.

De 1876 à 1897, les musées furent composés des trois édifices qu'on vient de décrire, Nationalgalerie, Vieux Musée et Musée Neuf. Puis, comme on l'a dit, Ihne construisit à la pointe de l'île le Kaiser-Friedrich-Museum, qui fut fini en 1903. Entre le Musée Neuf et le Kaiser-Friedrich-Museum il restait une place vide. Messel fut chargé en 1907, conformément aux projets formés par Bode et au désir exprimé par Guillaume II, de remplir ce vide par un nouvel édifice de dimensions gigantesques. Messel étant mort, cet édifice fut commencé par Hoffmann en 1909 et terminé seulement en 1931. La présence d'une poche d'eau a rendu les travaux très difficiles. Le bâtiment de Hoffmann se compose d'une partie centrale où l'on accède directement en sortant du Musée Neuf. C'est une salle vitrée, qui contient un monument entier.

Il y a en Asie Mineure, au fond du golfe d'Adramyti, une colline où s'élèvent les restes de Pergame. En les escaladant on monte par des bains jusqu'à un théâtre. A l'est de ce théâtre, se trouvait un autel monumental, élevé dans la première moitié du II^e siècle avant J.-C. C'est tout le côté ouest de cet autel qui a été rebâti à Berlin sous une immense verrière. Au haut d'un degré, un terre-plein est enserré de trois côtés par un portique. A ce portique reconstitué a été accrochée la frise authentique qui mesure 120 mètres de

long et qui représente, comme on sait, un combat des géants et des dieux. Le style des sculptures, qui semblait emphatique tant que les fragments n'étaient pas rapprochés, une fois vu d'ensemble perd sa soufflure et garde une vigueur pathétique. Mais enfin il n'est pas de très bon exemple pour des Allemands.

De la salle de Pergame partent deux ailes, qui sont comme tendues vers le Kaiser-Friedrich-Museum. L'aile gauche commence par une salle, pareillement gigantesque, où est encastrée une porte de Milet. On franchit cette porte, et on en trouve une autre en brique bleue, qui est la porte d'Istar à Babylone. Elle nous mène à une rue et à la salle du trône de Nabuchodonosor II. Tout cela refait grandeur nature, avec plus de neuf que d'ancien. Un escalier conduit aux collections d'art Islamique, dont l'origine a été un don de Friedrich Sarres. Le morceau capital en est la façade de Neschatta, un château transjordanien du VIII^e siècle après le Christ, d'une fantaisie romantique.

L'autre aile est consacrée à l'art germanique et forme le Deutsches Museum. C'est celle-là que nous suivrons. L'étage inférieur est formé des salles de la sculpture. L'étage supérieur, des salles de la peinture. Il y a là un des musées les plus précieux du monde. On y a mis les peintres allemands jusqu'en 1800, les peintres les plus anciens des Pays-Bas et les primitifs français. On est frappé dès l'entrée par un magnifique Jean Fouquet, le portrait d'Etienne Chevalier. Mais ici il faudrait tout citer : trois van Eyck, l'homme à l'œillet, Marie et l'Enfant à l'Eglise, et le portrait d'un chevalier de la Toison d'Or; de

Petrus Cristus, le charmant portrait de jeune fille, et les deux volets qui représentent Saint Jean-Baptiste et Sainte Catherine; la salle de Roger van der Weyden; l'Adoration de Hugo van der Goes, que Max J. Friedländer a achetée en Espagne; la Vierge avec l'Enfant de Memling, et tant d'autres. Pour ce qui est des peintres allemands, tout l'intérêt va d'abord aux trois grands maîtres du xvi^e siècle, à Holbein, à Dürer et à Cranach. Holbein a deux portraits, Dürer trois; Cranach a de sa jeunesse le Repos pendant la fuite, et un portrait de femme; de son âge mur, d'élégants tableaux de nu : Apollon et Diane, Adam et Ève.

Du Deutsches Museum, par un corridor vitré où se font des expositions temporaires, nous gagnons la masse du Kaiser-Friedrich-Museum. Depuis que la peinture allemande et flamande a été transportée au Deutsches Museum, il reste au Musée Kaiser-Friedrich toute la peinture italienne, la peinture flamande et hollandaise du xvii^e siècle, les écoles française, espagnole et anglaise.

L'accroissement énorme des musées est dû en partie au désir de Berlin de tenir son rôle de ville mondiale. Mais il a été rendu possible par l'activité d'un homme extraordinaire, Wilhelm Bode. Il a été celui que le temps exigeait. Il réunissait des qualités qui semblent contradictoires : une science sûre, une connaissance extraordinaire du marché, l'art et le goût de l'organisation, l'habileté diplomatique, le sens de l'entreprise et un intérêt universel pour tous les domaines de l'art.

Les chefs-d'œuvre étant rarement à vendre, l'accroissement s'est fait non avec les œuvres

des maîtres, mais avec les œuvres de leurs écoles. Celles-ci sont d'un grand intérêt pour l'érudit. Les musées ont tendu de plus en plus à prendre pour raison le service de l'histoire, plus que celui de la beauté. Pour le visiteur ignorant, un guide critique ne serait pas inutile. Malheureusement ce guide n'est pas fait. A Berlin les tableaux de grande valeur esthétique ne couvriraient, d'après la critique assez âpre de Scheffler, que la cinquième partie du musée.

Sous sa figure actuelle, le Kaiser-Friedrich-Museum présente l'aspect suivant. Quand on l'aborde par l'extérieur, on le trouve à l'extrême bout de l'île, lieu paisible qu'il orne de sa colonnade courbe. Le vestibule est enserré d'un escalier de marbre à double révolution. Au haut de cet escalier, on pénètre dans une salle claire, remplie de petits bronzes italiens dans des vitrines. La sculpture italienne est très largement représentée au Musée. Bode l'aimait beaucoup : les Donatello, les Mino da Fiesole, les Desiderio da Settignano, les Rossellino, les della Robbia abondent. On a enlevé la fameuse Flora de cire, coiffée d'une rose comme d'un pompon de grenadier, et qui avait soulevé tant de polémiques avant-guerre.

Après la salle vitrée, la peinture italienne commence à droite par une petite salle de primitifs, des Simone Memmi aux longues figures tendres. Dans la salle suivante, où sont les Siennois et les Florentins du XIV^e et du XV^e, triomphe un Grand Jugement dernier de l'Ecole de Fra Angelico. Plus loin, sur un champ d'or, un délicieux tableau entre blanc et roux du Siennois Sassetta. La Vierge, vêtue

d'une robe d'un blanc gris à rinceaux d'or, toute miroitante de reflets, s'élève dans une sorte de mandorle, faite des longues ailes droites des anges qui l'entourent. Ces ailes font à la figure de Marie un cadre rouge et or. Au bas, très loin, tout petits, les Apôtres sont penchés sur le tombeau vide.

On entre dans de petites salles à crépi de rose sèche, un peu lilas, dont chacune ne contient guère qu'une douzaine (les grandes une vingtaine) de tableaux bien espacés, tous en cimaise. Dans la première éclate la Mort de Marie de Giotto, et du même peintre une Crucifixion. Et ces deux tableaux, après la douceur un peu dénuée de caractère qui règne alentour, paraissent d'un réalisme saisissant. Puis vient toute la grande école florentine. Mais en même temps commence le scandale des nettoyages, des vernissages et des restaurations indiscrettes. Le Kaiser-Friedrich est un magnifique musée, mais il est regrettable qu'un tableau qui y entre soit un tableau irrémédiablement perdu. Une femme de profil, en vert, de Filippino Lippi montre à la fois un profil impossible, avec une narine enracinée dans le bout même d'un nez de lapin, et, pour peu qu'on regarde à jour frisant, une série de repentirs tout le long du contour. Qu'a-t-il pu arriver à ce tableau?

Ce qui ne se voit que trop, et qui est inadmissible, c'est que les nettoyages, en ôtant tous les passages et en ne laissant subsister que les épaisseurs, ont créé des fautes de valeur qui rendent aujourd'hui les tableaux incompréhensibles.

La restauration a créé d'étranges énigmes. Tous ces tableaux montrent la plus brutale,

la plus absolue séparation entre la figure et le fond, le fond étant invariablement peint après coup, d'un trait de pinceau qui détermine le contour. Quel peintre ne s'étonnerait de l'universalité d'un procédé si bizarre? A parcourir le Musée, on dirait qu'aucun artiste, avant Sebastiano del Piombo, le premier qui fasse ici exception, n'a cherché de passage entre la figure et le fond. Et que dire d'un Tintoret gratté jusqu'aux préparations, et qui laisse voir un premier carreau sous la perspective du carrelage? Que dire de tous ces visages où les liaisons sont supprimées, et le modelé réduit à ses accents extrêmes? Ce ne sont plus des tableaux, ce ne sont plus que leurs dessous.

Un musée si récent ne peut rivaliser pour l'art de la Renaissance italienne avec ses aînés. Il a cependant une Annonciation de Pollajuolo, une Présentation du Christ au temple de Mantegna, un magnifique Signorelli, Pan enseignant la musique, des Botticelli, des Raphaël, parmi lesquels la Madone de la Maison Colonna, une Léda du Corrège, un portrait de jeune homme de Giorgione, enfin trois Titien : son propre portrait, celui de sa fille Lavinia, celui de la fille de Roberto Strozzi.

Au bout des salles italiennes, on arrive à une rotonde que dominent les statues de Frédéric II et de ses généraux. Et par les écoles espagnole, française et des Pays-Bas, on revient au point de départ.

Bode s'intéressait personnellement à l'art hollandais du XVII^e siècle. C'est une des raisons pour lesquelles Rembrandt et Frans Hals sont admirablement représentés. Sur douze

années de la vie de Rembrandt, de 1647 à 1659, se placent Suzanne et les Deux Vieillards (1647), la Vision de Daniel (1650), l'Homme au Casque Doré (1650), la Femme de Putiphar accusant Joseph (1655), une petite figure du Christ (1655), et enfin Hendrickje Stoffels à sa fenêtre (1658-1659).

Les peintres hollandais sont disposés dans des salles à l'éclairage latéral. Les Rubens sont au contraire dans une vaste salle sous le jour d'en haut. Là sont quelques-unes des plus belles œuvres du peintre, la Conversion de Saint Paul, le Lazare, la Bacchanale, la Sainte Cécile, l'Andromède. L'art espagnol montre un portrait de femme par Vélasquez. L'art français est au Schloss et à Potsdam. Il y a cependant ici, avec de beaux Poussin, une réplique de l'Embarquement pour Cythère. Une esquisse de Reynolds est le principal morceau de l'Ecole anglaise.

AU TURKESTAN

Cette île de Musées, comme on la nomme, — Museuminsel — est loin de comprendre tous les musées berlinois. Il faut d'abord y joindre une annexe de peinture moderne qui, comme galerie des vivants, prolonge la Nationalgalerie dans le palais du Kronprinz. Et cette galerie communique par le passage qui relie le palais du Kronprinz au palais des Princesses avec le Musée Schinkel, établi dans celui-ci. L'œuvre du grand architecte y est assemblée. Enfin dans l'Académie d'architecture de Schinkel lui-même on a installé une Galerie de Portraits.

Mais outre l'île et ses annexes il existe à Berlin deux autres groupes de musées : l'un au nord de la ville, dans l'Invalidenstrasse, en face de la Porte Neuve, est le groupe des musées scientifiques. Il date des années 80 du dernier siècle. Il se compose d'un bâtiment central et de quatre bâtiments en retour et en arrière. Il comprend au centre le musée d'Histoire Naturelle, à gauche l'Académie des Mines, à droite l'Ecole Supérieure d'Economie Rurale, l'une et l'autre comprenant un musée. L'autre groupe, à la fois scientifique et artistique, a été construit sur les jardins de l'ancien palais du Prince Albert. Il s'ouvre sous le nom de Musée d'Ethnographie dans la Königgrätzerstrasse, et communique par un passage couvert avec l'ancien Musée des Arts et Métiers, où sont maintenant les sections de préhistoire et de protohistoire, ainsi que les collections d'Extrême-Orient, création personnelle de Bode en 1907. Ce sont de grandes salles, où les objets exposés sont largement séparés, et qui contiennent des pièces splendides, dont quelques-unes sont des prêts. C'est ainsi que j'ai vu là quelques pièces détachées de la magnifique collection Van der Heydt. La porcelaine d'Extrême-Orient manque à ce musée. Elle se trouve au musée du Schloss. Cet ensemble est complété par la Bibliothèque d'Art de l'Etat.

C'est dans le Musée d'Ethnographie que se trouve, admirablement présentée, la collection célèbre des fresques rapportées par von Lecoq du Turkestan oriental. Ce musée dont le mérite est de nous montrer un art nouveau et longtemps inconnu, demande un peu d'explication. Il a été inauguré en 1926, les

quatre voyages qui l'ont formé ayant eu lieu de 1902 à 1914.

Je ne donnerai que les renseignements rigoureusement nécessaires à l'intelligence des images. Qu'on se représente d'abord le pays exploré. Entre le Tian-Chan au Nord et le Kouen-Lun au Sud, une vaste région déprimée, moitié steppe, moitié désert, et qui va en s'asséchant de plus en plus. Dans cette cuvette un fleuve: mais quelle mer pourrait-il atteindre? Au Nord, à l'Ouest, au Sud s'élèvent de formidables murailles; le col le plus bas qui les ébrèche a la hauteur du Mont Blanc; à l'Est la Chine. Le fleuve se perd donc dans un marais, le Lob-Nor. Ce steppe a été long-temps le chemin de la soie. Deux routes de caravanes suivent, l'une, septentrionale, le pied sud du Tian-Chan, l'autre, méridionale, le pied nord du Kouen-Lun. Ces deux routes se croisent dans l'oasis de Turfan, à la vieille ville de Khotcho.

Voilà le cadre, et voici les faits. La conquête d'Alexandre a apporté l'art grec dans l'Afghanistan et le Nord-Ouest de l'Inde. Les colons macédoniens et leurs femmes indigènes formèrent un peuple de métis, grecs de culture. Mais cet Empire grec tomba lui-même, au II^e siècle avant Jésus-Christ, sous les coups de nomades, Saces et Kouchan. Ceux-ci fondèrent un grand Etat, qui comprenait, avec la région de l'Indus, des parties de l'Afghanistan et du Turkestan.

Cependant le Bouddhisme s'était infiltré dans les vallées de l'Indoukouch, et en particulier dans ce qu'on appelle le Gandhara: c'est la région de Peshawer. Les artistes indous n'avaient pas osé créer de type de Bouddha.

Les métis du Gandhara furent moins réservés. Ils empruntèrent pour Bouddha la figure de Dyonisos ou celle d'Apollon. Et de la rencontre du vieil art et de la religion nouvelle, naquit un art nouveau.

Cet art atteignit le Turkestan, dans le premier siècle après Jésus-Christ, par deux voies, la plus ancienne, plus longue mais moins dure, par l'Afghanistan, le Pamir, Kachgar et Yarkend, la seconde par Kachmir et les défilés du Karokoroum. Le premier chemin apportait l'influence iranienne, le second l'influence indoue. Les grands monastères bouddhiques, sur les rochers fortifiés et les temples creusés dans le rocher, sont du type iranien. C'est de ces monastères que le bouddhisme est parti pour conquérir la Chine.

Cette invasion bouddhique n'est pas la première qui ait traversé les steppes du Turkestan. Au temps du bronze, des peuples européens, venant du sud de la Russie, et passant au nord des Monts Célestes, ont apporté l'art des tombeaux et la langue scythe de la Mer Noire en Mongolie. Ces peuples cavaliers et archers, sont appelés par les Chinois les Yue-Tchi. Ils allèrent jusqu'au coude du Hoang-Ho. Puis, refoulés par les Huns, vers 170 avant Jésus-Christ, ils refoulèrent à leur tour les Saces, qui nomadisaient dans la vallée de l'Ili. Nous avons vu les Saces tomber sur les Grecs; les Yue-Tchi, sous le nom de Kouchan, arrivant sur leurs talons, fondèrent enfin comme nous l'avons dit, le grand empire allant de l'Indus au Tian-Chan, et convertis au bouddhisme, l'amènerent avec eux dans le Turkestan, ainsi que l'art gréco-bouddhique.

Cet empire Kouchan dura jusqu'au temps

des grandes invasions. Il se fait alors, au v^e siècle, un puissant courant de peuples d'Asie Centrale en Europe. Les Huns et leurs alliés les Alains, ceux-ci venant de Perse, refoulent les Goths vers l'ouest.

Ainsi s'explique la présence d'objets sassanides, ou d'Asie Centrale, dans les Etats Germaniques qui se fondent : armes, vêtements, objets funéraires. Puis au VIII^e siècle commence la conquête turque. Un peuple turc, les Ouighours, s'établit à Khotcho, adopte la civilisation qu'il y trouve, et en même temps le bouddhisme. Non point le peuple entier cependant. Les rois se font manichéens ; une partie du peuple d'abord peu nombreuse se fait chrétienne. La conversion des chefs au manichéisme a une grande importance pour l'art. Car les manichéens avaient une peinture, fondée sur les traditions perses des Sassanides et sur des souvenirs antiques. Les Ouighours adoptèrent cet art. Enfin ils furent eux-mêmes domptés par les Mongols, lesquels établirent entre Pékin et l'Europe un service de poste si rapide, qu'il n'a été dépassé que par le Transsibérien. Et les Mongols, malgré leurs dévastations ont apporté eux aussi des germes de civilisation. Nous leur devons peut-être l'imprimerie. Ils acceptèrent l'art que les Ouighours avaient reçu des Manichéens. Et par un bizarre retour des choses, ils le ramènerent en Perse, son pays d'origine, où il reprit racine, et refleurit plus tard dans les miniatures persanes. Cependant une quatrième religion avait envahi le Turkestan : l'islamisme atteignit Kachgar au X^e siècle. Le bouddhisme se défendit désespérément. Encore après l'invasion mongole, à Turfan,

par exemple, les temples bouddhiques réussirent à se maintenir auprès des mosquées. Cette invasion de l'Islam, les guerres mongoles, la découverte des voies de mer désormais employées par la soie, tout ruine le Turkestan qui devient un désert.

Ces renseignements sommaires permettront au moins de se reconnaître dans les cinq styles provisoirement proposés par Lecoq. I et II sont des styles indo-scythes, appartenant à ces conquérants européens que nous avons vu arriver de la Russie en jalonnant leur route de tumulus, atteindre le Hoang-Ho, refluer, redescendre sur l'Indus, se faire bouddhistes, et fonder un empire qui dure jusqu'au v^e siècle. A leur première arrivée dans le Turkestan un certain nombre d'entre eux, renonçant aux aventures ultérieures, s'étaient fixés; ils sont connus sous le nom de Tochars.

III et IV sont deux styles turcs qui représentent l'art des Ouighours. Les influences chinoises y sont reconnaissables, par exemple dans les admirables encadrements de fleurs, de fleurs qui ne poussent pas dans le Turkestan.

Enfin V est un style lamaïque, apparenté au Tibet.

LE BERLIN DE GUILLAUME II

Quelques objections qu'on puisse faire à certaines maximes de Bode, Berlin n'en est pas moins devenu, sous son proconsulat, un des modèles, à suivre ou à corriger, dans l'organisation des musées. Dans d'autres domaines encore, le même esprit d'initiative et d'entreprise hardie donnait de grands résultats.

Il appartient déjà à l'histoire sans retour, ce Berlin de Guillaume II, ville de vie facile et d'argent abondant, ville large et commode, ouverte à tous les arts, et qui, pour la première fois devient un centre d'initiatives, un exemple de progrès. Mais ce n'est plus la ville prussienne que nous avons vu croître. Au changement de siècle, il n'y a plus de vrais Berlinois. A chercher alors le lieu de naissance des personnes présentes dans une réunion, on trouverait toutes les provinces prussiennes, tous les Etats allemands, rarement Berlin. Comme au Moyen Age, la ville est devenue un centre de colonisation, et reçoit ce que ce mot comporte d'errants, de faméliques, de déclassés et d'aventuriers. En 1890, on comptait 720.000 immigrés des diverses provinces prussiennes, et seulement 120.000 Allemands de l'Ouest et du Sud. Cette immigration comprenait un fort élément slave ; les statistiques donnaient à 35 % des habitants de Berlin une origine germanique, à 36 % une origine romane, à 24 % une origine slave. Le phénomène devint de plus en plus apparent. En 1905, on comptait 900.000 immigrés venus de l'Est, contre 250.000 du reste de l'Allemagne ; 32.000 Berlinois ne parlaient qu'un idiome slave, 42.000 le slave et l'allemand.

Ces Slaves introduisaient avec eux leur manière de vivre. Scheffler, à qui j'emprunte cette analyse, cite, après Fontane, une description des Slaves de l'Oderbruch, écrite il y a un siècle. Le voyageur de 1838 nous montre le sopha couvert de soie bleue, et cette couverture est déchirée et tachée de graisse. Une gravure est pendue de travers et personne ne le voit ; la glace d'une autre est éclatée. On

pas à table. Les assiettes sont disparates, les couverts sont lavés, mais non frottés. De la richesse, mais rien de plus : un poisson mal coupé et mal servi est apporté par une servante dont on entend claquer les socques de bois. L'égoïsme, l'instinct de trouver son propre avantage sont ici le principe même de ce qu'on approuve bien. Tels étaient les parents des immigrants qui arrivèrent à Berlin après 1870.

En quarante ans, ceux-ci ont fait une ville qui, à la veille de 1914, est pour les quatre cinquièmes, une ville neuve. Le nouveau riche abonde : tel est le paysan qui a vendu aux entrepreneurs des champs aux portes de Berlin, et qui est devenu millionnaire en un jour. Ces nouveaux riches ayant, dans la suite du temps, marié leurs filles à des officiers, font partie de la société. D'autres ont conquis la fortune plus lentement, à force de labeur, et ils forment maintenant une classe moyenne, intermédiaire entre le peuple et les cercles de la cour, de l'administration, de l'armée. Ces hommes du *Mittelstand* travaillent sans répit. Pas de week-end. On n'a pas pu s'entendre sur une heure fixe de fermeture des bureaux. Il n'y a pas davantage de rythme universel pour l'heure des repas comme à Paris ou à Londres. On déjeune aussi bien à midi qu'à cinq heures, on boit du café ou du thé depuis une heure jusqu'à sept heures, on dîne si l'on veut à sept heures, mais si l'on veut après le théâtre, à onze heures. Le coup de feu, dans d'immenses restaurants, durait toute la journée. Ce désordre des habitudes ne permettait pas la vie de société. Elle était réfugiée dans un petit nombre de familles,

et principalement les vieilles familles juives. Il faut excepter de ce tableau la noblesse et la cour, qui formaient un univers à part. Ce monde occupé de gagner de l'argent avait peu de culture intellectuelle. Il demandait ses modes à l'étranger. Les étoffes étaient anglaises, les robes françaises, les souliers américains et les chapeaux viennois. Berlin était peuplé de restaurants français, italiens et russes, de cafés viennois, de bars américains, de Likörstuben hollandaises. L'article allemand, produit en quantité, était bon marché et mauvais.

Dès l'avant-guerre, il se fit un contre-courant. L'esprit critique, si naturel aux Berlinois, leur vint en aide. Les fils des fondateurs de l'Empire réagirent contre le matérialisme de leurs pères avec la violence de l'instinct. L'idée d'un monde nouveau, d'une économie nouvelle, d'une société nouvelle, de perspectives inconnues, surgit et se traduisit par des conflits de principes. Berlin fut à la fois une ville contre l'esprit et une ville pour l'esprit. Un tel chaos a nécessairement pour caractère d'être un champ d'expériences. Et c'est ce qu'était Berlin à la veille de la guerre. Nulle part les idées neuves n'étaient si avidement accueillies. Max Reinhardt renouvelait tous les arts du théâtre. Les génies, d'où qu'ils vinssent, étaient d'abord reconnus. Ibsen, Tolsstoï, Dostoïevski, les réalistes français comme Zola et Maupassant, ont été acclamés. Les impressionnistes ont été applaudis, en plein règne de l'art de cour, en même temps que s'élevaient les marbres regrettables de la Siegesallee. Une vie intense bouillonnait dans cette contradiction.

En même temps qu'il devenait une ville mondiale, Berlin, qui changeait de population, changeait aussi de caractère. La transformation morale n'était pas moins marquée que les progrès matériels. Le passage de l'état de petite résidence à celui de Babylone mondiale a balayé le caractère sérieux et discipliné de l'esprit prussien. Comme une provinciale menée dans le monde et qui perd la tête, Berlin n'a pas résisté à sa nouvelle fortune. C'est vers 1905 que le changement est devenu apparent. La corruption a éclaté. Le vieux respect pour la famille impériale, pour les institutions, pour l'administration a disparu. L'armée même est compromise dans l'affaire de Koepenick. Le 16 octobre 1906, le savetier Guillaume Vogt, vêtu d'un uniforme de capitaine, commande à une escouade de le suivre, occupe l'hôtel de ville de Koepenick, arrête le bourgmestre et saisit la caisse.

A la génération tranquillement glorieuse qui a vu 1871, a succédé une génération inquiète. Elle sent la haine grandir autour de l'Allemagne, elle voit les échecs de la politique impériale. Décue, elle est mécontente. « L'esprit de désobéissance se glisse dans ce pays », dit Guillaume II. En septembre 1906, à Breslau, l'Empereur invite les broyeurs de noir à quitter le sol allemand. La presse lui répond que si tous les pessimistes quittaient le pays, le problème du surpeuplement serait résolu. L'ambassadeur anglais, sir Francis Lascelles, écrit au printemps de 1907 : « A mon arrivée à Berlin (en 1895), on m'assura qu'en lisant un journal, l'Allemand moyen demandait si les informations avaient un caractère officiel; si oui, il les lisait avec attention et

respect; sinon, il n'y attachait que peu d'importance. Actuellement toute publication officielle est l'objet de soupçons et de critiques; des journaux dirigent une offensive constante contre le gouvernement et contre l'empereur. »

A la fin de 1907 a commencé une série de procès scandaleux, qui ont violemment trouble l'opinion. L'aimable général Cuno de Moltke, qui avait été aide de camp de l'empereur, et « qui avait fait au piano sa carrière », diffamé par le publiciste Harden, lui intente un procès. Ce procès est jugé par le Schöffengericht, tribunal composé d'un juge et de deux assesseurs, analogues à nos jurés. Le juge avait vingt-cinq ans, et les assesseurs étaient un boucher et un laitier. Harden se défendit d'avoir accusé Moltke d'actes tombant sous le coup du fameux article 175; il avait seulement dit que Moltke était enclin à les commettre, y étant prédisposé de nature par des penchants anormaux. Le tribunal autorisa Harden à établir le bien-fondé de ses assertions. L'ex-Madame de Moltke vint déballer toute sa vie conjugale. Le trop célèbre Docteur Magnus Hirschfeld conclut que Moltke relevait d'un état pathologique et pouvait être considéré comme anormal. Le tribunal admit qu'Harden avait fait la preuve de ses assertions, l'acquitta et condamna Moltke aux dépens. Le mois suivant, autre procès. Un détraqué nommé Brand, champion décidé de la perversion des mœurs, avait affirmé le 10 septembre 1907, dans la feuille qu'il dirigeait, que le chancelier Bülow était de la même secte, ce qui dans sa bouche n'était pas un reproche. Bülow lui fit un pro-

cès; Brand fut condamné au maximum de la peine, en novembre. Cependant Moltke avait fait appel. De son côté, le ministère public intervint pour faire annuler le jugement, et intenter une nouvelle action contre Harden, cette fois au nom de l'intérêt public. Cette fois l'action se déroula devant un tribunal correctionnel de Berlin, à la fin de décembre. Harden fut condamné à quatre mois de prison et les frais des deux procès furent mis à sa charge.

Mais dans tous ces procès, un autre personnage avait été compromis : le prince Philippe d'Eulenburg, musicien, chanteur, ambassadeur, ami très intime de Guillaume II, qu'il semble avoir d'ailleurs conseillé dans le sens de la paix. C'est ce que le parti de la guerre, le baron de Holstein aux Affaires Etrangères, la coterie des généraux au Schloss, ne pardonnaient pas à cet homme de soixante ans, maintenant retiré à la campagne et sans influence. Par un artifice, Harden, instrument de Holstein, va réussir à mettre Eulenburg directement en cause. Un journaliste obscur de Munich, nommé Staedale, ayant écrit qu'Eulenburg avait donné un million à Harden pour se taire, Harden poursuivit Staedale. Cette fois le procès se déroula à Munich, devant le Schöffengerichi. Il s'agit de savoir si Harden a, oui ou non, ménagé Eulenburg. Harden évoqua 145 chefs d'accusation dont il resta deux histoires obscures et douteuses, vieilles d'un quart de siècle. Un batelier de Starnberg, Redel, maintenant laitier à Munich, qui aurait en 1882, promené Eulenburg; un pêcheur du même lac, nommé Ernst, affirmèrent avoir été, si l'on peut dire, les victimes

du prince. Le tribunal conclut que Harden avait possédé des preuves contre Eulenburg et en avait fait usage dans la mesure du possible; il n'avait donc pas été acheté par lui.

De ce procès, où il ne figure même pas, Eulenburg sortait non seulement déshonoré, mais sous le coup d'une grave menace. Il n'aurait pas été poursuivi pour ses actes, mais ayant imprudemment juré qu'il n'avait rien commis de tel, il devenait coupable de faux serment. Un cinquième procès s'engagea, et, en raison de la santé de l'accusé, ne fut jamais terminé.

L'Empereur fut profondément affecté de l'affaire. Il écrira en 1922 que la campagne de Harden était dirigée contre lui. Au Reichstag, le chef du centre demanda au chancelier si l'armée devenait une école de démoralisation.

En même temps que l'opposition politique, on vit naître une opposition artistique et littéraire. Pour la première fois l'art officiel n'est plus l'art du pays. La démocratie bourgeoise qui administre Berlin et qui a gardé la simplicité du vieil esprit communal, élève en 1899, en pleine Köpenickerstrasse, le monument de Schultze-Delitzsch, par Arnold, une figure de marbre sur un socle cantonné de quatre figures de bronze, expressives et simples. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais cet ouvrage bourgeois contraste avec le goût de la cour.

Cette opposition artistique se concentre dans la personnalité de Max Liebermann. Fils d'un fabricant de tissus de coton qui avait pour ainsi dire évincé l'Angleterre du continent, et qui avait été fait conseiller commercial, il avait étudié en France et en

Hollande. Peignant d'humbles sujets, un orphelin, une bergère sur la dune, il a su montrer le frémissement de la lumière grise, et la sourde vibration de la couleur de tous les jours. Il faut que Guillaume II ait pris sur lui pour introduire à la Nationalgalerie le portrait de Bode par cet âpre critique du goût impérial.

Derrière Liebermann tout un groupe se détachait de l'art officiel, et fondait la Sécession de Berlin, de laquelle un autre groupe se détachait à son tour avec Lovis Corinth.

Autour du goût de la cour se rangeait au contraire la série des peintres officiels, Anton von Werner, homme distingué, qui n'était même pas mauvais peintre, Max Koner, portraitiste de la haute société, le peintre d'histoire Hugo Vogel, Carl Seltzmann, Hans Bordt, peintre de ces mers de Norvège et de ces îles Lofoten que les croisières de l'empereur avaient mises à la mode. Entre les deux groupes, une position intermédiaire était tenue par Arthur Kampf, dessinateur correct du corps en mouvement, et par Max Schlichting, peintre des rues nocturnes et de la lumière artificielle. Enfin il se trouvait des isolés : Ury, le peintre du Tiergarten et des places ruisselantes, Hagemeister, le peintre des silencieux étangs du Brandebourg.

Une réaction contre la fastueuse pauvreté de ce puzzle de styles que nous avons vus au Reichstag et au Dôme, se fait nettement sentir après 1900. Alors commence dans toute l'Allemagne ce goût de constructions puissantes et nues, ce style nordique et Niebelung, dont le ministère actuel de la Reichswehr, à peine terminé en 1914, est un symbole. Mais

ce style lui-même paraît avoir disparu avec Guillaume II.

L'architecture se conforme au caractère même de l'existence des peuples et dans ce sens on pourrait dire que c'est le plus spirituel de tous les arts. Berlin était devenu une grande métropole économique, et la Weltstadt de la Weltpolitik avait moins besoin d'édifices publics que de constructions privées conformes à sa nouvelle condition, banques, offices, magasins, tout ce qui fait passer une Résidence à l'état de City. C'est dans cet esprit que le nouveau Berlin s'est développé, et c'est dans ce développement d'une ville d'affaires qu'il faut chercher les exemples de sa nouvelle architecture.

L'homme qui a travaillé le premier à cette nouvelle figure de la ville, a été Alfred Messel. On lui doit les magasins Wertheim, au coin de la Leipzigerstrasse et du Leipziger Platz. L'aspect général, avec les piliers prismatiques et les cintres dans des rectangles, est encore celui d'une architecture historique empruntée au temps où le dernier gothique se mêle à la Renaissance. Mais l'emploi du fer a permis de dresser une façade qui englobe dans son simple dessin les nombreux étages de bureaux bien éclairés. Certains problèmes, comme la communication entre la vie extérieure et la vie de la ruche, comme l'indication de la structure intérieure dans l'aspect extérieur, étaient résolus d'une façon intéressante. L'emploi même du gothique, ramené par l'emploi du fer, et s'adaptant à une grande entreprise moderne, était curieux. La sobriété de l'ornementation, réservée à quelques surfaces où elle avait sa place natu-

relle, était un trait nouveau. Nouveau aussi l'emploi d'un calcaire plus souple et plus facile à l'ornementation, au lieu du grès en usage jusque-là.

Cette mode du calcaire, le plus souvent du Muschelkalk si commun en Allemagne, se répandit. Les modèles continuèrent à être empruntés au passé, mais, surtout pour les maisons privées, à des styles plus simples, au Louis XVI, dont on aimait le mélange de surfaces nues et d'ornements divers, au « Zopf » prussien, qu'on retrouve dans les maisons neuves du Tiergarten, dans la Bendlerstrasse, au 7 de la Viktoriastrasse, au 19 de la Margaretenstrasse.

Pour le reste, on peut dire que Messel a emprunté à tous les styles nationaux. Dans les banques, dans la Nationalbank de la Behrenstrasse, dans la maison de la Handelsgesellschaft au coin de la Französische et de la Behrenstrasse, il s'est souvenu des lourds palais italianisants de la Renaissance et du Baroque. Dans l'Institution d'Assurances régionales du Köllnischer Park, il s'est souvenu de ce style hollandais de la Renaissance implanté à Berlin. Dans le magasin d'art de Schulte, au coin des Linden et de la Wilhelmstrasse, il a rappelé au contraire les motifs frédériciens.

Avec Messel, Hoffmann rénove l'aspect des constructions de Berlin. Comme lui il s'est fait un style propre, en le fondant sur les motifs de la vieille architecture qui avait fait ses preuves en Brandebourg, mais en les faisant siens. Dans ses écoles, ses hôpitaux, ses asiles, ses bains populaires, Hoffmann va, selon les circonstances, du gothique de bri-

ques ressuscité au Zopf repensé. Ses principales créations, le gigantesque hôpital Rudolf Virchow (1906), le Musée de Brandebourg, le Stadthaus qui élève sa façade entre la Klosterrasse, la Stralauerstrasse et la Judenstrasse, montrent comment cet éclectisme a fait un style personnel.

Enfin ces éléments historiques eux-mêmes disparaissent, et il ne reste plus que l'adaptation personnelle d'un édifice à sa fin, avec le maximum de puissance et de simplicité : tel est le théâtre de la Volksbühne, construit par Oskar Kaufmann sur le Bülowplatz et achevé en 1914. Le style du fer a pris lui-même cette simplicité. Enfin un nouveau type d'architecture est apparu dont le point de départ est dans les usines de l'A.E.G. construites dans la Brunnenstrasse par Behrens — et ce type d'architecture industrielle s'est développé dans toute la périphérie, les idées nouvelles pénétrant plus lentement dans le cœur de la ville.

Le livre de Jacques Vontade, c'est-à-dire de Mme Bulteau, *Un Voyage*, paru chez Grasset en 1914, contient quelques pages sur Berlin, qui sont du persiflage le plus ironique. Elle est arrivée de mauvaise humeur, dans l'ennui hostile du dimanche. Elle a trouvé le paysage laid, et il est vrai que l'arrivée en chemin de fer n'est pas belle. Les malheureux sapins s'ennuyaient dans le sable. Les grandes bâtisses neuves, sans histoire ni poésie, lui criaient de très haut : « Passez au large ! » On lui dit à l'hôtel que les Français refusaient toujours les salles de bains. L'air était gris malgré le soleil, non pas du gris coloré de Londres, mais d'un gris plat et décourageant.

Les tons récents étaient acides, et les tons anciens étaient pauvres. Les feuilles des tilleuls, grillées, persuadaient la voyageuse qu'elle était seule au monde. La porte de Brandebourg était désespérément grecque. L'architecture grecque transportée dans le Nord « m'a toujours, dit-elle, paru faite pour inspirer le dégoût de tous les espoirs et de tous les enthousiasmes ».

Dans le Tiergarten, elle raille les mesures de protection des pelouses, et elle rencontre un fou. Elle plaisante, assez agréablement d'ailleurs, les héros de marbre de la Siegesallee, beaux et majestueux à un point incroyable. Si on les eût laissé faire, ces Prussiens auraient tendu droit au type grec.

Elle rencontre encore un fou, déjeune au Zoo, regarde passer la foule, voit une naine et s'aperçoit que « presque tous les passants sont laids, et beaucoup de cette laideur malsaine à l'air coupable : la laideur particulière aux dégénérescences. Ces femmes trop parées, ces hommes en costumes genre anglais, ne sont pas ridicules, mais, la plupart, tragiques ! Pauvres dos arrondis par la voussure pitoyable de la tuberculose; épaules déjetées, colonnes vertébrales déviées, démarches de coxalgiques, guéris et à jamais stigmatisés, teints ternes de l'anémie profonde, nez courts et grosses lèvres de scrofuleux, visages dont les traits ont je ne sais quelle mystérieuse immobilité, — pauvres visages où s'inscrivent les grandes tares nerveuses des descendants, les signes de l'hérédité épileptique... Ils passent, d'autres leur succèdent, il y en a toujours... Cette foule du dimanche, c'est le plus effarant cauchemar... »

Un Français qui habitait Berlin avertit Mme Bulteau que le spectacle était tout différent à l'Opéra. Elle-même, sans se rétracter, concéda, dans une phrase où il est difficile de déterminer les limites de l'ironie que les promeneurs qu'elle avait vus ne pouvaient être des Berlinois. « Car ils donnaient l'idée de gens résolus à jouir sans attendre, à s'amuser violemment, constamment, à faire de l'effet; des gens enfin qu'une force irrésistible débride et pousse à toute vitesse vers les extrémités du plaisir, de la vanité et vers l'argent. Ce n'étaient pas des Berlinois, lesquels, graves, sages, bien portants, ont les nerfs en équilibre, une moralité stricte et, soigneux de régler leurs désirs, ne montrent aucune fureur de rapides jouissances. »

La suite a montré que cette distinction était strictement vraie. Le livre de Mme Bulteau n'est au surplus qu'un exemple de ces sarcasmes sous lesquels Berlin a vécu entre les deux guerres. Il est vrai que l'auteur englobe dans la même réprobation, comme conforme au génie allemand, à Paris même, le théâtre des Champs-Elysées! Seules trouvent grâce devant elle, à Berlin, les maisons ouvrières, et les ouvriers eux-mêmes. Ils sont propres et la propreté ne va pas sans d'autres vertus: le goût du devoir, de la règle, de la tenue morale.

Les railleries des Français exaspéraient l'empereur. Quand M. Reinhardt a joué à Paris *Sumurun*, l'ambassadeur de France à Berlin fit demander aux journalistes non pas de modifier leurs critiques, mais de ne pas se moquer.

LA RÉVOLUTION

La grande guerre s'est achevée à Berlin par des journées de révolution, usage commun chez les vaincus. Je voudrais seulement tracer un itinéraire qui permit de les revivre sur place.

La première journée est celle du 9 novembre 1918. Le peuple, social-démocrates et indépendants mêlés, descend dans la rue, et s'en empare sans vrai combat. On arrachait les épaulettes des officiers. On saisit les imprimeries des journaux bourgeois. Mais il y eut peu de sang versé. « C'est, dit E. O. Volkmann, un va-et-vient insoucieux et gai, des discours, et seulement de ci de là quelques coups de feu, quelques morts, bien plus par fanfaronnade et par gaminerie que par nécessité. Un remue-ménage plein d'importance dans les édifices publics : on destitue les autorités, on forme des conseils d'ouvriers et de soldats, on fraternise. »

Ebert, social-démocrate, s'est installé à midi à la Chancellerie, Wilhelmstrasse, et là, d'une fenêtre, il proclame la République. Liebknecht, enivré de popularité, parcourt les rues dans une petite auto, Il apparaît au balcon du Schloss, il fait flotter sur l'édifice un drapeau rouge. Barth, extrémiste comme Liebknecht, est à son quartier général dans l'arrière-salle d'un petit cabaret près de l'Alexander Platz, et là, penché sur la carte des opérations, il prévoit une bataille de huit jours.

La révolution du 9, où les social-démocrates ont triomphé, est suivie d'une vive agitation

des extrémistes, pour leur arracher la victoire. Chaque matin Liebknecht réunit ses partisans dans la Sieges Allee. Le soir d'un dimanche de novembre, la foule vient manifester contre Ebert devant la Chancellerie. Liebknecht, monté sur une auto, invente. Mais une fenêtre s'éclaire, s'ouvre et Barth, extrémiste, mais collaborateur d'Ebert, répond à Liebknecht. Les pères de la révolution échangent des injures.

Cependant 650 marins, amenés de Cuxhaven et formant la Division populaire de marine, — et qui sont rapidement devenus 3.000, — sont cantonnés au Schloss. Pour les forcer à abandonner ce point essentiel, le gouvernement a décidé de ne leur payer leur solde, le 23 décembre, que contre la remise des clefs du château. Les marins répondent en allant bloquer Ebert dans la Chancellerie. Mais Ebert a un téléphone secret qui lui permet de communiquer avec le Grand Quartier. Le général Lequis, avec des troupes fidèles, vient le délivrer. Les marins reculent.

Les marins ont capturé et emmené au Schloss le propre commandant de place de Berlin, le commandant Wels. Ebert donne à Lequis, le 24 décembre, l'ordre de le délivrer. Lequis, dans la matinée, s'empare du Schloss et les marins, réfugiés dans les écuries, remettent Wels en liberté. Mais à midi, la foule, en partie armée de fusils et de mitrailleuses, intervient, force les barrages de troupes et prend le Schloss. Ce qui restait du corps Lequis se replie sur l'Université. On négocie; les troupes du général Lequis sont retirées. La division de marins, en retour, s'engage à évacuer le Schloss (en fait elle y resta jus-

qu'au 31 décembre). Elle garde les écuries. — Le lendemain, jour de Noël, l'émeute recommence sur un autre point, et les insurgés s'emparent des bureaux du *Vorwaerts*, immeuble important, imprimerie et point stratégique qui commande Belle-Alliance Platz. Le soir on a ramassé 70 morts. Le lendemain on négocie. Ces deux jours sont une défaite pour le gouvernement.

L'insurrection reprend le 4 janvier. Pour la seconde fois, les extrémistes s'emparent du *Vorwaerts*. A ce moment, ils sont presque les maîtres de Berlin. Ils en occupent tout le nord, le front passant par la porte de Brandebourg, les Linden et continuant jusqu'à l'Alexander Platz. Pour le gouvernement, l'essentiel est de gagner du temps jusqu'à ce que les troupes de volontaires, organisées par l'Etat-major, puissent intervenir. Ebert en négociant, réussit à gagner deux jours. Puis le 8 au soir, sûr maintenant d'avoir des forces, il suspend les négociations. Les révolutionnaires, furieux d'avoir été joués, appellent le prolétariat au combat suprême pour la révolution sociale. « Aux armes! Aux armes contre vos ennemis mortels, Ebert et Scheidemann! Au combat! »

Le combat principal eut lieu devant l'immeuble du *Vorwaerts*. Le commandant von Stephani, commandant le régiment de Potsdam, dispose des canons et des minenwerfer sur Belle-Alliance Platz et dans la Alte Jakobstrasse. Le 11 au matin la canonnade commence. Le *Vorwaerts* se défend à coups de mitrailleuses. Mais le feu des insurgés cesse. Une demi-douzaine de révolutionnaires sortent en agitant des mouchoirs blancs. Ils sont

immédiatement fusillés. Puis les soldats du gouvernement, se glissant de porte en porte, entrent dans le bâtiment. Les rebelles lèvent les mains, demandent grâce. « Que faut-il faire? » téléphone Stephani au gouvernement. Le gouvernement répond: « Tout ce qui est pris dans le *Vorwaerts* est fusillé de droit. » Trois fois, le commandant renouvelle la même question: trois fois il reçoit la même réponse. Il hésite pourtant à fusiller trois cents hommes. Enfin les prisonniers sont enfermés pour être remis au procureur de la République.

L'APRÈS-GUERRE

La guerre a été le tombeau d'une époque et le berceau d'une autre. De cette grande épreuve, un Berlin nouveau est sorti. Dès avant la guerre, les nécessités du développement faisaient envisager la distribution de la ville en quartiers spécialisés, une City qui fût le quartier des affaires, un groupement des professions, des quartiers industriels, des cités-jardins, l'habitation dans les faubourgs, des communications rapides, des voies de dégagement. Le même problème se posait dans toutes les capitales.

Le problème a été résolu d'une façon très large, par la *Siedlung*, c'est-à-dire par la suppression de la maison isolée et de la façade isolée, et par leur remplacement au moyen de grands blocs habitables, avec unité de façade et cours-jardins, ces blocs réunis eux-mêmes dans des ensembles très aérés. Des complexes de ce genre ont été constitués dans beaucoup de villes. Francfort reste l'un des modèles.

Mais le problème se pose d'autant plus fortement à Berlin, que le nouveau régime tend de plus en plus à centraliser l'Empire et à lui donner une capitale effective.

Cependant une première période, de 1919 à 1923, est au rebours de ce courant général. Pendant ce temps, qui correspond à l'inflation, le désir de changer une monnaie fuyante en un bien réel a fait construire beaucoup de maisons, presque exclusivement des maisons de campagne, d'un goût pseudo-romantique encore plus fâcheux que le style palais de l'avant-guerre. Une fois la monnaie stabilisée, les choses ont changé. Les constructions ont commencé à être inspirées d'un esprit social. « Celui qui s'accorde le plaisir, intelligemment conduit, de traverser dans une auto rapide l'ancien et le nouveau Berlin : les parties historiques de la ville, la ville d'affaires avec ses bureaux et ses magasins modernes, la ville des fondateurs de l'Empire née entre deux guerres, avec ses affreuses façades de stuc qui tombent déjà et les longues files de ses casernes à appartements, créées par la spéculation et remplies par la nécessité de se loger, puis plus loin les nouvelles Siedlungen, dont chacune est une petite ville de plusieurs milliers d'habitants et montre comment on peut aujourd'hui réaliser l'idée d'une grande ville, enfin les nouveaux bâtiments des communautés et des industries, et entre celles-ci les noyaux des anciens villages, englobés maintenant dans la ville, avec leurs marchés, leurs vieilles églises, leurs maisons de paysans, leurs files d'arbres, témoins variés du passé, celui-là fait une expérience qui donne confiance. » Ainsi écrit en 1932 Karl Schef-

fler¹. On ne saurait mieux peindre la ville immense qui s'accroît sous nos yeux. Cet accroissement, qui a d'abord rempli les espaces vides des localités les plus voisines, de Schoeneberg à Charlottenbourg, puis qui s'est largement développé dans le Sud, a été favorisé par l'unité d'administration donnée depuis la guerre à l'immense étendue de Gross-Berlin.

Les Siedlungen ne sont ni des entreprises de constructeurs isolés, ni des travaux immédiats des administrations municipales. Elles sont l'œuvre de sociétés de construction, qui ont elles-mêmes une fin d'utilité publique, et qui sont financées par l'Etat. Ces sociétés construisent d'un coup des logements pour des centaines de familles, sur des plans systématisés. Elles ont à faire non seulement les immeubles, mais les rues et les places. Par exemple, autour d'une gare, il s'élèvera une cité de maisons pour les employés, qui économiseront ainsi le temps entre leur logement et leur travail. Ailleurs, l'école sera le centre de la Siedlung. Les maisons seront divisées en petits logements, mais chacun avec une salle de bains et un balcon. Des cours-jardins sont placées le plus souvent sur les côtés de chaque bloc. Partout des terrains d'exercice verdoyent. Ils sont continués vers la périphérie par de nouveaux parcs populaires, par les bains en plein air, par la forêt. Du côté de l'Est, du Nord et de l'Ouest, au voisinage des ports qu'offrent les canaux et les rivières, à Tegel, à Siemenstadt, à Wittenau, s'élèvent de puissantes fabriques, où le caractère archi-

1. Berlin, p. 174.

tectural est étroitement adapté au travail. On voit de loin les tours carrées, les cheminées, la silhouette squelettique des grues. Dans les bureaux ou, en ville, dans les magasins, les murs nets, les bandes horizontales, les vitrages continus ont remplacé le faux style et les façades ornées d'avant-guerre. Au crépuscule tout s'illumine, l'immense travail humain apparaît dessiné en coupe, et la fabrique ou le magasin semblent une ville sans murs, dans un pays délivré de la pesanteur.

Il n'y a pour ainsi dire pas de place dans ces constructions pour le génie propre de l'architecte. Celui-ci est si fortement contraint par les nécessités de l'habitation, du revient et du plan, par les exigences des matériaux et de l'affectation, que sa personnalité disparaît. La même Siedlung peut avoir plusieurs architectes sans qu'on s'en aperçoive. Deux magasins, dont les constructeurs sont de valeur très inégale, se ressemblent pourtant. La différence des talents s'efface. La construction est normalisée, parce que les besoins le sont. C'est ainsi que le toit plat a été généralement adopté, non par goût ni par mode, mais pour économiser l'espace construit. La forme correspond exactement à l'utilité. Réunir sous un toit des centaines d'appartements, flanquer de jardins les côtés, ramifier de rues une avenue, orienter les logements de façon à leur donner de la lumière, ménager au centre une cuisine-lavoir et un foyer commun, prévoir des salles de jeux pour les enfants dont les mères travaillent, tous ces problèmes, éternellement les mêmes, provoquent des solutions qui, comparées, éclairées les unes par les autres, tendent vers un type commun.

Un style naît ainsi, de l'effacement même des constructeurs. De près, la médiocrité des matériaux et une espèce d'uniformité prolétarienne ne sont pas sans le gâter. Mais de loin, ces vastes immeubles clairs qui surgissent entre les arbres, séparés par de larges avenues, chacun d'une couleur et d'une forme différente, donnent la vision d'une ville de l'avenir.

Il est vraisemblable que cette uniformité correspond à une phase provisoire, et que par une tendance naturelle, le génie humain tendra à se différencier. La personnalité de l'architecte renaîtra alors. Au surplus si de vastes ensembles admettent l'architecture normalisée, comme la troupe admet l'uniforme, on ne peut supprimer le dessin personnel dans une façade isolée. C'est là qu'on peut retrouver l'invention individuelle. Comment méconnaître l'empreinte de Hans Poelzig, à qui on doit, contrastant avec le style roman de la Gedächtniskirche, le cinéma du Capitole et les magasins voisins sur le côté nord du Kurfürstendamm? Tel est Max Taut, qui a élevé la maison des Syndicats au coin de la Wallstrasse et de l'Inselstrasse. Pas de murs. De hauts et minces piliers prismatiques, serrés comme des rayures, enferment entre eux des rubans d'ombre, déroulés de haut en bas, qui sont des fenêtres. Le tout repose sur un rez-de-chaussée de baies en position horizontale. Point de toit. Une terrasse achève l'édifice et porte la cage vitrée d'un restaurant populaire. Surtout Erich Mendelsohn a marqué fortement les nouvelles tendances. Au coin de la Bellevuestrasse, il a élevé en 1932, l'immense Columbushaus, qui n'est que bandeaux de vitres et bandeaux de

ciment. On voit aujourd'hui de-ci de-là dans Berlin, ces maisons aux façades sans ornements et presque sans murs, où toute la place est occupée par des vitrages sertis dans des encadrements unis de ciment. Telle est la maison de la Shell, construite en accordéon.

Ce sont là de grands édifices systématisés. Parfois un de ces architectes rend la liberté à la grâce et au goût pour construire une petite maison. Telle est celle qu'Erich Mendelsohn a élevée pour lui-même au Rupenhorn. On y arrive par la tranchée d'un escalier qui, passant sous des saules, s'élève à un jardin ou plutôt à une pelouse en terrasse. On entre dans la maison, et on s'aperçoit qu'elle domine un paysage immense. Des prairies descendent jusqu'au Wannsee. Le lac miroite, découpé en deux plans par un promontoire, entre de hautes collines couvertes de pins, qui tantôt s'assemblent en masses veloutées, et tantôt découpent un à un sur le ciel leur ciselure de bronze. La maison, très simple de forme, et toute en rectangles plats qui lui donnent un air de calme et de repos, a un rez-de-chaussée et un étage. Une terrasse au lieu de toit. La forme est celle d'un T, dont la tige est faite d'un hall au rez-de-chaussée et de chambres au premier. Le hall est fermé vers le lac par de grandes fenêtres d'une seule glace, laquelle s'abaissant par un mécanisme électrique dans une rainure de bronze, disparaît entièrement et se trouve remplacée par une baie vide, d'où l'on accède à une terrasse. Les murs sont peints d'un ton uni, presque blanc, mais qui d'une pièce à l'autre, varie pourtant du froid au chaud, et se marie avec

des frises, des fresques, et la lumière extérieure.

LA VIE DE BERLIN

Rien n'est plus faux que de peindre une ville comme un agrégat de maisons animé d'une vie uniforme. Comme dans les organismes, il s'y fait une différenciation, qui, au cours de l'évolution, devient de plus en plus complexe.

Le Berlin actuel comprend trois grands centres d'activité. L'un, à l'Est, entre l'Alexanderplatz et le Spittelmarkt, est le plus ancien. C'est le centre du travail. C'est là que sont groupés les grands magasins et les petites boutiques, là que s'échange le dialogue entre la foule des acheteurs et les demoiselles de magasin; là aussi que s'assemblent les chômeurs et que surgissent les figures des bas-fonds. C'est là que la Halle centrale fait d'un quartier tout entier un immense marché, là que la préfecture de police développe ses couloirs infinis et son quadrillage de petites cours disposées en pièges pour une guerre de chicane. C'est là que se trouvent sur une des plus vieilles rues commerçantes de Berlin l'Hôtel de Ville et la Poste. C'est le matin que se fait là le trafic le plus animé.

L'après-midi au contraire, le mouvement principal est reporté sur un second centre, celui qui s'étend entre le Spittelmarkt et le Potsdamer Platz, et dont l'axe principal est la Leipzigerstrasse, l'axe transversal la Friedrichstrasse. C'est ce qu'on pourrait appeler le centre des affaires. Là sont les banques, les journaux, et dans la Wilhelmstrasse, les offices

du gouvernement. Là sont les grands hôtels. Le commerce d'art est groupé autour du Potsdamer Platz. La place elle-même est le point le plus animé de Berlin, le quartier général des étrangers, qu'ils viennent pour leurs affaires ou pour leur plaisir.

Enfin le troisième centre berlinois, celui de l'Ouest, et qui est aussi celui du soir, est le Kurfürstendamm. Il ne développe vraiment son caractère qu'à la lumière électrique. Les lignes et les carrés de feux bleus et de feux rouges, ça et là soulignés d'une raie verte, les gouffres éclairés des vitrines à grandes glaces, dont les carrés découpent l'ombre, la joaillerie de lumière et l'inondation de clarté des cinémas, des restaurants, des dancings, toute une immense avenue transformée en un seul panneau-réclame, et ce panneau seul visible dans la nuit, tandis que l'architecture s'évanouit dans l'ombre, toute cette apothéose de théâtre donne à la ville son fantastique quotidien.

Le perpétuel devenir de Berlin n'a pas atteint son terme. Il se peut que la population ait atteint son maximum. Les statisticiens d'avant-guerre estimaient qu'elle atteindrait au cours du siècle 12 millions. Mais en Allemagne rien n'est plus dangereux que d'extraire, et de supposer qu'une courbe se poursuivra selon sa loi. On admet aujourd'hui que la restriction de la natalité, en arrêtant l'afflux vers la ville, stabilisera ou diminuera la population. Mais cette ville, fixée en nombre, continuera à se transformer. La question des gares est depuis longtemps posée, et elle est si coûteuse qu'elle attendra sans doute encore longtemps sa solution. On sait que les grandes

voies ferrées d'Ouest en Est traversent Berlin, avec des gares de place en place dans le cœur de la ville. Les lignes autrement orientées aboutissent à des gares placées quelquefois, comme celle d'Anhalt, où l'on s'embarque pour Vienne, dans le centre même du trafic. Une gare centrale souterraine est projetée au nord de la Sprée, dans le quartier de Moabit, juste dans le prolongement de la Siegesallee, là où se trouve aujourd'hui le Humboldthain. Il est question de donner à deux des centres nerveux de la ville, l'Alexanderplatz et le Potsdamer Platz, un décor architectural. Il est évident que l'Université ne peut rester dans le centre de la ville, et qu'un jour viendra où les étudiants ne logeront plus dans les chambres meublées de la Linienstrasse, mais dans des collèges, à la manière anglaise, sur les terrains encore libres de l'Ouest. Les écoles d'art se déplaceront également. Pareillement l'hôpital de la Charité. On peut prévoir le moment où le centre de Berlin ne sera plus sur la Sprée, mais sur la Havel. Déjà le week-end y reporte une partie de la population. Cette dilatation de la ville le dimanche dépasse de beaucoup ce qu'on voit à Paris. Tout le centre devient entièrement désert. La population s'est portée, dans toutes les directions, vers la périphérie jusqu'à une distance de 40 à 50 kilomètres. Les forêts sont changées en parcs populaires. La Sprée, la Havel et les lacs sans nombre sont couverts de voiles, de canots à moteurs, de bateaux à vapeur remplis de passagers. Sur les rivages, des villages de tentes sont dressés. On fait la cuisine et on se baigne. De petites maisons de week-end s'élèvent dans la forêt et au bord de

l'eau, jusqu'au bout des lignes de banlieue.

Au terme final de l'évolution, la distinction entre la ville et la campagne est abolie, et l'on prévoit déjà un Berlin largement dispersé, s'étendant d'un côté jusqu'à Brandebourg, de l'autre jusqu'à Francfort sur l'Oder.

CHAPITRE X

CONCLUSION

Il n'y a rien de moins durable que ces opinions décidées par quoi une génération tranche souverainement du beau et du laid. Ceux qui se piquaient de délicatesse, dans la France de 1900, chérissaient les pierres lépreuses, les ruelles sordides, les perspectives de guingois, les crasses séculaires. On reprochait alors à Berlin ses rues droites, comme dénuées de goût et de poésie. Mais il y a deux siècles, on louait ces mêmes rues d'être larges et aérées. Or depuis trente ans, il s'est produit en ce qui concerne les villes un changement dans l'esthétique à la mode : on a découvert de nouveau la beauté des belles ordonnances, des perspectives, des ensembles. L'heure de Berlin a sonné.

Comme toutes les villes, elle est composée de la ruine de plusieurs villes. Celui qui, il y a cent ans et plus entrait à Berlin par l'Ouest était enchanté des monuments magnifiques, des palais et des belles maisons que la noblesse et les riches marchands avaient cons-

truits de ce côté. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? La plupart des familles nobles ont dû abandonner leurs palais. Là où s'élèvent les magasins et les banques de la Vosstrasse, verdissaient les arbres d'un parc autour du palais des comtes Voss. Le palais Redern sur le Pariser Platz est devenu un hôtel international.

Avec le temps les monuments dégagent leur propre caractère. On s'aperçoit que malgré ses colonnes doriques, la porte de Brandebourg n'est pas grecque. Malgré ses coquilles et ses rinceaux, le rococo de Frédéric II n'est pas français. Il y a un esprit proprement berlinois, un peu sec, qui est l'âme rigide de ces pierres. Il y a aussi des formes spécifiquement berlinoises. Où voit-on ailleurs ce corps de logis central en saillie et à colonnes, ce perron où l'on accède par une rampe?

A Berlin, plus qu'ailleurs, on l'a assez vu au cours de ce livre, la pierre a été éphémère. On a vu constamment les aspects de la ville se remplacer et se succéder. Il en a été pareillement des humains. Rien ne serait plus faux que de se représenter une population profondément enracinée, et survivant dans des tiges durables. Il n'y a pas de vieilles familles berlinoises, ou fort peu. Quatre familles de l'aristocratie descendant, dit-on, des Wendes. Mais du patriciat du xvi^e siècle, il ne reste rien; de la noblesse de cour du xviii^e siècle, pas grand' chose.

Même dans son origine, le peuple de Berlin est extraordinairement mêlé. Une partie de la population de Berlin a été formée par des Français, une autre par des Juifs. En 1685, 5.000 Français se sont ajoutés à une popula-

tion de 10 à 15.000 Berlinois. L'influx de sang français s'est renouvelé à plusieurs reprises : sous le Grand Electeur, ce sont les protestants réfugiés ; sous Frédéric II, les employés (Steuerbeamter) ; plus tard les émigrés ; enfin, l'alluvion napoléonienne. Quant aux Juifs, ils étaient depuis longtemps établis dans la ville.

Sous Frédéric II, sur 10 Berlinois, il y avait un Français ou un Juif. Encore en 1784, Berlin comptant alors 140.000 habitants, la colonie française, sans parler des Français fondus dans la population et devenus indiscernables, était de 5.168 âmes. Le nombre des Juifs était de 3.372.

Les réfugiés français du XVII^e siècle n'étaient pas des gens frivoles. Ils étaient sérieux et religieux. Ils ont cependant mis dans le sang quelque chose de plus fin et de plus vif. Beaucoup d'entre eux étaient au surplus de bonne souche patricienne. Quant aux Juifs, ils ont apporté leur esprit critique, leur vivacité, leur inquiétude, leur goût des entreprises. Enfin il faut tenir compte des aventuriers venus de toute l'Europe à la cour et à l'armée des rois de Prusse. Casanova a cherché un refuge à Berlin.

Ce mélange a fini par prendre des traits fixes et caractéristiques. L'esprit critique des Berlinois est célèbre. Il vient sans doute en partie de la dureté de la vie, en partie du mélange des sangs. La noblesse prussienne était pauvre et n'apportait pas à Berlin, comme l'aristocratie française à Paris, ou l'autrichienne à Vienne, des éléments de luxe et de prospérité. La difficulté de parvenir a donné aux Berlinois quelque chose de rude, une raideur dédaigneuse qui n'est souvent

qu'un moyen de cacher ses sentiments. Enfin un homme a marqué Berlin à son image : Frédéric-le-Grand. Sa table ronde de philosophe, son plaisir à donner des coups, son scepticisme, ont laissé des traces dans l'esprit de chaque Berlinois. Et aussi son esprit de tolérance. Ils pensent comme lui que chacun doit être heureux à sa façon.

Je ne me permettrai point de décrire les Berlinoises. Il faut laisser ce soin aux Allemands et le mieux est de les en croire. Voici ce qu'en dit H. Ostwald, dans son Histoire de la civilisation et des mœurs de Berlin. Les Berlinoises, assure-t-il, sont souvent assez mal traitées dans les descriptions de la ville, mais moins aujourd'hui qu'autrefois. Des voyageurs célèbrent même leur joie de vivre, leur bonté de cœur, leur bon sens naturel. On ne conteste pas leur sens pratique, leur charité, leur valeur d'organisatrices. Il est vrai qu'elles ne savent pas se faire valoir. Si l'une va à Vienne, elle y passe aussitôt à l'arrière-plan. Elle n'a jamais eu le temps de se former aux agréments de la société. Elle s'habille mal. Son origine — elle est issue de familles bourgeois ou paysannes de l'Allemagne du Nord — ne la dispose pas à être piquante ou amusante; elle n'en a pas le loisir. La vie dans le sable de la Marche ou sur le pavé de Berlin a été trop dure... Seules font exception celles qui ont une goutte de sang français. A la froide dignité générale de l'Allemagne du Nord, elles ont ajouté un peu de tempérament et de sensibilité.

Il résulte de ce mélange de sens réfléchi et de vivacité quelque chose de très particulier, un scepticisme critique qui est sensible dans

l'attitude des Berlinoises envers les hommes. Elles n'ont pas vis-à-vis d'eux l'humilité et le respect des provinciales. Elles ont le goût du combat. Elles-mêmes veulent être respectées. Elles ont toujours été femmes d'action. Les innombrables sociétés et commissions de bienfaisance dont elles font partie sont un trait ancien. Les émigrants qui ont peuplé Berlin avaient souvent besoin d'aide. Les Berlinoises les ont secourus.

Un nouveau gouvernement depuis 1933, porté sur un puissant mouvement d'opinion, supprime peu à peu les derniers restes d'autonomie qui avaient survécu à la constitution de Weimar, et achève l'unité de l'Allemagne. Cette évolution, semble-t-il d'abord, ne peut être que favorable à la capitale. Bien plus en faisant de Berlin le centre politique, économique et intellectuel de l'Allemagne unifiée, on y crée une population stable, et on fait paraître dans l'histoire un homme nouveau, le Berlinois né à Berlin. Il se peut cependant que l'avenir nous montre une direction toute différente. Dans un discours prononcé à Munich en octobre 1934, le chancelier Hitler semblait considérer le Reich comme un Etat unique, mais à capitales spécialisées, Munich étant la capitale des arts, Hambourg la capitale commerciale, Berlin la capitale politique. Il se ferait donc dans le Troisième Empire, en même temps qu'un effacement des caractères locaux, une sorte de décentralisation par chapitres. Il est évident qu'une pareille évolution serait fort grave pour l'avenir de Berlin. Mais il faut attendre.

Le national-socialisme, étant avant tout un état d'esprit, a par lui-même provoqué un

changement très apparent dans l'aspect de Berlin. La pudeur des rues et des vitrines s'est retrouvée du jour au lendemain. La fête nocturne, qui était déjà très ralentie faute d'argent, disparut, autant qu'elle peut disparaître dans une grande ville cosmopolite. Les uniformes reparurent. On entendit de nouveau le pas cadencé des marches militaires. Le bruit de pluie que font les sabots d'un escadron éveilla le matin les rues endormies.

« L'Allemagne nouvelle, écrivait un voyageur, est à la recherche d'elle-même. Elle élimine ce qui ne lui paraît pas *echt deutsch*. Elle cherche non sans naïveté, pour les reconstruire en elle, ses caractères spécifiques. Qu'un être nouveau puisse naître du passé retrouvé, ce n'est pas douteux. Quand on a vu avec quelle plasticité l'aspect physique des Allemands s'est transformé après la guerre, et comment aux buveurs de bière ont succédé les jeunes athlètes, on ne doute pas que la nouvelle Allemagne apparaisse sous des traits nouveaux. Quel sera ce jeune Siegfried? »

Dix-huit mois plus tard, en juin 1935, le hasard des voyages me ramenait à Berlin. Quoique le ton des journaux fût à ce moment-là particulièrement belliqueux, l'aspect militaire de 1933 avait déjà entièrement disparu. Pas une chemise brune dans les rues; les uniformes très rares; la police bleue ventrue comme aux jours les plus prospères de la vieille Allemagne. Pas d'affiches, pas de drapeaux, plus de fièvre. Un peuple parfaitement tranquille, au travail. Le jour, une ville animée, bien plus, me sembla-t-il, qu'en 1932. Le soir, des cafés et des restaurants remplis. On avait le sentiment que l'Allemagne sortie

d'une crise de fièvre reprenait une apparence normale. Tous ceux qui sont allés à Berlin depuis lors m'ont parlé du caractère terne et tassé de la ville.

Je suis allé, pour voir passer la foule, dîner chez Kempicki, au coin du Kurfürstendamm, devant l'église du Souvenir. La face humaine est étrangement malléable. Tous ces jeunes gens, la face brunie et visiblement entraînés aux sports, maigres, musclés, ne ressemblent en rien à la figure traditionnelle de l'Allemand. Dans une variété de types extrême, il est impossible de reconnaître aucun des traits classiques du Germain. Ces passants pourraient être aussi bien des Français, peut-être des Italiens du Nord ou des Autrichiens. La glorieuse allure emphatique de l'ancien régime, le crâne au papier de verre, le teint rose, les trois bourrelets à la nuque, l'air pacifique, gonflé et imposant, tous ces traits ont disparu. On a devant soi un autre peuple, dont il serait difficile de préciser les caractères, où domine un élément jeune, actif, sportif. Ce qui rappellerait le plus l'ancien régime, ce serait un visage du type *Kronprinz*, long, fuyant, blond, avec des yeux ronds de bête des bois.

Le Juif parti, on pouvait croire que le type Germain pur apparaîtrait, et Dieu sait si les nazis ont parlé de ce Germain pur! On vendait dans la Dorotheenstrasse des brochures qui le mesuraient. Or on ne voit rien de pareil. Le Germain s'est effacé en même temps que le Sémité. Peut-être n'était-il lui aussi qu'un vernis mis par les siècles sur les traits réels du peuple. Les Allemands ont fait de leur visage ce qu'ils font de leurs tableaux. Ils

ont si bien frotté, que ce qui est enfin apparu, ce sont les dessous, et moins une race que la préparation de la race : une figure composite, diverse et naturelle. Quels traits nouveaux aura-t-elle demain ?

TABLE

INTRODUCTION	7
------------------------	---

I. — L'ENTRÉE A BERLIN

<i>Les bords de la Sprée</i>	11
<i>Le grand Berlin</i>	12
<i>Le printemps du Nord</i>	14
<i>L'arrivée à Berlin</i>	15
<i>Le plan de la ville</i>	16

II. — LE BERLIN DU MOYEN AGE

<i>Les aïeux Wendes</i>	19
<i>Cölln et Berlin</i>	21
<i>Les vestiges du vieux Berlin</i>	23
<i>La Marienkirche</i>	26
<i>Le Berlin de briques</i>	27
<i>La Maison commune</i>	30
<i>Les monuments de Cölln</i>	33
<i>Le livre des crimes</i>	35
<i>L'ancien patriciat</i>	39

III. — LE BERLIN DES HOHENZOLLERN

<i>La Danse des morts</i>	41
<i>De Frédéric II à Joachim II</i>	43
<i>Renaissance et Réforme</i>	45
<i>La belle fondeuse</i>	48
<i>Le diable à Berlin</i>	51
<i>Les malheurs de la guerre de Trente ans</i>	53
<i>Le Grand Electeur</i>	59
<i>Le Berlin du Grand Electeur</i>	67

IV. — LA VILLE DES ROIS DE PRUSSE

<i>La cour de Frédéric III</i>	74
<i>Danckelmann et Wartenberg</i>	81
<i>Le nouveau roi</i>	83
<i>Les intrigues de la cour</i>	84
<i>L'Arsenal</i>	89
<i>Le Schloss</i>	92
<i>Schlüter</i>	94
<i>Le nouveau Berlin</i>	96
<i>Les réfugiés français</i>	99
<i>Musique et comédies</i>	103
<i>La Société des Sciences</i>	105
<i>Eosander et Monbijou</i>	107
<i>Frédéric-Guillaume I^{er}</i>	109
<i>Le Berlin du roi-sergent</i>	113
<i>Antoine Pesne</i>	120

V. — LE FORUM DE FRÉDÉRIC II

<i>La fin du roi-sergent</i>	123
<i>Marie-Dorothée</i>	125
<i>Knobelsdorff</i>	126
<i>L'Opéra</i>	129
<i>Le palais de l'Académie</i>	137
<i>Les derniers monuments de Frédéric II</i>	140
<i>Les maisons privées</i>	143
<i>Le Berlin de Voltaire</i>	145
<i>Un professeur de français chez le roi</i>	152
<i>La journée de Frédéric II</i>	155
<i>Au Schloss</i>	158
<i>La reine</i>	159
<i>Les frères et sœurs du roi</i>	162
<i>Le prince Henri</i>	163
<i>La princesse Amélie</i>	165
<i>Les princes de Brunswick</i>	167
<i>La vie et la cour</i>	170
<i>Les bourgeois de Berlin</i>	174
<i>L'histoire secrète</i>	176

VI. — LA TRAGÉDIE

<i>Frédéric-Guillaume II</i>	181
<i>Langhans et la porte de Brandebourg</i>	184
<i>Gilly et le style classique</i>	187
<i>Les maisons privées</i>	188
<i>La princesse Louise de Mecklembourg</i>	191
<i>Les fiançailles et le mariage</i>	193
<i>Les années calmes</i>	199
<i>La Reine et la Cour</i>	203
<i>Madame de Staël</i>	205
<i>Rahel Levine</i>	214
<i>L'amitié du Tsar</i>	221
<i>L'occupation française</i>	224

VII. — DÉLIVRANCE ET RÉSURRECTION

<i>La mort de la Reine Louise</i>	227
<i>Les fondations des temps malheureux</i>	230
<i>Schinkel</i>	231
<i>Panneaux de paysage</i>	233
<i>Berlin il y a un siècle</i>	236
<i>Les mémoires d'Eberty</i>	246
<i>Chez le prince de Hardenberg</i>	258
<i>L'ambassade de Chateaubriand</i>	262

VIII. — LA CAPITALE DE L'EMPIRE

<i>Le Berlin de Frédéric-Guillaume IV</i>	272
<i>Le Berlin de Tissot</i>	276
<i>Le Berlin de Laforgue</i>	285
<i>Un bal de cour</i>	291
<i>Berlin en 1885</i>	294
<i>Le Berlin de Fontane</i>	300



IX. — LA WELTSTADT

<i>Guillaume II</i>	304
<i>Le style beaux-arts</i>	305
<i>L'île des musées</i>	306
<i>Au Turkestan</i>	316
<i>Le Berlin de Guillaume II</i>	321
<i>La Révolution</i>	335
<i>L'après-guerre</i>	338
<i>La vie de Berlin</i>	344
 CONCLUSION	 348



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE D
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
SEPT MAI MIL NEUF CENT TRENTÉ-SIX.

**VERIFICAT
2017**

